

LA
REINE DE JÉRUSALEM.

[XII^e SIÈCLE]

PAR
EUGÈNE NYON

Auteur des COEURS D'OR, des NOBLES FILLES, etc.

Illustré de Dix Eaux-Fortes par H. Telory.

ET DE VINGT DESSINS, PAR CÉLESTIN NANTEUIL, GRAVÉS SUR BOIS.



PARIS

LIBRAIRIE DE L'ENFANCE ET DE LA JEUNESSE

E. DUCROCQ

55, RUE DE SEINE, VIS-A-VIS LA RUE JACOB

**LA
REINE DE JÉRUSALEM**

[XII^e SIÈCLE]

PAR

EUGÈNE NYON

Auteur des CŒURS D'OR, des NOBLES FILLES, etc.

Illustré de Dix Eaux-Fortes par H. Telory

**ET DE VINGT DESSINS, PAR CÉLESTIN NANTEUIL, GRAVÉS SUR
BOIS**

PARIS

LIBRAIRIE DE L' ENFANCE ET DE LA JEUNESSE

E. DUCROCQ

55, RUE DE SEINE, VIS-A-VIS LA RUE JACOB



DIALOGUE. — PRÉFACE.

L'ÉDITEUR L'AUTEUR

L'ÉDITEUR. — Eh bien, mon cher, auteur, quel sujet allez vous traiter cette année ?

L'AUTEUR. — Ma foi, mon cher éditeur, je vous avoue que je n'en sais rien.

L'ÉDITEUR. — Eh ! mais, dites-moi donc... c'est que le temps nous presse. Il faudrait nous en occuper.

L'AUTEUR. — Volontiers, occupons-nous-en. Cherchons ensemble.

L'ÉDITEUR. — D'abord, je vous préviens que je ne veux pas une série de nouvelles avec une idée générale, comme dans *les Nobles Filles* et les Cœurs d'Or. Ce serait vous répéter ; et vous finiriez par fatiguer votre jeune public.

L'AUTEUR. — Le ciel m'en garde.

L'ÉDITEUR. — Il faudrait trouver autre chose.

L'AUTEUR. — Trouvons autre chose. Je ne demande pas mieux.

L'ÉDITEUR. — Tenez, par exemple, je voudrais que cette année vous fissiez une seule nouvelle, dont l'action se passerait dans un milieu historique inconnu de vos jeunes lecteurs. Il faudrait enfin que, tout en les intéressant par votre récit, vous leur fissiez entrevoir un coin de l'histoire qu'ils ignorent.

L'AUTEUR. — Mais ce que vous me demandez là n'est pas facile. Ce n'est pas, vous le savez, aux enfants que je m'adresse. C'est aux jeunes filles et aux jeunes garçons ; et de tels lecteurs sont trop instruits, je pense, pour que tous les coins et les recoins de l'histoire ne leur soient pas connus.

L'ÉDITEUR. — Qui sait ? Peut-être, en cherchant bien...

L'AUTEUR. — Chercher... chercher... vous en parlez bien à votre aise... Ah ! attendez !...

L'ÉDITEUR. — Vous avez trouvé ?

L'AUTEUR. — Je le crois. Il me revient à la mémoire que, en lisant pour la première fois l'*Itinéraire de Jérusalem* de Chateaubriand, — il y a de cela longtemps, — je me sentis pris tout à coup du désir de connaître l'histoire de cette cité sainte dont les malheurs avaient ému tout l'Occident et fait naître les croisades. Je venais de sortir du collège alors, et l'histoire avait été une de mes études favorites. Je savais bien que, après la première croisade, les chrétiens avaient élevé un trône dans la Jérusalem conquise ; mais j'étais étonné de ne rien connaître de l'histoire de ce royaume des chrétiens en Orient. Je repris tous les livres concernant les études historiques qui m'étaient passés par les mains pendant mes classes. Aucun d'eux ne parlait de ce royaume de Jérusalem, autrement que pour en constater l'existence et pour citer seulement, des faits qui s'y sont passés, ceux qui ont eu une influence sur l'Occident en donnant lieu aux croisades successives. Mais, des événements particuliers à ce royaume, pas un mot. Cela se conçoit du reste ; c'était là une histoire spéciale, dont les auteurs de ces livres classiques n'avaient à s'occuper que dans ses rapports avec la

nôtre. Mais ce n'était pas là mon compte. La lecture de l'*Itinéraire* avait excité ma curiosité et mon intérêt ; je voulus combler cette lacune, et je courus à la bibliothèque.

L'ÉDITEUR. Parfait, mon cher auteur, parfait. Nos jeunes lecteurs doivent nécessairement être dans la position où vous étiez alors ; et voilà le milieu historique inconnu d'eux que je vous demandais. Ce sera ce royaume des chrétiens en Orient ; il est tout trouvé. Il s'agit maintenant de savoir si l'histoire de ce royaume vous fournira quelque sujet intéressant...

L'AUTEUR. — Attendez, attendez encore, mon cher éditeur, vous êtes trop impatient. Quand on se met à avoir de la mémoire, on ne s'arrête pas pour si peu. Voici que je me souviens à présent que, au moment même où je cherchais à me renseigner sur les rois de Jérusalem, le hasard, ou plutôt ma bonne étoile, m'a conduit un jour chez un ancien ami de ma famille, bibliomane enragé. Lorsque, sur sa demande, je lui eus appris ce dont je m'occupais alors, il me remit entre les mains un vieux manuscrit en langue franque qu'il m'engagea à lire. Ce manuscrit était intitulé ainsi : *Des faits, gestes et aventures de la princesse Sybitle, dernière reine de Jérusalem*. Je lus avec avidité, et non sans un vif intérêt, l'histoire de cette princesse qui fut tour à tour, et suivant que la couronne passa d'une tête à l'autre, fille du roi, sœur du roi, mère du roi et enfin femme du roi. Ce manuscrit me faisait assister aux dernières convulsions du royaume chrétien d'Orient. Je connaissais la Jérusalem délivrée ; il me faisait voir la Jérusalem perdue.

L'ÉDITEUR. — Excellent ! excellent ! Voici notre sujet, et, qui plus est, un titre qui fera fort bien : *La Reine de Jérusalem*. Allons, mon cher auteur, à l'œuvre !... ne perdez pas de temps.

L'AUTEUR. — A l'œuvre ? Peste ! comme vous y allez. Encore faut-il que nous nous entendions sur un point. Mettrons-nous une préface, une introduction, quelques mots enfin pour prévenir le lecteur du lieu dans lequel on le transporte et de l'époque à laquelle appartient le récit qu'il va lire ?

L'ÉDITEUR. — Sans contredit, il n'en peut pas être autrement. Il faut toujours un petit préambule.

L'AUTEUR. — Soit. Eh bien, tenez, on pourrait commencer à peu près de cette façon :

Nous allons, si vous le voulez bien, mes jeunes et chers » lecteurs, remonter le cours du temps, enjamber par-dessus sept siècles écoulés, et nous transporter en Orient, sur la terre de Judée, cette terre promise aux

Juifs et qui fut pendant si longtemps témoin de leur puissance ; dans cette Palestine où les héros de la première croisade acquirent tant de gloire ; à cette Jérusalem enfin où s'est accompli le mystère de notre rédemption. Le côté de l'histoire auquel appartient le récit que vous allez lire est inconnu de vous, j'en suis certain. Sans doute vous avez suivi avec enthousiasme l'armée des premiers croisés dans la Terre-Sainte ; mais vous êtes revenus en Occident avec elle, sans vous préoccuper des preux qui étaient restés en Palestine, et des rois qui ont trôné dans la sainte cité après la conquête. C'est dans le royaume chrétien de Jérusalem, dans ce royaume des Latins fondé aussitôt après la première croisade et anéanti — hélas ! avant la troisième, que je vais vous introduire. L'histoire de ce royaume resplendit d'abord de la gloire de ses fondateurs et des chevaliers qui, sous leurs ordres, travaillèrent d'un commun accord, non-seulement à conserver, mais à étendre les conquêtes de la chrétienté. Mais elle devient de plus en plus sombre, à mesure que grandissent l'ambition et la cupidité des descendants de ces chevaliers, qui, devenus princes sur la terre conquise, aspirent tous plus ou moins à l'indépendance et au rang suprême. Il semble alors que le drapeau de là foi qui a conduit leurs pères à la victoire ne soit plus pour ces ambitieux qu'une vaine enseigne. C'est au moment où les prétentions et les discordes nées de ces ambitions diverses menacent déjà de devenir fatales au royaume de Jérusalem ; c'est à cette époque, où chacun paraît avoir oublié que l'amour de la patrie est le plus sacré de tous, et combien il est noble de savoir sacrifier son intérêt personnel " à l'intérêt de son pays, que vont se passer les événements dont je veux vous entretenir.

L'ÉDITEUR. — Assez... c'est bien... il n'en faut pas davantage.

L'AUTEUR. — Comment, c'est là tout ce que vous voulez que je mette en tête de mon volume ?

L'ÉDITEUR. — N'est-ce donc pas suffisant ?

L'AUTEUR. — Non, certes. Sans doute, je dis bien au lecteur, par ces quelques mots, le lieu et l'époque de mon récit. Mais, songez-y, s'il se trouve pris du même désir qui s'est emparé de moi après la lecture de *l'Itinéraire*, je ne touche nullement le but que nous désirons atteindre. Je ne lui apprends rien de l'histoire de la ville sainte avant la conquête des chrétiens, ni des commencements de ce royaume de Jérusalem que je ne lui montrerai qu'au moment où il penche déjà vers sa ruine.

L'ÉDITEUR. — C'est vrai. Vous avez parfaitement raison. Il faudrait là un petit aperçu historique qui permît au lecteur de ne pas arriver comme un

intrus dans le milieu où vous voulez l'introduire.

L'AUTEUR. — Ah ! mais, j'y pense. Lorsque je faisais mes recherches sur l'histoire de Jérusalem, — j'étais encore tout imbu de mes habitudes scolastiques alors, — j'en ai fait un extrait. Je dois l'avoir là... Le voici. Cela sent peut-être bien un peu encore le collège ; mais qu'importe ? mes jeunes lecteurs croiront avoir sous les yeux la composition d'un de leurs camarades. Tenez, je vais vous le lire et vous me direz ce que vous en pensez. Écoutez-moi donc, je commence :

« Conquise par les Romains, après avoir été pendant onze » cents ans le siège du royaume judaïque, Jérusalem avait été détruite et rasée jusqu'au sol par Titus, fils de l'empereur Vespasien. Rebâtie plus tard sous le nom païen d'Élia par Élius Adrien qui avait permis aux chrétiens de rentrer dans ses murs, elle avait vu bientôt, sous les » successeurs de cet empereur, s'élever les temples du paganisme sur les lieux mêmes qu'avait sanctifiés la mort de Jésus-Christ. Après avoir joui d'un moment de calme sous Constantin, le premier empereur chrétien, elle avait gémi de nouveau sous Julien l'Apostat qui était resté fidèle à la religion païenne. Passée sous la domination » des empereurs d'Orient, après la chute de l'Empire romain d'Occident, la ville sainte pouvait croire enfin ses mauvais jours passés, lorsque, pendant le règne de l'empereur Phocas, elle était tombée au pouvoir des Perses, qui, conduits par Cosroès, leur roi, avaient envahi la Mésopotamie, la Syrie et la Palestine. Elle avait vu même Cosroès lui ravir et emporter comme trophée de sa victoire le bois sacré de la croix. Pendant quatorze ans, elle avait été veuve de cette sainte relique qui lui fut rapportée » enfin par le successeur de Phocas, Héraclius, vainqueur à son tour de Cosroès auquel il avait repris toutes ses conquêtes. Il ne devait pas les conserver longtemps, et Jérusalem allait bientôt changer de maître encore une fois. Les Sarrasins, peuples errants d'Arabie, qu'Héraclius avait à sa solde, s'étant révoltés faute de paiement et profitant de l'oisiveté dans laquelle l'empereur était tombé, s'emparèrent de l'Égypte et de la Syrie. Ils poussèrent même leur invasion jusque dans la Perse dont ils se rendirent également maîtres, répandant ainsi dans tout l'Orient la foi de Mahomet qu'ils avaient embrassée les premiers. Sous ces nouveaux vainqueurs, Jérusalem ; retrouvait toutes ses douleurs passées ; le mahométisme remplaçait dans son sein le paganisme écroulé, et la mosquée surgissait sur ces mêmes lieux saints où s'était élevé jadis le temple païen. Bien plus, elle était contrainte de laisser inachevés les travaux du Saint-Sépulcre que la

tranquillité dont elle avait joui sous les empereurs d'Orient lui avait permis de commencer, et elle voyait frapper d'un tribut l'exercice du culte dont elle avait été le berceau. Pour »tant, la ville sainte n'avait pas encore atteint l'apogée de ses malheurs. La discorde s'étant mise entre les Sarrasins de Perse et ceux d'Égypte par suite du schisme d'Ali, Jérusalem était devenue tour à tour, et à plusieurs reprises, la proie des deux partis, suivant que l'un ou l'autre était vainqueur. Enfin, les Sarrasins d'Égypte ayant eu définitivement le dessus, elle avait vu ses églises renversées ; et elle n'avait obtenu l'autorisation de les relever que trente-sept ans plus tard, sous le calife d'Égypte, Albumenor, par l'intercession de l'empereur Constantin Monomaque, qui fournit lui-même l'argent nécessaire à cette reconstruction. Les terreurs de l'an mille, — lequel devait, croyait-on, amener la fin du monde, — avaient poussé vers Jérusalem une grande quantité de pèlerins qui espéraient, par leur visite aux saints lieux, obtenir la rémission de leurs péchés. Puis les terreurs étant passées, les chrétiens d'Occident avaient continué à s'acheminer vers la Terre-Sainte, si bien que, les pèlerinages devenant de plus en plus fréquents, le tribut prélevé par les Sarrasins sur les fidèles qui venaient s'agenouiller devant le tombeau du Christ avait pris une grande importance. C'est l'importance même de ce tribut qui devait attirer sur la sainte cité de nouveaux et de plus cruels ennemis, en éveillant la cupidité des Turcs, peuplades errantes, sorties des Palus Méotides et issues des anciens Scythes. Ces barbares qui venaient de se rendre maîtres de la Perse et de se fondre avec les Sarrasins de cette contrée, firent invasion dans la Syrie, d'où ils chassèrent les Sarrasins d'Égypte, et s'emparèrent, en 1060, de Jérusalem, qui trouva légers les maux qu'elle avait déjà soufferts, en comparaison des dures lois auxquelles les Turcs la soumirent pendant trente-huit ans.

C'est alors que, au cri de douleur poussé par les chrétiens d'Orient, répondit en Occident cet autre cri arraché de tous les cœurs par l'ardente parole de Pierre l'Ermite : Dieu le veut ! Dieu le veut ! C'est alors que, prenant la croix pour signe de ralliement, partit de tous les coins de l'Europe cette innombrable armée composée d'éléments si divers qui se rua pêle-mêle sur la Palestine. Je ne dirai rien de cette première croisade ; on en connaît et les premiers désastres dus à la trahison des Grecs et les derniers triomphes dus à la valeur des croisés. Je parlerai seulement de ces deux ou trois cents preux chevaliers qui, restés seuls en Palestine pour défendre les conquêtes faites par une puissante armée, y fondèrent ce royaume chrétien,

dont Jérusalem fut le siège, et le héros de la croisade, Godefroi de Bouillon, le premier souverain.

Les conquêtes faites par les croisés, en Palestine, se » composaient alors seulement de quelques provinces, dont » les principales villes étaient Antioche, soumise à Bohémond ; Edesse appartenant à Baudouin, frère de Godefroi ; et enfin Jérusalem, relevant directement du roi, ainsi que quelques villes dans le voisinage de la sainte cité. Après avoir ajouté à ces possessions la province de Tibériade, conquise par Tancrède ; après avoir donné à son nouveau royaume ces lois si sages pour cette époque, qui sont connues sous le nom, d'*Assises de Jérusalem*, Godefroi de Bouillon était mort, laissant à son frère Baudouin un sceptre qu'il n'avait porté qu'un an. Couronné à Bethléem, malgré les prétentions du patriarche de Jérusalem, qui réclamait le trône au nom du clergé, Baudouin I, pendant un règne de dix huit ans, — Il avait été sacré le jour de Noël 1101 et il mourut en 1118 — avait remporté une grande victoire sur les infidèles, dans les plaines d'Ascalon, et accru le domaine des chrétiens en Palestine des villes d'Antipatride, de Césarée, de Ptolémaïs, de Sidon, de Bérouth et toute la côte, jusqu'à et y compris Tripoli. Tyr seule, entre Ptolémaïs et Tripoli, était restée au pouvoir des Sarrasins. Elle fut conquise peu d'années après, avec l'aide des Vénitiens, et pendant la captivité de Baudouin du Bourg, qui, sous le nom de Baudouin II, avait succédé sur le trône de Jérusalem à Baudouin I, son cousin comme il lui avait succédé précédemment dans le comté d'Édesse. C'est en volant au secours de cette armée, y fondèrent ce royaume chrétien, dont Jérusalem fut le siège, et le héros de la croisade, Godefroi de Bouillon, le premier souverain de ce comté, qu'en montant sur le trône il avait cédé à son tour à Josselyn de Courtenay, son parent, que ce roi avait été fait prisonnier par les Turcs, dès la première année de son règne. Les victoires que remportèrent les chrétiens, et l'accord avec lequel ils travaillèrent à défendre le royaume contre les infidèles, pendant la captivité de leur roi, qui dura quatre ans, prouvent que l'esprit d'intrigue et d'ambition n'avait pas alors pris le dessus sur l'esprit chevaleresque chez tous ces guerriers qui, s'ils en avaient, étouffaient en eux les idées d'indépendance pour rester fidèles à leur roi, n'ayant encore en vue que la prospérité de la colonie chrétienne. Aussi, à la mort de Baudouin II, cette prospérité était-elle arrivée à son plus haut degré. Quatre États, devenus puissants par des conquêtes successives, composaient à ce moment le total des possessions chrétiennes en Orient. C'étaient le comté d'Édesse,

contenant les plus riches provinces de la Mésopotamie ; la principauté d'Antioche, qui s'étendait jusque dans la Cellesyrie, la Cilicie et la petite Arménie ; le comté de Tripoli, dominant une partie importante de la côte de la mer de Phénicie ; et enfin le royaume de Jérusalem que bornait au nord le fleuve Adonis, qui touchait, vers le midi, aux portes d'Ascalon, sur le rivage de la mer, et, du côté de l'Orient, aux déserts de l'Arabie. Certes, ces quatre États formaient une confédération redoutable ; et, si les chrétiens eussent continué à marcher dans la voie qu'ils avaient suivie jusque-là, leur puissance se fût à jamais établie en Orient. Mais, hélas ! cette puissance était arrivée à son apogée ; elle allait, dès lors, pencher vers son déclin, et la discorde devait bientôt travailler à abattre ce que l'en »tente et l'action commune avaient élevé au prix de tant de sang !

Pour la première fois, sous le règne de Foulques d'Anjou, gendre et successeur de Baudouin II, les chrétiens donnèrent le triste spectacle d'une lutte armée entre eux. Pour la première fois, on les vit tourner les uns contre les autres ces armes prises au nom de la foi, et qui n'avaient été aiguisées que pour combattre les infidèles. Le comte de Tripoli » osa présenter la bataille au roi de Jérusalem. Il voulait empêcher celui-ci d'arriver jusqu'à Antioche, où il allait pour mettre un terme aux factions qui s'y étaient élevées. La victoire était restée au roi de Jérusalem, qui apaisa les troubles d'Antioche en lui donnant pour prince Raymond de Poitiers, frère du duc d'Aquitaine ; mais, — hélas ! — le sang des chrétiens, versé par eux-mêmes, avait rougi les plaines de la Phénicie ! Et, au même instant, comme si l'horizon n'eût pas été déjà assez assombri, il se fondait à Mossoul, en la personne de Zengui, une dynastie nouvelle, celle des *Atabecks*, qui, renversant les *Seljoucides*, allait bientôt dominer tout l'Orient et se rendre redoutable aux Francs, tant par les triomphes de Zengui, que par ceux de Noureddin, son fils. Pourtant l'heure de ces triomphes n'avait pas encore sonné ; et il était écrit sans doute que le règne " de Foulques d'Anjou, ce vieillard monté sur le trône à plus de soixante ans, ne ferait que préparer la décadence du » royaume de Jérusalem, en offrant au monde des spectacles nouveaux pour lui. La première alliance des chrétiens avec les infidèles eut lieu sous son règne ; et l'on vit deux fois sous ce monarque, dans un même camp et dans une même armée, flotter côte à côte l'étendard de Mahomet et celui de Jésus-Christ.

A ce roi vieillard succéda un roi enfant sous la régence de sa mère. Et pendant cette régence, les partis surgirent, les prétentions s'éveillèrent ; si

bien que, lorsque le jeune Baudouin III, devançant sa majorité, prit en main les rênes de l'État à l'âge de quatorze ans, chacun des chefs voulait agir en maître et l'autorité royale était méconnue. Une expédition victorieuse au delà du Jourdain et dans laquelle il donna des preuves éclatantes de sa bravoure précoce, inaugura le règne du jeune Baudouin III ; mais la fougue de son âge l'entraîna bientôt après dans une guerre injuste qui fut désastreuse pour les chrétiens. Attiré devant Bosra par la promesse que lui avait faite de la lui livrer le gouverneur de cette ville, appartenant au prince de Damas, l'ancien allié de son père, il y avait conduit toute son armée qui trouva la ville en défense, fut mise en déroute par les Sarrasins, et eut à combattre dans cette malheureuse campagne, non-seulement les ennemis, mais les éléments déchaînés contre elle. Cette retraite des chrétiens poursuivis par une grêle de traits lancés par les infidèles, marchant au milieu de bruyères auxquelles ceux-ci avaient mis le feu, aveuglés par la fumée que soulevait un vent furieux, dévorés par une soif ardente qu'ils ne pouvaient apaiser, l'eau des citernes ayant été empoisonnée ; cette retraite, dis-je, est restée célèbre dans l'histoire. Jamais désastre ne fut plus grand : les restes de cette armée décimée ne parvinrent qu'à grand peine à rentrer à Jérusalem. Et à ce moment, comme pour compléter ce désastre, s'éteignait le dernier des compagnons de Godefroy, de ces héros qui avaient conquis le royaume et dont la valeur avait si longtemps servi de rempart contre les invasions des infidèles. Le vieux comte d'Édesse mourait, laissant son héritage à un fils dégénéré, un voluptueux livré à la mollesse, un autre Josselyn de Courtenay, indigne de porter ce nom illustré par son père. Et, à ce moment aussi Zengui, dont la puissance s'était établie en Orient, Zengui commençait à tourner ses regards vers les possessions chrétiennes. Il vint attaquer Édesse que le vieux comte ne pouvait plus défendre, que le prince d'Antioche refusa d'assister par haine pour le jeune Josselyn, et que l'armée épuisée du roi de Jérusalem ne put secourir à temps. Après un siège de près d'un mois, malgré la défense désespérée des assiégés que Josselyn, livré aux plaisirs dans une délicieuse retraite sur les bords de l'Euphrate, n'était pas même venu encourager par sa présence, Zengui et Nouredin s'emparèrent d'Édesse, sur les ruines de laquelle plus de trente mille chrétiens furent tués et seize mille environ perdirent la liberté. La désolation était parmi les Francs, Jérusalem était en pleurs. Au récit de ces malheurs, l'alarme se répandit dans l'Occident ; et, à la voix de saint Bernard, une nouvelle guerre sainte fut décidée. Hélas ! on le sait, cette seconde croisade

n'eut que les malheurs de la première sans en renouveler la gloire et les succès ; et elle fut bien fatale à la France, à laquelle elle prépara de longues guerres, en donnant à Louis VII de sérieux motifs pour répudier la reine Éléonore d'Aquitaine. Cette croisade eut en outre deux tristes résultats. Le premier fut de prouver l'égoïsme des princes chrétiens d'Orient qui firent échouer le siège de Damas, la seule entreprise tentée par les croisés ; et cela parce que leur ambition se trouvait déçue par la promesse que Louis VII avait faite de donner cette province à Thierry d'Alsace qui l'avait suivi en Terre-Sainte. Le second, ce fut d'en lever aux musulmans la terreur traditionnelle que leur inspiraient les armées de l'Occident, au souvenir des hauts faits de la première croisade, de leur donner plus de confiance dans leurs armes et de les engager à se précipiter avec plus d'audace sur les possessions des Francs, que le départ des croisés avait laissés découragés et plus que jamais divisés entre eux. Les chrétiens d'Orient restaient encore une fois abandonnés à leurs propres forces. Baudouin III fit prodiges de bravoure pour arrêter les progrès de Noureddin qui avait succédé à son père Zengui, avait hérité de toutes ses conquêtes et les avait même étendues par sa valeur c'était un redoutable ennemi que Noureddin portant, Baudouin III, avant de mourir empoisonné par son de our arrêter les progrès de Noureddin qué à son père Zengui, avait hérité de toutes ses » conquêtes et les avait même étendues par sa valeur. C'était un redoutable ennemi que Noureddin ; et pourtant, Baudouin III, avant de mourir empoisonné par un médecin syrien, avait remporté sur lui quelques avantages dont le plus important était la prise d'Ascalon, cette ville florissante située au milieu d'une campagne fertile et que les Musulmans, dans leur langage fleuri, appelaient *l'épouse de la Syrie*. Le choix du successeur de Baudouin III augmenta les divisions des chrétiens. Les uns proposaient le jeune Amaury, frère du roi défunt ; les autres, dont quelques-uns avaient l'ambition secrète de monter sur le trône, s'y opposaient. Les divers partis étaient sur le point de prendre les armes et l'on allait en venir aux mains, lorsque l'intervention du grand maître des hospitaliers fit décider l'élection d'Amaury, dont l'avarice fut un nouveau malheur pour le royaume de Jérusalem. Poussé par sa cupidité, ce roi rêva toute sa vie la conquête de l'Égypte et épuisa les ressources de l'État dans cette entreprise qui fut sans succès. Ayant les yeux sans cesse tournés vers la proie qu'il voulait saisir, il ne vit pas s'élever à ses » côtés une puissance nouvelle qui devait être funeste aux » chrétiens. Il ne fit rien pour arrêter dans sa marche le jeune Saladin, qui, après avoir

chassé le fils de Nouredin, allait bientôt devenir, à la place de celui-ci, sultan du Caire et de Damas et fonder la dynastie des *Ayoubites*, en renversant les Atabecks comme ces derniers avaient » autrefois renversé les Seljoucides.

L'ÉDITEUR. — Ouf !... C'est assez... Je n'en puis plus !

L'AUTEUR. — Rassurez-vous, j'ai fini. La princesse Sybille est la fille du roi Amaury. C'est ici que l'auteur inconnu du manuscrit franc que vous savez, va prendre la parole ; car c'est d'après lui que je compte offrir à nos jeunes lecteurs le récit des *faits, gestes et aventures de la dernière reine de Jérusalem*. Seulement, comme mon chroniqueur anonyme semble avoir voulu réhabiliter devant l'histoire, qui l'a peut-être un peu sévèrement jugée, cette femme qui joua un rôle important pendant l'agonie du royaume des chrétiens d'Orient, et que je veux décliner toute solidarité avec lui au sujet de ce qu'il avance, j'ajouterais une phrase dans le genre de celle-ci :

Je laisse à l'auteur, quel qu'il soit, du manuscrit franc la responsabilité des détails qui, dans le récit que l'on va lire, pourraient avoir l'apparence du roman. Le chroniqueur a-t-il été réellement témoin des aventures qu'il rapporte, ou les a-t-il inventées pour les besoins de la cause qu'il soutenait en faveur de la princesse Sybille ? C'est ce que j'ignore complètement. Mais ce que je puis affirmer, c'est qu'il lui a été impossible de rien changer aux faits qui concernent le royaume de Jérusalem, et que, à cet égard, il se trouve d'accord avec les autres historiens.

Eh bien ?... Voyons, mon cher éditeur, mon petit préambule, mon extrait d'écolier et ces quelques mots pour finir, cela ne composerait-il pas une introduction suffisante ? Qu'en pensez-vous ?

L'ÉDITEUR. — Je pense, je pense, mon cher auteur, que tout cela est fort peu amusant ; et que, si vous faites une introduction pareille, vous vous exposez à ce qu'on ne la lise pas.

L'AUTEUR. — Vous croyez ?

L'ÉDITEUR. — Or, si on ne la lit pas, il est inutile que vous la fassiez.

L'AUTEUR. — C'est parfaitement vrai.

L'ÉDITEUR. — A moins que vous ne puissiez lui donner une tournure plus leste, plus dégagée, enfin rendre votre abrégé historique moins long et moins sec.

L'AUTEUR. — Eh ! comment voulez-vous que je m'y prenne pour cela ?... L'histoire est l'histoire... Ce que vous me demandez est bien difficile, pour ne pas dire impossible.

L'ÉDITEUR. — Eh bien, en ce cas, mon cher auteur, tenez, toute réflexion faite, j'aime mieux que vous ne mettiez pas d'introduction.

L'AUTEUR. — Bravo !... Cela m'arrange tout à fait... Me voilà tiré d'embarras. Donc, pas d'introduction, et je commence mon récit.

L'ÉDITEUR. — Commencez.

PREMIÈRE PARTIE. — LES DEUX SERMENTS

CHAPITRE I. — L'Écharpe noire

C'était Vers la fin du mois de juin de l'année 1171. Le jour venait de paraître, il y avait une heure à peine ; et si, par impossible, quelque puissance surnaturelle eût transporté tout à coup un homme de l'Occident dans la plus belle province de la Syrie, cet étranger, certes, n'eût pas pu se croire dans cet Orient que les récits des pèlerins lui avaient représenté si radieux, tant le ciel était couvert alors, tant l'éclat du jour, si vif d'ordinaire dans ces contrées, s'y trouvait obscurci en ce moment. Le soleil était caché sous un rideau de nuages épais et noirs ; et pourtant la chaleur était écrasante. L'air que l'on respirait était tout chargé de vapeurs sulfureuses ; et l'on entendait de temps à autre s'élever du sein de la terre de sourds mugissements, qui cependant allaient s'affaiblissant, semblables au bruit du tonnerre qui s'éloigne. La Syrie et la Palestine avaient été bouleversées la veille par de formidables convulsions souterraines, dont la commotion s'était fait sentir dans toute l'Asie Mineure et même jusqu'en Égypte.

La ville de Tripoli, qui, de toutes les cités de la Palestine, avait été la plus maltraitée par le tremblement de terre, offrait, ce matin-là, l'aspect de la désolation. Les débris des édifices renversés encombraient les rues ; et, en maint endroit, au milieu des ruines, on apercevait, là un bras, ici les pieds, plus loin la tête de quelque victime écrasée sous les décombres. On voyait, errants par la ville, ceux des habitants que la catastrophe avait laissés sans asile en culbutant leur habitation, et ceux qui, plus heureux, craignaient, en se tenant dans leur demeure restée debout, que quelque secousse nouvelle ne vînt les ensevelir sous leur propre toit. Les uns s'arrachaient les cheveux, d'autres immobiles, mornes et sombres, contemplaient avec stupeur les ravages causés par le sinistre. Ceux-ci travaillaient avec l'ardeur du désespoir à déblayer les monceaux de pierres, pour en arracher le corps d'un parent, d'un ami, afin de lui donner au moins la sépulture, — triste et dernière, consolation ! — Ceux-là, fous de douleur et d'inquiétude,

couraient au hasard, appelant à grands cris un être cher dont ils avaient été séparés dans le premier moment de confusion, qu'ils redoutaient d'avoir à compter parmi les morts, et que cependant ils espéraient retrouver encore au nombre des vivants. L'agitation, la frayeur, le désespoir étaient partout ; et les plaintes, les murmures, les cris, les sanglots de tous ces malheureux se confondaient en une rumeur étrange, que dominaient parfois les gémissements des blessés qui, atteints par les débris au moment du tremblement de terre, n'avaient pu être relevés et gisaient encore sur le sol, à la place même où ils avaient été renversés.

Au milieu de ce désordre, à travers ces masses désolées, on voyait par intervalles passer des familles entières, emportant leurs effets les plus précieux et fuyant vers la campagne, au risque de tomber aux mains des Sarrasins. Ces familles oubliaient dans leur frayeur que, à ce moment, Tripoli n'était plus, comme au temps de Baudouin II, la capitale d'un puissant État s'étendant de la mer de Phénicie jusqu'aux portes de Damas, et tenant sous sa loi presque toutes les villes et les places fortes qui séparaient la cité chrétienne de la cité mahométane. Elles oubliaient que les conquêtes successives de Noureddin avaient bien changé cet état prospère, que le sultan de Damas avait repris quelques unes de ces places ; et que, dans toute la province hérissée de forteresses, on voyait maintenant flotter sur l'une l'étendard de la croix, tandis que sur une autre, à peu de distance de la première, se déployait le drapeau noir des musulmans, ce qui rendait la campagne peu sûre. Elles oubliaient enfin que le jeune Saladin, déjà maître de l'Égypte, était passé en Syrie pour en chasser le fils de Noureddin, — celui-ci était mort récemment, — qu'il faisait de fréquentes invasions dans les possessions chrétiennes, et qu'il ravageait eh ce moment les environs de Tripoli. Ces familles oubliaient tout cela, ou, si elles s'en souvenaient, elles préféraient encore braver les dangers d'une captivité chez les Sarrasins, que de rester exposées à une mort certaine, en demeurant enfermées dans des murs qui pouvaient à chaque instant se renverser sur elles.

Tous ces gens qui fuyaient la ville allaient trouver ses environs dévastés par le sinistre, ils allaient voir les arbres abattus, des rochers culbutés, la terre soulevée en maint endroit ; mais, certes, ils n'avaient rien à redouter des infidèles en ce moment. Ceux-ci étaient terrifiés comme les chrétiens. Les tremblements de terre qui s'étaient succédés depuis plus de quinze jours leur avaient, pour un instant, fait tomber les armes des mains. Les uns

s'étaient réfugiés dans les plaines désertes du Liban, d'autres avaient cherché un abri dans les montagnes ; et tous avaient cessé de ravager les campagnes abandonnées seulement alors à la fureur des éléments. Il semblait que Dieu, témoin de l'acharnement de la lutte, eût chargé les entrailles de la terre du soin d'amener une trêve momentanée entre les chrétiens et les musulmans. Cela est si vrai que, la secousse de la veille, la plus violente que l'on eût ressentie jusque-là, ayant renversé une citadelle musulmane voisine de Tripoli, la plus grande partie des Sarrasins chargés de la défendre s'était réfugiée, dans le premier moment de trouble, au sein de la ville chrétienne dont le tremblement de terre avait abattu les murs. Et les chrétiens n'avaient pas même songé à repousser leurs ennemis ; comme si, dans cet instant terrible, les hommes, à quelque foi qu'ils appartenissent, eussent éprouvé le besoin de se rapprocher et de se serrer les uns contre les autres pour se protéger mutuellement contre la colère divine. Aussi, le matin du jour où commence notre histoire, voyait-on dans les rues et sur les places de Tripoli, des sectateurs de Mahomet circuler au milieu des fidèles éplorés, et le turban du Sarrasin confondu dans la foule avec la coiffure chrétienne. C'était là un spectacle étrange ; et pourtant aucun de ces malheureux frappés de stupeur ne remarquait cette confusion insolite, ou ceux qui la remarquaient ne songeaient point à s'en préoccuper, tant la terreur était profonde, tant le formidable bouleversement de la nature avait troublé les esprits. Il n'y avait plus là d'ennemis ; il n'y avait plus que des hommes, de quelque nation qu'ils fussent, tremblant devant la main de Dieu prête à frapper et implorant, chacun à sa manière, la clémence du Très-Haut.

A chacun de ces sourds grondements qui s'élevaient du sein de la terre, à chacune de ces oscillations qui faisaient encore frissonner le sol, on entendait les chrétiens, les mains jointes et les yeux levés au ciel, s'écrier d'une voix lamentable :

— Seigneur !... Seigneur !... Seigneur !... ayez pitié ! Tandis que, à côté d'eux, les musulmans, prosternés contre terre et la face dans la poussière, disaient dans leur langage :

— Allah ! Allah ! Allah ! sois miséricordieux aux vrais croyants !

Et Dieu n'exauçait pas ces prières qui, de ces points si divers, montaient jusqu'à lui ! Et la terre gémissait toujours du fond de ses entrailles, quoique ses plaintes devinssent moins énergiques d'instant en instant !

Au moment où Tripoli offrait ainsi l'image de la désolation et ce curieux mélange des chrétiens et des infidèles, un chevalier, dont les formes

vigoureuses et l'allure martiale annonçaient un guerrier redoutable, s'avancait vers les portes de cette ville. Dès le point du jour, ce chevalier avait quitté Biblos où il avait passé la nuit et il s'était dirigé vers Tripoli, en longeant le rivage de la mer. L'écuyer qui le suivait avec une petite troupe, avait été fort surpris de le voir prendre ce chemin ; lequel était de beaucoup le plus long. Il est vrai qu'il était aussi le plus sûr, et que l'on était moins exposé à y rencontrer des Sarrasins. Était ce donc pour cela que le chevalier l'avait choisi ? L'étonnement de l'écuyer avait redoublé en remarquant que, depuis le départ de Biblos, son maître n'avait cessé, tout en maintenant son cheval dont les pieds s'enfonçaient dans le sable de la grève, de regarder autour de lui avec inquiétude, comme s'il eût craint de voir surgir tout à coup quelque ennemi qui lui présentât le combat. Le fidèle serviteur ne s'expliquait pas ces précautions de la part d'un guerrier, dont la bravoure lui était bien connue et qui lui en avait, en maintes circonstances, donné les preuves les plus éclatantes.

Triste et soucieux, il était affaissé sur son cheval, tenait la tête basse et paraissait tout honteux de la conduite incompréhensible du chevalier. Celui-ci, tout en portant les yeux autour de lui, les arrêta par hasard sur son écuyer et remarqua son abattement. Aussitôt il l'appela près de lui.

— Guillaume Asselin, lui dit-il, approche et viens chevaucher à mes côtés. Tu m'aideras à surveiller la route. Puis, quand l'écuyer eut obéi et réglé le pas de sa monture sur celui du cheval de son maître, ce dernier reprit :

— Quatre yeux sont plus habiles que deux à découvrir de loin l'approche d'un ennemi.

Guillaume Asselin regarda le chevalier d'un air peiné.

— Je ne m'étais donc pas trompé ? murmura-t-il. Puis il ajouta aussitôt :
— Mais c'est pour mieux vous préparer à la combattre que vous cherchez à l'horizon s'il ne se présentera pas quelque troupe de Sarrasins, n'est-ce pas ?

— Non, Guillaume, c'est pour mieux être à même d'éviter sa rencontre, répondit le chevalier, comme étonné lui même des paroles qu'il prononçait.

— Oh !... mon noble maître !... Est-ce bien vous que j'entends ? s'écria l'écuyer, vous, la fleur de la chevalerie. Vous que, il y a un an déjà, j'ai retrouvé tout à coup après trois années de séparation, et qui m'avez depuis lors donné tant de preuves de votre valeur ; vous, redouter la présence de

l'ennemi et éviter la rencontre de ces chiens d'infidèles !... Oh !... il faut que vous me le disiez vous même pour que je puisse y croire.

— Cela est pourtant ainsi, mon brave Asselin. Oui, en ce moment, la vue d'une nuée de turbans à l'horizon me — Et qui donc peut commander à mon maître ? reprit l'écuyer surpris de ce qu'il venait d'entendre.... Qui donc a le droit de dire au brave et jeune chevalier : « Sois prudent comme un vieillard et pusillanime comme une femme ? » Qui donc enfin est assez haut placé pour imposer des lois au noble serait aussi déplaisante qu'elle m'est agréable d'ordinaire. Je n'aurais pas parlé de la sorte, il y a trois jours, lorsque revenant de ce malheureux siège de Damiette que nos désaccords avec les Grecs ont fait échouer, nous sommes débarqués à Sidon. Mais depuis que j'ai trouvé là ce messenger qui m'y attendait, Guillaume, ma Vie ne m'appartient plus, et je n'ai pas le droit d'en disposer.

— Tais-toi ! interrompit vivement le chevalier... ne prononce pas mon nom !... Je n'en ai pas d'autre parmi les chrétiens d'Orient, tu le sais, que celui que me donne la couleur de l'écharpe que je porte ; et je veux qu'il en soit toujours ainsi. Quant aux questions que tu m'adresses, je n'y répondrai pas. Malgré la confiance que j'ai en toi, Guillaume, je ne puis t'apprendre à qui j'obéis en ce moment. Cesse de m'interroger à ce sujet. Qu'il te suffise de savoir que mon épée ne peut frapper maintenant que pour une cause... que j'ignore encore, mais que je connaîtrai bientôt ; car c'est à Tripoli que je vais apprendre ce que celui qui m'appelle réclame de moi.

A ces mots de son maître, l'écuyer parut tout inquiet ; il baissa la tête et garda le silence. Le chevalier comprit probablement la pensée qui occupait l'esprit de son serviteur, car il reprit presque aussitôt :

— Ne crains rien, Asselin ; celui au service duquel je vais mettre mon bras ne m'ordonnera rien de contraire aux intérêts de cet État chrétien d'Orient qui est devenu notre patrie, et que nous aimons tous deux comme telle... Le visage de l'écuyer s'éclaira aussitôt.

— Je t'ai deviné, n'est-ce pas ? continua le chevalier... Tu craignais de me voir entraîné dans quelque une de ces sourdes intrigues qui minent en ce moment le trône des Francs... Rassure-toi, mon bon Guillaume, celui vers lequel je me rends n'a pour guide que l'amour de la patrie ; et, s'il m'appelle, c'est qu'il sait que je suis prêt à sacrifier ma vie, s'il le faut, pour le salut de ce royaume de Jérusalem qu'ont fondé nos pères !

Le brave écuyer tressaillit de joie en entendant ces paroles de son maître prononcées avec enthousiasme. Son visage devint radieux et il s'écria tout à

coup :

— Oh ! oui... on reconnaît bien là quel est le sang qui coule dans vos veines. C'est bien celui de votre aïeul, de ce héros qui fut votre parrain, et qui est trépassé avant que vous fussiez en âge de pouvoir le connaître... mais je l'ai vu, moi. J'avais douze ans quand il est mort ; et je l'entends encore, après avoir exprimé le regret d'avoir un fils lâche et indigne de lui, s'écrier, en tournant les yeux vers vous qui étiez au bras de votre nourrice : Faites, Seigneur, que celui-là au moins soit de ma race !... Ah ! le Seigneur l'a exaucé, il doit être heureux, car...

— Allons, allons, mon brave Asselin, dit le chevalier, interrompant brusquement son serviteur, garde tes éloges pour un plus digne, et chasse tes souvenirs du passé pour être plus à même de t'occuper du présent et d'exécuter les ordres que je vais te donner. Voici que nous approchons de Tripoli. Il faut que j'y entre seul. Quant à toi, tu vas à l'instant, avec notre petite troupe, tourner la ville et aller m'attendre au bourg d'Aden, au pied du Liban, où je te retrouverai.

Guillaume Asselin s'inclina en signe d'obéissance ; et, rejoignant la petite troupe qui chevauchait à distance de ses chefs, il la fit tourner à droite et s'éloigna avec elle, pour se conformer aux ordres de son maître. Celui-ci, qui avait arrêté son cheval, suivit des yeux ses soldats jusqu'à ce qu'ils eussent disparu. Dès qu'il se vit bien seul, il saisit vivement une poche qui pendait à l'arçon de sa selle, et il en tira un parchemin roulé ainsi qu'un petit crucifix de bois grossièrement sculpté. Après avoir contemplé pendant quelque temps en silence la modeste croix, après l'avoir tournée et retournée à plusieurs reprises entre ses mains :

— Oui... c'est lui !... c'est bien lui ! dit-il enfin. Je reconnais ce crucifix sur lequel j'ai juré d'accourir à la première injonction qui m'en serait faite.

Il remit alors le crucifix dans la poche de sa selle, puis, déroulant le parchemin, il lut les quelques mots qui suivent :

« L'heure est venue où Sion a besoin du secours de ses vrais enfants. Que le chevalier de l'écharpe noire se trouve à Tripoli, le 28 juin, à la troisième heure du jour, sur la grande place du château, et il y apprendra ce que l'on réclame de lui.

Et, au bas de cet écrit, il y avait, par deux fois tracé, ce simple mot : Jérusalem ! »

Le chevalier leva alors les yeux vers le ciel pour juger de l'heure qu'il était d'après la position du soleil. L'astre commençait à percer les nuages

dont il avait été couvert jusque-là. Convaincu par cet examen qu'il se passerait encore au moins les trois quarts d'une heure avant que l'instant où on devait l'attendre sur la place du château fût venu, il fit prendre le pas à sa monture et s'avança paisiblement vers la ville.

La lenteur de sa marche nous donne le loisir de l'observer plus attentivement, et va nous permettre de faire plus ample connaissance avec lui. Ce chevalier peut avoir vingt-trois ou vingt-quatre ans environ, quoique son visage n'en annonce que vingt tout au plus. La visière de son casque est relevée ; et elle laisse apercevoir des traits légèrement basanés par le soleil brûlant de la Syrie, mais d'une régularité et d'une beauté remarquables. Certes, à voir ses yeux d'un bleu limpide, ses lèvres recouvertes ainsi que ses joues d'un duvet presque imperceptible, et ses beaux cheveux blonds naturellement frisés, dont quelques boucles s'échappent de sa coiffure de fer, on croirait plutôt avoir devant soi une femme qu'un guerrier redoutable. Et pourtant, sa haute taille, la largeur de ses épaules, la force musculeuse de ses membres, dont il est facile de remarquer les belles proportions sous la maille d'acier fine et serrée qui le couvre des pieds jusqu'au cou, dénotent un homme dans toute la puissance de sa vigueur. La facilité avec laquelle, tout en suivant sa route, il fait tourner entre ses mains, pour se distraire, la lourde masse d'armes appendue d'ordinaire à la selle de son cheval, indique un chevalier parfaitement exercé au maniement des armes et contraste singulièrement avec l'apparence féminine de son visage. On voit que c'est là un champion dont les coups doivent être terribles, un défenseur de la foi dont le bras doit être formidable aux Sarrasins. Son équipement du reste est celui d'un homme habitué aux combats. L'acier qui le recouvre est souple et pliant pour lui laisser le libre exercice de ses membres ; la cotte de maille qui, suivant l'usage du temps, part de sa ceinture et couvre ses jambes jusqu'aux genoux, est assez courte pour ne pas gêner ses mouvements ; la lance qui, attachée à son bras et fichée dans l'étrier, se dresse derrière lui, est d'un bois solide et dur et le fer en est aiguisé avec soin ; la lourde épée, enfin, qui bat à son côté et dont la poignée donne l'image de la croix, est brillante et des mieux trempées. Cet accoutrement guerrier est complété par une écharpe noire jetée en sautoir sur sa large poitrine, et qui, partant de l'épaule droite, vient se terminer sur le flanc gauche en un gros nœud dont les pans flottent au vent.

Cette écharpe est le signe distinctif de ce chevalier, qui n'a ni armoiries, ni écu, ni bannière. Personne ne connaît son nom ; nul ne sait qui il est, ni

d'où il vient. Aucun ne peut dire le lieu qu'il habite. Il ne sert sous aucun chef ; errant sans cesse, il va combattre où sa fantaisie le pousse, ou plutôt où il croit que sa présence, sera le plus utile, mais toujours dans les rangs des soldats de la foi. Ses hauts faits l'ont rendu célèbre parmi les chrétiens et chez les infidèles ; et les uns et les autres ne le désignent que sous le nom de l'ornement qu'il porte, " L'écharpe noire !... voilà l'écharpe noire ! » Ces mots prononcés tout à coup au milieu d'une bataille excitent l'enthousiasme des Francs et répandent la terreur parmi les Sarrasins. Car l'esprit superstitieux de l'époque et l'amour du merveilleux dont chacun était possédé alors n'avaient pas tardé à trouver leur pâture dans ce personnage mystérieux qui, depuis un an : environ, avait apparu tout à coup en Palestine. Après avoir inutilement cherché à donner une origine terrestre à ce héros sans nom, on en était venu à se demander s'il n'y avait pas dans son apparition subite quelque chose de surnaturel. En effet, ce guerrier intrépide qui surgissait à l'improviste au plus fort de la mêlée, ce pourfendeur d'infidèles qui amoncelait les victimes autour de lui, et auquel l'écharpe noire qu'il portait donnait un aspect étrange, pouvait bien, au douzième siècle, sur cette terre de Judée témoin des miracles du Christ, dans cet Orient, berceau du merveilleux, passer aux yeux de tous pour un envoyé du ciel venant combattre en faveur des chrétiens. Cette croyance s'était peu à peu établie. La jeunesse et les traits angéliques du chevalier venaient encore la confirmer, et certains faits que l'on rapportait de lui n'étaient pas de nature à la détruire.



On racontait comment Guillaume Asselin était entré au service de ce mystérieux personnage. L'écuyer, disait-on, se rendait de Tibériade à Jérusalem, où il allait remplir une mission dont l'avait chargé le grand maître des hospitaliers sous lequel il servait depuis quelques années, lorsque en traversant le désert qui longe la mer Morte, ce désert où furent autrefois les cinq villes maudites, le chevalier de l'écharpe noire avait tout à coup paru devant lui. L'écuyer à sa vue s'était précipité à ses pieds ; et le chevalier inconnu lui avait ordonné de rassembler une petite troupe et lui avait désigné un lieu où il devait le retrouver quelques jours plus tard. Guillaume Asselin ne démentait pas ce fait ; et les soldats qui accompagnaient l'écuyer alors le confirmaient par leurs récits. On répétait de tous côtés que, dans une bataille récente où les chrétiens, accablés par le

nombre, pliaient déjà sous les efforts des infidèles, la présence inopinée du chevalier de l'écharpe noire avait brusquement changé la face du combat et décidé la victoire des soldats de la foi, qui avaient cru voir en lui l'archange saint Michel descendu du ciel pour leur porter secours. On rapportait enfin que, plus récemment encore, au siège de Damiette, il avait donné une nouvelle preuve de sa mission divine. Les Grecs avaient été chargés d'assaillir la ville par le port, tandis que les soldats du roi de Jérusalem l'attaqueraient par terre. Une de leurs galères, celle que montait le général de la flotte, gagnait déjà la pleine mer à la veille de l'attaque, ce qui eût entraîné toutes les autres, lorsque le chevalier inconnu avait paru tout à coup sur le pont, sans que personne l'eut vu mettre le pied sur le navire, et avait impérieusement ordonné au pilote de ramener la galère à son poste. Il n'avait pas son écharpe noire, mais la visière de son casque était relevée, ce qui avait permis de le reconnaître. Les marins, troublés à sa vue, s'étaient mis en prière, et le pilote terrifié s'était hâté d'obéir, sans que le général des galères qui était présent, ait osé s'y opposer. Bref, on citait de lui mille autres faits extraordinaires, plus ou moins vrais ; et ses moindres actions, commentées, amplifiées, dénaturées même, prenaient, en passant de bouche en bouche, des proportions étranges sans que celui qui était l'objet de toutes ces narrées se doutât le moins du monde de la réputation surhumaine qu'on lui faisait.

dans la ville de Tripoli, en se glissant à travers les débris des murs renversés. Cet homme paraissait prendre les plus grandes précautions pour n'être pas remarqué. Comme toutes les villes fortifiées au moyen âge, celle dont il est question ici possédait une double enceinte de murailles. L'espace compris entre la première et la seconde enceinte s'appelait plus particulièrement *la ville* ; et c'était derrière la deuxième muraille que s'élevait le château, espèce de grand parallélogramme, flanqué d'une lourde tour carrée à chacun de ses angles et au milieu duquel s'en dressait une cinquième appelée le *donjon*. Tout en se dirigeant vers la seconde enceinte afin de gagner le château qui semblait être le but qu'il voulait atteindre, le prudent personnage s'était faufilé le long des demeures restées debout et avait cherché, autant que possible, à éviter les regards. La confusion générale l'avait complètement servi en cela. Il était, du reste, si bien enveloppé dans une ample robe brune et la capuce qui couvrait sa tête était si bien ramenée sur son visage, ne laissant apercevoir que sa longue barbe, qu'il eût été difficile de reconnaître si cet homme était réellement un moine ou un pèlerin, comme son costume aurait pu le faire croire, ou bien s'il ne s'était affublé ainsi que pour déguiser ses traits et sa personnalité. En arrivant sur la place du château, où la foule était plus compacte et la rumeur plus grande, cet homme qui, probablement, n'était pas ce qu'il paraissait être, avait semblé se troubler un peu et hésiter à avancer. Mais, prenant tout à coup une brusque résolution, il avait marché d'un pas ferme à travers les groupes désolés et les débris épars jusqu'aux fossés du château. Parvenu là, il avait sorti des profondeurs de sa large manche une main longue et décharnée ; et, allant droit vers quelques soldats qui se tenaient sur le pont-levis comme pour garder l'entrée de la demeure princière, il leur avait remis un riche anneau d'or, en les priant de le faire parvenir sur l'heure au comte de Tripoli. Il s'était servi de la langue franque pour adresser cette prière aux soldats. C'était une espèce de latin corrompu que les croisades avaient fait adopter en Orient, afin que les guerriers de diverses nations réunis sous le drapeau de la foi pussent communiquer entre eux. Les Sarrasins par suite s'étaient familiarisés avec cette langue et la parlaient aussi bien que l'arabe.

Pendant que l'homme à la robe brune attend devant le pont-levis que l'on ait fait droit à sa requête, nous dirons quelques mots du comte de Tripoli, de ce prince dont l'histoire a conservé la triste mémoire et qui sera un des principaux personnages de notre récit. Raymond de Tripoli était le quatrième descendant du comte de Saint-Gilles. Violent et impétueux

comme son aïeul, il s'était fait de nombreux ennemis par son caractère altier et indomptable. Rempli d'orgueil, il se croyait digne du rang le plus élevé par son mérite, et il était jaloux de tous ceux qui se trouvaient au-dessus de lui. Ambitieux outre mesure, il était homme à ne pas hésiter même devant le crime, pour satis faire son grand désir de puissance. Il avait été pendant huit ans prisonnier chez les Sarrasins ; et, en voyant le peu d'ardeur qu'il mettait à combattre ceux-ci, on se demandait tout bas s'il n'aurait pas conservé dans leur camp quelques relations, qu'il saurait mettre à profit au besoin, sans souci de sa foi et des intérêts de la chrétienté.

Tel était le comte de Tripoli, auquel l'homme à la robe brune avait fait remettre son anneau. En examinant cette bague, Raymond l'avait reconnue tout d'abord pour lui avoir appartenu autrefois ; et il avait paru tout surpris. Il avait cherché pendant quelques instants à se rappeler à qui il l'avait donnée, et il s'était demandé quelle pouvait être la personne qui la lui faisait présenter en ce moment ; mais sa mémoire ne lui fournissant aucun renseignement à cet égard, il avait ordonné qu'on lui amenât l'étranger au plus tôt. Sa curiosité était donc vivement excitée ; et elle était parvenue au plus haut point, lorsque l'homme à la robe brune, accompagné du serviteur, entra dans la salle où il se tenait.

— Qui êtes-vous et que demandez-vous ? s'écria Raymond, cédant à son impatience en apercevant l'étranger.

Celui-ci ne répondit pas ; mais dès que, sur l'ordre de son maître, le serviteur se fut retiré et que la porte fut bien close, il jeta au loin sa capuce et se débarrassa précipitamment de la robe qui le couvrait. Apparut alors aux yeux du comte un petit vieillard coiffé d'un léger turban et revêtu d'un cafetan bleu clair, qui, semblable au firmament dont il avait la couleur, était, comme lui, tout parsemé d'étoiles et de croissants d'or.

— El-Hamet ! fit Raymond tout à coup, après avoir considéré le vieillard pendant quelques instants en silence.

Le Sarrasin avait croisé les bras sur sa poitrine et s'était incliné de façon à ce que son front touchât presque les dalles dont la salle était pavée. Après ce salut tout oriental, le vieillard releva la tête et répondit d'une voix grave :

— El-Hamet lui-même, le serviteur des serviteurs de Mahomet, qui s'est souvenu que le prince nazaréen a eu recours à sa faible science, alors qu'il était à Alep, dans les fers des vrais croyants.

— Ne parle pas ainsi, infidèle, interrompit le comte aussitôt, mais d'un ton qui laissait deviner qu'il faisait cette objection plutôt pour l'acquit de sa

conscience que parce qu'il y était entraîné par une foi profonde. Rappelle-toi que tu es dans une ville chrétienne, et qu'ici les vrais croyants sont les soldats du Christ.

— Soit ! répartit El-Hamet ; mais peut-être ne parleras-tu pas toujours de la sorte, noble chrétien... Tel qui est, à cette heure un serviteur d'Issa ben Mariam, ou, pour parler votre langue, de Jésus, fils de Marie, pourrait bien quelque jour devenir un disciple du Prophète.

— Que dis-tu là ?

— Ce que m'a appris ma science, ou plutôt Allah, car toute science vient de lui.

— Voyons, parle, explique-toi, dit le comte tout à coup ; car ce n'est pas, je pense, dans le seul but de me faire cette sottise prédiction que tu as bravé les dangers d'une telle visite.

— Non, ce n'est pas pour cela seulement, répartit froidement le vieux mahométan, en portant sur le comte des regards vifs et pénétrants, qui prouvaient que, malgré sa froideur apparente, il attachait à sa visite au prince chrétien une importance beaucoup plus grande qu'il ne voulait le laisser voir.

— Qu'est-ce donc encore ? reprit vivement le comte, en affectant un ton léger ; ne viens-tu pas m'annoncer aussi, de par les astres dont tu te prétends le confident, que je serai dans peu sultan d'Égypte et de Damas ?

— Ne blasphème pas, nazaréen ; le jeune Saladin, le fils d'Ayoub, est une des lumières de l'Orient. Il a déjà anéanti le schisme d'Ali et réuni tous les croyants sous la seule loi du calife de Bagdad. C'est à lui qu'appartiendra bientôt le trône glorieux dont tu parles. Mais qui te dit qu'un autre trône ne te soit pas réservé ?

A ces mots, le comte se troubla tout à coup ; il rougit et pâlit tour à tour. Il avait voulu d'abord, par sa légèreté feinte, faire croire à El-Hamet qu'il était sans confiance dans son art ; mais l'émotion qu'il éprouva en s'entendant prédire une couronne venait lui donner un démenti. Raymond, en effet, semblable en cela à presque tous ses contemporains, ne doutait pas qu'il ne fût donné à certains êtres privilégiés le pouvoir de lire dans l'avenir par divers moyens. Il considérait le petit vieillard qu'il avait devant les yeux comme un des plus favorisés parmi ces privilégiés ; et il n'ignorait pas que, chez les Sarrasins, El-Hamet jouissait, en raison de sa science divinatoire, d'une réputation telle, qu'il passait aux yeux de ces infidèles pour être en communication directe avec le Prophète. Le comte avait déjà, du reste,

éprouvé le savoir du mahométan. Celui-ci lui avait prédit sa liberté prochaine, au moment où, prisonnier à Alep, il désespérait de l'obtenir ; et le hasard ou la force des événements était venu presque aussitôt réaliser la prédiction. Raymond ne pouvait donc plus continuer de feindre l'incrédulité.

— Roi !... Je serais roi ? dit-il vivement... Oh ! parle, parle.

— Ah ! tu ne doutes plus maintenant de celui qui n'est qu'un vermisseau et dont Allah se sert comme d'un vil instrument, reprit El-Hamet d'un air modeste. Écoute-moi donc, nazaréen. Il y a quelques lunes déjà que, en regardant cet anneau que tu m'as donné pour récompense de ce que je t'avais annoncé ta liberté, je pensai à toi tout à coup. L'idée me vint alors de consulter le ciel sur ta destinée : je me tournai vers l'Orient et j'y trouvai ton étoile. Elle montait vers le croissant de la lune qui était au zénith. Une autre étoile semblait vouloir lui barrer la route. Un instant les deux rivales se confondirent ensemble et parurent lutter ; mais enfin la tienne eut le dessus, elle arriva à son but et vint se ranger sous le croissant, auprès duquel elle demeura brillante. Ceci annonçait de grandes choses ; alors, prenant mon courage pour compagnon de route, j'ai traversé le désert ; et, apportant avec moi cet anneau qui devait m'ouvrir les portes de ton palais, je suis venu à toi pour te communiquer ce que la lumière d'Allah, qui est le puits de toute science et la source de toute vérité, a fait éclater à mes yeux.

El-Hamet expliqua alors à Raymond, dans un langage tout parsemé des fleurs poétiques de l'Orient et en accentuant ses paroles pour leur donner plus de poids, que cette marche ascendante de son étoile signifiait, d'après son art, que le comte de Tripoli arriverait à la suprême puissance ; qu'il rencontrerait un obstacle redoutable, mais qu'il en triompherait en s'appuyant sur les Sarrasins, ce qu'indiquait la réunion de son étoile et du croissant. Après s'être fait répéter à plusieurs reprises la prédiction, le comte Raymond avait l'œil enflammé, la tête en feu. Son ambition venait de puiser une nouvelle force dans son entretien avec l'astrologue sarrasin. Néanmoins, lorsqu'il congédia celui-ci après lui avoir fait don d'une lourde chaîne d'or, il lui dit :

— De tes deux prédictions, El-Hamet, je n'en accepte qu'une, celle de mon élévation. Quant à l'autre, je la repousse : je suis et je resterai chrétien.

Tout en revêtant la robe brune et la capuce dont il était couvert en arrivant, le vieux mahométan répondit d'un ton sentencieux :

— L'ouragan soulève et disperse le sable du désert. La volonté de l'homme est un sable mouvant et l'ambition est un vent furieux.

Puis il sortit. Tandis qu'il s'éloignait comme il était venu, en se glissant le long des murs, il soupesait sous sa robe la chaîne d'or que le comte lui avait donnée. Si son visage n'avait pas été alors aussi bien caché qu'il l'était sous son capuchon, on eût pu voir errer sur ses lèvres un sourire moqueur ; et, si sa bouche avait exprimé à haute voix ce que sa pensée formulait tout bas, on eût entendu ces mots :

— Par la pierre du Caaba ! ce chrétien est insensé... Mahomet, pardonne-moi !... Toutes ruses sont bonnes pour servir son pays... Ce que j'ai fait d'ailleurs est dans l'intérêt du jeune Saladin, ton protégé, du héros qui a rétabli l'unité de ta loi... J'ai agi à son insu, il est vrai ; mais les dissensions des chrétiens peuvent seules laisser au fils d'Ayoub le temps d'achever la conquête du trône de Damas sur le dernier des Atabecks, le fils de Noureddin ; et c'est dans ce but que j'ai souillé mes lèvres d'un mensonge... Ce prince nazaréen m'avait autrefois laissé deviner son ambition secrète ; et j'ai soufflé sur le feu pour rallumer la discorde chez les ennemis des vrais croyants... Mais cette chaîne pesante que j'ai reçue pour prix de ma ruse, je ne la garderai pas. Je la déposerai dans la première mosquée que je rencontrerai sur mon chemin, afin que chacun de ses chaînons devienne le grain d'orge dont sera pétri le pain du pauvre.

A peine le comte eût-il congédié El-Hamet, que, les fumées de l'ambition lui montant au cerveau, il se sentit la tête brûlante et voulut prendre l'air. La plate-forme d'une des petites tourelles qui se dressaient de chaque côté de la grande porte du château servait pour ainsi dire de fressée à la salle dans laquelle il se trouvait alors. Il passa sur cette plate-forme. Tout entier à ses pensées, il s'appuya sur un des créneaux, et là il tomba bientôt dans une profonde rêverie. Il y avait quelque temps déjà qu'il était dans cette position, lorsqu'un homme tout couvert de poussière parut sur la plate-forme. Ce nouveau venu semblait vouloir parler au comte, mais, le voyant plongé dans ses réflexions, il n'osait l'aborder brusquement et cherchait, par tous les moyens possibles, à attirer son attention. Déjà, à plusieurs reprises, il avait salué profondément, espérant que l'ombre projetée par son corps serait aperçue par le comte et le ferait retourner. Il avait plusieurs fois aussi prononcé ces mots : « Seigneur comte, » mais à voix si basse que Raymond n'avait rien entendu. Il craignait, en arrachant violemment celui-ci à sa méditation de s'attirer sa colère, et il la savait redoutable. Son

embarras durait depuis quelque temps, lorsque le comte se mit tout à coup à marcher à grands pas sur la plate-forme et se trouva bientôt face à face avec lui.

— Que fais-tu là ? s'écria brusquement le comte, surpris d'abord ; mais il ajouta presque aussitôt :

— Ah !... c'est toi, Robert... Eh bien ?... Quelle nouvelle m'apportes-tu de Jérusalem ?

Cet homme était un des espions que Raymond entretenait dans les divers États chrétiens d'Orient. Ces espions étaient chargés de l'instruire de tout ce qui s'y passait, afin que, étant prévenu immédiatement des événements, il fût mis à même d'en tirer parti et de les faire tourner à son profit, le cas échéant.

— Des nouvelles d'un haut intérêt, Monseigneur, répondit Robert, d'un ton important, et c'est ce qui m'a décidé à venir moi-même, au lieu de vous envoyer mon messenger ordinaire.

— Ah !... ah !... Voyons, approche et dis-moi de quoi il s'agit.

Robert s'avança vers Raymond d'un air dégagé et presque familier. Cet agent secret était, quoique dans un ordre moins élevé, le digne pendant du comte. Il était ambitieux et tous les moyens lui semblaient bons pour parvenir à son but. Flatteries, bassesses, rien ne lui répugnait. La fortune était son rêve, l'intrigue était sa vie. Employé d'abord parmi les plus infimes serviteurs du château, il avait mis une telle persévérance à se placer sur les pas de son maître qu'il avait fini par en être remarqué. Celui-ci lui ayant enfin donné un jour un ordre direct, il l'avait exécuté avec tant d'empressement et d'intelligence, que le comte avait reconnu que l'on pouvait employer ce serviteur plus utilement qu'il ne l'était ; et qu'il lui avait fait monter un échelon de l'échelle domestique. Le premier pas était fait. Robert n'avait pas tardé à en faire un second, puis un troisième ; et il avait gagné bientôt la confiance de son maître, au point que celui-ci l'avait chargé de la mission qu'il remplissait alors. Mais, dans cette nouvelle position, en remarquant l'intérêt que Raymond prenait aux rapports qu'il lui faisait, en interprétant certaines exclamations qui lui échappaient, Robert avait deviné ses aspirations secrètes. Il avait compris alors qu'il n'était pas pour lui de meilleur moyen de servir sa propre ambition que de s'appuyer sur celle de son maître. C'est donc avec ces idées qu'il avait tout surveillé à Jérusalem ; et c'est toujours dans un sens favorable aux projets du comte, dont celui-ci ne lui avait pas fait encore la confidence, qu'il avait su

présenter ses rapports. La nouvelle qu'il apportait ce jour-là lui avait paru de nature à lui faire escalader le dernier degré de la confiance du comte ; et il était venu, décidé à frapper un grand coup pour obtenir enfin cette position qu'il convoitait, celle de confident de son prince. Voilà pourquoi il exagérait un peu, — et ceci avec intention, — l'importance de ce qu'il avait à dire. Voilà pourquoi il avait attendu patiemment que son maître l'aperçût, dans la crainte d'éveiller sa colère qui eût été nuisible à ses projets, et pourquoi enfin il prenait cet air dégagé et presque familier qui lui donnait comme un avant-goût de la position de confident qu'il ambitionnait.

— Eh bien ?... Parle donc ? fit le comte avec impatience.

— Voici, Monseigneur, dit enfin Robert qui s'était rapproché de son maître, de telle sorte qu'il le touchait presque.

Raymond était tout préoccupé de la nouvelle qu'il attendait, sans quoi, certes, il se fût trouvé choqué de cette familiarité si contraire aux usages de l'époque.

— Le conseil des barons de Jérusalem, continua Robert, a décidé, il y a quelques jours, que les enfants issus d'Agnès de Courtenay, la reine répudiée, seraient seuls considérés comme héritiers du trône, au détriment de celui que la reine Marie, la nouvelle épousée du roi Amaury, est sur le point de mettre au monde.

Après l'entretien que le comte venait d'avoir avec El-Hamet, rien de ce qui intéressait le royaume de Jérusalem ne pouvait lui être indifférent. Cependant, soit qu'il n'entrevît pas encore le parti qu'il en pourrait tirer, soit qu'il ne voulût pas paraître s'y intéresser devant son serviteur, Raymond demeura froid à cette nouvelle.

— C'est bien !... va-t-en ! dit-il à Robert.

Ce n'était pas là le compte de celui-ci. Toutefois il s'inclina et parut disposé à obéir ; mais, tout en s'éloignant, il murmura ces mots :

— Celui qui saura profiter de cette décision pourra monter haut

Le comte qui l'entendit le rappela aussitôt,

— Que dis-tu là ? lui demanda-t-il.

— Je dis, Monseigneur, répondit Robert revenant tout à coup et parlant avec vivacité, je dis qu'il y a là la fortune de quelque baron du royaume ; et que celui qui prendra en main l'intérêt de l'enfant qui va naître, et qui tentera de faire valoir ses droits pourra bien arriver au pouvoir sous le nom de cet enfant, à la mort du roi Amaury. Les chances seront favorables. Qu'est-ce que le jeune Baudouin, ce fils d'Agnès de Courtenay que la

décision des barons touche plus particulièrement ? Un roseau facile à plier ! Agé de onze ans à peine, triste, maladif, atteint de la lèpre, il ne pourrait puiser quelque force que dans le caractère déjà énergique de sa sœur Sybille, son aînée de cinq ans. Mais celle-ci vit éloignée de la cour, auprès de sa mère qu'elle console de sa disgrâce, et elle ne songera pas à se mêler des affaires. D'ailleurs, si l'idée lui en prenait... On se débarrasse bien d'un homme qui vous gêne, à plus forte raison d'une femme ?... Voilà ce que je dis, Monseigneur.

Le comte l'avait écouté d'abord avec surprise, puis bientôt avec intérêt. Lorsqu'il eut cessé de parler, il le regarda fixement et le considéra avec attention pendant quelques instants en silence. Puis, tout à coup :

— Tu as de l'intelligence, Robert, dit-il. Tu ne retourneras pas à Jérusalem ; je t'attache à ma personne.

Et d'un geste il le congédia. L'ex-espion s'inclina profondément et sortit radieux ; car il se voyait plus près que jamais de cette position de confident qu'il enviait.

Resté seul, le comte retomba dans ses réflexions. Le rapprochement de la nouvelle qu'on lui apportait et de la prédiction que le musulman venait de lui faire le frappait malgré lui. Il voyait là comme un avertissement du ciel. Il se demandait si ce plan que son serviteur développait tout à l'heure n'était pas le moyen de parvenir à son but que le hasard, ou plutôt sa bonne fortune, lui faisait entrevoir. Il se demandait si ce nom de Sybille, que Robert venait de prononcer, n'avait pas retenti à son oreille pour lui désigner l'obstacle qu'il devait rencontrer sur sa route, cet obstacle que, au dire d'El-Hamet, il aurait à surmonter. Insensiblement cette opinion prit plus de force en son esprit ; et, bientôt, pensant tout haut, il s'écria :

— Oui, ... oui, ... je n'en doute plus !... Cette étoile qui barrait la route de la mienne ; ... c'est celle de cette jeune fille... Oh ! je ne la perdrai pas de vue ; ... et malheur à elle, si...

Il ne put achever sa menace. Une rumeur soudaine, s'élevant de la place qui s'étendait devant le château, vint attirer son attention ; et le spectacle qui s'offrit à ses yeux, l'arracha tout à coup aux pensées qui l'occupaient.

Une foule immense avait envahi la place ; le tumulte y régnait ; des cris furieux et des malédictions s'élevaient dans l'air. Les Tripolitains, tout à l'heure encore accablés sous le poids de la douleur, anéantis et consternés, s'étaient réveillés de leur torpeur et étaient alors en proie à l'indignation et à la colère. Ils s'étaient rués sur les Sarrasins confondus parmi eux ; et ceux-

ci, accablés par le nombre, s'étaient réunis en un petit groupe que les chrétiens repoussaient en le poursuivant à coups de pierres. Les musulmans ainsi pourchassés, au lieu de se diriger vers la première muraille pour gagner la campagne, s'étaient, dans leur trouble, engagés dans la seconde enceinte. Reconnaisant leur erreur et se voyant acculés sur la place, ils s'étaient retournés et ils tentaient de se défendre, en employant les s armes que leurs adversaires ; car le tremblement de terre de la veille ne s'était que trop bien chargé du soin de fournir les uns et les autres de munitions en abondance. La lutte était engagée et se continuait furieuse. Juché sur un monceau de débris, une espèce d'ermite, les lèvres tremblantes et les yeux enflammés, excitait les chrétiens du geste et de la voix. Ce curieux personnage tenait à la fois par son costume du moine et du solitaire. Il portait une robe sans froc et une peau de chèvre couvrait ses épaules. Une longue barbe tombait sur sa poitrine, et un cordon de cheveux grisonnants entourait sa tête, en laissant son crâne nu exposé à toutes les ardeurs du soleil de l'Orient. Ses yeux caves et ses traits amaigris accusaient une vie austère passée dans les pratiques d'une discipline rigoureuse, et ses regards, égarés par moments, annonçaient que chez lui l'esprit religieux était poussé parfois jusqu'au fanatisme.

Ce moine, ou plutôt cet ermite, était entré à Tripoli il y avait peu d'instants. En apercevant les Sarrasins confondus pêle-mêle avec les chrétiens, il s'était indigné ; et, se faisant une tribune du premier tas de pierres qui s'était rencontré sur sa route, il avait harangué les Tripolitains. Il les avait menacés d'un redoublement de la colère divine, pour prix de leur lâcheté qui leur permettait de souffrir dans leurs murs la présence des mécréants, pour châtiment de leur égoïsme qui les laissait tous préoccupés de la perte de leurs biens terrestres, quand ils compromettaient leur salut éternel en ne chassant pas d'auprès d'eux les ennemis de la foi. Sa parole ardente avait galvanisé les chrétiens de Tripoli et amené la lutte qui avait lieu en ce moment sur la place du Château, lutte qu'il encourageait par ses cris, sans se soucier des projectiles qui pleuvaient autour de lui.

— Hardi ! Courage ! Sus ! sus ! mort aux infidèles ! vociférait-il de toute la force de ses poumons.

Cependant les Sarrasins avaient, tout en se défendant, reculé peu à peu vers une des portes de la seconde enceinte. Ils mirent fin brusquement à cette rixe inégale pour eux, en disparaissant et en gagnant la campagne,

après avoir traversé précipitamment l'espace qui séparait les deux murailles, sans y rencontrer d'obstacle à leur fuite.

— Et maintenant, chrétiens de Tripoli, s'écria l'ermite dès que le trouble fut un peu apaisé, courez aux églises restées debout dans la tourmente et priez Dieu !... Demandez lui qu'il rende aux princes chrétiens la foi qu'ils n'ont plus !... Demandez-lui qu'il chasse de leur cœur la cupidité et l'ambition ; car là est la cause de sa colère !

— Que dit cet homme ? s'écria Raymond.

— Demandez-lui qu'il abaisse l'orgueil de votre suzerain, continua l'ermite.

La voix du comte irrité couvrit la sienne aussitôt.

— Que l'on chasse cet insensé ! cria-t-il aux soldats qui se tenaient sur le pont-levis.

Mais ceux-ci, tenus en respect par le caractère religieux du personnage, hésitaient à obéir.

— Priez !... priez ! fidèles, reprit l'ermite sans se troubler. Priez ! car Dieu s'irrite de voir les intérêts mondains l'emporter sur ceux du ciel !

— Qu'ont donc ces hommes ? fit Raymond bondissant de colère en voyant ses soldats rester inactifs. On dirait qu'ils n'osent exécuter mes ordres.

Et, pendant que l'ermite pérorait toujours, il descendit en hâte les degrés de la tour et se précipita sur la place. A sa voix, les soldats hésitants se décidèrent à avancer ; et déjà, sur son ordre, ils allaient s'emparer de l'ermite pour le conduire aux portes de la ville, lorsque parut sur le lieu de cette scène le chevalier inconnu qui, voyant ce qui se passait, poussa son cheval et vint se placer devant l'ermite pour le défendre. A sa vue, les soldats reculèrent tout à coup.

— L'écharpe noire !... l'écharpe noire ! murmurèrent-ils saisis d'une terreur superstitieuse.

Il semblait en effet que ce guerrier redoutable fût tout à coup descendu du ciel pour protéger le saint homme. Raymond, hors de lui et désespérant de ramener les soldats effrayés, s'avança vers l'ermite pour le saisir.

— Lâches ! s'écria-t-il, en se tournant furieux vers ses soldats, ce sera donc sans votre aide que je chasserai ce fou !

Mais, avant même que le guerrier mystérieux ait eu le temps de porter la main à sa lourde épée, des cris et des murmures s'élevèrent de tous côtés et prouvèrent à Raymond que, s'il allait plus loin, le peuple et les soldats

prendraient parti contre lui. Il recula donc aussitôt ; et l'ermite, suivi du chevalier de l'écharpe noire, traversa la foule qui s'écartait respectueusement sur son passage, et disparut bientôt de l'autre côté de l'enceinte.

— Encore ce chevalier inconnu ! hurla le comte écumant de rage. Qu'il vienne du ciel ou de l'enfer, fasse Dieu que je me rencontre seul à seul avec lui, et, par la croix et ma bonne épée, il faudra bien que je sache qui il est !

Cependant l'ermite et le chevalier de l'écharpe noire étaient sortis de la ville. Quand ils furent à quelques centaines de pas des murs de Tripoli, le premier dit au second :

— Fidèle à ta parole ! Je n'en doutais pas.

— Vous m'avez appelé, je suis venu. Qu'exigez-vous de moi ?

— Tu le sauras. Suis-moi.

— Où me conduisez-vous ?

— Tu le verras.

Aces mots, il sauta lestement en croupe derrière le chevalier ; et, ayant désigné à celui-ci la route qu'il voulait suivre, il excita le cheval qui partit au galop.

CHAPITRE III. — La Reine déchue.

Maintenant, avec votre permission, mes chers lecteurs, nous laisserons le chevalier inconnu chevaucher, en compagnie de cet ermite qui me semble disposer de lui avec un peu de sans façon ; puis, sans chercher à apprendre où ils vont, nous voyagerons de notre côté, et nous ferons un petit retour vers le passé.

La ville de Tyr s'était, un jour de l'année 1167, remplie de seigneurs, de dames et de chevaliers. Tous les hauts barons de Jérusalem s'y étaient donné rendez-vous ; tous les ordres militaires de la Palestine, hospitaliers de Saint Jean, templiers, chevaliers du Saint-Sépulcre y étaient représentés par leurs grands maîtres. Des seigneurs grecs s'y trouvaient mêlés aux seigneurs francs ; et la ville était pleine de bruit et de mouvement. Le patriarche de Jérusalem y était entre la veille à la tête de son clergé ; et l'église métropolitaine s'était parée de ses plus riches ornements. Le prélat allait, ce jour-là, assisté de l'archevêque de Tyr, unir le roi Amaury, devenu

libre par le divorce, à la jeune princesse Marie Protosebate, nièce de l'empereur de Constantinople.

Or, le même jour, et peut-être à l'heure où la princesse Marie, belle et radieuse, quittait la galère qui l'avait amenée et faisait son entrée triomphale à Tyr, une autre femme, belle aussi, mais d'une beauté plus mûre et flétrie par la douleur, sortait de Jérusalem par la *Porte judiciaire*. C'était Agnès de Courtenay, la reine répudiée. Pauvre femme ! Elle avait voulu, pour quitter la ville qui avait été témoin de sa puissance et de son bonheur, prendre cette route qu'avait suivie le Christ pour monter au Calvaire. Car, elle aussi, en s'exilant, elle marchait au supplice ! Ce n'était pas sa puissance perdue, ce n'était pas sa couronne brisée qu'elle regrettait ; c'était cet époux près duquel elle avait été pendant vingt ans heureuse et dont elle se trouvait violemment séparée. Elle s'était unie à lui sans ambition, alors qu'Amaury n'était que le frère du roi Baudouin III, et que rien n'annonçait qu'il dût un jour monter sur le trône. Une sympathie mutuelle avait formé ce lien qui se trouvait brusquement rompu. Quelle était donc la faute que la pauvre reine déchue expiait de la sorte ? Hélas ! elle n'en avait pas commis d'autre que de déplaire au patriarche de Jérusalem. Et celui-ci, pour satisfaire sa haine, s'appuyant sur un degré de parenté éloignée qui existait entre elle et le roi Amaury, avait menacé le monarque des foudres de l'Église, s'il ne faisait cesser le prétendu scandale de son mariage. Il avait en outre fait briller à ses yeux, la perspective d'une nouvelle alliance avec la nièce de l'empereur des Grecs ; et Amaury, entrevoyant dans cette union une chance favorable pour la réalisation de ses éternels projets sur l'Égypte, avait consenti enfin à accepter l'annulation de son mariage avec la reine Agnès, annulation que le patriarche avait aussitôt fait prononcer par le pape. Voilà pourquoi celle-ci abandonnait pour toujours ce trône sur lequel la reine Marie allait venir s'asseoir.

Frappée dans son affection d'épouse, elle l'était aussi dans son amour de mère. Elle laissait, dans cette ville qu'elle quittait à jamais, un fils qu'elle ne devait plus revoir ; pauvre enfant maladif et souffrant qui eût eu si grand besoin des soins maternels, et qui allait se trouver désormais confié à ceux d'une étrangère ! On en avait décidé ainsi. Elle avait deux enfants ; et, entre ces deux époux qui se désunissaient, on en avait fait le partage pour le père on avait gardé le fils, à "la mère on avait donné la fille. Comme si le cœur d'une mère pouvait s'arranger de ces tristes et froides combinaisons !

Comme si ce cœur pouvait se fermer tout à coup pour celle des *deux parts* qui n'était pas la sienne !

Triste et désolée, emmenant avec elle cette fille laissée seule à sa tendresse et suivie de quelques serviteurs fidèles, Agnès de Courtenay sortait de Jérusalem, sans qu'aucun de ces nobles seigneurs, qui, naguère encore, se courbaient devant elle, se fût présenté pour l'accompagner au moins jusqu'au lieu qu'elle s'était choisi pour retraite. Tous étaient à Tyr où ils saluaient la nouvelle venue. N'était-ce pas pour eux le soleil levant ? Pauvre reine déchue ! En descendant de ce trône qu'elle avait occupé, elle se trouvait tout à coup abandonnée à elle-même, sans appui, sans protecteur ! Elle ne pouvait même pas chercher un abri auprès des siens. Sa famille avait été puissante jadis et son nom honoré de tous, alors que le vieux Josselyn I, comte d'Édesse, était encore de ce monde. Mais la gloire de la famille s'était éteinte bientôt à la mort de ce guerrier, dernier survivant des héros de la première croisade. Le fils de celui-ci, Josselyn II, abruti par l'excès des plaisirs, s'était laissé enlever par les Sarrasins ce comté d'Édesse que son prédécesseur avait rendu si puissant ; et il n'avait pas même songé à le défendre, déshonorant ainsi ce nom de Courtenay illustré par son père. Or, la reine Agnès, qui était fille de ce Josselyn II, ne pouvait aller chercher un asile auprès de lui ; car ce comte indigne, après sa chute, avait été cacher sa honte dans une retraite ignorée de tous, même de sa fille. Il lui restait bien un parent, mais il était tout jeune encore ; et d'ailleurs, elle n'eût pu attendre de lui aucun appui. Ce jeune homme était fils d'une sœur de son père, Yolande de Courtenay. Celle-ci, de beaucoup plus jeune que son frère, avait été injustement éloignée par lui du comté d'Édesse, pour s'être permis de lui faire des reproches sur sa conduite déréglée. Cette injustice avait fait naître entre le comte Josselyn II et Yolande de Courtenay une haine profonde ; et le frère et la sœur ne s'étaient jamais revus depuis lors. Yolande avait épousé un guerrier célèbre, Hugues d'Ibelin qui, plein de mépris pour son voluptueux beau-frère, avait encore contribué à entretenir cette haine. Il n'était pas douteux que le fils issu de cette union, Othon d'Ibelin, maintenant orphelin, n'eût été élevé par ses parents dans des sentiments hostiles pour Josselyn II et pour les siens. Au reste, elle en avait la preuve dans l'affectation que le jeune homme avait mise à se tenir éloigné de la cour, au temps où elle, sa parente, était reine de Jérusalem. La fortune du jeune Othon était des plus médiocres, sa position des moins brillantes ; et, pour qu'il n'eût pas cherché à profiter de sa parenté avec la

femme du roi lorsqu'elle était au faîte de la puissance, il fallait que la haine dont il avait hérité sans nul doute fût bien vivace, puisque le soin même de ses intérêts ne l'avait point dominée. Elle ne pouvait certes pas s'adresser à lui dans son malheur.

C'était donc seule et protégée uniquement par quelques serviteurs, que la malheureuse répudiée quittait cette cour où elle avait été si puissante et si adulée. En traversant les rues de la ville, elle avait eu la consolation d'entendre partout sur son passage les lamentations des habitants de Jérusalem qui perdaient en elle une bienfaitrice. Les larmes du peuple avaient pour un moment séché les siennes. Mais, lors qu'elle fut sortie des murs de la sainte cité, lorsqu'elle eut gravi le Calvaire, où elle avait voulu monter afin de faire une dernière prière sur ce lieu témoin des tortures du Dieu fait homme, ses pleurs avaient de nouveau coulé en abondance. De ce lieu élevé, elle avait porté les yeux sur cette ville où elle laissait une part de son âme, et elle s'était écriée dans sa douleur :

— Adieu, Baudouin !... Adieu, pauvre enfant que j'ai embrassé pour la dernière fois ce matin !... Qui calmera tes souffrances maintenant par de tendres paroles ?... Qui séchera tes pleurs sous ses baisers ? Pauvre enfant !... Pauvre enfant !

Et elle avait éclaté en sanglots. Puis, attirant sa fille, elle l'avait serrée convulsivement dans ses bras.

— Ne sois pas jalouse des larmes que je donne à ton frère, ma Sybille, mon seul trésor à présent, lui avait-elle dit... N'est-ce pas toi qui dois hériter de la part de mes caresses qui lui revenait ?...

La princesse Sybille n'avait que douze ans alors. La pauvre jeune fille avait le cœur déchiré ; elle souffrait de la désolation de sa mère, elle souffrait de se voir ainsi brusquement séparée de parents qu'elle aimait ; mais elle avait déjà une fermeté de caractère au-dessus de son âge et elle possédait, comme par un instinct naturel, un haut sentiment de dignité. Émue par la douleur d'une mère qu'elle chérissait, attendrie par ses paroles, elle avait pleuré d'abord avec elle ; mais, essuyant ses yeux presque aussitôt :

— Allons, ma mère, du courage ! avait-elle murmuré à son oreille. Sèche tes larmes, songe que tes serviteurs te regardent... Ne leur donne pas le spectacle de ta douleur... Rappelle-toi que tu es reine !

— Ah ! je me rappelle seulement que je suis mère ! avait répondu la pauvre Agnès.

Cependant, sur les vives instances de sa fille, elle s'était enfin décidée à quitter ce lieu où la vue de la ville donnait une nouvelle force à son chagrin. Déjà le petit cortège s'était reformé, et l'on se préparait à descendre l'autre versant du Calvaire qui allait dérober Jérusalem aux yeux de la reine exilée, lorsque deux personnages, qui paraissaient l'avoir suivie et qui depuis quelques instants se tenaient à distance sans avoir été remarqués, un moine et un jeûné homme, s'étaient présentés tout à coup devant elle. Le costume du moine, quoiqu'il ne fût plus dans toute la sévérité de la règle, le faisait reconnaître comme appartenant à l'ordre de Cîteaux ; mais certains plis de sa robe laissaient deviner qu'elle recouvrait une cuirasse de maille, et le cordon qui lui servait de ceinture supportait une petite hache d'armes. Il était facile de voir que, comme beaucoup de religieux en Orient à cette époque, il était prêt à combattre au besoin les ennemis de la foi autrement que par la parole. Un demi-siècle n'avait pas encore passé sur sa tête ; mais ses joues hâves, creusées par les jeûnes et son front ridé par les veilles, le faisaient paraître plus âgé qu'il ne l'était réellement. Il portait sous le bras tout son avoir ; un manuscrit des Évangiles, et il tenait à la main un bâton de voyage. Quant au jeune homme, il était recouvert d'une demi-armure fort simple, composée seulement d'un justaucorps de maille lui venant à mi-corps. Une longue épée, dont la poignée montait jusque sous son bras, pendait à son côté sur un collant d'étoffe peu luxueuse ; et sa petite coiffure de fer, plate sur le sommet et sans visière, laissait voir des cheveux blonds bouclés et un visage si juvénile qu'on l'eût pris pour une jeune fille, n'eussent été les proportions de son corps qui annonçaient un garçon déjà vigoureux. Le moine s'était avancé le premier, tandis que le jeune homme se tenait à l'écart, les yeux baissés et les joues empourprées ; et, mettant un genou en terre devant la reine déchuée, il lui avait dit :

— Reine, le malheur vous frappe et chacun vous délaisse... Nous venons, ce jouvenceau et moi, vous prier humblement d'accepter nos services.

Il y avait, dans cet hommage rendu à son infortune par ce simple moine et par ce jeune homme qui paraissait être de condition modeste ; il y avait, dans cette offre de secours qui lui était faite par eux qu'elle n'avait jamais vus, — et cela, lorsque ceux qu'elle avait comblés de ses grâces et de ses faveurs l'abandonnaient sans vergogne, — quelque chose de si touchant, que la pauvre Agnès s'était sentie tout d'abord émue à ces paroles. Mais la surprise qu'elles lui causèrent amena presque aussitôt le doute en son esprit, — le malheur rend soupçonneux. — Elle ne pouvait croire ainsi subitement

à la sincérité de ce dévouement obscur. Après avoir silencieusement, pendant quelques instants, promené ses regards sur le moine et sur son jeune compagnon elle avait répondu enfin :

— Une telle offre de votre part ne m'étonne pas, sire moine ; serviteur de Dieu, votre mission ici-bas est de consoler les affligés. Mais n'avez-vous pas outre-passé le devoir que la charité vous impose, en entraînant par vos exhortations ce jeune homme, qui a son chemin à faire dans le monde, au service d'une reine sans pouvoir ?... Un tel — dévouement serait pour lui sans gloire et sans profit.

Le jeune homme, à ces mots, avait jeté sur la reine un regard qui pouvait qu'aucune pensée d'intérêt personnel ne le guidait en ce moment ; et le moine avait repris aussitôt :

Reine, vous m'attribuez une action qui n'a pas été la mienne. Loin que ce soit moi qui aie influencé ce jeune homme, c'est lui qui m'a entraîné vers vous. J'étais las du spectacle que me donnent les hommes. J'allais au désert demander aux fentes de quelque rocher un asile où je puisse prier en paix et pleurer dans la solitude sur les malheurs qui menacent la ville sainte, car les marchands sont dans le temple. Mais le Seigneur a jeté ce jeune homme sur ma route. Quand je l'ai entendu déplorer vos malheurs, quand je l'ai vu décidé à venir se dévouer à votre service et vous offrir le secours de sa jeune épée, son émotion a éveillé la mienne et sa noble pensée a pénétré en moi. J'ai compris alors que j'avais mieux à faire que d'aller prier au désert. Je suis venu pour vous apporter la parole de Dieu qui soutient et console ; et, au besoin, j'assisterai ce jeune homme pour vous défendre contre les infidèles pendant le voyage.

En parlant ainsi, il avait frappé sur sa poitrine, ce qui avait fait rendre un son de métal à son armure cachée. Cependant la reine Agnès, en entendant ces paroles du moine, avait porté vivement les yeux sur son compagnon qui, timide et embarrassé, se tenait toujours à l'écart ; et elle lui avait fait signe d'approcher.

— Merci, mon jeune champion, lui avait-elle dit d'un ton plein de noblesse, lorsqu'il se fut avancé et agenouillé à son tour devant elle.. Je crois en vous ; car vous n'êtes pas de ceux que la reconnaissance devrait mettre à mes pieds en ce moment : je ne vous ai jamais vu et rien ne commandait votre dévouement. J'accepte vos services ainsi que ceux de ce bon moine. Mais dites-moi votre nom, afin que je m'en souvienne ; car je

ne suis pas assez bas tombée peut-être pour que je ne puisse reconnaître un jour ce que vous aurez fait pour moi.

Le jeune homme avait rougi tout à coup à ces mots, et il paraissait tout hésitant. L'embarras qu'il éprouvait alors était évident.

— Reine, répondit-il enfin d'une voix mal assurée, ne parlez pas de récompense ; ce n'est pas l'intérêt, ce n'est pas l'ambition qui me porte à vous servir. Et pour que vous ne puissiez conserver cette pensée, souffrez que je vous taise mon nom. Veuillez, je vous en conjure, vous contenter du serment que je vous fais ici, sur le salut de mon âme, que je suis de noble race et d'une naissance qui me permet d'approcher de votre personne... Sachez seulement, reine, que j'ai reçu avec le baptême le prénom d'Othon, et permettez que je n'en dise pas plus.

— Soit ! avait riposté la pauvre Agnès avec un peu d'amertume, je ne suis pas dans une position à me montrer exigeante. La noblesse de votre procédé, d'ailleurs, me garantit celle de votre naissance. Je respecterai votre secret. Puis elle avait ajouté aussitôt : — Allez donc, mon chevalier, je me fie à vous. Prenez le commandement de mon triste cortège, et conduisez la reine exilée jusqu'à la retraite où elle va dérober son malheur aux yeux de tous. C'est tout ce que je réclame de vous. Quant à vous, sire moine, soyez le bienvenu ; et puissent les consolations que Dieu m'enverra par votre bouche adoucir, sinon calmer ma douleur.

— Ainsi soit-il ! avait murmuré le moine.

Pendant cette scène, Sybille attendrie n'avait cessé de porter les yeux sur Othon. Ce beau jeune homme, de quelques années seulement plus âgé qu'elle, qui, à l'aurore de la vie, abandonnait le soin de son avenir pour se mettre au service d'une reine infortunée, et qui cachait modestement son nom pour donner une preuve de son désintéressement, lui paraissait plus grand alors que tous ces seigneurs qu'elle avait vus jusque-là dans tout l'éclat de leur orgueil et de leur puissance. Et son jeune cœur s'ouvrait à la fois à la reconnaissance et à l'admiration.

Cependant on s'était remis en chemin. Au bas du Calvaire, Othon avait retrouvé son cheval qu'il y avait laissé parmi ceux des serviteurs de la reine. Il avait pris la tête de la petite troupe de voyageurs, afin d'être plus à même de surveiller les dangers de la route ; et le moine, qui allait à pied, son bâton à la main, était venu se ranger à ses côtés. La reine déchuë et sa fille, sur leurs haquenées, suivaient à peu de distance ; et les serviteurs marchaient derrière, formant l'arrière-garde du cortège. C'est ainsi accompagnée,

qu'Agnès de Courtenay s'éloignait de cette Jérusalem où une autre allait trôner à sa place.

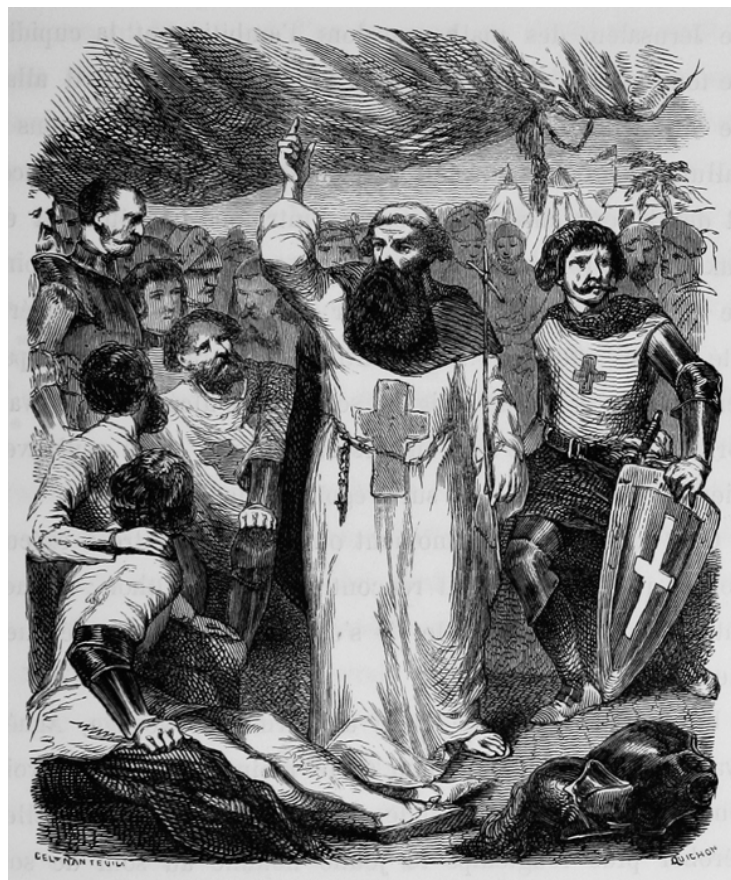
Elle avait voulu se retirer dans la possession chrétienne la plus voisine de ce comté d'Édesse qui avait appartenu à son père et où elle était née. Elle espérait que là, le vent qui parviendrait jusqu'à elle tout chargé des senteurs du sol natal lui apporterait quelques-uns des souvenirs de sa jeunesse, et que ces souvenirs deviendraient pour elle une consolation dans son affliction présente. Pour satisfaire ce désir, le prince d'Antioche, sollicité par elle, avait mis à sa disposition un château fort situé aux dernières limites de sa principauté, sur les confins de cet ancien comté d'Édesse qui. était devenu une possession des musulmans. C'était là, c'était dans ce château que la reine déchuée était allée chercher une retraite. Le voyage avait duré plus d'un mois, et il s'était accompli sans rencontre fâcheuse. On avait bien vu, à plusieurs reprises, dans les plaines désertes que l'on traversait, apparaître des troupes de Sarrasins annonçant de loin des intentions hostiles. Dans ces occasions, Othon s'était courageusement préparé à défendre la reine au prix de sa vie, et le moine avait saisi sa hache d'armes, tout prêt à assister son compagnon dans la lutte. Mais, dès qu'ils étaient venus assez près des voyageurs pour reconnaître la présence des deux dames et pour découvrir les armoiries brodées sur les housses de leurs haquenées, les Sarrasins disparaissaient aussitôt et s'éloignaient sans présenter le combat au jeune champion qui les attendait de pied ferme. On eût dit que les infidèles avaient reçu un mot d'ordre qui leur enjoignait de respecter la reine déchuée gagnant la terre d'exil.

Durant cette longue route, Agnès avait bien souvent appelé près d'elle son jeune défenseur et s'était entretenue avec lui, Dans ces conversations, Othon s'était toujours montré sous un jour avantageux. Son langage et ses manières n'avaient jamais démenti la noble origine qu'il s'était attribuée ; et les belles qualités de son âme avaient, à plusieurs reprises, éclaté aux yeux de la reine qui, excitée par la reconnaissance, s'était de plus en plus attachée à son dévoué champion. Quant à Sybille, charmée de la noblesse de sentiments qu'elle découvrait chaque jour davantage dans Othon et que, malgré son jeune âge, elle était de nature à comprendre, gagnée en outre par les attentions quasi fraternelles que le jeune homme lui prodiguait pendant le voyage, elle avait senti grandir d'heure en heure dans son cœur l'estime qu'elle avait tout d'abord conçue pour lui.

Une espèce d'intimité, tempérée par le respect du côté du jeune homme, s'était donc établie peu à peu, chemin faisant, entre les quatre, principaux personnages du petit cortège de la reine déchu. Nous disons les quatre personnages, car le moine avait aussi gagné la confiance de la mère et de la fille. La première lui savait gré des efforts qu'il faisait pour ramener un peu de calme en son âme avec le secours de la religion. Elle le retenait près d'elle pendant des heures entières chaque jour ; et chaque jour aussi, elle prenait plus de plaisir à entendre sa parole onctueuse qui, sans parvenir à fermer tout à fait sa blessure, y jetait néanmoins un baume adoucissant. La seconde éprouvait une respectueuse reconnaissance pour ce moine qui, par ses pieux discours, soutenait sa mère et l'empêchait de succomber à sa douleur.

La confiance et le respect que le saint personnage inspirait aux deux dames s'étaient accru encore, lorsque, sur la demande qu'elles lui en firent, il leur eut appris son nom. Le frère Urbain, — c'est ainsi qu'il s'appelait, était bien connu de tous alors. Depuis plus de vingt ans, il était en Palestine, où il jouissait d'une haute réputation. Sa piété profonde, ses ardentes prédications, sa dévotion sincère, pour la ville sainte et son amour pour cette patrie que les chrétiens s'étaient faite en Orient l'avaient rendu célèbre. L'histoire de sa vie, toute d'abnégation, était dans toutes les bouches. Appartenant à l'ordre de Cîteaux, il avait accompagné saint Bernard en Allemagne où celui-ci avait été prêcher la seconde croisade. La voix de l'illustre prédicateur ayant été entendue, il avait obtenu des chefs de son ordre la permission de suivre l'armée de Louis VII en Terre-Sainte. Arrivé en Palestine avec les croisés, il avait, du premier coup d'œil, reconnu le triste état dans lequel se trouvait le royaume de Jérusalem. Il avait gémi en voyant les princes chrétiens d'Orient, les barons, les seigneurs et jusqu'aux chevaliers des ordres militaires plus préoccupés de leurs intérêts personnels que de ceux de la religion. S'armant alors de son éloquente parole, il s'était appliqué à combattre ces tendances funestes. Duhaut de la chaire dans les églises, sous la tente dans les camps, on l'avait entendu prêcher la concorde, l'oubli des intérêts matériels, l'amour de la patrie, et travailler sans relâche à ramener les défenseurs de la foi au saint but qui les avait armés. Toujours debout, apôtre infatigable, il parcourait les rangs des soldats, portant une simple croix faite de roseaux. Il montrait le ciel aux troupes et à leurs chefs ; et s'évertuait à leur persuader que c'était seulement auprès de Dieu qu'ils devaient chercher leur récompense, puisqu'ils

combattaient pour lui. Mais, hélas ! il avait vu ses efforts impuissants, il avait vu les croisés retourner en Occident, après une entreprise sans résultat ; et, le cœur brisé, il était resté en Palestine, après en avoir sollicité et obtenu l'autorisation du pape. Son but, en demeurant sur la terre chrétienne d'Orient, était de se dévouer tout entier à la conservation de la ville sainte et de travailler de tout son pouvoir à préserver le royaume de Jérusalem des malheurs dont l'ambition et la cupidité de tous semblaient le menacer. Prédicateur errant, il allait de ville en ville, cherchant par ses pieuses exhortations à rallumer l'ardeur de la foi, et à chasser du cœur des princes et des barons chrétiens l'esprit d'intrigues qui étouffait en eux l'esprit religieux. Sa voix avait retenti à tous les coins de la Terre-Sainte, jusqu'au jour où, reconnaissant la stérilité de ses efforts, il avait senti le découragement s'emparer de lui, sa parole s'aigrir, son âme s'ulcérer, et il avait formé le projet de fuir au désert, pour y vivre seul avec Dieu et pleurer en paix sur l'égoïsme des hommes.



C'est alors, c'est au moment où il allait mettre à exécution ce projet, qu'il avait rencontré le jeune Othon ; et que, entraîné par son exemple, il s'était associé à son dévouement à la reine déchuée.

Lorsqu'on était arrivé enfin au terme du voyage, Agnès avait voulu congédier Othon et le moine, après leur avoir témoigné toute sa gratitude. Elle ne pouvait, disait-elle, dérober plus longtemps le jeune homme au soin de son avenir, ni détourner le moine de cette solitude qu'il avait rêvée. Mais Othon avait supplié la reine répudiée de le garder près d'elle, lui faisant observer que le château fort qu'elle allait habiter était tout entouré de possessions musulmanes ; et que, dans ce château plus encore que pendant la route, elle avait besoin d'un défenseur. Il y avait dans le ton dont il avait adressé cette supplique, une telle émotion contenue ; cette émotion dénotait un intérêt si sincère et si profond, que la pauvre Agnès, touchée d'un tel dévouement de la part d'un inconnu, ne s'était pas senti la force de résister et avait accepté la continuation des services de celui qu'elle appelait son chevalier. C'était même avec une secrète satisfaction qu'elle avait conservé près d'elle ce jeune homme pour lequel elle ressentait une estime et un attachement croissant. Sybille, elle, n'avait même pas cherché à dissimuler la joie qu'elle éprouvait à ne pas se séparer d'Othon qu'elle aimait déjà comme un frère.

Quant au moine, il avait positivement refusé de quitter la reine. N'avait-elle pas encore besoin de consolations ? D'ailleurs il satisferait à la fois à son devoir, qui lui commandait de ne pas abandonner l'affligée, et au désir de solitude qu'il avait témoigné. Au pied du rocher, au sommet duquel était construit le château qui allait servir de retraite à Agnès de Courtenay, s'ouvrait une grotte dans laquelle il vivrait en solitaire, se réservant toutefois de visiter les deux dames chaque jour. La reine n'avait aucune raison pour s'opposer à cet arrangement ; et le moine était resté près d'elle. Le fait est qu'il s'était pris d'une sincère affection pour Othon, chez lequel il avait rencontré ce désintéressement et cette abnégation qu'il avait si longtemps prêchée en vain. Il avait en outre reconnu chez la jeune princesse Sybille un caractère énergique et les germes de cet amour profond de la patrie qu'il professait, lui, à un si haut degré. C'en était assez pour qu'il renonçât en partie à ses projets de solitude et pour qu'il tînt à ne pas s'éloigner du lieu où vivraient ces deux jeunes gens, dans le cœur desquels il se promettait de travailler à développer des sentiments qui se trouvaient si

bien en rapport avec les siens. Il avait donc, dès lors, attaché son existence à celle des deux dames et de leur jeune chevalier.

Pendant trois ans, les quatre personnages réunis par le malheur et le dévouement avaient vécu de la sorte, groupés sur le pic d'Édesse, — c'est ainsi que s'appelait le rocher au haut duquel s'élevait le château habité par la reine déchue. Trois d'entre eux occupaient le sommet ; l'autre le pied de ce rocher. Retiré dans la grotte qui était devenue sa demeure, le frère Urbain, que les musulmans eux-mêmes appelaient *l'Ermite du pic*, passait sa vie dans les pratiques d'une dévotion fervente et d'une sévère discipline. Il n'avait pour reposer ses membres qu'un lit de feuilles sèches recouvertes de peaux de bêtes fauves ; un grossier pain d'orge et quelques légumes étaient sa seule nourriture. Au-dessus d'un autel qu'il avait taillé dans le roc, était appendu un crucifix de bois sculpté de ses propres mains et un fouet composé de lanières de cuir terminées par des boules d'acier. C'était avec cette armé qu'il se fustigeait lui-même et les lanières étaient rougies de son sang. Il espérait, par ses prières, par ses jeûnes et ses macérations, obtenir la miséricorde de Dieu pour cette Jérusalem qu'il voulait sauver ; il tentait par là de racheter aux yeux du Tout-Puissant les crimes et les désordres des défenseurs dégénérés de la sainte cité.

L'Ermite du pic, — nous l'appellerons ainsi désormais, — ne quittait jamais son austère retraite que pour monter au château. ; Tous les matins, il y célébrait l'office divin ; et, après avoir passé quelques instants auprès de la reine pour lui offrir les consolations de la religion, il appelait à lui les deux jeunes gens et s'entretenait avec eux de l'égoïsme des princes chrétiens d'Orient et des malheurs qui menaçaient la ville sainte, ce qui était sa préoccupation constante. Par ses entretiens de chaque jour, par ses exhortations passionnées, il avait exalté l'esprit d'Othon et de Sybille. Il avait si bien cultivé les sentiments généreux dont ils possédaient le germe en leur âme, si bien éveillé leur piété et entretenu leur foi, qu'ils s'étaient tous deux identifiés à sa pensée de toutes les heures ; et qu'ils se fussent alors sacrifiés l'un et l'autre sans hésiter pour préserver de la ruine le royaume chrétien, et pour empêcher que la ville où s'élevait le tombeau du Christ ne retombât aux mains des infidèles. Aussi l'ermite disait-il avec orgueil que, sur ce pic d'Édesse perdu au milieu des possessions mahométanes, sur ce rocher qui se dressait au sein même du foyer de l'islamisme, vivaient les vrais enfants de Sion, ceux qui devaient être un jour les plus ardents défenseurs de la foi.

Durant ces trois années, Othon n'avait pas eu l'occasion de déployer son courage et de donner des preuves de son dévouement en risquant sa vie pour celles qu'il eût voulu protéger au prix de son sang ; car les musulmans voisins du pic d'Édesse semblaient respecter l'asile de la reine déchuë, et aucune attaque n'avait été dirigée par eux contre le château. Mais la surveillance active et infatigable à laquelle il ne cessait de se livrer, mais les soins empressés qu'il prodiguait à la mère et à la fille, le respectueux intérêt qu'il leur témoignait et les attentions délicates qu'il avait pour elles avaient achevé de lui gagner leur cœur. Comment en effet la pauvre Agnès n'eût-elle pas pris un vif attachement pour ce jeune homme ? Ne s'était-il pas dévoué à elle ? Ne lui sacrifiait-il pas son avenir ? Et, bien plus, n'avait-il pas compris son cœur de mère ? A peine était-on arrivé au pic d'Édesse, que lui, Othon, de lui même et sans consulter la reine, avait envoyé à Jérusalem un homme pour s'y informer de la santé du prince Baudouin. Puis, celui-ci revenu, il en avait fait partir un autre, et toujours ses messagers s'étaient succédé. Et c'est ainsi, c'est grâce à lui, qu'Agnès, depuis trois ans, avait eu chaque mois des nouvelles de ce fils maladif qu'elle avait dû laisser près de son père. Quelle mère n'eût été sensible à un tel procédé ? Quelle mère n'eût payé de son affection celui qui en avait eu la pensée ?

Si vous me demandez maintenant sur quoi s'appuyaient la sympathie et l'amitié que Sybille éprouvait pour le jeune Othon. Je vous répondrai que, en dehors de la reconnaissance que lui inspiraient les soins et les attentions du jeune homme pour sa mère, elle se sentait attirée vers lui par la similitude d'âge, — Othon avait vingt ans et Sybille en avait quinze alors, — et par une conformité de sentiments que les entretiens avec l'ermite lui ! faisaient chaque jour apercevoir davantage.

Othon était donc fort estimé des deux dames qui l'appelaient souvent en leur présence et qui charmaient les ennuis de leur solitude en le recevant presque dans leur intimité. Cependant, plus elles sentaient grandir en elles leur attachement pour lui, plus elles éprouvaient le désir de connaître enfin le nom de ce jeune homme, on pourrait dire de cet enfant, qui s'était voué ainsi à leur service. Sans doute il était de noble race, elles n'en doutaient pas. Mais quels étaient son rang et son titre ? Quelle était sa famille ? Quel était le nom de ses ancêtres ? Fidèle à sa promesse, Agnès avait pendant longtemps respecté le secret d'Othon ; mais la curiosité jointe à l'intérêt qu'elle portait au jeune homme avaient enfin pris le dessus. Excitée par Sybille, elle l'avait, à plusieurs reprises, interrogé à ce sujet. A ces

questions, Othon avait paru troublé ; et il s'était refusé à répondre, priant la reine de se rappeler la promesse qu'elle lui avait faite de ne pas chercher à pénétrer son secret. Mais, plus il persistait à garder le silence sur son origine, plus la mère et la fille étaient désireuses de parvenir à percer le mystère dont il s'entourait. Elles s'adressèrent à l'ermite qui devait connaître celui en compagnie duquel il s'était présenté à elles sur le Calvaire.

— Je sais en effet comment s'appelle notre jeune ami, reine, avait répondu l'ermite, je connais le nom de ses ancêtres qui est le sien aujourd'hui ; mais ce nom m'a été confié sous le sceau du secret. J'ai promis de ne pas le révéler, et je ne puis faillir à mon serment.

Cette réponse de l'ermite n'avait fait qu'exciter davantage la curiosité de la mère et de la fille, qui, à partir de ce moment, avaient renouvelé chaque jour leurs questions avec plus d'insistance. Enfin, poussée à bout par le silence obstiné du jeune homme, blessée dans sa dignité par l'entêtement qu'il mettait à lui rester inconnu, Agnès, oubliant pour un moment la reconnaissance, avait repris tout à coup l'autorité du rang qu'elle avait occupé jadis. Elle avait fait venir Othon et lui avait dit :

— Je veux savoir le nom de votre famille, Othon.

— Reine... madame... n'insistez pas, je vous en conjure, avait répondu le jeune homme, je ne puis...

Agnès lui avait aussitôt coupé la parole.

— Je le veux !... je le veux !... avait-elle repris avec autorité. Je veux savoir qui vous êtes... ou je me verrai forcée de me priver de vos services...

A ces mots, le jeune homme avait pâli, ses yeux s'étaient emplis de larmes ; mais il s'était incliné sans répondre et était sorti de l'appartement où la reine l'avait mandé.

Dépitée d'abord de l'insuccès de sa tentative pour vaincre l'obstination d'Othon, Agnès était restée pendant quelque temps sous l'impression de la mauvaise humeur qu'elle ressentait. Mais, revenant bientôt à des sentiments plus en rapport avec sa nature bienveillante, elle avait regretté la dureté de ses paroles. Se remémorant aussitôt tous les services que lui avait rendus son jeune défenseur, se rappelant la promesse qu'elle lui avait faite de respecter son secret, elle avait rougi de son emportement ; et elle n'avait plus écouté que la voix de l'affection réelle qu'elle avait pour lui. Elle l'avait envoyé quérir alors, afin de détruire, autant que possible, l'effet pénible que son petit mouvement d'irritation avait dû produire sur lui. Mais

c'est en vain qu'on l'avait cherché partout dans le château, on ne l'avait trouvé nulle part. Il avait disparu.

Vainement on avait questionné l'ermite. — Qu'était devenu le jeune homme ?... Où était-il allé ?... Celui-ci n'avait pas pu ou n'avait pas voulu le dire. Bien mieux, quelques jours après la disparition d'Othon, il avait lui-même quitté la grotte qu'il habitait, et il s'était éloigné à son tour, après avoir suspendu de nouveau sa petite hache d'armes à sa ceinture et repris son bâton de voyage.

Et, depuis lors, la reine déchuée et sa fille étaient restées seules sur le pic d'Édesse.

Mais c'est assez nous occuper du passé, nous allons, si vous le voulez bien, en revenir au présent, c'est-à-dire au moment où se passe notre histoire.

CHAPITRE IV. — Les Défenseurs de la Foi.

Il nous faut presser le pas si nous voulons rejoindre le chevalier de l'écharpe noire et cet ermite qui s'est hissé sur la croupe de son cheval, car ils ont déjà fait du chemin. Nous les retrouvons à une assez grande distance de Tripoli, bien qu'il n'y ait qu'une heure à peine que nous les avons quittés ; et l'aspect de leur monture, toute couverte d'écume et de poussière, indique que, si le noble animal, malgré sa double charge, a courageusement fourni sa carrière jusqu'ici, il a en ce moment grand besoin de repos.

Depuis que l'ermite, sans vouloir répondre aux questions que lui adressait le chevalier, avait désigné à celui-ci la route qu'il devait suivre et lancé de lui-même le cheval au galop, aucun des deux voyageurs n'avait adressé la parole à l'autre. Soit que la rapidité de la course eût causé leur mutisme, soit qu'ils eussent été absorbés par leurs réflexions, ils avaient tous deux observé le silence le plus complet. Ce fut l'ermite qui le rompit le premier. En apercevant sur — Arrêtons-nous ici pour laisser reposer ton destrier et pour prendre nous-mêmes un peu de nourriture, dit-il en sautant lestement à terre l'un des côtés de la route un bouquet de palmiers au milieu duquel coulait une source d'eau vive et limpide :

— Mais, mon bon père, ne me direz-vous pas enfin vers quel lieu nous nous dirigeons ? demanda le chevalier en arrêtant son cheval.

— Le moment de t'en instruire n'est pas venu encore, mon fils, répondit gravement l'ermite. Rappelle-toi que tu as juré sur la sainte croix, lorsque nous nous sommes quittés, il y a un an, de venir à mon appel et d'exécuter ce que j'aurais à réclamer de toi ; vide donc l'étrier, sans m'en demander plus en cet instant.

— J'obéis, fil le chevalier, s'inclinant en signe de soumission.

Et, sans répliquer, il descendit de cheval aussitôt. Tandis qu'il soulageait le noble animal du poids de sa selle et de son harnais garnis de fer, l'ermite alla s'asseoir à l'ombre du bouquet d'arbres ; et, tirant d'une besace qui pendait à son dos un morceau de pain d'orge et quelques dattes, il étala sur l'herbe ces maigres provisions, puis il attendit son compagnon de route. Lorsque celui-ci vint le rejoindre, après avoir donné à son coursier tous les soins qu'exigeait son état de fatigue et de chaleur, et s'être lui-même débarrassé de son heaume et d'une partie de son armure, l'ermite fut frappé de l'air d'abattement qui régnait sur son visage.

— Othon !... mon enfant... qu'as-tu donc ? Pourquoi cet air de découragement et de tristesse ? s'écria-t-il, perdant tout à coup l'aspect grave et solennel qu'il avait conservé jusque-là et laissant paraître sur sa physionomie austère une subite expression d'intérêt et d'émotion.

— Votre vue, mon père, m'a rappelé.... de pénibles souvenirs, répliqua le chevalier avec effort.

— Chasse ces idées, mon fils, et ne laisse pas la faiblesse s'emparer de ton cœur ; car, pour la mission que je veux te donner, tu auras besoin de toutes tes forces et de tout ton courage. Viens çà, continua l'ermite, en indiquant au chevalier l'herbe sur laquelle il était assis, viens prendre place auprès de moi et te réconforter. Le repas que je t'offre est bien modeste, mais Dieu prend souci de ses fidèles ; il permet que, pour eux, les moindres aliments aient la substance des viandes les plus succulentes. Regarde-moi : depuis longtemps je n'ai donné à mon corps qu'une nourriture de ce genre ; et, tu le vois, je suis fort et plein de santé. Mange donc.

Il fit alors une courte prière pour demander au Seigneur de bénir leur chétive pitance ; puis il rompit le pain et prit deux ou trois fruits, tandis que le chevalier, malgré sa tristesse et emporté par son appétit de vingt ans, faisait honneur à ce menu d'anachorète. Quand le dernier morceau de pain et la dernière datte eurent disparu, les deux convives allèrent à la source où ils étanchèrent leur soif ; et ce frugal repas, qu'ils avaient pris en silence, se termina comme il avait commencé, par une prière de l'ermite.

Lorsque, après s'être ainsi restaurés, ils se retrouvèrent assis l'un près de l'autre, ce dernier prit la main du jeune homme :

— Tourne tes regards vers le Seigneur, mon fils, lui dit-il, et il rendra la paix à ton cœur, car tu as mérité ses grâces !... Pendant cette année de séparation, tu es devenu le fléau des infidèles, et tu as bien servi la sainte cause que je t'ai appris à aimer. Mais pourquoi continuer à t'entourer de mystère ?... Pourquoi dérober au nom de tes ancêtres la gloire nouvelle que tu lui acquiers.

— Ce nom, mon père, je ne le porterai que le jour où ceux que j'aime auront cessé de le maudire ! répondit le chevalier d'une voix triste.

— Que Dieu me pardonne ce sentiment d'orgueil ! Mais en entendant vanter les exploits du chevalier de l'écharpe noire, de ce mystérieux guerrier dont chacun s'entretient en Palestine, mon cœur bondissait de joie, et j'aurais voulu pouvoir dire à tous : « C'est l'enfant que j'ai vu naître et que j'ai nourri de mes leçons ! C'est le petit-fils du grand » Josselyn et l'héritier du vaillant Hugues d'Ibelin ! C'est le digne descendant de ces deux vrais enfants de Sion, de ces preux soldats de la foi que n'a jamais atteints le vent de la corruption ! Mais, lié par la promesse que je t'avais faite de ne pas révéler ton secret, j'étais forcé de me taire.

— Ah ! pourquoi ai-je cru de mon devoir d'assister dans son infortune cette parente que je ne connaissais pas ? s'écria amèrement Othon, car nous pouvons le nommer ainsi.

Le lecteur a déjà reconnu, sans aucun doute, dans le chevalier de l'écharpe noire, le noble jeune homme qui s'est voué au service de la reine déchue, et dans cet ermite qui l'a appelé à Tripoli, ce pieux frère Urbain qui a partagé son dévouement. Ici quelques explications sont nécessaires. Ce moine errant, dont la pensée constante était le salut de la ville sainte qu'il craignait de voir retomber aux mains des infidèles, cet apôtre nomade, dont les yeux étaient toujours levés vers le ciel, avait cependant conçu quelques amitiés terrestres. Ces amitiés s'étaient naturellement portées vers ceux des guerriers chrétiens qui avaient conservé l'esprit religieux des premiers croisés et qui partageaient ses idées sur la démoralisation régnant alors chez les soldats du Christ. Or, parmi ces amis il avait placé au premier rang Hugues d'Ibelin, l'époux de cette Yolande de Courtenay qu'une haine injuste avait à tout jamais éloignée de sa famille. Quand il suspendait un moment ses prédications errantes, c'était dans le manoir d'Ibelin qu'il venait se reposer de ses fatigues. C'est ainsi qu'il avait vu naître le jeune

Othon. Lorsque celui-ci était devenu orphelin, le frère Urbain avait rendu ses visites au manoir plus fréquentes ; et il s'était de plus en plus attaché à cet enfant qui annonçait déjà tous les sentiments généreux qu'il estimait tant chez son père. Au moment où Othon d'Ibelin, apprenant la répudiation de la reine, touché de son malheur et indigné de la voir abandonnée de tous, oublia tout à coup les désaccords de famille pour ne penser qu'à offrir son appui à sa parente infortunée. Le moine était au manoir où il s'était arrêté avant d'aller porter son découragement au désert. Le jeune homme fit part de son généreux projet au frère Urbain qui en fut ému, l'approuva et voulut s'associer à ce dévouement que, par esprit de haine d'un côté, on ne sollicitait pas, et que l'on venait offrir de l'autre avec une touchante abnégation. Ceci explique comment Othon était en compagnie du moine lorsqu'il se présenta à la reine déchu. On comprend que, par délicatesse, il ait tenu alors son nom caché. Mais il reste à savoir pourquoi, maintenant qu'il a quitté ses cousines, il persiste à rester inconnu ; et c'est ce que nous apprendra la suite de la conversation que nous avons interrompue pour donner ces quelques détails.

— Ah ! pourquoi ai-je cru de mon devoir d'assister cette parente que je ne connaissais pas ? a dit Othon avec amertume.

— Ne te repens pas de ce que tu as fait, mon fils, répondit l'ermite ; c'est une noble action dont Dieu t'a tenu compte.

— Et pourtant, mon père, c'est de là que viennent ma tristesse et mon souci. En me présentant pour accompagner jusqu'à la retraite qu'elle s'était choisie, Agnès de Courtenay qu'on éloignait du trône et que chacun délaissait, j'étais guidé seulement par la pitié que m'inspirait le malheur. Si je ne me nommai pas, c'était dans la crainte qu'elle ne refusât mes services, au cas où elle aurait hérité de la haine qui avait désuni nos pères. Du reste, je m'inquiétais peu alors que cette haine existât ou non. J'obéissais à un sentiment d'honneur et je n'agissais que pour moi-même. Mais lorsque peu à peu, en restant près de cette parente, en appréciant la noblesse et la bonté de son cœur, je vis l'attachement prendre en moi la place de la pitié, lorsque je sentis naître mon affection pour ma jeune cousine qui grandissait sous mes yeux...

— Alors, interrompit l'ermite, tu as eu peur que la haine de famille ne subsistât encore de leur côté... Alors, tu m'as prié de tout faire pour m'en assurer. J'ai souscrit à ton désir, et...

— Et j'ai appris que mon nom était resté odieux à ces parentes que j'aime maintenant, moi ! dit Othon vivement. La reine Agnès est entrée dans une grande colère. Elle vous a défendu de jamais prononcer le nom d'Ibelin devant elle.... La fille de Josselyn abhorre le fils d'Yolande ! Je ne pouvais plus me faire connaître de mes cousines. Sans doute elles me témoignaient beaucoup de bienveillance et quelque estime ; mais, si je me nommais, je perdais tout cela.

— Et tu as mieux aimé fuir leur présence. Je t'en ai donné moi-même le conseil.

— Oui... je me suis éloigné, ... répliqua tristement le jeune chevalier... Mais, ... faut-il vous le dire ?... loin de s'affaiblir par l'absence comme vous le pensiez, mon amitié pour la princesse Sybille n'a fait que s'accroître et devenir plus vive... Vous me demandez pourquoi je ne porte pas mon nom, mon père ?... C'est que je ne veux plus qu'il puisse être prononcé devant elles... C'est que je veux le leur laisser oublier, ... c'est enfin que je le déteste ; car il a fait mon malheur !

Après avoir prononcé ces derniers mots avec animation, le jeune homme laissa retomber sa tête sur sa poitrine et resta silencieux. L'ermite porta sur lui des regards attristés ; son visage était redevenu grave et il avait repris son aspect solennel.

— Ne blasphème pas, mon fils, s'écria-t-il d'une voix sévère ; ne maudis pas ce nom qu'a illustré ton père ! Assez de faiblesse !... Chasse de ton cœur toute pensée terrestre... Dieu ne veut pas qu'on le serve à demi !... Soldat de la foi, sois tout entier à la cause que tu sers, ... ou déserte-la, si ton âme pusillanime ne se sent pas la force d'étouffer en elle tous les sentiments qui pourraient te détourner de la voie que tu dois suivre. Déserte-la ; mais tu seras parjure ! Souviens-toi que tu lui as voué, à cette cause sacrée, ton bras, ton cœur, ta vie !

— Ah ! pardon... pardon, mon père !... Pardon pour un moment d'oubli !... A votre vue, je n'ai pu me défendre d'un retour vers le passé... Mais je sais trop bien que je suis à jamais privé de l'affection qui ferait ma joie, et que je ne dois plus, que je ne veux plus en avoir d'autre maintenant que celle de notre sainte patrie ! Je suis prêt à vous en renouveler le serment, mon père.

— Bien, mon fils !... Ce serment nouveau, je l'accepterai, car la mission que j'ai à te confier l'exige plus que jamais. Mais ce n'est pas en ce lieu que je dois le recevoir. Il nous faut d'autres témoins.

— Que voulez-vous dire ? demanda Othon surpris.

— Dans un instant tu le sauras, mon fils, répondit l'ermite, après avoir regardé le soleil comme pour s'assurer de l'heure qu'il était. Le moment n'est pas venu encore. Attends patiemment et ne m'interroge plus.

Puis tous deux se turent, le jeune homme n'osant faire de nouvelles questions à l'ermite, et celui-ci cherchant dans le silence un refuge contre la curiosité d'Othon qui était vivement excitée. Ils avaient, l'un et l'autre, été tellement absorbés par la dernière partie de leur entretien, qu'ils n'avaient pas remarqué un cavalier qui venait de passer sur la route au galop de son cheval et qui, en les apercevant, n'avait pu réprimer un mouvement de satisfaction. En ce moment encore, ils étaient si bien plongés dans leurs réflexions, qu'ils n'entendirent pas le frôlement d'un corps sur la terre ; ce qui leur eût indiqué qu'un homme se glissait à travers les hautes herbes et s'approchait d'eux pour les épier, dérobé qu'il était à leur vue par les tiges des palmiers très-rapprochés l'un de l'autre en cet endroit. Cet homme, dont l'intention était évidemment de surprendre la conversation de l'ermite et du chevalier, se trouva déçu dans ses espérances : couché à plat ventre dans l'herbe, il ne pouvait les voir, et aucun des deux ne prenait la parole. Il commençait donc à se dépitier et à perdre patience, lorsque, à travers les arbres qui, du côté opposé à la route, occupaient le fond de l'espace d'oasis formée par les palmiers, il vit s'avancer un jeune homme couvert d'une longue robe de lin et dont les pieds nus étaient chaussés de sandales.

Ce jeune novice, — car il semblait appartenir à quelqu'un des couvents si nombreux alors en Palestine, et il n'était pas d'âge encore à être moine, — ce jeune novice s'avança vers l'ermite ; et, après s'être incliné devant lui, il lui dit par deux fois :

— Jérusalem ! Jérusalem !

— Sion est en pleurs. Qui donc séchera ses larmes ? répondit celui-ci.

Le novice s'inclina de nouveau ; et, tenant ses yeux baissés en signe de respect, il reprit aussitôt :

— L'heure est venue, mon père. Les défenseurs sont réunis. Ils attendent.

— C'est bien, mon fils, fit l'ermite, se levant tout à coup. Puis d'un ton d'autorité, il ajouta : Reste en ce lieu ; et, jusqu'à ce que nous revenions, surveille ce cheval qui tond l'herbe là-bas. Je t'en confie la garde.

Se tournant alors vers Othon qui regardait le nouveau venu avec surprise :

— Soldat de la foi, debout ! lui dit-il. Viens, suis mes pas.

Dominé par l'ascendant que le pieux personnage avait sur lui, le jeune chevalier obéit sans mot dire ; et il disparut précédé par l'ermite qui suivit pour s'éloigner le chemin que le novice avait pris pour venir. L'homme qui se tenait en observation derrière les palmiers avait entendu l'ordre donné au jeune novice. Cet ordre annonçait le prochain retour des deux personnages dont il paraissait soucieux d'épier les actions et les paroles. Il attendit donc patiemment ce retour et resta sans bouger à son poste, tandis que l'aspirant moine, assis sur l'herbe et portant de temps à autre les yeux sur le cheval confié à sa garde, récitait à voix basse quelques oraisons.

Cependant l'ermite, suivi du chevalier de l'Écharpe Noire, s'avancait à travers la plaine vers un petit monticule situé à quelques centaines de pas du bouquet de palmiers qu'il venait de quitter. Au sommet de cette petite montagne, qui semblait être comme une sentinelle avancée du Liban dont on apercevait la chaîne au lointain, s'élevait un petit bâtiment de modeste apparence. La croix de pierre qui surmontait cette espèce de mesure indiquait que c'était là un asile religieux. Trois moines l'habitaient seuls avec quelques novices, sous l'autorité d'un frère supérieur. Ces moines faisaient partie du monastère de la Rédemption ou du Saint-Sauveur, ils étaient détachés de la communauté et envoyés en ce lieu, qu'on appelait *le refuge aux pèlerins*, pour offrir l'hospitalité et donner leurs soins aux pèlerins qui traversaient le Liban. C'est vers cet asile que semblait se diriger l'ermite ; mais, arrivé au pied du monticule, au lieu de suivre le chemin ardu qui conduisait au refuge, il tourna la butte et vint s'arrêter devant une cavité formée par la nature dans le roc qui servait de base à la petite montagne. Des lianes et des broussailles dissimulaient aux yeux cette ouverture.

— Suis-moi, mon fils, dit-il à Othon en écartant les broussailles.

Et il pénétra dans l'excavation, montrant le chemin au jeune chevalier dont la surprise augmentait à chaque pas. L'endroit dans lequel ils venaient de s'introduire était obscur, — Jérusalem ! Jérusalem ! dit l'ermite en s'avancant et Othon n'eût su de quel côté porter ses pas, si son conducteur ne lui eût pris la main pour le guider. Cependant, ses yeux s'habituant peu à peu à l'obscurité, il distingua bientôt, au fond de cette première partie de la grotte, un jeune homme du même âge environ que celui qui était venu prévenir l'ermite et revêtu du même costume. Cet autre novice se tenait auprès d'une seconde ouverture fermée par un épais rideau. Il semblait

garder l'entrée d'une autre partie de ce réduit souterrain, dont la première n'était que l'antichambre.

— Sion est en pleurs. Qui donc séchera ses larmes ? répondit le novice, qui, s'inclinant à son tour avec respect devant le saint homme, souleva le rideau pour lui livrer passage.

Une vive lumière frappa alors les yeux d'Othon qui, entraîné par son conducteur, pénétra dans l'arrière-grotte et resta tout ébahi du spectacle qui s'offrit à sa vue. Sept ou huit religieux que, à leur longue barbe, à leur robe de bure et à leur physionomie ascétique, on reconnaissait pour des anachorètes habitués à vivre dans la solitude, étaient agenouillés devant un rustique autel de terre et de moussé au-dessus duquel se dressait un grand crucifix de bois noir. Ils donnaient les répons à une prière qu'un moine, vêtu selon la règle de l'ordre de la Rédemption, récitait à voix haute. Des cires, fichées dans les fentes du rocher qui formait les parois de cette chapelle souterraine, éclairaient les visages austères et amaigris de ces pieux personnages, et laissaient voir, rangés de chaque côté de l'espace laissé vide entre l'entrée et l'autel, dix escabeaux de bois grossier, au milieu desquels était un siège également de bois, mais plus élevé que les autres.

L'arrivée de l'ermite et de son compagnon, n'avait pas interrompu la prière ; car le premier, dès son entrée, s'agenouillant sur le sol, s'était associé aussitôt au saint exercice de ses semblables, et Othon, saisi de respect à la vue des religieux et du reste plein de piété lui-même, s'était hâté d'imiter son exemple. Mais, quand la prière fut achevée, les huit solitaires, s'étant relevés, vinrent en compagnie du moine s'incliner devant l'ermite du pic qui prit place sur le siège élevé, tandis que les autres s'asseyaient sur les escabeaux rangés de chaque côté. Sur l'ordre du saint homme qui l'avait amené, le jeune chevalier se tenait debout près de l'entrée de la chapelle.

— Défenseurs de la foi, mes frères, dit l'ermite du pic, dès que chacun des neuf autres personnages se fut rendu à sa place, voici le fidèle auquel j'ai réservé le dixième siège non encore occupé dans notre sainte association. C'est un bras vaillant, c'est un cœur dévoué. Mais, avant qu'il ne prononce le serment qui en fera pour toujours un défenseur de la foi, il faut que chacun de nous instruisse ses frères de ce qu'il a fait pour servir la cause sacrée à laquelle nous nous sommes voués. Parlez donc, mes frères.

Chacun à son tour prit la parole alors. Quelques-uns avaient suivi les armées des princes chrétiens dans leurs expéditions contre les Sarrasins ; ils avaient par leur présence, excité le courage des guerriers et s'étaient

exposés aux traits des infidèles pour ranimer la foi chancelante des soldats du Christ. Les autres s'étaient répandus par les villes, prêchant la concorde et l'abnégation, cherchant à raviver au cœur de tous les idées religieuses qui avaient animé les premiers croisés, et reprochant hautement aux seigneurs francs, au risque de la vie, leur orgueil et leur cupidité. Tous enfin avaient bravé les dangers et les fatigues et rempli leur mandat avec ardeur et dévouement.

— Tu as entendu, mon fils, dit l'ermite du Pic, s'adressant à Othon dès que le dernier des défenseurs de la foi eut cessé de parler. Tu le vois, chacun de nous travaille sans trêve ni repos au salut de Jérusalem, sans souci du péril et de la fatigue, et malgré le poids des ans.... Et maintenant, ce serment que tu m'offrais tout à l'heure de renouveler devant moi seul ; veux-tu le faire ici devant nous tous, au pied de cet autel ; sur ce crucifix qui a reçu les nôtres ? Veux-tu marcher avec nous vers le saint but ? Réponds.

Othon, imbu dès l'enfance des sentiments que le frère Urbain avait versés dans son âme, frappé dans ses affections terrestres, électrisé du reste par l'exemple de ces pieux vieillards qui, au déclin de la vie, consacraient ce qu'il leur restait de forces à cette œuvre de dévouement, Othon s'avança résolument vers l'autel.

— Je suis prêt ! répondit-il.

Étendant alors la main vers le crucifix, il prononça d'une voix ferme ce serment dont l'ermite du pic lui dicta la formule :

— Sur la croix dû Sauveur et les saints Évangiles, je jure ici devant" Dieu de vouer ma vie entière au salut de la ville sainte !.. Je jure de n'avoir jamais d'autre pensée que celle-là et d'étouffer en moi tout autre sentiment. Périsse ma vie éternelle si je manque à ce vœu !

— Jérusalem ! Jérusalem ! entonnèrent dix voix aussitôt.

— Dieu a reçu ton serment, mon fils. Défenseur de la foi, je te bénis ! dit l'ermite. Il éleva la voix alors et fit entendre ces mots, qui n'étaient que la paraphrase d'une des *Lamentations* de Jérémie :

Toute la beauté de la fille de Sion est près de s'évanouir, ses princes sont devenus comme des troupeaux affamés... Sion tend les mains et il ne se trouve personne pour la consoler... Le Seigneur a allumé dans Sion un feu qui la dévore jusqu'à ses fondements.

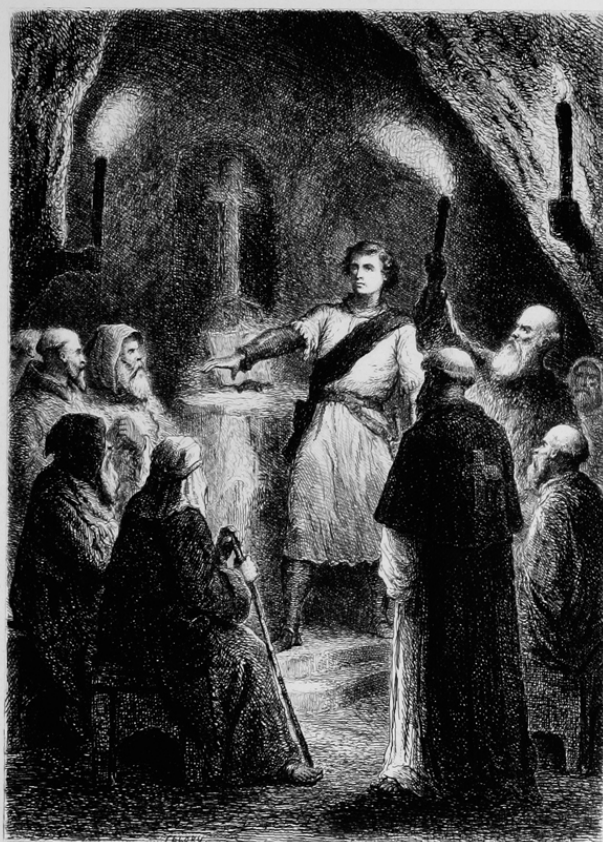
Et les autres répondirent en chœur :

La montagne de Sion ne périra pas ! »

— Ainsi soit-il ! fit le frère Urbain.

Tous alors s'agenouillèrent au pied de l'autel et se confondirent en une prière commune. Puis l'ermite du pic, après avoir congédié ses frères, sortit de la grotte suivi d'Othon.

Depuis qu'il avait, quitté le pic d'Édesse, le frère Urbain avait repris son ancienne vie de prédicateur errant. Mais se rappelant l'inutilité de ses efforts passés, il avait voulu se créer des auxiliaires. A cette époque, en Palestine, beaucoup de religieux vivaient dans des retraites isolées, seuls avec Dieu et livrés aux pratiques d'une piété austère. C'est vers ces religieux que l'ermite du Pic avait tourné ses regards. Il en avait visité quelques-uns dans leur ermitage et leur avait facilement fait partager sa pensée, cette pensée qui était celle de toute sa vie et qui, pendant son séjour au pied du pic d'Édesse, s'était encore développée dans son esprit exalté par la solitude, les jeûnes et les macérations. C'est alors qu'il avait formé cette association des défenseurs de la foi dont il était le chef et dont le supérieur du refuge aux pèlerins avait voulu devenir un des membres. Celui-ci avait mis à la disposition des défenseurs de la foi cette caverne s'ouvrant sous son asile où nous venons de les voir réunis. Ils se cachaient ainsi, moins par crainte des musulmans, que pour se soustraire aux regards des Templiers qui possédaient de nombreuses forteresses dans les environs. Ceux-ci étaient bien loin alors de l'esprit qui avait présidé à la fondation de leur ordre, et leur orgueil ainsi que leur cupidité en avaient fait alors, aux yeux du frère Urbain, les principaux ennemis que lui et ses associés eussent à combattre dans l'intérêt de leur sainte cause.



L'ermite du Pic et le jeune chevalier étaient revenus au bouquet de palmiers où ils avaient laissé le cheval. Dès qu'ils eurent renvoyé le jeune novice à ses pieuses occupations, et qu'ils se virent seuls, — au moins le croyaient-ils, — le frère Urbain dit à Othon :

— Maintenant, mon fils, je puis répondre aux questions — Où me conduisez-vous donc, mon père ? demanda vivement Othon avec inquiétude que tu m'adressais ce matin, et te dire où nous allons ; car maintenant il n'est plus pour toi d'hésitation possible et tu ne peux te refuser à m'obéir.

— Au pic d'Édesse !

— Au pic d'Édesse ? répéta le jeune homme tout troublé et pâissant tout à coup.

— Il le faut. Écoute, mon fils. Le jeune Baudouin, le fils de la reine Agnès, est appelé par le conseil des barons de Jérusalem à succéder un jour à son père. Il faut que la princesse Sybille, en laquelle j'ai confiance et dont j'ai formé l'esprit, revienne au plus tôt auprès de ce frère faible et maladif dont elle seule peut être un jour la force et l'appui. Il faut que, dès à présent, elle le prépare à la tâche que sa naissance lui imposera à la mort du roi Amaury. Il faut enfin qu'elle retourne sans plus tarder à Jérusalem, et c'est toi que j'ai choisi pour l'y conduire et la protéger pendant la route.

— Comment ?... Vous voulez que je revoie...

— C'est le chevalier de l'Écharpe Noire que je donnerai pour protecteur à la mère et à la fille. Pour la première, je trouverai un asile non loin de la sainte cité ; quant à l'autre, elle doit rentrer à Jérusalem.

— Mais...

— Le chevalier qui les accompagnera, continua l'ermite vivement, sans laisser à Othon le temps de parler, restera pour elles un inconnu, grâce à la visière de son casque.

Puis d'une voix grave et en appuyant sur les mots avec force, il ajouta :
— Défenseur de la foi, telle est la mission que tu dois accomplir.

Othon resta muet et baissa la tête. L'ermite reprit :

— Dès que nous serons arrivés au pic d'Édesse, je ferai en sorte que le départ ait lieu presque aussitôt. Hâte-toi donc de seller ton coursier, et partons !

Le jeune chevalier obéit sans proférer une parole ; et, quelques instants après, l'ermite s'étant remis en croupe et le cavalier en selle, le cheval parfaitement reposé partit au galop. Aussitôt que le bruit de ses pas eut cessé de se faire entendre, l'homme qui était caché dans les hautes herbes se remit sur ses pieds, et, après avoir étiré ses membres engourdis par la position gênante qu'il avait tenue pendant si longtemps, il s'écria, en se frottant les mains avec satisfaction :

— Par le ciel ! Bien m'a pris d'avoir l'idée de rechercher la piste de cet ermite et de ce chevalier. Voilà de précieux renseignements dont monseigneur Raymond pourra faire son profit... Cette princesse Sybille n'est pas encore à Jérusalem... Qui sait si elle y arrivera ?... Les routes sont si peu sûres !... Ah ! Robert !... Robert !... Tu es un homme dont les services ne sont pas à dédaigner... Ton maître sera content de toi, et ta fortune est faite !

Tout en parlant ainsi, il avait été reprendre son cheval, et, sautant vivement en selle, il excita sa monture qui l'emporta rapidement dans la direction de Tripoli.

CHAPITRE V. — Le Pic d'Édesse.

Le château du pic d'Édesse, vers lequel se dirigent en ce moment l'ermite et le jeune chevalier, avait bien changé d'aspect pendant l'année qui s'était écoulée depuis qu'ils s'en étaient éloignés tous deux. Au temps où Othon l'habitait encore, son activité, sa vigilance, les soins que, malgré la contenance inoffensive des musulmans, il ne négligeait pas de prendre pour la défense de la place, y jetaient un peu de vie et de mouvement. Le bruit des armes, la pose des sentinelles, les consignes et les ordres que le jeune champion de la reine déchue donnait aux quelques soldats francs qu'il avait engagés au service de celle-ci et qui composaient la petite garnison de la forteresse, animaient au moins cette vaste demeure, dans laquelle les visites quotidiennes de l'ermite apportaient aussi leur part de distractions. Mais, dès qu'Othon se fut retiré, et que le frère Urbain eut repris sa vie nomade, après avoir quitté la grotte qu'il occupait au pied du pic d'Édesse, le bruit et l'animation y avaient cessé tout à coup. Les soldats, privés de leur jeune chef, et d'ailleurs ennuyés de l'inaction dans laquelle ils vivaient depuis trois ans, avaient demandé à quitter ce château fort où leur présence était inutile et où leurs armes se rouillaient, disaient-ils. C'est en vain que Sybille, ferme et résolue, avait voulu prendre elle-même le commandement de la petite garnison, et continuer à faire observer la discipline établie par Othon dans la forteresse. Ce n'était pas par crainte des musulmans qu'elle tenait à conserver ses soldats. C'était par un sentiment de dignité. Il lui semblait qu'une princesse qui, comme sa mère, s'était assise sur un trône, ne pouvait vivre dans sa retraite, tant respectée des ennemis que fût celle-ci, sans avoir au moins quelques guerriers sous ses ordres, une apparence de garnison pour la défendre. Mais les soldats avaient murmuré de se voir commandés par une enfant. Ils avaient insisté pour avoir congé de la reine ; et celle-ci, quoi qu'en ait pu dire sa fille, avait cédé à leur désir.

Agnès de Courtenay et Sybille étaient donc dès lors restées seules dans le vaste château, sans autre compagnie que les serviteurs qu'elles avaient

amenés à leur suite ; et, bien qu'elles fussent désormais sans défense au milieu des Sarrasins, rien n'était venu troubler leur tranquillité. Les infidèles avaient continué à respecter la demeure de la reine déchuée, et ils avaient même pris soin de rassurer celle-ci contre toute agression de leur part. Le lendemain même du jour où les soldats francs avaient quitté la forteresse, un esclave nubien, portant le costume musulman, et dont le turban blanc tranchait vivement sur la couleur de sa peau du plus beau noir, s'était présenté à la porte du château et avait remis à l'un des serviteurs un message pour la reine. C'était un carré de papyrus sur lequel étaient tracés ces mots, écrits en langue franque :

Celle qui fut grande par le rang et qui est grande maintenant par le malheur, n'a rien à redouter des vrais croyants. Abubeker, beau-père et compagnon du Prophète, a dit : ce Soyez des lions pour vos ennemis dans le combat ; mais-soyez des agneaux pour les inoffensifs. Respectez l'infortune et ne trompez pas ceux qui ont foi en vous. Ainsi a parlé le commandeur des croyants, reine. Jusqu'ici vos malheurs seuls vous protégeaient contre nos attaques. Vous avez renvoyé les guerriers qui vous gardaient ; aujourd'hui votre confiance en nous est le bouclier que la loi de Mahomet étend sur votre tête. Le soin de veiller à votre sûreté devient pour nous un ordre d'en haut, Dieu est grand et Mahomet est son prophète.

Cet écrit ne portait aucune signature ; mais Agnès de Courtenay et sa fille savaient que c'étaient les troupes de Saladin qui occupaient les places musulmanes du voisinage. Depuis trois ans qu'elles habitaient le pic d'Édesse, elles avaient eu, à plusieurs reprises, l'occasion d'entendre parler du caractère généreux du jeune Soudan. Elles ne doutaient pas que ce ne fût de lui qu'émanait cet écrit, et que ce ne fût par son ordre qu'on les avait jusque-là laissées en paix dans leur retraite.

Cette nouvelle preuve de la générosité de l'ennemi des Francs les avait donc complètement rassurées sur leur sûreté personnelle, bien qu'elles n'eussent autour d'elles que quelques femmes et deux ou trois vieux serviteurs. L'expérience de ce qui s'était passé depuis leur départ de Jérusalem, pendant le voyage et durant leur séjour de trois années au pic d'Édesse, leur était une garantie que la promesse contenue dans le message qu'elles avaient reçu serait religieusement tenue. En effet, à partir de ce moment, on eût dit qu'une protection invisible s'étendait sur leur demeure et que des yeux étaient toujours ouverts dans l'ombre pour veiller sur elles. Un des serviteurs de la reine, qui était allé dans un bourg voisin pour y faire

quelques provisions, étant rentré fort tard au château, prétendait avoir vu des musulmans postés de distance en distance au pied du pic, pour en défendre l'approche aux inconnus et pour en éloigner les bêtes fauves. Si quelqu'un des gens d'Agnès, sorti pour les besoins de son service, s'égarait dans la campagne, il se présentait aussitôt un Sarrasin qui semblait sortir de terre pour le remettre dans son chemin. S'il lui survenait quelque embarras, aussitôt un musulman était là pour lui venir en aide. Il était évident qu'une surveillance active et bienveillante s'exerçait autour de l'asile de la reine déchuée ; et que cette protection qu'on lui avait promise s'étendait sur tous ceux qui lui appartenaient. On en eut un jour une preuve bien certaine. Depuis qu'Othon avait quitté le pic d'Édesse, Sybille, qui, comme nous l'avons dit, avait pris un vif attachement pour le noble jeune homme, était profondément attristée de son brusque départ. Pour vaincre cette tristesse de sa fille, Agnès avait exigé que celle-ci cherchât quelques distractions dans de fréquentes promenades aux environs du pic d'Édesse. Le calme dont on la laissait jouir dans sa retraite lui inspirait toute confiance. Ce jour-là donc ; Sybille, accompagnée d'un de ses vieux serviteurs, avait dirigé sa course vers un grand lac situé à peu de distance du château. L'aspect pittoresque de ce lac qui, bordé de rochers d'un côté, offrait de l'autre aux regards toutes les richesses de la végétation de l'Orient, en faisait une promenade des plus agréables. Sybille était là, suivant le bord de la grande nappe d'eau, lorsque, soit qu'elle eût fait un faux pas, soit que, préoccupée par ses pensées, elle n'eût pas suffisamment observé l'endroit où elle posait le pied, elle roula dans l'abîme en poussant un cri. Aussitôt, avant même que le vieux serviteur ait eu le temps d'accourir, un jeune musulman était apparu tout à coup. Après avoir rejeté vivement le cafetan de couleur orange qu'il portait et qui annonçait son rang élevé, il s'était précipité dans le lac, avait saisi la jeune fille, et, la ramenant au bord, l'avait déposée sur le sable. Puis, laissant à peine à Sybille, qui rouvrait les yeux, le temps de l'entrevoir, il avait disparu, plaçant près d'elle pour la garder ce même esclave nubien qui avait porté le message à la reine. Pendant ce temps, le serviteur courait au château chercher du renfort pour l'aider à y reporter la princesse. Celle-ci eut bientôt oublié son accident ; mais elle conserva un vague souvenir des traits de son sauveur qu'elle n'avait aperçu qu'un moment.

Agnès et sa fille, malgré le départ de leurs défenseurs, avaient donc vécu en paix au pic d'Édesse, protégées par les musulmans eux-mêmes. Mais, hélas ! cette protection qui les préservait de toute attaque à main armée

contre le château, n'avait pu leur servir de défense contre l'ennui et le chagrin qui y avaient fait invasion de plus belle. Retombée dans l'isolement, après la retraite de ceux qui l'avaient assistée jusque-là dans son malheur, la pauvre Agnès avait senti de nouveau toute l'amertume de sa douleur, à laquelle s'ajoutait encore le regret que lui faisait éprouver l'absence du jeune Othon. Combien elle se reprochait maintenant l'insistance qu'elle avait mise à savoir son nom, et cette dure parole qu'elle avait prononcée dans un moment de vivacité. N'était ce pas là la cause de son départ ?



Pauvre reine répudiée ! Quels regards attristés elle jetait sur le passé alors ! Elle se reportait par la pensée vers ses jours de puissance et de bonheur ; puis, regardant autour d'elle et contemplant la solitude où elle vivait abandonnée de tous, elle apercevait plus que jamais toute la profondeur de

sa déchéance. Elle déplorait le sort de sa fille que le partage que l'on avait fait de ses enfants avait associée à son malheur ; et, tournant vers elle des yeux pleins de larmes, elle s'écriait parfois avec désespoir :

— Pauvre, pauvre Sybille !... Née sur les marches du trône, tu n'es plus aujourd'hui qu'une princesse déshéritée ! Toi, la fille d'un roi, toi, dont j'espérais jadis unir le sort à celui d'un des plus puissants seigneurs de Palestine, verras tu à peine maintenant quelque obscur chevalier rechercher ton alliance !... Ce sont les fils de l'étrangère qui dépouilleront les miens du rang et de la puissance qui leur appartenaient !.. Et mon Baudouin, faible et maladif, ne pourra pas lutter pour défendre ses droits Oh ! patriarche Jérusalem !... Odieux patriarche ! Ton œuvre d'intrigue a réussi... Ce n'est pas moi seulement que tu as frappée, ce ce sont mes enfants, ... mes pauvres enfants !.. Et les larmes qu'elle avait cherché à contenir coulaient alors en abondance. Et Sybille, la courageuse princesse, la fille dévouée, qui s'étudiait à présent à dissimuler à sa mère l'ennui et le chagrin qu'elle éprouvait elle-même, Sybille cherchait à la consoler. Elle lui disait avec énergie, et ressentant les effets des exhortations du frère Urbain :

— Rassure-toi, ma mère. Je suis une princesse déshéritée, c'est vrai ; mais je veux reconquérir ce rang et cette puissance qu'on nous a ravis. Je suis la fille du roi, je m'en souviendrai, .. et je saurai bien le rappeler à ceux qui tenteraient de l'oublier... Oh ! je te vengerai de tous ces lâches seigneurs qui t'ont abandonnée, de tous ces intrigants et ces ambitieux qui, pour un titre de plus sur leur blason, mettraient sous leurs pieds le royaume de Jérusalem !... Que Dieu me vienne en aide, et l'on me verra déjouer leurs intrigues et abattre leur orgueil ! Ne pleure pas, ma mère, sur le sort de tes enfants... Baudouin est faible, mais je serai là pour lui tendre la main, ... et nous saurons bien faire voir à tous la race dont nous sommes !

Si l'énergie et l'enthousiasme de Sybille parvenaient à lui rendre un peu de confiance et d'espoir, ce n'était que pour un moment ; et bientôt ses craintes pour l'avenir de ses enfants l'assaillaient avec plus de violence. D'autres fois, c'était sur son bonheur perdu, sur ces vingt années passées près d'un époux aimé qu'elle versait des larmes amères ; et Sybille était impuissante à les sécher, celles-là. Puis, c'était encore sur le départ d'Othon, de ce jeune homme dont le dévouement avait si longtemps animé sa solitude ; c'était enfin sur cette solitude même que s'épanchaient ses pleurs. Et l'ennui devenait pour elle une nouvelle douleur qui s'ajoutait à toutes ses douleurs ; et celles-ci, s'amoncelant en son âme, y prenaient

chaque jour plus de force, et altéraient peu à peu en elle les sources de la vie.

C'est ainsi que, succombant sous le poids de ses peines, la pauvre reine s'était sentie prise au bout de quelque temps d'une maladie de langueur ; une fièvre lente s'était emparée d'elle. Sybille effrayée, hors d'elle-même, avait dépêché aussitôt un de ses serviteurs vers le prince d'Antioche pour le prier d'envoyer son médecin. Mais soit que le prince, tout entier aux soins de ses intérêts, eût oublié la demande de la princesse ou négligé de donner des ordres pour y satisfaire, soit que le physicien, — c'est ainsi que s'appelaient les médecins alors, — ne se fût pas soucié de s'aventurer dans un pays tout peuplé de Sarrasins, le secours sollicité par Sybille avec tant d'instance lui avait fait défaut. La pauvre fille, au comble de l'inquiétude, ne savait que faire ; et déjà elle pensait à renouveler sa requête au prince d'Antioche, lorsqu'un médecin maure s'était tout à coup présenté pour donner ses soins à la reine. Un scrupule était venu aussitôt à l'esprit de Sybille. — Pouvait-elle accepter les secours d'un infidèle ? Pouvait-elle lui confier la vie de sa mère ? Mais son hésitation ne dura qu'un moment. Le danger qui menaçait Agnès était imminent. L'amour filial l'emporta sur le scrupule religieux ; et elle accueillit l'homme de l'art, bien qu'il fût coiffé du turban.

Mais, hélas ! l'arrêt qu'il prononça avait porté un coup terrible à la jeune fille.

— L'âme est une lame dont le corps est le fourreau, avait dit le médecin maure à Sybille, après avoir attentivement examiné la malade. Allah donne bien à l'ouvrier le pouvoir de réparer le fourreau, mais il ne lui permet pas d'ôter la paille qui fait que la lame se brise. Ici ma science est vaine. Dieu seul est grand !

Puis il s'était retiré, " après avoir toutefois ordonné un breuvage dont le seul effet pouvait être de donner au corps la force de supporter plus longtemps les tortures de l'âme. Le mal de la reine n'était pas de ceux que la science puisse guérir ; c'était le chagrin qui la tuait !

Je vous laisse à penser quelle était la douleur de Sybille. Elle ne quittait plus sa mère, qu'elle entourait de ses soins les plus tendres ; et elle employait toute son énergie à dévorer ses larmes qui eussent révélé à la malade le triste secret de son état désespéré. Si elle se voyait forcée de s'éloigner de l'être cher qu'elle couvait des yeux sans relâche, ce n'était que

pour un moment ; et elle revenait aussitôt près de lui, tant elle était avare du temps qui lui restait encore à le voir.

Cependant la pauvre Agnès allait dépérissant chaque jour ; et, plus elle se rapprochait de sa fin, plus les souvenirs de sa jeunesse lui revenaient avec force à l'esprit, plus elle sentait le vide que faisait autour d'elle la famille absente. Elle pensait à son père, à ce père qu'elle ne devait plus revoir, qui était mort peut-être, ou qui traînait une obscure et honteuse vieillesse dans quelque coin ignoré. Elle pensait à ce parent, le seul qui lui restât, ce fils de Hugues d'Ibelin, dont elle eût béni en ce moment la présence à ses côtés ; et elle maudissait alors la haine fatale qui l'avait tenu toujours éloigné d'elle, cette haine qu'elle avait si longtemps conservée elle-même et qu'elle déplorait maintenant. Un jour qu'elle se trouvait plus obsédée que jamais, par cette pensée, elle tourna ses yeux ardents des feux de la fièvre sur sa fille, qui était toujours là, près d'elle ; et elle, lui dit tout à coup d'une voix brève et saccadée :

— Chasse la haine de ton cœur, Sybille... Dieu châtie tôt ou tard !

— — Comment ?... Pourquoi ces paroles ? fit la princesse surprise et inquiète de l'air égaré de sa mère et du ton fiévreux dont elle parlait.

— Oui !... oui, continua Agnès, s'exaltant par degrés, je recueille aujourd'hui le fruit de celle que j'ai gardée si longtemps dans mon cœur... Haine ridicule et sans sujet, ... que j'ai reçue et conservée comme un héritage paternel !... Que m'avait-il fait, ce fils de Yolande, pour que je ne prenne aucun souci de lui lorsque j'étais puissante ?... Devais-je attendre qu'il vînt à moi ?... Pouvait-il venir ? Oh ! oh ! j'ai été coupable !

— Coupable ? toi, ma mère ?...

— Oui !... Dieu me punit, te dis-je... C'est lui qui, pour mon châtiment, m'envoie ces remords tardifs... C'est lui qui, depuis quelque temps, a jeté dans mon esprit la pensée de ce parent que je ne connais pas, que je n'ai jamais vu... C'est lui qui le met sans cesse devant mes yeux et qui fait que, dans ma tête affaiblie et troublée, je lui prête les traits de ce jeune homme qui a vécu quelque temps près de nous ! — Calme-toi, je t'en prie, ta raison s'égaré, interjeta Sybille effrayée de l'exaltation croissante d'Agnès.

Mais la reine, se soulevant avec effort sur les accotoirs du long siège d'ébène où elle était étendue, reprit sans tenir compte des efforts que faisait sa fille pour l'apaiser :

— Dieu est juste ! A celle qui a entretenu la haine, il fait récolter l'abandon... Tu le vois, ... je vais mourir, délaissée, ... dans un coin obscur,

sans parents, sans amis autour de moi, ... et ta voix seule se fera entendre pour m'encourager à ce moment suprême....

— Oh ! ne parle pas ainsi, ma mère ! — Ma bonne mère !...

Et Sybille, laissant ses larmes rompre la digue qu'elle leur avait imposée jusque-là, se précipita sur la pauvre Agnès, qui était retombée épuisée sur son siège et qui éclata elle-même en sanglots. La jeune fille couvrit de baisers sa mère qui, après cette expansion de sa douleur, se sentit plus calme.

— Écoute, Sybille, reprit-elle après quelques instants et d'une voix attendrie, il ne faut pas s'abuser, ma fille... Je mourrai bientôt, je le sens... Oh ! ne recommence pas à pleurer, ajouta-t-elle aussitôt, en voyant les yeux de la princesse s'humecter de nouveau, le moment où il plaira à Dieu de me rappeler à lui n'est peut-être pas proche encore... Mais, dès à présent, je vais te demander de me faire une promesse qui ramènera un peu de calme en mon âme, et qui me permettra d'attendre sans trop d'angoisses le moment dont je viens de te parler.

— Oh ! dis, dis, qu'exiges-tu de moi ?

— Promets-moi, ma fille, ... dès que je ne serai plus là, de faire rechercher ce parent que j'ai délaissé, ... de renouer avec lui les liens de famille et d'éteindre enfin cette haine qui a survécu à nos pères, et dont l'abandon où je suis me fait sentir aujourd'hui les tristes effets... J'ai voulu le faire, tu le sais ; mais le serviteur que j'ai envoyé vers lui, ne l'a pas trouvé au manoir d'Ibelin. Notre parent l'avait quitté depuis longtemps, et l'on ne savait ce qu'il était devenu... Promets-moi donc d'accomplir ce que je n'ai pu faire moi même.

— Je te le promets, ma mère.

— Merci, ma Sybille chérie... Je me sens mieux maintenant.

En effet, comme si cette promesse avait tout à coup rafraîchi son sang brûlé par la fièvre, elle ferma les yeux presque aussitôt et s'endormit paisiblement.

A plusieurs reprises, la reine déchue fit renouveler cette promesse à Sybille, pendant le cours de sa maladie qui progressait lentement, mais qui empirait chaque jour. Elle était parvenue à son dernier période au moment où se passaient les scènes que nous avons rapportées au commencement de ce récit. Or, c'est le jour même de ce terrible tremblement de terre dont nous avons vu les cruels ravages à Tripoli, que nous revenons au pic d'Édesse, Le château n'a pas souffert du sinistre, soit que la base du rocher

sur lequel il est perché fût si profondément fichée dans la terre qu'elle ait été inébranlable, soit que Dieu, prenant en pitié les malheurs de la pauvre Agnès, ait voulu préserver au moins sa demeure des formidables effets de la tourmente. Dans la vaste salle où nous nous introduisons, on voit que les précautions les plus minutieuses ont été prises pour y entretenir toute la fraîcheur qu'il soit possible d'obtenir dans ce climat brûlant et par l'atmosphère écrasante qui règne ce matin-là. Des nattes de jonc, étendues sur les baies profondes à l'extrémité desquelles s'ouvrent les fenêtres, interceptent la chaleur que les cornes échauffées qui servent de vitres renverraient dans la salle, et tamisent le jour, qui y pénètre à peine. La demi-obscurité produite par ces nattes de jonc laisse cependant apercevoir, dans la partie la plus reculée de la pièce, un lit sur lequel repose Agnès endormie. Près de ce lit, pâle, défaite, et les cheveux épars, Sybille est assise et reste immobile, les yeux constamment fixés sur sa mère. Elle paraît partagée entre la crainte et l'espérance ; et son visage exprime tour à tour ces deux sentiments divers. Accroupie à ses pieds, comme un chien fidèle, une autre jeune fille, qui paraît avoir le même âge environ que Sybille et être une des femmes employées à son service, tient ses regards intelligents attachés sur sa jeune maîtresse ; et ses traits reproduisent, comme en un miroir, toutes les impressions qui agitent celle-ci.

Depuis la veille au soir, la jeune princesse et Aïxa, — c'est ainsi que se nomme sa suivante qui semble avoir pour elle un dévouement sans bornes, — sont restées clouées au pied de ce lit sur lequel leur vie est pour ainsi dire suspendue. Toutes deux ont passé la nuit auprès de la malade. Nuit horrible que celle-là ! Nuit de terreur et d'épouvante ! Les mugissements de la terre ébranlée, que les mille échos de la vaste demeure rendaient pour elles plus effrayants encore, les violentes secousses qui, de la base du rocher montant au sommet, faisaient osciller la forteresse dont il était coiffé, les tenaient sans haleine et les glaçaient d'effroi. Sybille, Sybille surtout, craignait à chaque instant que le château, culbuté et lancé dans l'espace, n'emportât avec elle cette malade si chère sur laquelle elle veillait. A tout moment, elle se précipitait à genoux sur les dalles, invoquant Dieu et le priant avec ferveur d'épargner cet asile où tant de malheurs s'étaient réfugiés. Aïxa l'imitait et priait avec elle ; et toutes deux, éperdues, folles de terreur, n'interrompaient leurs prières que pour courir au lit de la pauvre Agnès, afin de voir si l'horrible tourmente ne produisait pas sur elle quelque effet funeste. Malgré le bruit, malgré les secousses, la malade reposait

toujours ! La veille au soir elle s'était endormie paisiblement ; et la fureur des éléments ne troublait pas son sommeil. A un instant pourtant, dans une des plus fortes convulsions que la nature ait éprouvée pendant cette nuit terrible, la reine déchue avait paru près de se réveiller. Elle s'était agitée tout à coup, avait fait deux ou trois soubresauts sur sa couche, avait ouvert les yeux et les avait refermés presque aussitôt en murmurant quelques paroles inintelligibles. Puis elle s'était rendormie d'un sommeil plus profond encore qu'auparavant. Ainsi s'était passée la nuit pour Sybille et Aïxa. Et, maintenant que la tourmente est à peu près apaisée, elles sont là toutes deux, pâles, défaites, échevelées, près du lit de la malade dont le sommeil n'a pas encore cessé.

— Comme elle dort bien ! dit Sybille, toute à l'espoir en ce moment, ... elle ne fait pas un mouvement... Il y a longtemps que je ne l'ai vue reposer ainsi... Qui sait ?... C'est peut-être la guérison que ce sommeil annonce.

Et Aïxa, dont le visage a pris une expression radieuse, porte sur sa jeune maîtresse des yeux où se peint la joie et fait un geste approbatif.

Mais, quelques instants plus tard, l'effroi remplace subitement l'espérance dans le cœur de Sybille.

— Oh ! mon Dieu ! dit-elle... Ce n'est pas possible !... Ce sommeil n'est pas naturel... Aïxa ! Aïxa !... j'ai peur !... Il faut la réveiller... Je le veux, ... je le veux.

Aussitôt Aïxa, dont les traits reproduisent maintenant l'effroi que ressent sa maîtresse, se lève vivement et va serrer doucement la main de la malade. Tout à coup elle recule avec horreur et fait des gestes de désespoir.

— Grand Dieu !... Qu'y a-t-il ? s'écrie Sybille, épouvantée en voyant le trouble d'Aïxa.

Puis, se dressant par un brusque mouvement, elle court au lit de sa mère et prend cette main que la suivante vient de presser. Au contact de cette main, un cri aigu s'échappe de sa poitrine ; elle croit avoir touché du marbre.

— Ma mère ! manière !... Qu'as-tu donc ?... Je t'en prie, ... réveille-toi ! crie la jeune princesse hors d'elle-même.

Et se précipitant sur sa mère, elle cherche à soulever sa tête qui, s'échappant de ses mains, retombe inerte sur le lit.

— Morte ! morte !... Oh ! mon Dieu !

Ce cri de Sybille est déchirant et se perd au milieu des sanglots. La pauvre jeune fille s'est ruée sur cette couche où reposait tout son amour ; et

elle couvre frénétiquement de baisers cette mère qui n'est plus qu'un cadavre. Agnès était morte depuis longtemps déjà. Cette forte convulsion de la nature qui, pendant la nuit, avait semblé interrompre son sommeil, l'avait emportée ; et elle s'était réveillée dans la vie éternelle !

C'est en vain qu'Aïxa veut arracher sa jeune maîtresse à l'étreinte convulsive dont elle tient sa mère embrassée. C'est en vain que, agenouillée à ses pieds et donnant elle-même les signes de la plus vive douleur, elle baise le bas de sa robe et fait des gestes expressifs pour la conjurer d'abandonner ce lit de mort et de fuir ce spectacle navrant pour elle. — Le lecteur a déjà compris que la pauvre enfant est muette. — Sybille s'obstine à rester penchée sur ce corps inanimé, sur cette dépouille mortelle qui fut sa mère, à la couvrir de ses caresses, à la baigner de ses larmes.

Je n'essaierai pas de vous peindre le degré d'emportement auquel s'éleva la douleur de Sybille, pendant toute cette journée où elle avait été frappée d'un coup si cruel. Ce ne fut que plusieurs heures après le moment où elle avait acquis la triste certitude de la mort de sa mère, que Aïxa, à force d'instances, était enfin parvenue à lui faire quitter cette salle où gisait la trépassée. La fidèle suivante qui était restée près d'elle, partageant son profond chagrin et confondant ses pleurs avec les siens, avait eu toutes les peines imaginables à l'empêcher de se livrer à toute la fureur de son désespoir. Mais, le lendemain, après une nuit pendant laquelle, vaincue par la fatigue, elle avait dormi d'un sommeil, bien troublé, il est vrai, mais néanmoins réparateur, Sybille sembla avoir retrouvé cette énergie qui était dans sa nature et qui l'avait complètement abandonnée la veille. Sans doute sa douleur n'était pas calmée, bien loin de là ; mais elle avait moins d'emportement. Elle avait pris un caractère morne et sombre.

On ne devait descendre la dépouille mortelle de la reine déchue dans les caveaux de la forteresse, que lorsqu'un moine, que l'on avait été quérir au couvent le plus proche, aurait célébré pour elle l'office des trépassés. Sybille avait été, dès le matin, pleurer et prier sur le corps de sa mère ; puis elle était sortie de la chambre mortuaire pour n'y plus rentrer. Depuis lors, on l'avait vue errer dans toutes les parties du vaste château, allant d'une salle à l'autre, d'une première cour à une seconde, comme si elle n'eût pas eu conscience de l'endroit où elle dirigeait ses pas. On eût dit un corps sans âme. Elle ne remarquait pas même Aïxa qui la suivait comme son ombre, et qui paraissait aussi inquiète alors de sa douleur muette qu'elle l'avait été la veille de la violence de son chagrin. La jeune princesse était évidemment

absorbée par ses pénibles pensées. Parfois elle s'arrêtait subitement et elle restait pendant longtemps ainsi, tenant fixés sur un objet, qu'elle ne regardait pas, ses yeux vides de larmes maintenant. D'autres fois, elle marchait à grands pas, en prononçant des paroles sans suite :

— L'infâme patriarche ! — Oh ! l'intrigue ! Toujours l'intrigue ! — Ce sont eux qui l'ont tuée ! — Oh ! je la vengerai, moi !...

Il y avait longtemps déjà qu'elle errait ainsi dans le château, dominée par sa douleur, qui prenait peu à peu une teinte amère, lorsque tout à coup elle parut frappée d'une idée subite. Elle se précipita alors vers la porte de la forteresse, la franchit, sans prendre souci des observations de ses serviteurs qui voulaient la retenir, et descendit rapidement le sentier taillé dans le roc qui conduisait au bas du pic. Arrivée là, elle se dirigea vers l'entrée de la grotte qui avait été pendant tant de temps occupée par le frère Urbain. On eût dit qu'elle espérait trouver quelque soulagement à sa douleur, dans ce lieu où chaque objet lui rappellerait cet ermite du Pic, dont elle avait si souvent entendu la parole. Ayant pénétré dans le séjour souterrain, inhabité maintenant, elle se laissa tomber plutôt qu'elle ne s'assit sur un des escabeaux ; et là, accoudée sur la table et la tête appuyée sur ses mains, elle retrouva les larmes dont ses yeux étaient veufs depuis le matin. Mais bientôt ses pleurs se tarirent et elle s'absorba de nouveau dans ses pensées. Tous les souvenirs de sa vie passée, lorsque le moine habitait près d'elle, lui revinrent à l'esprit ; elle se remémora les entretiens qu'elle avait avec lui chaque jour, ces entretiens auxquels assistait toujours Othon, ce noble jeune homme qu'elle avait aimé comme un frère. Le sujet sur lequel l'ermite revenait sans cesse alors se représenta à sa pensée ; et les sentiments qu'il exprimait autrefois se trouvaient être en ce moment d'accord avec ceux qu'elle éprouvait elle-même.

— Oh ! oui ! s'écria-t-elle, il disait vrai... Les intrigants et les ambitieux tueront Jérusalem... comme ils ont tué ma mère..

Puis, tout à coup, se levant avec énergie :

— Oh ! je la vengerai !... je veux la venger, dit-elle.

Elle s'avança alors vers le rustique autel que le frère Urbain avait lui-même taillé dans le roc ; elle s'agenouilla et prononça à haute voix les paroles suivantes :

— Mon Dieu !... exaucez ma prière ;... vous qui lisez dans mon cœur, vous savez que ce n'est pas l'ambition qui me la dicte... Faites que je retrouve le rang et la puissance dont on m'a privée, et je fais vœu devant

vous de n avoir plus qu'une pensée, qu'un but en ma vie... Je fais vœu de combattre les intrigues, d'abattre l'ambition de tous ces seigneurs francs... et de travailler sans relâche ainsi au salut de notre royaume chrétien qu'ils compromettent ! Je jure, mon Dieu, je jure ici d'étouffer en moi tout autre sentiment au profit de celui-là.

— Le ciel a reçu votre serment, princesse... et votre prière est exaucée, dit une voix grave derrière Sybille, aussitôt qu'elle eut cessé de parler.

La jeune fille laissa échapper un cri de surprise et se retourna vivement. L'ermite du Pic, ce même frère Urbain auquel elle pensait il n'y avait qu'un moment, était devant ses yeux. Son visage austère était illuminé d'un éclair de joie, et il tenait le bras levé vers le ciel, comme pour rappeler à la princesse toute la solennité de son serment. Il sortait d'une seconde partie de la grotte, d'où il avait tout entendu.

— Fille du roi ! ajouta-t-il, tandis que Sybille, muette de surprise et de saisissement, le regardait avec stupeur, fille du roi, vous pourrez accomplir votre vœu. Les droits de votre frère et les vôtres sont reconnus... Les enfants de l'étrangère sont exclus du trône. A l'œuvre donc !... à Jérusalem !

— Oh ! ma mère... je pourrai donc te venger ! s'écria enfin Sybille, retrouvant la parole.

Puis, éclatant en sanglots, elle apprit à l'ermite le malheur qui la frappait. Et celui-ci, remontant au château avec la jeune princesse, alla, dans une modeste chapelle et en présence seulement de quelques serviteurs, rendre les derniers devoirs à celle qui avait été reine de Jérusalem.

Pendant ce temps, Othon, en compagnie de Guillaume Asselin et de ses soldats qu'il avait été retrouver à Aden, attendait dans le bourg chrétien le plus voisin du pic d'Édesse. Prévenu par le frère Urbain de la mort d'Agnès de Courtenay, il en ressentit un vif chagrin ; et, tandis que Sybille s'abandonnait aux regrets dans sa demeure, il pleura de son côté cette parente qui ne l'avait jamais connu et qui eût tant désiré le voir près d'elle à sa dernière heure.

Ici se termine la première partie de cette histoire, dont elle est pour ainsi dire le prologue. Désormais, la princesse Sybille va se trouver plus directement mêlée à tous les événements qui agiteront le royaume de Jérusalem.

DEUXIÈME PARTIE. — L'OTAGE

CHAPITRE I. — Le Vieux de la Montagne.

Jetons d'abord un rapide coup d'œil sur l'état dans lequel se trouvait alors le royaume au milieu duquel notre récit nous fait vivre. C'était un triste spectacle que celui qu'offraient au monde les chrétiens d'Orient à cette époque. L'intérêt de la foi n'était plus pour eux qu'un prétexte ; le veau d'or était leur Dieu. Le roi lui-même donnait l'exemple de la cupidité ; et, sans souci de son trône dont les pieds vermoulus commençaient à s'ébranler déjà, il restait les yeux constamment tournés vers l'Égypte, qui, par ses richesses, éveillait sa convoitise. Dès le début de son règne, il s'était rué sur cette proie qu'il croyait saisir, laissant Noureddin, le sultan de Damas, poursuivre ses conquêtes en Palestine. Puis, celui-ci ayant été attiré à son tour en Égypte par le soudan de ce pays qu'une révolution de palais avait renversé au profit d'un autre, Amaury avait vendu ses secours contre l'armée de Noureddin, d'abord à l'usurpateur, puis au rival de celui-ci lorsque, remonté au pouvoir, il avait voulu éloigner cette même armée qui était venue le rétablir et qui le menaçait alors. C'est cette fatale passion pour l'Égypte qui lui avait fait répudier la pauvre Agnès de Courtenay, par l'espoir de s'assurer l'appui de l'empereur de Constantinople. C'est elle encore qui, malgré la foi jurée, malgré l'exactitude avec laquelle le soudan d'Égypte lui servait le tribut qu'il s'était engagé à lui payer pour prix de ses services, avait fait concevoir à Amaury la pensée d'un manque de foi insigne et l'avait précipité de nouveau sur ce pays tributaire qu'il avait promis de respecter désormais. Hélas ! ce manque de foi, cette expédition injuste avait eu de funestes conséquences ; et là encore, l'avarice, cette triste passion du roi Amaury, avait joué son rôle. L'appât d'un million d'écus d'or, que le soudan d'Égypte lui avait fait entrevoir comme prix de la paix qu'il semblait vouloir acheter, avait arrêté le roi de Jérusalem dans sa marche, triomphante jusque-là. Mais ce même soudan, rendant à Amaury mauvaise foi pour mauvaise foi et feignant de rencontrer, pour la réalisation de cette somme énorme, de grandes difficultés, avait fait traîner les choses

en longueur, de telle sorte, qu'il avait ainsi donné le temps d'arriver au général de Noureddin, Chirkou, qu'il avait appelé à son aide avec une puissante armée. Et le roi, trop faible pour combattre de telles forces, avait été contraint de retourner honteusement à Jérusalem.

C'est ainsi que, par son manque de foi et par sa cupidité, il avait non-seulement perdu à tout jamais le tribut qu'il percevait de l'Égypte, mais encore contribué à affaiblir l'État chrétien, en augmentant la puissance de ses ennemis. Car Chirkou, une fois rentré dans ce riche pays, n'en sortit plus. Il fit assassiner le soudan qu'il était venu secourir, prit sa place ; et, étant mort lui-même, eut pour successeur son neveu, le jeune Saladin qui, après avoir déposé le calife d'Égypte, se rendit maître de toute cette contrée dont le roi Amaury ambitionnait la possession depuis si longtemps. Puis bientôt, Noureddin ayant cessé de vivre, Saladin était passé en Syrie pour y recueillir la succession de celui qui avait été son maître, au détriment du faible et unique héritier de celui-ci qu'il achevait en ce moment de déposséder, préparant ainsi cette puissance qui devait être si fatale aux chrétiens.

C'était là la situation qu'Amaury avait faite au royaume de Jérusalem. Après une dernière tentative aussi infructueuse que les précédentes, après ce siège de Damiette qui avait échoué, ce roi d'un État dont les ressources étaient épuisées, était revenu dans sa capitale, au milieu des barons indignés de sa conduite et l'accusant publiquement de tous ces revers. Presque tous, à l'exception du grand maître des Hospitaliers, avaient voulu s'opposer à l'expédition injuste d'Amaury ; et c'était malgré leur opposition qu'elle avait été entreprise. Ils murmuraient donc hautement.

L'indiscipline et l'esprit de révolte étaient partout. L'intérêt personnel était devenu la seule loi alors. Les grands vassaux agissaient en maîtres dans leurs petits États, refusant l'obéissance au roi de Jérusalem, leur suzerain, et ne s'armant pour le servir et l'assister que s'ils y trouvaient avantage. — Les Templiers lui avaient refusé leur concours pour sa dernière expédition d'Égypte. — Les ordres militaires, préoccupés seulement de la puissance et de la fortune de leur communauté, étaient divisés entre eux et ne se trouvaient plus d'accord que dans leur haine contre le clergé. Celui-ci voulait exercer sur eux une suprématie qu'ils refusaient de reconnaître. Des rixes violentes naissaient souvent de là ; et les flèches des Hospitaliers étaient appendues en faisceaux dans l'église du Saint-Sépulcre, en témoignage des violences auxquelles ils s'étaient livrés à plusieurs reprises

envers les desservants du saint lieu. Les Templiers, gorgés de richesses, ne travaillaient qu'à les augmenter sans cesse ; et, dans ce but, ils entreprenaient, de leur plein chef, des expéditions contre les Sarrasins, sans se soucier du royaume de Jérusalem, sur lequel ils attiraient par là souvent de funestes représailles. La démoralisation était en tous lieux. On voyait, sous ce règne d'Amaury, la caverne de Maara, un des principaux remparts du royaume chrétien, forteresse imprenable, livrée aux infidèles par ses défenseurs gagnés à prix d'or. On voyait pis encore, on voyait un chrétien, le templier Mélier, frère d'un prince d'Arménie, pour dépouiller son neveu de l'héritage paternel, jeter aux orties l'habit de son ordre, renier sa foi, se faire musulman afin de s'assurer le secours des infidèles et devenir un des plus mortels ennemis des Francs. Ce renégat, plus redoutable cent fois à ceux de son ancienne religion que les Sarrasins eux mêmes, s'emparait de tous les chrétiens qu'il pouvait saisir, sans souci de l'âge ni du sexe, les attachait à son cheval et les emmenait ainsi clans ses États, où il leur faisait subir les plus durs traitements, à moins qu'ils ne pussent se racheter en payant une forte rançon.



Et peu à peu ces désordres et cette démoralisation des Francs, en Palestine, faisaient perdre à l'Europe l'intérêt qu'elle avait d'abord porté aux colonies chrétiennes d'Orient. Aussi les ambassadeurs que le roi Amaury avait envoyés parcourir l'Italie, la France, l'Allemagne et l'Angleterre, revinrent-ils sans avoir pu obtenir le moindre secours de l'Occident. Et cela au moment où Saladin, maître enfin de la Syrie comme il l'était déjà de l'Égypte, allait bientôt diriger toutes ses forces contre les possessions chrétiennes !

Tel était le triste état du royaume de Jérusalem, tel était le triste spectacle que les chrétiens d'Orient offraient au monde au moment où nous reprenons notre histoire ; c'est à-dire deux mois après que s'est passé ce que nous avons rapporté dans les précédents chapitres. Et maintenant que nous voici quelque peu renseignés à cet égard, nous pouvons continuer notre récit.

Après huit jours passés, auprès de Sybille à laquelle il avait donné toutes les consolations que sa parole onctueuse pouvait verser dans le cœur de l'affligée, l'ermite du Pic était, un matin, monté au château.

— Ma fille, avait-il dit à la jeune princesse, en venant prendre congé d'elle, je suis obligé de vous quitter. D'autres soins réclament ma présence loin de ce séjour ; ... et la cause que je sers ne me permet pas un plus long repos. Je vous laisse : restez encore quelques semaines en ce lieu, près de la dernière demeure de celle que vous avez perdue. Ce temps est nécessaire pour achever de calmer, sinon d'éteindre tout à fait vos justes regrets. Mais, ces quelques semaines écoulées, rappelez-vous que votre présence est nécessaire à Jérusalem... Une petite troupe de guerriers, commandés par un chevalier qui doit et veut rester pour vous un inconnu, se présentera pour vous escorter jusqu'à la ville — Je serai prête, mon père, avait répliqué Sybille sainte. Soyez prête à vous mettre en route avec elle à ce moment.

— Adieu donc, princesse... ou plutôt... à revoir ; ... car nous nous retrouverons sur le chemin dans lequel nous allons désormais marcher tous deux.

Il s'était incliné alors devant la jeune fille et avait fait quelques pas déjà pour sortir de la salle où elle l'avait reçu. Mais, au moment de disparaître à ses yeux, au moment de franchir le seuil de la porte, il s'était arrêté tout à coup ; et se tournant vers la princesse à laquelle, levant le bras, il montrait le ciel, il avait ajouté d'une voix grave et solennelle :

— Fille du roi, souvenez-vous !... Le vœu que vous avez fait de travailler au salut de Jérusalem est inscrit là-haut !

Et Sybille avait répondu d'une voix ferme :

— Ce vœu, frère Urbain, je ne l'oublierai jamais ; car, au besoin, le souvenir de ma pauvre mère serait là pour me le rappeler !

— Bien, ma fille, avait dit le moine.

Et il était parti. Revenu dans la grotte que, depuis une semaine, il habitait de nouveau, il avait tiré d'entre les feuilles de ce manuscrit des Évangiles qui était son seul trésor, un parchemin plié. Puis, s'étant assis sur un des escabeaux, il avait déplié le parchemin et en avait lu le contenu à plusieurs reprises, avec une attention telle, qu'on eût dit qu'il en pesait tous les mots. La vérité est, qu'il cherchait par cette lecture à s'affermir dans une pensée que l'écrit placé sous ses yeux avait fait naître en lui. C'était un message qu'il avait reçu la veille, d'un de ses affidés, d'un de ces défenseurs de la foi que nous connaissons, du frère supérieur du refuge aux pèlerins. Ce message, que l'ermite du Pic relisait peut-être pour la vingtième fois depuis la veille, lui avait été apporté par un des jeunes novices qui était reparti aussitôt. Il était ainsi conçu :

Vénérable maître, la montagne de Sion ne périra pas, car le Seigneur est avec nous ! Voici ce que je viens d'ouïr de la bouche d'un des pèlerins que j'ai reçus dans mon asile. Ce pèlerin m'a assuré que, s'étant égaré en traversant le Liban et étant tombé entre les mains d'un parti d'Ismaéliens, il avait appris de ces derniers que leur chef redoutable, le Vieux de la Montagne, était las des erreurs de l'hérésie » mahométane qu'il professe, et que, éclairé par la lecture du Nouveau Testament, il ne serait pas éloigné d'embrasser la vraie foi, en recevant le baptême.

Je ne doute pas de la parole du pèlerin ; mais je n'ai » pas la même fiance dans la bonne foi des infidèles. Peut-être est-ce là une nouvelle qui cache quelque ruse de leur part. Je ne sais... Pourtant il se pourrait faire que Dieu eût illuminé ce chef mécréant de sa lumière. Et c'est pour cela, vénérable maître, que je te transmets ce récit du pèlerin, afin que tu joignes tes prières aux miennes, pour obtenir du Seigneur qu'il achève une conversion qui serait si utile à notre causé. Jérusalem ! Jérusalem !

Ainsi se terminait cet écrit que l'ermite parcourut des yeux à plusieurs reprises. Puis, laissant tomber le parchemin sur la table :

— Des prières ! dit-il, parlant à haute voix, comme si le frère qui lui avait envoyé ce message eût été présent, et comme s'il se fût adressé à lui... Des prières... ce n'est pas assez, mon frère. Je ferai plus. J'irai trouver ce mécréant, pour le confirmer dans son dessein, pour l'instruire dans notre sainte religion... Il se peut, comme tu le dis, que ceci cache quelque piège, et que, en agissant comme je veux le faire, je coure au-devant du trépas... Qu'importe ? N'ai-je pas juré sur les saints Évangiles de vouer ma vie au salut de Jérusalem ?... Je ne dois pas hésiter... Je n'hésite pas !

Il se mit aussitôt à faire ses préparatifs de départ ; et, tout en jetant sa peau de chèvre sur ses épaules et en resserrant les cordons de ses sandales, il se disait à part lui :

— Oui... La conversion de ce redoutable infidèle, qui vit indépendant et dont tous les musulmans recherchent l'appui, ferait de lui un puissant allié des chrétiens ;... elle porterait un coup funeste aux Sarrasins qu'elle ébranlerait dans leur croyance aux erreurs de leur fausse foi... Oui, oui, ... le salut de la sainte cité peut-être là !...

S'agenouillant alors au pied de l'autel, il fit une courte prière ; puis, ayant repris son bâton de voyage et jeté un dernier regard sur sa modeste demeure qu'il ne reverrait plus peut-être, il sortit résolument de la grotte.

Son premier soin fut de se rendre au bourg où Othon stationnait, avec Guillaume Asselin et sa petite troupe. Là, il instruisit le jeune homme du délai qu'il avait laissé à Sybille pour pleurer sa mère et il lui renouvela ses recommandations pour le départ et pour le voyage. Après quoi, il s'avança d'un pas ferme vers le Liban.

Nous allons le devancer, si vous le voulez bien. A douze lieues environ de Tripoli, au milieu du Liban, dans quelques unes des riches vallées qui séparent les divers anneaux de la chaîne de montagnes, on voyait s'élever de nombreuses habitations groupées les unes auprès des autres et dominées par quelques châteaux construits sur les hauteurs voisines. Les minarets qui s'élançaient vers le ciel du milieu de ces habitations indiquaient qu'elles servaient d'abri à une population musulmane. En effet, là vivait une peuplade qui s'était rendue indépendante de tous les princes des environs, dont la réputation s'étendait au loin, et qui répandait par tout l'Orient la terreur de son nom. Les *Ismaéliens* ou les *Assassins*, — ainsi s'appelait cette peuplade, — ne reconnaissaient de chef que celui qu'ils élisaient eux-mêmes, sans aucun égard pour les héritiers de celui qui venait à mourir. C'était toujours parmi les vieillards qu'ils choisissaient ce chef ; et, sans souci des vains titres en honneur chez les autres peuples, ils ne lui donnaient d'autre nom que celui de Vieux. Mais, du moment qu'ils l'avaient élu, ils avaient tous pour lui une obéissance et une soumission telle, que, sur son ordre, ils exécutaient sans hésiter les entreprises les plus périlleuses, au mépris de leur vie dont ils semblaient ne tenir aucun compte.

Un de ces cheiks donna un jour une preuve, de son. étrange pouvoir sur ses sujets au comte Henri de Champagne qui, sous la foi d'un sauf-conduit, traversait son petit État, en se rendant de Tyr à Antioche. Pour faire honneur, au comte, il avait voulu l'accompagner lui-même pendant qu'il passait sur ses terres. Ayant vu au haut d'une tour quelques-uns de ses hommes, il en appela un par son nom et lui ordonna de se précipiter en bas. L'Ismaélien obéit sans balancer et vint tomber tout fracassé devant le comte qui le vit avec horreur mourir à ses pieds.

Un tel empire sur son peuple rendait redoutable à tous le Vieux de la Montagne — tel est le nom que chrétiens et musulmans donnaient à ce chef des *Assassins*. — On savait que, si quelqu'un lui faisait une offense ou lui déplaisait, il n'avait qu'à remettre un poignard à l'un de ses sujets, en lui ordonnant d'aller frapper celui qu'il désignait ; et que, au mépris de sa propre vie, l'Ismaélien exécutait aussitôt l'ordre de son chef. Aussi tous ses

voisins, même les plus puissants, recherchaient-ils son alliance. Aussi tous le laissaient-ils en paix dans son petit État, craignant de s'en faire un ennemi. Les Templiers seuls, dont les forteresses qu'ils possédaient dans le Liban entouraient le domaine du Vieux de la Montagne, avaient voulu troubler cette quiétude. Mais le chef des Assassins, redoutant leur puissance et désespérant, malgré l'abnégation de ses peuples, de parvenir à détruire l'ordre entier, ce colosse aux mille têtes, avait préféré transiger avec eux ; et il avait obtenu la paix, en servant aux chevaliers du Temple un tribut annuel de deux mille écus d'or. Les Templiers dès lors l'avaient laissé vivre en repos sur ses terres et y exercer son étrange pouvoir sur ses sujets.

Il courait mille bruits divers sur les moyens que le Vieux de la Montagne employait pour exalter ainsi le courage des siens jusqu'au plus aveugle fanatisme. On se disait de tous côtés qu'il devait avoir recours à toutes sortes d'artifices pour fasciner ses sujets à ce point ; on se demandait tout bas s'il n'empruntait pas, pour arriver à ce résultat, le secours de la magie. Mais personne alors ne pouvait arrêter ses idées à cet égard ; personne ne pouvait s'expliquer comment le Vieux de la Montagne obtenait des Ismaéliens une obéissance et un dévouement si extraordinaires. Aussi, à la crainte réelle qu'inspirait la puissance si redoutable du chef arabe, se joignait-il une certaine terreur superstitieuse qui n'avait rien de surprenant à cette époque.

Mais nous voici arrivés au milieu de cette peuplade ; et peut-être les scènes dont nous allons être témoins nous donneront-elles le secret de cette soumission aveugle qui était une énigme pour tous, au moment où se passe notre histoire.

Le *Vieux* qui commandait alors aux Ismaéliens possédait un esprit élevé. C'était une de ces natures supérieures que Dieu envoie à certaines époques sur la terre, pour y changer la face d'un État. Dédaignant les sentiers battus, s'étudiant à prendre une autre route que celle suivie par ses prédécesseurs, il cherchait pour son peuple une condition meilleure que celle dans laquelle il vivait ; et il n'avait pas encore, jusqu'à ce moment, voulu mettre à l'épreuve l'obéissance passive de ses sujets. Il aimait les sciences ; et, malgré les prohibitions de la loi mahométane qui défend toute lecture autre que celle du Coran, il recherchait tous les écrits qui pouvaient l'instruire. Trouvant que les récompenses, promises par le livre sacré des mahométans à ceux qui suivaient fidèlement ses préceptes, étaient trop grossières et trop matérielles, il avait voulu se renseigner sur cette religion chrétienne, pour

laquelle tant de saints étaient morts en martyrs, pour laquelle tant de héros avaient arrosé de leur sang la terre de Palestine. Il s'était donc procuré un manuscrit du Nouveau Testament. Il l'avait lu avidement ; et cette lecture l'avait peu à peu convaincu de la supériorité du christianisme sur la religion qu'il professait et que les Ismaéliens avaient embrassée depuis quatre siècles. Il caressait donc à part lui l'idée secrète de désert, et de faire abandonner à ses sujets la foi de Mahomet.

Il faut dire, pour être franc, que cette pensée s'appuyait aussi chez lui sur une considération politique. En recevant le baptême, il se trouvait naturellement l'allié des chrétiens, ses coreligionnaires. Dès lors, il n'avait plus rien à redouter des Templiers ; et son peuple se trouvait par là soulagé du tribut annuel qu'il payait à ceux-ci. Cependant il hésitait encore à prendre cette détermination, soit qu'il ne fût pas suffisamment convaincu, soit qu'il lui restât quelques scrupules, résultat de l'habitude et de son éducation première. Son esprit, du reste, était combattu à ce sujet par deux personnages également influents auprès de lui et que nous trouvons à ses côtés lorsque nous nous introduisons dans son palais.

L'un était son médecin, l'autre son conseiller intime.

Dans le premier, nous reconnaissons ce même El-Hamet que nous avons vu déjà s'introduire auprès du comte de Tripoli au commencement de cette histoire. El-Hamet n'est pas un des sujets du Vieux de la Montagne. Né à Alep qu'il a habité longtemps, il a été conduit par le hasard dans le pays des Assassins, au moment où le chef de cette peuplade, atteint d'une maladie grave, était sur le point de passer de vie à trépas, au grand désespoir de ses sujets qui venaient à peine de l'élire. Possédant, entr'autres connaissances, celle de l'art de guérir, il avait offert de donner ses soins au cheik ; et il avait réussi à lui rendre la santé en peu de temps. Une cure aussi merveilleuse avait acquis au médecin syrien une grande réputation parmi les Ismaéliens, et excité la reconnaissance de leur chef, au point qu'il lui avait fait de grands avantages pour le garder près de lui. El-Hamet était donc depuis quelques années dans les États du Vieux de la Montagne. C'était de là qu'il était parti pour aller, comme nous l'avons vu, réveiller l'ambition du comte Raymond, dans le but de rallumer la discorde parmi les chrétiens. Peut-être alors se fût-il rendu auprès de Saladin qu'il regardait comme la lumière de l'Orient, comme le flambeau de l'islamisme, et auquel il était tout dévoué. Mais il avait eu connaissance des aspirations du chef des Assassins vers le baptême ; et il avait pensé qu'il servirait mieux les

intérêts du jeune soudan, son idole, en revenant près du Vieux de la Montagne, afin d'employer son influence à combattre un projet qui pourrait nuire à la cause mahométane. Nous avons vu déjà qu'il travaillait au triomphe de sa foi et des armes musulmanes, avec autant d'ardeur que l'ermite du Pic en mettait à travailler au salut de Jérusalem.

Le second de ces deux personnages était un homme encore dans toute la vigueur de l'âge. Son visage était grave et réfléchi ; sa parole lente et mesurée. Il s'appelait Boadella. Ses grandes capacités, sa haute prudence lui avaient mérité la confiance du cheik. Il était le ministre de ses volontés, le conseiller de toutes ses actions. Profond politique, il avait compris que, par sa conversion au christianisme et en entraînant son peuple dans cette voie, le Vieux de la Montagne, non-seulement soulageait les Ismaéliens d'un tribut onéreux, mais encore leur ouvrait un avenir plein de promesses. Aussi usait-il de toute son influence pour encourager son maître dans ses vellétés de baptême. Aussi s'ingéniait-il constamment à chasser du cœur de son prince tous les doutes et toutes les hésitations que El-Hamet cherchait à y faire naître.

Tels étaient les deux favoris qui se disputaient alors l'esprit du Vieux de la Montagne. Au moment où nous les trouvons tous deux auprès du cheik, El-Hamet est debout. Il vient d'entrer, et il est facile de voir, en remarquant sur le visage du chef des Assassins l'expression d'une forte contrariété, jointe à celle d'une colère contenue, et en apercevant le sentiment de froideur haineuse peint sur les traits de Boadella, que la présence du médecin syrien leur est des moins agréables à l'un et à l'autre. Sur le divan où repose le Vieux de la Montagne, est le manuscrit du Nouveau Testament, qu'il a fermé vivement à l'entrée d'ElHamet et qu'il n'a pas eu le temps de cacher. Jusqu'ici, El-Hamet, quoique connaissant les intentions du prince arabe, intentions dont il a surpris le secret, n'a reçu de lui encore aucune confidence à ce sujet. Boadella et son maître se réunissent chaque jour à certaines heures pour lire et commenter ensemble le livre chrétien ; et, d'ordinaire, à ces heures, le médecin se tient éloigné du palais, ou au moins de la salle reculée où le cheik et son conseiller ont coutume de se retirer. Jusqu'ici, El-Hamet, sans paraître le moins du monde instruit des projets qu'on lui cache, s'est contenté de parsemer ses discours de toutes les paroles qu'il a cru les plus propres à détourner de son dessein celui qu'il craint de voir abandonner la foi mahométane. Mais ce jour-là, dédaignant ce moyen qui lui paraît inefficace, il a voulu frapper un grand coup ; et,

profitant de la liberté de pénétrer partout dans le palais, liberté que lui donne sa position de favori, il s'est présenté tout à coup devant le Vieux de la Montagne et son conseiller, pour les surprendre dans leur secrète occupation.

— Par la barbe du prophète !... Qui se permet ?... s'écria brusquement le chef arabe. Mais, voyant que celui qui paraissait ainsi devant lui sans être appelé était son médecin qu'il avait autorisé lui-même à parcourir librement son palais, il mit aussitôt un frein à sa colère, la reconnaissant injuste. Il se contenta de fermer vivement le manuscrit qu'il tenait ouvert devant lui et de le jeter avec humeur à ses côtés, sur les coussins.

— Que mon maître m'excuse ! fit El-Hamet, s'inclinant devant le cheik avec un air de profonde humilité.

Puis, relevant la tête, il ajouta avec intention et en portant sur le Vieux de la Montagne un regard perçant : — Ou plutôt qu'il remercie Allah de ce qu'il m'a suggéré la pensée de venir en ce lieu, rappeler par ma présence au chef d'une population musulmane que la loi de Mahomet défend aux vrais croyants de lire dans d'autres livres que celui de la nature.

— La loi de Mahomet !... La loi de Mahomet !... répliqua le cheik d'un ton qui prouvait que sa colère n'attendait qu'une excitation pour rompre la digue qu'il cherchait à lui imposer... Est-ce une loi que le sage doive suivre, celle qui refuse aux croyants les moyens de s'instruire ?

— Les vrais fidèles ne discutent pas la loi ; ils l'observent ! répondit résolument Te mahométan exalté, qui paraissait décidé à rompre la glace et à forcer son maître à lui dévoiler son secret dessein. Pourtant, continuait-il, il est un livre, un seul, que la loi excepte de la défense, l'Alcoran ;... et peut-être celui qui repose à tes côtés est il ce saint livre ?... Dans ce cas, illustre chef, pardonne à ton esclave son observation déplacée...

Tout en parlant, il était venu s'agenouiller au pied du divan sur lequel était accroupi le cheik. Celui-ci, surpris et satisfait à la fois de cette supposition faite par le médecin que le livre qu'il avait auprès de lui pouvait être le Coran, restait muet, ne jugeant pas à propos de le désabuser. Mais El-Hamet ne s'était agenouillé ainsi et n'avait semblé implorer son pardon que pour se rapprocher de ce livre sur lequel il n'avait cessé de tenir les yeux attachés. S'en voyant assez près pour mettre à exécution ce qu'il projetait, il y porta la main par un brusque mouvement et — Un livre chrétien ! s'écria El-Hamet tout scandalisé, quoiqu'il s'attendît presque à la découverte qu'il venait de faire, ... un livre Chrétien !... Par la pierre angulaire du Caaba !...

Mahomet, voile ta face !... l'ouvrit si rapidement, qu'il pût y jeter un regard avant que ni Boadella ni le chef des Assassins aient eu le temps de s'y opposer. Aussitôt il se releva brusquement et recula de quelques pas, en donnant les signes de la plus vive horreur. Bien lui en prit, car le Vieux de la Montagne, irrité, avait saisi vivement son poignard.

Puis se posant fièrement en face du Vieux de la Montagne qui se contenait à peine, hésitant à frapper celui auquel il avait dû la vie, il ajouta d'une voix forte :

— C'est donc vrai ?... mahométan indigne !... Tu tournes tes regards vers la fausse foi des chrétiens !

— Tais-toi, chien !... cria le Vieux de la Montagne, chez lequel la colère était sur le point d'étouffer la reconnaissance, ... tais-toi ! ou, par la barbe de mon père, je te fais sentir l'acier de mon cimeterre.

— Médecin, interrompit alors d'une voix sèche Boadella qui, jusque-là, avait regardé froidement cette scène, tu es un étranger parmi nous et tu peux ignorer nos usages.. Mais apprend que la loi chez les Ismaéliens veut que le Vieux ait le droit d'agir comme il lui plaît et que chacun se soumette à sa volonté... Or, tu l'as dit toi-même dans un autre sens, ... on ne discute pas la loi, on l'observe.

— Soit ! répartit El-Hamet vivement, lorsqu'on est le sujet de votre Vieux... Mais je ne le suis pas, moi.

Se tournant alors vers le cheik :

— Illustre chef, lui dit-il d'un ton où perçait une certaine ironie, cherche pour te soigner un autre que moi ; mes soins sont dus aux vrais croyants, et je les refuse à ceux qu'envahit l'esprit des ténèbres... Je suis trop bon musulman pour veiller sur les jours de celui qui se rend infidèle au Prophète... Souffre que je me retire loin de tes États.

— Pars donc ! fit le Vieux de la Montagne avec emportement, va-t'en !... Quitte mes terres et remercie Allah et son prophète de ce qu'ils ont laissé dans mon cœur assez de reconnaissance pour te permettre d'en sortir !

El-Hamet, à ces mots, s'était dirigé vers l'issue de la salle où se tenait alors le chef des Assassins ; déjà il avait soulevé la riche étoffe qui servait de portière et il allait la laisser retomber derrière lui, lorsque le cheik le rappela tout à coup.

— El-Hamet, murmura-t-il d'une voix adoucie, reste ;... je le veux, je t'en prie... Allah a mis en toi un puits de science et je ne veux pas me priver de ses eaux salutaires.

Le médecin revint sur ses pas aussitôt, et un éclair de triomphe jaillit de ses yeux. Il était évident qu'il s'attendait à être rappelé et qu'il n'avait feint de vouloir se retirer que pour produire un effet favorable à la cause qu'il soutenait. Si tel avait été son but, il avait touché juste ; car le Vieux de la Montagne, au moment de voir s'éloigner de lui pour toujours celui qui lui avait sauvé la vie et dans le talent duquel il avait toute confiance, avait senti sa colère s'éteindre subitement, pour faire place à la crainte de perdre à jamais un serviteur aussi précieux. Malgré son impassibilité habituelle, Boadella n'avait pu empêcher son visage d'exprimer le désappointement qu'il éprouvait en voyant son maître rappeler le médecin syrien. Ce désappointement fut bien plus grand encore quand il l'entendit dire à celui-ci :

— Écoute, El-Hamet, je serai franc avec toi... Oui, j'ai eu la pensée d'abandonner la foi de Mahomet ; et, depuis quelques lunes, cette pensée, comme le vent du désert, soulève en mon esprit des tourbillons de doutes et d'incertitudes... Mais je n'ai rien résolu encore... Parle, et si tes paroles parviennent à me raffermir dans cette foi que je sens ébranlée en moi, je te promets d'y demeurer fidèle.

— Non ! répondit le médecin avec raideur, non, la foi de Mahomet n'a pas besoin de défenseur... et le Prophète ne veut pas d'un cœur qu'on soit forcé de ramener à lui !...

Enorgueilli par la victoire qu'il venait de remporter sur son maître, il espérait, en persistant dans sa contenance indignée, obtenir plus facilement le résultat qu'il désirait.

— D'ailleurs, continua-t-il aussitôt, que lui importe qu'une brebis malade cherche à s'éloigner du troupeau, pourvu que le reste du troupeau conserve la santé ?... Sois chrétien, si tu le veux ; ton peuple restera musulman !

— Mon peuple suivra la loi que je lui imposerai, répliqua le cheik sentant la colère se rallumer en lui.

— Oublies-tu donc le pouvoir extraordinaire que le Vieux de la Montagne a sur ses sujets ? interjeta Boadella.

— Oublies-tu qu'Allah est plus puissant que ton chef ? répliqua El-Hamet... Quant au pouvoir dont tu parles, je n'y crois pas... Depuis que je vis parmi vous, je n'en ai vu aucune preuve... Ce sont là des fables dont on effraie quelques voisins timides...

— Assez ! s'écria tout à coup le cheik dont le visage s'était empourpré subitement, ... sortez tous deux, ... qu'on me laisse !

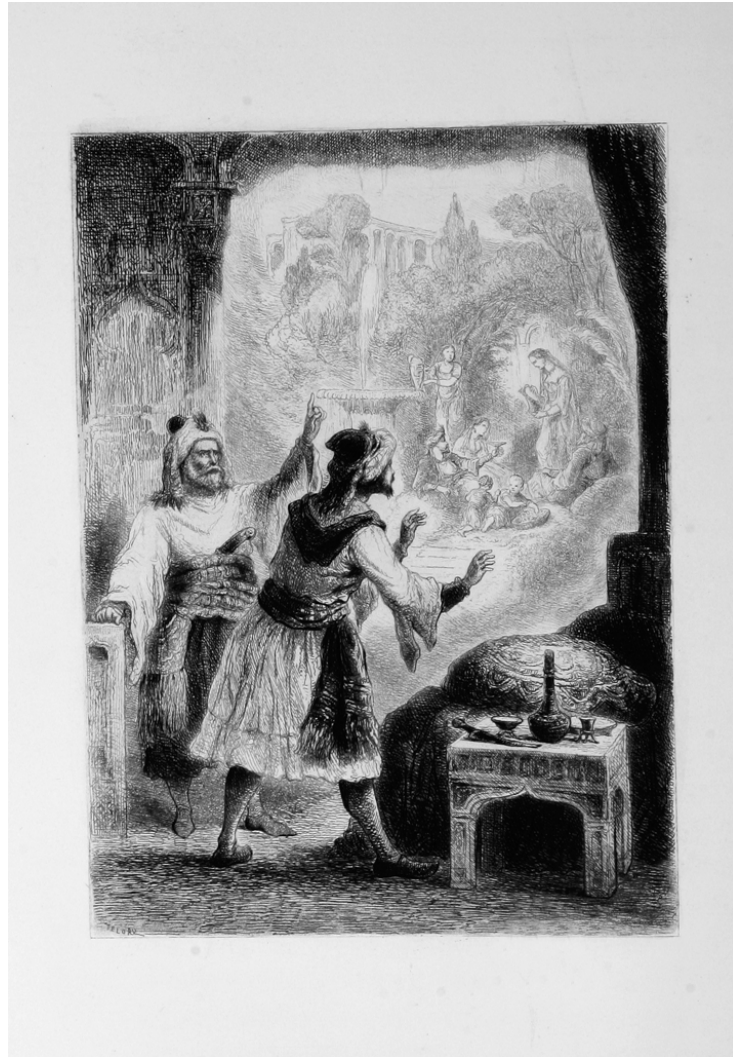
En s'entendant dénier ce pouvoir surnaturel que ses prédécesseurs avaient exercé sur les Ismaéliens, et dont il n'avait pas encore cherché à faire usage, le Vieux de la Montagne s'était senti indigné. Il s'était trouvé blessé dans sa dignité, et il avait voulu se convaincre lui-même qu'il pourrait, quand il en sentirait la nécessité, obtenir de ses sujets cette obéissance et cette soumission aveugle qu'il n'avait pas encore mise à l'épreuve.

Dès que, sur son ordre, le médecin et le conseiller se furent retirés, il se leva ; et, allant soulever une draperie qui cachait aux regards indiscrets une cassette d'or enrichie de pierreries :

— Ici est le secret de cette puissance étrange qu'ont exercée mes prédécesseurs, dit-il.

Puis, ayant fait jouer les ressorts qui, seuls, permettaient d'ouvrir cette cassette, il en tira un flacon et une coupe. Après avoir déposé ces objets sur un coffre d'ébène placé près du divan, il frappa sur un timbre et dit à l'esclave qui se présenta et qui vint se prosterner devant lui :

— Cherche Osman ; qu'il vienne !... Et garde bien la mémoire de ce que je vais t'ordonner... Quand je frapperai un second coup sur ce timbre, tu m'enverras son frère.



L'esclave se releva, et sortit. Un instant après, Osman parut. C'était un jeune Ismaélien que le Vieux de la Montagne avait remarqué et qu'il avait attaché à sa personne. Il était connu de tous pour l'affection qu'il portait à un frère plus jeune que lui, auquel il avait tenu lieu de père après la mort ; de ses parents. Cette affection était telle qu'il eût, sans hésiter, donné sa vie pour éviter, non seulement un péril quelconque, mais une peine à son frère. C'est ce dévouement fraternel, si développé chez lui, qui l'avait fait choisir par le Vieux de la Montagne pour l'épreuve qu'il voulait tenter..

— Mon maître m'a appelé ?... qu'ordonne t-il ? fit Osman, après avoir touché de son front le tapis, qui couvrait le sol.

— Bois ceci ! répondit le chef qui remplit la coupe du breuvage contenu, dans le flacons

Osman obéit, non sans paraître un peu surpris de cet ordre. Quand il eût bu, il regarda son maître comme attendant qu'il lui apprît ce qu'il désirait de lui. Celui-ci, debout près du jeune homme, le considérait en silence. Bientôt les yeux d'Osman s'éclairèrent d'une joie indicible. Peu à peu ses regards se portèrent sur un des côtes de la salle, vers lequel ils : semblaient attirés par une vision enchanteresse ; et il resta comme en extase.

— Quel lieu plein de délices ! murmura-t-il... Le ravissant séjour !... Que ceux qui l'habitent sont heureux !... Quels repas somptueux !... Oh ! la douce musique !...

— Ceci est le séjour des Ismaéliens après leur mort, Osman ;... c'est ainsi que Dieu les récompense de leur obéissance aux ordres de leur chef, dit le Vieux de la Montagne.

— Oh !... je voudrais mourir ! soupira l'Ismaélien, toujours sous le charme.

— Osman, j'ai un ordre à te donner, fit tout à coup le cheik, en l'arrachant brusquement à sa douce vision.

— Ah !... parlez, ... ordonnez, que faut-il faire ? s'écria Osman avec enthousiasme.

— Ton frère m'a offensé !... Il faut tuer ton frère ! ordonna le chef, en lui présentant un poignard.

Hâtons-nous de le dire, ce n'était là qu'une épreuve que tentait le Vieux de la Montagne, et il comptait bien arrêter le bras prêt à frapper. Mais Osman ignorait cette intention ; et, malgré son amour pour son frère, quoique son cœur saignât en recevant cet ordre qui allait atteindre l'être cher pour lequel il eût donné sa vie, il saisit le poignard en disant :

— Le chef l'ordonne... je tuerai mon frère !...

Quelle était donc cette liqueur enivrante qui procurait de pareilles visions, qui, exaltant l'esprit jusqu'au fanatisme, donnait à un frère le triste courage de s'armer contre un frère chéri, et cela pour obéir à son prince ? C'était le *haschich*, dont les chefs des Ismaéliens possédaient seuls le secret alors.

Dès qu'Osman eut pris le poignard, dès qu'il eut témoigné au Vieux de la Montagne qu'il était prêt à lui obéir, celui-ci toucha de nouveau le timbre, et, s'adressant au jeune homme :

— Celui qui va paraître est ce frère que tu dois frapper, reprit-il, prépare-toi.

D'un bond, Osman fut auprès de la portière, de cette portière qui n'avait qu'à être soulevée pour que l'on vît commettre un fratricide. Elle fut soulevée en effet ; et l'assassin fanatisé, levant son poignard, saisit à la gorge celui qui entrait. Mais, après l'avoir regardé pour chercher la place de ce cœur que devait percer son arme, il recula tout à coup.

Ce n'était pas son frère, c'était l'ermite du Pic ! Celui-ci, parvenu enfin sur les terres habitées par les Ismaéliens, avait été saisi par quelques-uns d'entre eux et conduit dans la demeure du chef. Il attendait, ainsi que le frère d'Osman, dans la salle voisine de celle où était le cheik, lorsque voyant lever la portière, il avait échappé à ceux qui l'avaient amené et s'était précipité, devançant la victime qu'on allait introduire

Quand il se sentit pris à la gorge, quand il vit le poignard qui le menaçait, l'ermite ne parut pas troublé ; et, lorsqu'Osmanse fut éloigné de lui, il dit d'une voix calme :

— Tu peux frapper, mécréant, je ne Crains pas la mort !

— Qui es-tu ? toi qui te présentes devant moi sans être appelé ? s'écria le Vieux de la Montagne, revenant enfin de la surprise où l'avait jeté l'entrée de l'ermite.

— Je suis un soldat de la foi chrétienne, répondit celui-ci, et je viens chercher ici le martyre ou le triomphe.

— Que veux-tu dire ?

— J'ai appris que tu tournais les yeux vers nous, et je suis venu...

— Tais-toi, interrompit vivement le Vieux de la Montagne, lui coupant la parole. Puis se tournant vers Osman qui restait immobile, le poignard à la main :

— Va-t'en ! lui ordonna-t-il... va, et épargne ton frère... Je lui accorde son pardon.

Osman entendit cet ordre avec joie ; et il sortit, laissant tomber ce poignard que, malgré les déchirements de son cœur, il n'eût pas hésité à teindre du sang de son frère. Dès que le cheik se vit seul avec l'ermite :

— Parle maintenant, dit-il.

— Je suis venu, reprit l'ermite, pour t'apporter la parole de Dieu et t'éclairer de sa lumière, s'il est vrai, comme on me l'a fait savoir, que tu aies l'intention de devenir chrétien, Je suis venu au-devant du trépas, si l'on m'a trompé. Écoute moi donc, ou prends ma vie... Choisis !

La démarche courageuse de l'ermite, de ce chrétien qui n'avait pas hésité à braver la mort pour le triomphe de sa foi, frappa vivement le chef des

Assassins et mit fin à ses irrésolutions. Il garda le frère Urbain près de lui pendant quelques semaines ; et durant ce temps, celui-ci le catéchisa si bien, que le Vieux de la Montagne, entièrement décidé à abandonner le mahométisme, envoya Boadella en qualité d'ambassadeur auprès du roi de Jérusalem, pour lui offrir son alliance et lui annoncer qu'il était prêt à embrasser le christianisme, s'il voulait le décharger du tribut de deux mille écus qu'il payait aux Templiers.

Et Boadella était parti, sans que El-Hamet ait pu réussir à y mettre obstacle.

CHAPITRE II. — Le Lévrier.

L'époque fixée par le frère Urbain pour le départ de Sybille était arrivée, pendant que se passait ce que nous avons rapporté dans le chapitre précédent. Depuis la veille seulement, Othon était venu rejoindre son écuyer ; car, après avoir appris qu'il se passerait encore quelques semaines avant le moment où il aurait à accomplir la mission dont il était chargé, il avait désiré mettre ce temps à profit. Laissant Guillaume Asselin et ses soldats dans le bourg, il en était parti aussitôt après que l'ermite du Pic l'eut quitté. Il s'était demandé comment il emploierait ce délai. Il ne pouvait aller, comme il l'avait fait si souvent pendant une année, se mêler à quelque combat contre les Sarrasins ; cela l'eût entraîné trop loin, et d'ailleurs sa vie ne lui appartenait pas en cet instant. Il se devait tout entier au service de la jeune princesse, sa parente, qu'il s'était engagé à conduire saine et sauve à Jérusalem. L'idée lui était venue alors de profiter de ce temps pour se rendre au manoir d'Ibelin qu'il n'avait pas revu depuis quatre années, à ce pauvre manoir abandonné où reposaient son père et sa mère. C'est ce qu'il avait fait ; et il était revenu juste à temps pour remplir sa mission.

Il est donc auprès de son écuyer au moment où nous le retrouvons. C'est le matin du jour où doit commencer le voyage de Sybille ; et les hommes de la petite troupe sont occupés à seller les chevaux pour se mettre en route, tandis que leur jeune chef est en train de donner ses instructions à Guillaume Asselin.

— Écoute, mon fidèle, lui dit-il, et retiens bien ce que je vais te dire ;... car il est temps que je t'instruise du motif pour lequel je t'ai fait attendre en ce lieu pendant si longtemps... Nous allons accompagner jusqu'à Jérusalem

et protéger contre toute attaque, durant ce voyage, la fille du roi Amaury et de la reine déchue, Agnès de Courtenay.

— Votre cousine ! fit l'écuyer avec une exclamation de surprise.

— Tais-toi, par le ciel, tais-toi, Guillaume ! s'écria Othon vivement.

Mais le brave Asselin, pour la première fois, transgressa l'ordre de son maître.

— Me taire !... non !... non ! c'est impossible ;... me taire ! quand je vois le fils de dame Yolande se faire le serviteur de la petite-fille de Josselyn !

— Ah ! que l'on voit bien que tu as passé ta vie au service de ma famille ! reprit le jeune chevalier... Comment ? toi aussi, tu as conservé le souvenir de cette haine ?

Puis il ajouta aussitôt, coupant la parole à Guillaume Asselin qui allait répondre :

— Oublie-la, Guillaume, ou cesse de me servir ; car chez moi cette haine est morte et remplacée par une affection sincère.

— Oublier cette haine que j'ai apprise presque en naissant, au manoir de votre père !... Est-il possible que le ciel m'ait réservé la surprise d'entendre ces mots sortir de votre bouche ?... Je me tais, ... je me tais, ... j'obéirai !... continua-t-il tout à coup, voyant son maître près de s'irriter... J'obéirai ; car vous quitter encore après vous avoir retrouvé, ... je ne le pourrais plus !... Je ne demande pas d'où vient un pareil changement ;... non, non, je ne le demande pas... Mais, par le Christ !... j'étais loin de m'attendre avoir jamais une chose aussi étrange.

— Cela est ainsi, Guillaume... Tâche donc d'avoir désormais les mêmes sentiments que moi à cet égard... Et maintenant, écoute mes ordres et exécute-les fidèlement, comme toujours.

Othon donna alors à son écuyer les instructions suivantes :

— Lorsque nous serons arrivés au pic d'Édesse où se trouve la princesse, je resterai au pied du roc. Seul, tu monteras au château et te présenteras devant elle. Tu la préviendras que la petite troupe qui doit l'accompagner est à ses ordres et l'attend sur le chemin. C'est le frère Urbain qui t'envoie, retiens bien ceci. Toi seul est chargé par lui de cette mission, toi seul conduiras la troupe. Quant à moi, je marcherai confondu parmi nos soldats, et comme eux prêt à t'assister au besoin... Je ne lèverai en aucun cas ma visière et je serai muet comme la tombe... Ne m'adresse donc jamais la parole en sa présence, tu n'obtiendrais pas de réponse... Je veux qu'elle ne

voie pas mon visage et qu'elle n'entende pas ma voix... Il le faut ! termina-t-il, en étouffant un soupir.

Guillaume Asselin promit d'exécuter en tous points ces instructions et il s'inclina devant son maître sans faire de nouvelles objections. Pourtant il ne s'expliquait pas bien pourquoi il fallait prendre toutes ces précautions. Il se demandait où était la nécessité de cacher son visage et de ne pas faire entendre sa voix devant une personne que l'on ne connaissait pas, que l'on n'avait jamais vue. — On se rappelle qu'il ignorait en quel lieu Othon avait vécu pendant les trois années qu'il avait passées loin de lui. — Le pauvre écuyer paraissait tout confondu et son visage offrait un curieux aspect. On y lisait à la fois une expression de soumission à son maître et de révolte contre lui-même.

— Certainement, se disait-il tout bas, mon maître a le droit de m'ordonner de servir de chevalier à cette princesse ; mais ma conscience n'a-t-elle pas celui de se révolter ?... Que dirait la noble dame Yolande, dont j'ai été le page dans ma jeunesse, si elle me voyait remplir cet office auprès de la petite-fille du lâche Josselyn ?

Après avoir fait à son écuyer ces recommandations, le jeune chevalier lui donna l'ordre de faire monter ses hommes à cheval, et, quelques instants après, la petite troupe se mit en marche et se dirigea vers le pic d'Édesse.

Othon la laissa passer devant lui ; puis il prit à sa suite la place qu'il devait occuper pendant tout le voyage. Il avait eu soin de baisser la visière de son casque, cette visière qu'il ne devait plus lever maintenant que lorsqu'il serait seul et loin des yeux de Sybille. Ce n'était plus seulement la crainte d'être reconnu par la jeune fille et d'être forcé de lui apprendre son nom, qui lui commandait cette précaution. L'ermite, la dernière fois que le jeune homme l'avait vu, lui avait dit en le quittant :

— Surtout, mon fils, songe que tu dois rester toujours un inconnu pour la princesse ; et, quoi qu'il arrive, quoi que tu entendes, rappelle-toi que tu as fait le serment solennel d'étouffer désormais en toi tout autre sentiment que l'amour de notre sainte patrie. N'oublie jamais enfin que tu as engagé à cela ta vie éternelle ; que Dieu châtie sévèrement les parjures après leur mort, et que, pendant leur vie, les hommes les méprisent comme des lâches et des foi-mentie !

Voici ce qui avait motivé ces paroles du frère Urbain. Pendant les huit jours qu'il avait passés au pic d'Édesse, auprès de Sybille, celle-ci, en rappelant au milieu de sa douleur les vertus de sa mère, n'avait pas oublié

de faire valoir aux yeux du moine le renoncement à la haine de famille fait par elle quelque temps avant sa mort. Il avait appris ainsi que, à la prière d'Agnès, Sybille avait fait la promesse de rechercher Othon d'Ibelin et de mettre fin au désaccord existant depuis si longtemps entre les deux branches d'un même arbre. Lui qui savait que les deux jeunes gens n'étaient plus étrangers l'un à l'autre, lui qui connaissait leur amitié réciproque, il avait pensé aussitôt que, la barrière qui séparait ces deux parents se trouvant brisée, ils pourraient bien songer à cimenter ce rapprochement par une alliance. Or, d'après son sentiment, Sybille devait rester libre de tout engagement à cet égard, car son union avec quelque prince ou quelque haut seigneur de l'Occident pouvait devenir un puissant élément de salut pour le royaume chrétien d'Orient. Il tenait donc beaucoup à ce qu'Othon cachât ses traits et jusqu'au son de sa voix à Sybille ; car il craignait que la jeune fille, venant à reconnaître en lui ce jeune défenseur de sa mère pour lequel elle avait conservé une vive amitié, ne parvînt à obtenir de lui, soit par la prière, soit par le secours du hasard, le secret de sa naissance. Voilà pourquoi il lui avait rappelé avec tant de force toute la solennité de son serment ; car ce serment devenait une nouvelle barrière mise entre eux, au cas où celle que la haine y avait jetée se trouverait levée tout à coup.

Pendant que la petite troupe d'Othon s'avavançait vers le pic d'Édesse, Sybille, de son côté, se préparait au départ.

La pauvre princesse, durant ces deux mois environ qu'elle avait consacrés à pleurer sa mère, avait vu l'ennui venir s'ajouter à son chagrin. Sa jeune suivante était sa seule compagnie. Aïxa, née parmi les infidèles, avait été conduite à Jérusalem au milieu d'un groupe de prisonniers que les Templiersy ramenaient à leur suite, après avoir fait le sac d'une ville prise aux Sarrasins. La princesse Sybille, enfant elle même alors, avait aperçu la petite prisonnière au moment où le cortège des chevaliers victorieux passait sous les fenêtres du palais du roi, son père. Intéressée par l'air malheureux de l'enfant arabe, elle avait prié sa mère de la faire acheter aux Templiers, et Agnès avait souscrit à son désir. Sybille, en reconnaissant l'infirmité d'Aïxa, avait senti grandir son intérêt pour elle ; elle l'avait gardée près de sa personne et en avait fait une chrétienne. C'est ainsi que la jeune suivante s'était trouvée placée auprès de la princesse qui s'était vivement attachée à elle. Quant à Aïxa, la reconnaissance lui avait mis au cœur le dévouement d'un chien pour celle à laquelle elle devait tant. Sans doute Aïxa employait tous ses efforts à combler le vide qui s'était fait autour de sa maîtresse ;

mais quelle distraction à son chagrin Sybille pouvait-elle trouver dans la société de la pauvre fille avec laquelle elle n'avait que des conversations sans écho ? Certainement, elle s'était habituée à comprendre mieux que personne le langage muet de sa suivante ; mais elle souffrait de n'entendre jamais résonner à son oreille que sa propre voix. Et elle avait trop le sentiment de sa dignité pour aller chercher auprès de ses autres serviteurs le plaisir d'une conversation partagée.

L'ennui, comme on le pense bien, n'avait pas tardé à naître pour elle de cette situation. Aussi, lorsque Guillaume Asselin se présenta pour lui annoncer que, envoyé par le frère Urbain, il venait se mettre à ses ordres afin de la conduire à Jérusalem, le premier sentiment qu'elle éprouva fut-il un sentiment de joie. Elle allait donc enfin quitter ce château où elle était restée si longtemps enfermée avec sa douleur, ce château dont les dernières semaines lui avaient fait plus que jamais redouter la solitude ! Mais lorsque, après qu'elle eut ordonné à l'écuyer de se tenir prêt au départ pour le lendemain matin, celui-ci se fut retiré pour rejoindre Othon au pied du pic, Sybille sentit peu à peu sa joie faire place à une pensée pénible. Dans cette demeure, qu'elle se préparait à quitter avec tant d'empressement, elle laissait la tombe de sa mère, cette tombe que, depuis deux mois, elle visitait chaque jour et dont elle allait s'éloigner pour jamais ! Une inquiétude subite s'empara de son esprit... Qui sait ?... Cette forteresse qu'elle abandonne peut devenir, après son départ, la proie des infidèles ; et le dernier asile de la pauvre reine déchu sera profané peut-être !... Troublée par cette pensée, tout entière au souvenir de sa mère, Sybille passa dans la tristesse la soirée qui précéda son départ. Et le lendemain, lorsqu'elle sortit du château pour aller retrouver au pied du pic l'escorte qui l'y attendait, ses yeux étaient humides encore des larmes qu'elle avait versées.

C'était un triste cortège que celui qui descendait la rampe du pic d'Édesse à la suite de la jeune princesse ce matin-là ; et l'on n'eût pas dit, certes, en le voyant, que c'était ce départ dont l'annonce avait été accueillie la veille avec tant de joie qui s'effectuait alors. Aïxa marchait à côté de sa maîtresse, ne la quittant pas des yeux et laissant se refléter sur son visage tous les sentiments pénibles que celle-ci éprouvait elle-même. Les autres serviteurs venaient ensuite, ces serviteurs dévoués qui étaient restés fidèles à la reine Agnès dans son malheur, et qui, pendant quatre années, avaient vécu près d'elle. Ils suivaient, tenant la tête basse, muets et consternés, cette jeune princesse qu'ils avaient servie depuis son enfance et qu'ils allaient

quitter tout à l'heure. Ils l'accompagnaient seulement jusqu'à ce qu'on fût arrivé au milieu des possessions chrétiennes. Là, ils devaient se séparer de leur jeune maîtresse. Ils savaient qu'il ne leur était pas permis de la suivre jusqu'à Jérusalem, et qu'ils ne pouvaient rentrer avec elle dans ce palais du roi qu'ils avaient abandonné d'eux-mêmes par dévouement à la reine déchuë. Et leur tristesse augmentait à chaque pas qui les rapprochait du moment de cette séparation. Seul, dans tout ce cortège qui s'avavançait à la suite de Sybille, un beau lévrier, qu'un des serviteurs tenait en laisse, ne partageait pas l'abattement général et donnait des signes bruyants de la joie que lui causait le départ. Il jappait et gambadait sans cesse, témoignant par là du plaisir qu'il éprouvait à se mettre en route. Ce lévrier, tout jeune encore, avait été laissé au pic d'Édesse par les gens du prince d'Antioche. Il avait bien souvent servi de distraction à Sybille à laquelle il s'était tout d'abord attaché ainsi qu'à Othon ; car l'un et l'autre lui avaient les premiers prodigué leurs caresses. De tous ceux qu'avait affligés la disparition du jeune homme, Oswald, c'est ainsi que s'appelait le lévrier, n'avait pas été le moins affecté. Il avait dès lors reporté sur sa maîtresse tout son attachement. Il la suivait partout, ne la quittait plus, et partageait avec Aïxa les faveurs de la princesse.

Cependant on était arrivé au bas du pic, et Guillaume Asselin avait fait ranger sa petite troupe pour recevoir Sybille. Othon, caché au milieu de ses hommes d'armes, tressaillit en apercevant cette parente qu'il affectionnait et qu'il n'avait pas vue depuis un an. Emporté par la violence du sentiment qu'il éprouva alors, il fit un mouvement comme pour se précipiter vers elle ; mais il le réprima aussitôt. En ce moment la suite de la princesse passait devant les rangs des soldats ; Oswald s'arrêta tout à coup. Il leva le nez, aspira fortement et tira brusquement sur la chaîne d'argent qui le retenait captif, comme s'il eût voulu courir à la recherche d'une piste qu'il venait de découvrir. Mais l'homme qui le tenait en laisse, résistant à ses efforts, l'entraîna bientôt ; et Othon, absorbé par les pensées que la vue de Sybille avait éveillées en lui, ne remarqua pas ce mouvement du chien.

Quelques instants après, le cortège se mit en route. Guillaume Asselin avait détaché de sa troupe quelques hommes qui formaient l'avant-garde. Sybille, et Aïxa qu'elle avait voulu garder près d'elle, montées sur leurs haquenées, venaient après, suivies par les autres serviteurs. Le gros des soldats, parmi lesquels se trouvait Othon, fermait la marche. Quant à Guillaume Asselin, il se tenait auprès de Sybille, marchant sur le même

rang qu'elle, de façon à se trouver à portée de recevoir ses ordres ; mais assez loin pourtant pour qu'elle ne fût pas tentée de lui adresser la parole sans un besoin absolu. Si cependant la princesse, lui faisant signe d'approcher, lui adressait une question, il accourait aussitôt et répondait avec courtoisie. Mais, sa réponse faite, il se hâtait de s'éloigner, pour dissimuler l'espèce d'indignation qu'eussent pu trahir ses yeux. Il était évident que l'ex-page de dame Yolande souffrait intérieurement, et qu'il croyait manquer à la mémoire de ses anciens maîtres en remplissant auprès de la petite-fille de Josselyn le rôle qu'il jouait en ce moment.

Vers le milieu du jour on était arrivé au sein des possessions chrétiennes ; et c'était là que les serviteurs de Sybille devaient prendre congé d'elle. A l'entrée d'un ravin où l'on s'était arrêté, l'écuyer avait fait dresser une tente afin d'abriter la princesse contre les ardeurs du soleil ; puis il était descendu dans le ravin avec sa petite troupe, pour laisser Sybille libre de faire ses derniers adieux à ses serviteurs. En agissant ainsi, il exécutait les ordres d'Othon qui, bien que caché à tous les yeux, dirigeait en tout son écuyer. Celui-ci allait recevoir les instructions de son maître, en feignant de surveiller son arrière-garde.

Depuis longtemps déjà Sybille était avec ses serviteurs auxquels elle avait distribué tout l'or dont elle pouvait disposer. Elle n'avait pu rester insensible à l'expression de la douleur que leur faisait éprouver la nécessité où ils se trouvaient de se séparer d'elle ; et son émotion lui faisait oublier l'heure. Déjà, à plusieurs reprises, Guillaume Asselin avait fait observer à Othon que, si on ne mettait un terme à ces adieux, il deviendrait impossible d'arriver avant la fin du jour à la ville la plus proche, où l'on devait passer la nuit. Cette ville était encore distante de plusieurs lieues de l'endroit où l'on se trouvait.

— Attends, attends encore, avait répondu Othon. La princesse doit quelques ménagements à ces gens qui se sont dévoués pour sa mère ; elle ne peut les congédier brusquement... Ce ne sont pas des serviteurs ordinaires.

Mais enfin, jugeant lui-même qu'un tel retard pourrait devenir funeste à Sybille en la forçant à faire route pendant la nuit, il avait donné ordre à Guillaume de l'aller prévenir qu'il était temps de repartir. L'écuyer était venu alors avertir la princesse ; mais ses gens éplorés avaient sollicité un délai qu'elle n'avait pu leur refuser, et ceci s'était renouvelé à plusieurs fois. Sybille était en larmes ; dans l'expression de leurs regrets, les serviteurs lui avaient parlé de sa mère, et, par là, avaient ravivé sa douleur.

Désespérant d'obtenir par ses instances la fin de cette scène, Guillaume Asselin s'était décidé à la faire cesser brusquement. Saisissant résolument la main de la princesse, il l'avait entraînée hors de la tente, laissant les serviteurs en proie à toute la violence de leur désespoir.



Aïxa, la seule que Sybille eût conservée de toute sa suite, avait pris les devants avec Oswald auquel elle avait rendu la liberté. Cependant la princesse avait séché ses larmes et l'on s'était remis en route. Le chien, heureux de ne plus sentir sa chaîne, avait fait tout d'abord un usage immodéré de cette liberté que l'on venait de lui rendre. Il était parti comme un trait, devançant le cortège de sa maîtresse, — cortège qui se trouvait bien diminué alors, — revenant sur ses pas lorsqu'il s'en croyait trop éloigné, et repartant de nouveau dès qu'il le voyait se rapprocher de lui. A mesure que l'on avançait sur cette route qui la conduisait à Jérusalem, Sybille retrouvait d'anciens souvenirs. Elle reconnaissait tous les chemins par lesquels elle passait ; elle les avait déjà suivis, en sens inverse, quatre ans auparavant.

L'aspect de ces lieux lui rappelait le voyage qu'elle avait fait avec sa pauvre mère, alors qu'elle gagnait la terre d'exil ; et sa pensée se reportait naturellement vers ce jeune homme qu'elle avait vu si noble et si grand sur le Calvaire, lorsqu'il était venu offrir son appui à la reine déchuée. Elle retrouvait dans son cœur tous les sentiments qu'elle avait éprouvés alors ; elle y retrouvait cette reconnaissance qu'il lui avait inspirée d'abord, et cette amitié si vive que sa noble conduite et ses sentiments élevés lui avaient méritée plus tard. Et la pensée d'Othon reprenait à chaque pas plus de force en son esprit.

— Reconnais-tu cet endroit, Aïxa ? disait-elle à sa suivante qui chevauchait à ses côtés ;... c'est là qu'Othon, nous croyant menacées par des Sarrasins que l'on apercevait au loin, se préparait à combattre et à donner sa vie pour nous ; car le pauvre jeune homme ne pouvait que trouver la mort en luttant contre tant d'ennemis.

Et Aïxa faisait des signes affirmatifs. Elle levait les yeux et les bras au ciel pour témoigner de l'estime qu'elle avait pour ce jeune défenseur de la reine, si noble et si courageux. Et Sybille la comprenait ; car elle avait bien souvent parlé d'Othon à sa suivante, et, dans ces occasions-là, les réponses muettes de la pauvre fille lui avaient toujours paru intelligibles. Plus loin, c'était un autre souvenir qui surgissait tout à coup.

— Ici, te souviens-tu ? reprenait-elle. Nous montions ce chemin ardu et rocailleux que nous descendons aujourd'hui ;... ma pauvre mère était effrayée, sa monture butait à chaque pas. Othon est descendu de cheval, et, avec les soins et les attentions d'un fils, il a pris la haquenée par la bride et a conduit ainsi ma mère au haut du chemin, pour lui éviter une chute.

Et Aïxa se souvenait toujours. Puis, insensiblement, les idées de Sybille prirent une autre direction.

— Pourquoi avons-nous tant insisté pour savoir son nom ? fit-elle tout à coup. Sans cela, il serait resté près de nous, ainsi que l'ermite ; car celui-ci ne s'est éloigné que parce qu'Othon était parti, j'en suis sûre.

Aïxa fit un signe de tête qui prouvait qu'elle avait la même opinion que sa maîtresse à cet égard.

— N'est-ce pas ?... c'est aussi ta pensée. Le frère Urbain le connaissait, ... il nous l'a dit ; mais il a refusé de trahir le secret de son jeune ami. Il a mieux aimé nous quitter aussi !... Ah ! si ma mère n'avait pas voulu forcer Othon à se nommer, ils seraient encore là tous deux. Ce seraient eux qui

nous conduiraient en ce moment, à la place de cette escorte de gens que je ne connais pas ; et je rentrerais à Jérusalem comme j'en suis partie.

Puis, presque aussitôt, elle reprit :

— Mais pourquoi tenait-il tant à cacher son nom ?... Quel intérêt pouvait-il avoir à nous faire un mystère de sa naissance ?... Qu'est-ce que cela signifie ?... Toutes les fois que je pense à lui, je ne puis m'empêcher de me rappeler ce que m'a dit ma mère qui, dans le trouble de son esprit malade, le confondait avec ce parent que je ne connais pas et dont elle regrettait tant l'absence à ses derniers moments... Cet héritier d'Ibelin s'appelle Othon, ... comme lui... Si c'était réellement ?... Oh ! non, non, c'est impossible, ... trop de haine nous séparait les uns des autres... Oh ! je le saurai bien ; car cette promesse que j'ai faite à ma mère, je la tiendrai, ... je veux la tenir ; et, dès que je serai à Jérusalem, ... je ferai chercher cet Othon d'Ibelin... Il faudra bien qu'on le trouve !

Sybille cessa de parler ; et, comme ce qu'elle venait de dire s'était adressé à elle-même plutôt qu'à Aïxa, celle-ci ne se crut pas obligée de formuler par gestes une réponse. Qu'eût-elle répondu d'ailleurs ? Sybille demeura pendant quelques instants silencieuse ; puis reprenant brusquement la parole, comme si elle eût été entraînée par la force de ses pensées : — Mais cet Othon que je connais, celui qui nous a donné tant de preuves de dévouement, qu'est-il devenu ? s'écria-telle... où peut-il être maintenant ?

Aïxa faisait comprendre à sa maîtresse que, comme elle, elle l'ignorait et voudrait bien le savoir, lorsque Oswald fit entendre tout à coup des jappements prolongés et des hurlements de joie qui attirèrent l'attention de Sybille et de sa suivante. Elles tournèrent aussitôt les yeux vers l'endroit d'où partaient ces cris joyeux du chien ; et, après avoir cherché un instant, elles aperçurent Oswald au milieu du groupe de l'arrière-garde, sautant après un des soldats, agitant la queue et faisant des efforts pour s'élancer sur le cheval du cavalier, afin de porter à celui-ci ses caresses. Voici ce qui s'était passé. Après avoir donné tout son essor à la joie qu'il éprouvait de se voir libre, Oswald, un peu fatigué de l'abus qu'il avait fait de sa liberté, s'était calmé peu à peu, et avait fini par se contenter de marcher paisiblement à côté de sa maîtresse. Mais ayant aperçu une source sur le bord du chemin, il s'y était désaltéré, et s'était trouvé ainsi laissé un peu en arrière. Comme il revenait en courant reprendre sa place à côté du cheval de la princesse, il avait passé auprès des soldats de l'arrière garde. Il s'était arrêté alors brusquement ; et, levant le nez, il avait retrouvé cette même

piste qu'il avait éventée le matin et que son conducteur l'avait alors empêché de suivre. Il s'était aussitôt élancé à travers les chevaux et avait bientôt reconnu Othon au milieu des soldats. C'est en vain que le chevalier, craignant d'être trahi par les preuves d'affection que lui donnait l'animal, cherchait à l'éloigner ; il ne voulait pas le faire trop brutalement et Oswald persistait dans ses démonstrations d'amitié.

Sybille et Aïxa étaient également surprises de ce qu'elles voyaient. Oswald était, de sa nature, fort peu caressant pour les gens qu'il ne connaissait pas.

— C'est extraordinaire, fit la princesse, qu'a donc Oswald ? D'où vient sa joie ?... Comment se fait-il qu'il caresse ainsi ce soldat ?

Aïxa faisait de son côté des gestes d'étonnement. Sybille ajouta presque aussitôt :

— Mais je n'avais pas remarqué... L'armure de cet homme d'armes est différente de celle des autres soldats... Elle annonce un rang plus élevé.

Se tournant alors vivement vers Guillaume Asselin, elle lui fit signe d'approcher.

— Quel est ce guerrier que mon chien caresse en ce moment ? lui demanda-t-elle. Ce n'est pas un des hommes de votre troupe ?

— En effet, noble princesse, répondit l'écuyer. C'est un chevalier qui se rend à Jérusalem et qui, pour faire la route en société, a pris rang parmi mes soldats.

— C'est étrange, fit Sybille comme se parlant à elle-même... un chevalier... confondu au milieu des hommes d'armes... et Oswald semble le reconnaître... Cela n'est pas ordinaire...

Une idée subite traversa son esprit. Elle était encore sous l'impression des souvenirs qu'elle venait d'évoquer.

— Si c'était Othon ! pensa-t-elle. Puis, s'adressant de nouveau à Guillaume Asselin :

— Sire écuyer, lui dit-elle, engagez, je vous prie, de notre part ce chevalier à chevaucher en notre compagnie. Il n'est pas à sa place parmi ces soldats.

— Princesse, répartit Guillaume, j'ai le regret de ne pouvoir me conformer à vos ordres en cela. Ce chevalier accomplit un vœu en ce moment. Il s'est engagé, j'ignore pour quelle cause, — et en parlant ainsi Guillaume ne mentait pas, — à ne pas lever la visière de son casque et à n'adresser la parole à qui que ce soit, avant d'être arrivé aux portes de la

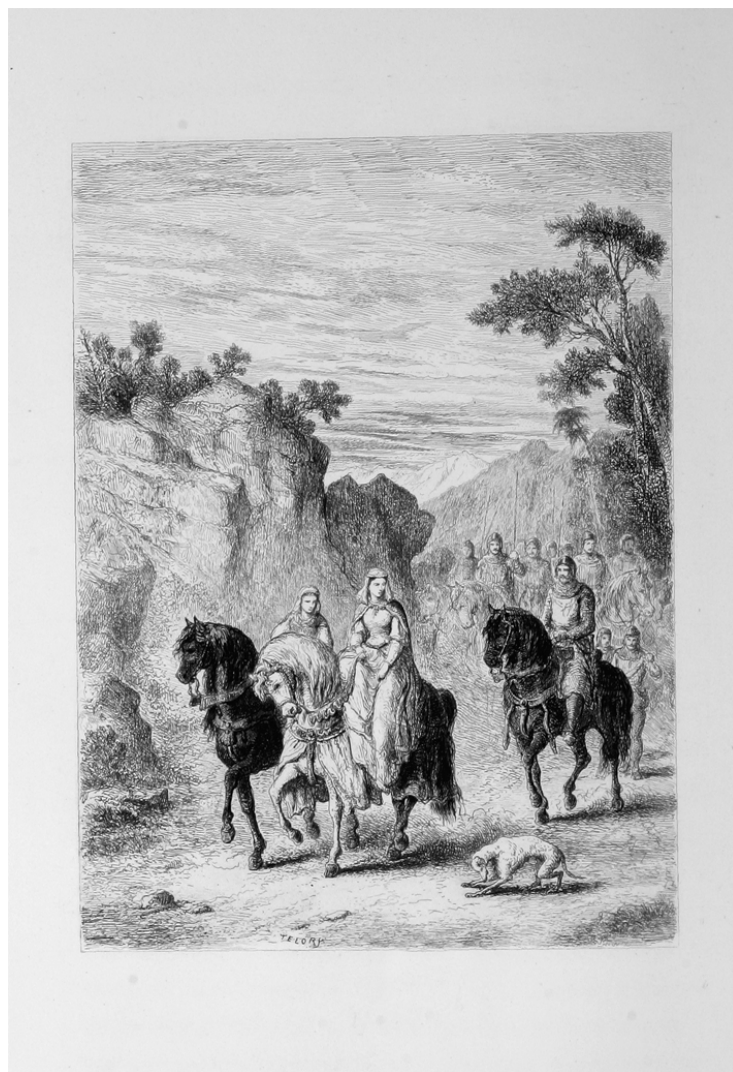
ville qui renferme le Saint-Sépulcre. Or, vous le savez, princesse, c'est se rendre coupable envers Dieu que d'engager un chrétien à manquer à son serment.

Un tel serment était trop dans les mœurs de l'époque pour que Sybille s'en étonnât. Elle n'insista donc pas.

— Mais, au moins, le connaissez-vous ?... Savez-vous qui il est ? ajouta-t-elle avec une certaine impatience.

— Je... je l'ignore, princesse, balbutia Guillaume qui se hâta de s'éloigner de Sybille après cette réponse, afin de dissimuler son trouble.

Le pauvre écuyer était tout honteux d'avoir forcément renié son maître. Il était tout honteux d'avoir été contraint par la nécessité à ce mensonge ; et il se promettait bien d'aller en décharger sa conscience au confessionnal, aussitôt qu'il serait arrivé dans la ville sainte. Cependant Othon était parvenu à renvoyer le lévrier qui était revenu auprès de sa maîtresse, allongeant le cou et portant bas l'oreille. Le bon animal paraissait tout peiné de n'avoir pu obtenir une caresse de celui qu'il venait de reconnaître, après une année d'absence et malgré le fer dont il était couvert. Et Othon, de son côté, bien que satisfait d'avoir échappé au danger qui menaçait son incognito, souffrait en lui-même de n'avoir pu donner la moindre preuve de sympathie à un ami si fidèle.



En voyant l'air contrit d'Oswald, Sybille, prenant le chagrin pour de la honte, pensa que son lévrier s'était trompé, qu'il avait reconnu enfin son erreur, et qu'il se sentait humilié de s'être trouvé en défaut à ce point ; de prendre un étranger pour un ancien ami ; Elle fut confirmée dans cette opinion par la mine piteuse du chien, qui, lorsqu'elle l'appela, Vint à elle en rampant comme s'il se fût trouvé en fauté, et ne prit pas l'apparence joyeuse qu'il avait toujours en approchant d'elle. Sybille éloigna donc bientôt de son esprit la pensée que le chevalier qui marchait dans les rangs des soldats pouvait être Othon.

— Allons, dit-elle à Aïxa, ce n'est pas lui... un moment je l'ai cru..

Cependant, la route se continuait. Le jour commençait à pencher alors- vers son déclin, et l'on n'était plus très éloigné déjà, de là Ville où l'on

devait passer la nuit. Plus on s'avancait vers cette ville, plus la campagne était accidentée. On y reconnaissait partout l'approche des montagnes. La route serpentait à travers de gros blocs de pierre rocheuse, qui, se dressant devant elle, l'avait forcée à se contourner. Ici, c'était un ravin, plus loin une butte aride à côté de laquelle se déroulait tout à coup une riche vallée. La marche des cavaliers devenait alors d'autant moins facile que la clarté du jour devenait plus douteuse, et que, à chaque instant, les pieds des chevaux pouvaient butter contre les aspérités du chemin ou glisser sur un terrain rocailleux. Malgré ces difficultés de la route, on s'était assez bien tiré d'affaire jusque-là ; et aucun accident n'était venu troubler nos voyageurs. On n'avait plus qu'à descendre un chemin creux, du haut duquel on apercevait la ville, et l'on était arrivé au terme du voyage pour ce jour là. La pente de ce chemin était assez rapide, et le roc formait le fond du sol sur lequel il y fallait marcher.

Sybille, quoique d'un caractère énergique et décidé, hésita tout à coup, au moment de s'engager dans cette voie dangereuse. Voyant cette hésitation, Guillaume, sur un signe de son maître, descendit de cheval et vint prendre par la bride la monture de la princesse. Mais cette précaution ne parut pas suffisante à celle-ci. Elle craignait que, malgré l'appui que lui offrait la main de l'écuyer, sa haquenée ne vînt à s'abattre. Aïxa, elle, partageant la crainte de sa maîtresse, avait lestement sauté à terre. Elle préférait descendre ainsi cette côte, où son pied léger serait plus sûr que le pied ferré de la bête qu'elle montait. Sybille voulut l'imiter ; Guillaume Asselin alors présenta à la princesse son bras couvert de mailles, afin qu'elle s'appuyât dessus en descendant de cheval. A ce moment, Oswald, voyant sa maîtresse mettre pied à terre, se précipita vers elle pour la caresser. Mais la vivacité avec laquelle il s'élança lui fit heurter les jambes de l'écuyer qui chancela, et, dans ce mouvement, déranger son bras. La main de Sybille, qui s'y appuyait en cet instant, glissa tout à coup sur l'acier des mailles ; et la princesse, perdant l'équilibre, vint toucher le sol en trébuchant et faillit tomber. Pendant que ceci se passait, Aïxa était allée remettre sa haquenée à l'un des soldats de l'arrière-garde. Othon, qui ne quittait pas Sybille des yeux et qui suivait tous ses mouvements, la voyant près de choir, en fut effrayé. S'oubliant alors, et d'ailleurs ne remarquant pas qu'Aïxa était tout près de lui, il laissa échapper un cri d'indignation contre son écuyer.

— Parle ciel !... le maladroit ! s'écria-t-il.

C'était la seconde fois depuis le matin, que, par le fait du lévrier, la présence d'Othon avait failli être reconnue ; car Aïxa, en entendant ce cri, releva subitement la tête. Il lui sembla reconnaître cette voix qu'elle avait si souvent entendue autrefois ; et elle porta vivement les yeux sur le chevalier inconnu. Puis, s'éloignant aussitôt, elle alla précipitamment rejoindre sa maîtresse. Cependant elle ne lui fit aucun signe alors pour lui communiquer la découverte qu'elle croyait avoir faite. Ce ne fut qu'après être arrivée au gîte que l'on avait choisi pour la nuit, et lorsqu'elle se vit seule avec la princesse dans l'appartement où celle-ci s'était retirée, que la muette chercha à apprendre à Sybille ce qui venait de se passer. Elle eut beaucoup de peine à se faire comprendre ; mais enfin, après s'être dépitée plusieurs fois, après avoir employé toutes les ressources de la mimique, elle y parvint.

— Que dis-tu ? fit Sybille... Il a parlé ?

Aïxa affirma de la tête.

— Et tu as cru reconnaître sa voix ?

Même affirmation d'Aïxa.

— C'est bien extraordinaire, reprit Sybille, après avoir réfléchi un moment. Puis, presque aussitôt, elle ajouta : — Mais je me souviens, en m'annonçant l'envoi de cette escorte, l'ermite m'avait dit qu'elle serait commandée par un chevalier qui voulait rester inconnu... Pourquoi ce mystère ?... A partir de ce moment, je ne cesserai d'observer ce chevalier, ... et il faudra bien que je découvre qui il est.

Mais le lendemain, quand on se remit en route, elle le chercha vainement des yeux. Othon n'était plus parmi les soldats de l'arrière-garde ; il suivait sa troupe à distance, se tenant assez éloigné d'elle pour être hors de la vue de Sybille, mais assez près pourtant pour pouvoir la rejoindre aussitôt et l'assister en cas d'attaque.

CHAPITRE III. — L'Embuscade.

Pendant quelques jours encore, après le départ de Boadella, cet ambassadeur qui cheminait alors sur la route de Jérusalem portant des propositions d'alliance au roi Amaury, l'ermite du Pic était resté auprès du Vieux de la Montagne. Depuis le moment où il s'était présenté à l'improviste, ainsi que nous l'avons vu, devant le chef des Ismaéliens, il

était demeuré caché à tous les yeux dans le palais du cheik. Celui-ci, ne voulant pas que son peuple eût connaissance de ses projets avant l'instant où il lui plairait de l'en instruire, avait désiré que la présence de l'ermite fût ignorée de tous. Dans ce but, il avait ordonné aux hommes qui s'étaient emparés du chrétien de ne parler à qui que ce soit de leur capture ; puis il avait fait renfermer son captif dans la partie la plus reculée de son palais. J'aurais dû dire son hôte ; car le Vieux de la Montagne traitait le frère Urbain plutôt comme un visiteur que comme un prisonnier. Il avait placé auprès de lui, pour le servir et lui obéir en tout, ce même Osman qui avait levé le poignard sur sa tête et l'avait saisi à la gorge à son entrée dans la salle où il était apparu tout à coup. Et ce jeune homme, reconnaissant sans doute de ce que l'arrivée subite du saint homme avait, en changeant le cours de la colère du cheik, détourné de son frère le bras fratricide prêt à le frapper, remplissait auprès de lui cet office avec tout le dévouement et les égards possibles. Au reste, on le sait, l'ermite était des moins difficiles à satisfaire ; et sa frugalité, cette vertu si fort estimée des Arabes, n'avait pas peu contribué à lui gagner la confiance du Vieux de la Montagne qui venait chaque jour le visiter et passait avec lui des heures entières, écoutant avidement sa parole entraînante.

C'est ainsi, c'est à la suite de ces entretiens journaliers, pendant lesquels le frère Urbain le catéchisait de son mieux, que le chef arabe s'était enfin décidé à envoyer Boadella à Jérusalem, pour y traiter de sa conversion et de celle de ses sujets. Cette décision étant prise et l'ambassadeur étant parti, l'ermite, heureux du succès obtenu et jugeant son œuvre assez avancée pour que sa présence ne fût plus nécessaire auprès de son néophyte, ou au moins de celui qui allait le devenir aussitôt qu'il aurait reçu le baptême, l'ermite, disons-nous, avait pensé à se retirer. Il avait parlé de ses intentions de départ au cheik qui venait le visiter aussi souvent qu'il le faisait auparavant, et lui adressait de nombreuses questions sur les articles de foi, montrant par là qu'il avait à cœur de compléter son éducation religieuse.

— Ne parle pas de départ, avait répondu vivement le chef arabe, dès les premiers mots de l'ermite ; celui qui porte la lumière ne doit pas l'éteindre brusquement et laisser tout à coup dans l'obscurité ceux qu'il a éclairés un moment... Tu resteras près de moi, il le faut... Je le veux !

Sans doute le frère Urbain était enchanté de l'ardeur de son catéchumène ; mais il pensait à Sybille, il pensait que l'époque où elle devait se mettre en route était toute prochaine. Il calculait les jours, il se demandait s'il aurait

encore le temps d'arriver au pic d'Édesse avant que la princesse ne l'eût quitté ; car il tenait à l'accompagner aussi pendant le voyage. Il craignait que quelque circonstance imprévue ne lui fît découvrir que le chef de son escorte n'était autre que cet Othon près duquel elle avait vécu pendant trois ans ; il craignait qu'un hasard quelconque ne lui révélât qu'il était cet héritier d'Ibelin qu'elle avait promis de rechercher. La réflexion venait bien le rassurer un peu lorsqu'il pensait au serment qu'Othon avait fait ; il savait le jeune homme incapable d'y faillir et il ne doutait pas de lui. Mais il n'en désirait pas moins être à ses côtés pendant la route, ne fût-ce que pour lui venir en aide dans la position difficile où il allait se trouver.

Ces pensées excitaient son impatience ; depuis plusieurs jours déjà, à chacune des visites que lui faisait le Vieux de la Montagne, il avait renouvelé sa demande de congé, sans pouvoir obtenir de celui-ci d'autre réponse que celle qu'il lui avait faite précédemment. Que signifiait cela ?... Était-il donc réellement prisonnier ?... Pressé par le désir de rejoindre Othon et Sybille, il résolut de contraindre le cheik à s'expliquer franchement avec lui à ce sujet.

— Suis-je libre de mes actions ou suis-je ton captif ? lui demanda-t-il résolument le jour même. Explique-toi sans détour.

— Tu es libre, répondit le chef arabe... La loi de Mahomet, que je suis encore jusqu'à ce que le baptême m'ait rangé sous celle du fils de Marie, la loi de Mahomet ne permet pas que l'on traite en ennemi celui dont on a reçu les leçons, celui dont la parole a touché votre cœur.

— Si cela est, prouve-le donc en me laissant partir, reprit l'ermite.

— Attends encore, fit le cheik, d'une voix qui tenait le milieu entre la prière et le commandement.

— Je ne puis, ma tâche est remplie en ce lieu ; d'autres devoirs me réclament ailleurs. En quoi ma présence te peut-elle être utile encore ?... N'es-tu pas convaincu ?... N'es-tu pas décidé ?

— Écoute ;... je te dois la vérité. Je veux préparer mon peuple à sa conversion. Je veux que ce ne soit pas seulement l'expression de ma volonté qui le fasse chrétien... En un mot, je veux l'instruire à mon tour ;... mais je suis bien peu éclairé encore pour porter la lumière dans l'esprit de mes sujets, et j'ai besoin que tu sois là, près de moi, pour m'assister dans ma faiblesse.

— Si tu parles avec conviction, Dieu prêterait la force à ta parole.

— Les devoirs qui t'appellent sont-ils si impérieux ? — Écoute à ton tour. Franchise pour franchise. La fille de ce roi Amaury dont tu vas devenir l'allié se rend en ce moment du pays d'Édesse à Jérusalem. Je devais l'accompagner dans sa route ; le retard que tu as apporté à mon départ m'en a empêché. Mais si je calcule bien le temps qui s'est écoulé depuis qu'elle a dû se mettre en voyage, elle sera parvenue sous peu à l'entrée de l'anti Liban. Or, c'est là que je veux la rejoindre, car mon appui lui est nécessaire.

— Pars donc, je n'insiste plus, répliqua tout à coup le Vieux de la Montagne. Dieu ordonne de venir en aide aux faibles, et je ne veux pas te faire enfreindre ce commandement. Cette jeune fille a besoin de ton secours, pars donc. Ce soir même tu quitteras ce palais sans être vu, — car on ignore ta présence ici et je veux que rien ne la révèle, — Osman te conduira secrètement jusqu'à une demeure isolée à l'extrémité de mes terres. Tu y passeras la nuit, et demain tu seras libre.

Le soir, en effet, Osman vint chercher l'ermite et le conduisit devant le cheik.

— Que Dieu t'accompagne ! dit celui-ci au frère Urbain. Puis il ajouta aussitôt : — Mais, pour prix de tes peines, je te dois un salaire. Voici quelques objets que tu conserveras en souvenir de moi... Seulement, comme ils embarrasseraient ta marche et comme on pourrait te les dérober en route, dis où tu veux qu'on les porte et ils te seront fidèlement remis.

Tout en parlant, il montrait du doigt de riches tissus, — Garde tes présents, répondit l'ermite, ils sont inutiles à celui qui vit détaché des vanités du monde... Garde-les, ou plutôt, lorsque tu seras chrétien, fais don de ces richesses aux pauvres en mémoire de moi... des peaux de bêtes fauves luxueusement préparées et quelques bijoux étalés devant lui.

— Puis-je donc te laisser partir sans récompense ? fit le Vieux de la Montagne surpris d'un semblable refus.

— Rassure-toi. Ma récompense, je l'emporte avec moi et nul ne me la peut ravir. Elle est dans ma conscience qui me dit : « Tu as servi ta foi, chrétien, tu as fait ton devoir ! »

Après avoir prononcé ces mots d'une voix grave, il prit congé du chef des Assassins et s'éloigna, suivant Osman qui le fit sortir du palais par une porte secrète, et le conduisit à la demeure isolée où il devait attendre que le jour parût.

Pendant tout le temps que l'ermite avait passé auprès du Vieux de la Montagne, El-Hamet n'avait pas reparu au palais, et le cheik ne s'était pas

inquiétude de son absence. Tout entier à la pensée qui l'occupait, méditant sans cesse sur les exhortations du frère Urbain, il semblait avoir oublié complètement son médecin, d'autant plus qu'aucun trouble dans sa santé n'était venu le lui rappeler. El-Hamet, de son côté, avait affecté de se tenir éloigné du palais ; il feignait de garder rancune au chef arabe, dont il avait découvert les projets de conversion, et paraissait persister dans la pensée de lui refuser désormais les secours de son art. Ce n'était pas là son intention cependant. Il n'ignorait pas la présence de l'ermite chrétien auprès de son maître ; il l'avait aperçu au milieu des Ismaéliens qui s'en étaient emparés, au moment où ceux-ci l'avaient amené devant le cheik. Il se doutait bien que, dans la disposition d'esprit où était celui-ci, il aurait épargné le cénobite et l'aurait gardé près de lui pour se renseigner davantage sur cette religion qui l'avait séduit et qu'il voulait embrasser. Il ne pouvait donc avoir véritablement l'intention de s'éloigner, à l'instant où il lui survenait un pareil ennemi à combattre ; — car il n'avait pas perdu l'espérance d'arrêter le Vieux de la Montagne sur la pente qui l'entraînait vers le christianisme et de le maintenir fidèle à la foi mahométane. — S'il se tenait ainsi à l'écart, c'est qu'il espérait que son maître, troublé par son absence et redoutant de perdre à jamais ses soins, ne tarderait pas à le rappeler ; et que son influence s'augmentant de la crainte qu'il lui aurait inspirée, sa parole deviendrait plus puissante auprès de lui, dans la lutte qu'il voulait soutenir. Mais, hélas ! il avait eu le désenchantement de voir qu'on ne le rappelait point. Il avait fait alors ouvertement ses préparatifs de départ, espérant, par cette démonstration, frapper un grand coup. Même silence du cheik !

Le médecin syrien commençait à s'effrayer sérieusement. Avait-il donc perdu tout pouvoir sur celui qui lui devait la vie ? Telles étaient ses craintes au moment où il avait vu partir Boadella. Apprenant que le chemin sur lequel le conseiller allait s'engager était celui de Jérusalem, il n'avait pas douté un instant de l'intention dans laquelle le Vieux de la Montagne le députait vers le roi des chrétiens. L'ennemi triomphait. Pourtant il ne se découragea pas. Boadella parti, c'était un rival de moins dans l'esprit de son maître ; et, s'il n'avait pu empêcher l'ambassade, peut-être parviendrait-il à en détruire l'effet et à en contrarier le résultat. Mais il ne pourrait rien faire dans ce but, tant que le chrétien resterait au palais. Il avait donc fait traîner en longueur les préparatifs de son départ, espérant que celui de l'ermite viendrait bientôt abandonner le cheik à sa seule influence.

Ce départ venait d'avoir lieu, comme nous l'avons vu ; et, El-Hamet qui, toujours préoccupé de son dessein, surveillait sans cesse les abords du palais, El-Hamet avait aperçu le saint homme qui s'éloignait, conduit par Osman. La place était donc libre, enfin !... Mais il fallait y rentrer dans cette place où l'on n'avait pas reparu depuis si longtemps ; et le, médecin n'y voulait revenir que sur l'appel de son maître. Là seulement, était sa force, là peut-être serait le triomphe de sa cause !... Par quel moyen donc obtenir ce rappel ?

El-Hamet était trop habile, et, du reste, trop désireux de parvenir à son but, pour hésiter longtemps sur le choix de ce moyen. Le soir même, accostant un des serviteurs du Vieux de la Montagne qui sortait du palais, il lui dit :

— Il faut que je te parle, suis-moi. Et il l'amena dans sa demeure.

— Écoute, lui dit-il, aussitôt qu'il y fut arrivé, ... tu aimes ton maître, n'est-ce pas ?

Le serviteur protesta de son dévouement qui était sincère.

— Eh bien, continua le médecin, apprends qu'un danger le menace... Le serviteur parut effrayé.

— Hier, poursuivit El-Hamet, je l'ai aperçu ; et j'ai reconnu, à l'air de son visage, à l'éclat de ses yeux, qu'il recèle en lui, en ce moment, les germes d'une maladie dangereuse.... Allah envoie le mal aux humains, mais il leur permet de le combattre et d'en prévenir les funestes effets par certaines précautions... Quoique le cheik me tienne éloigné de lui, quoique je sois tombé dans sa disgrâce, je prends souci de ses jours qui sont compromis et je veux tenter de prévenir la maladie qui le menace... Prends cette poudre, mêle-la dès demain à ses aliments, ... sans l'en prévenir, afin de ne pas l'effrayer, ... et peut-être auras-tu sauvé la vie de ton maître.

Le serviteur, en entendant ces derniers mots, regarda fixement El-Hamet ; le doute était dans ses yeux. Il avait la plus grande foi dans la science du médecin ; mais cette recommandation de mêler une substance quelconque aux aliments de son chef et surtout de lui en faire mystère, l'effrayait malgré lui. Il craignait qu'elle ne cachât quelque mauvais dessein. Il paraissait donc hésiter d'abord à prendre le paquet que lui tendait El-Hamet ; mais, s'y décidant tout à coup, il le saisit, l'ouvrit vivement et jeta la moitié de ce qu'il contenait dans une coupe pleine d'eau qui se trouvait près de lui sur une table. Puis, s'emparant de la coupe, il la vida d'un trait. Le médecin syrien l'avait regardé faire en ébauchant un imperceptible sourire.

— De cette façon, dit le serviteur, après avoir bu, et comme se parlant à lui-même, ... si c'est du poison, je le saurai bien.

Et il était sorti, emportant le paquet qui contenait encore la moitié de la poudre que le médecin lui avait remise.

— Insensé ! fit celui-ci, en haussant les épaules dès que le serviteur fut parti, insensé qui croit que je ne connais pas l'aveugle dévouement qu'ils ont tous pour celui qu'ils appellent leur Vieux !... Fou, qui croit que je n'avais pas prévu sa généreuse action !... Il a jeté justement cette poudre dans le breuvage que j'avais préparé pour en détruire l'effet, pour dissiper le malaise qu'elle occasionne...

Le lendemain, le Vieux de la Montagne éprouvait de vives souffrances ; et il faisait mander El-Hamet avec instance.

— Dieu soit loué ! s'écria le cheik, dès qu'il aperçut le médecin, et sans remarquer l'air rechigné et de mauvaise humeur que celui-ci avait affecté de faire paraître sur son visage en se présentant devant lui, ... Dieu soit loué, puisqu'il a permis que tu n'aies pas encore quitté mes États, comme tu en avais le projet...

— Ah !... tu t'es souvenu que j'existe, répartit El-Hamet d'un ton bourru, tu es donc bien malade ?

— Je souffre horriblement.

— Le ciel est juste !... C'est Allah qui te punit d'avoir voulu renier ta foi !

— El-Hamet, ... soulage-moi !... Je ne crains pas la mort, mais ces souffrances sont intolérables...

— Et qui te dit que je veuille encore te donner mes soins ?... Ne m'as-tu pas éloigné de toi en t'éloignant du Prophète ?... Je me dois aux vrais croyants, ... à ceux dont les regards sont tournés vers la Mecque, et non aux infidèles dont les yeux se portent sur le Calvaire !... Cherche parmi les chrétiens celui qui doit calmer tes douleurs...

Après avoir prononcé ces mots d'un ton indigné, il fit, d'un air majestueux, quelques pas pour s'éloigner.

— El-Hamet ! soupira le cheik d'une voix dolente, tentant de retenir son médecin.

— Non, non, fit celui-ci en s'éloignant toujours, Allah, qui m'a ouvert le livre de la science, m'ordonne de le fermer pour toi.

— Va-t'en donc, vil esclave ! s'écria tout à coup le chef arabe, irrité par un soudain redoublement de souffrance, ... va-t'en... et laisse-moi mourir en

paix.

Mais ce n'était pas là le compte du médecin syrien, du fanatique mahométan. En laissant plus longtemps le Vieux de la Montagne sous le coup de la douleur, il voulait donner plus d'importance à la guérison ; il voulait augmenter aux yeux du cheik la valeur de ses soins. Il était, au reste, bien certain de produire l'effet qu'il attendait. N'avait-il pas préparé à l'avance le remède qui devait apaiser subitement ces souffrances qu'il avait fait naître ? N'était-il pas assuré d'accroître par là son empire sur son maître ? Voilà pour le médecin. Quant au mahométan, ne travaillait-il pas aussi dans l'intérêt de sa foi ? En présentant à son malade, comme un châtiment du ciel, ce mal qu'il prolongeait avec intention pour lui en faire mieux ressentir toutes les tortures, il espérait, lorsqu'il lui aurait rendu le calme, le rattacher plus facilement à une croyance que l'on ne pouvait abandonner sans en être puni à l'instant. Comme on le voit, il avait assez bien préparé sa comédie ; mais, pour que cette comédie eût le dénouement qu'il avait rêvé, il fallait qu'il ne s'éloignât pas, comme il feignait de vouloir le faire. Aussi en entendant les paroles irritées du chef arabe, s'arrêta-t-il tout à coup et revint-il gravement sur ses pas.

— Mais non, dit-il, ... la pitié, malgré moi, vient toucher mon cœur. Je ne peux oublier tant de faveurs que tu as répandues sur ton serviteur comme une rosée bienfaisante... Et puis, le voyageur qui s'est trompé de route ne peut-il reconnaître son erreur et venir reprendre le bon chemin ?

Tout en parlant ainsi, il s'était rapproché du cheik ; il feignit de l'examiner attentivement et il le questionna sur la nature de son mal. Après quoi, tirant des poches de son cafetan plusieurs fioles, il en choisit une qui contenait ce même breuvage dans lequel le serviteur avait versé la poudre, la veille, et il la remit au malade en lui disant :

— Bois ceci et dors... Je reviendrai dans une heure. Une heure après, en effet, il revint auprès du prince des

Assassins. Celui-ci était complètement guéri ; et, dès qu'il aperçut son médecin :

— Approche, s'écria-t-il avec enthousiasme, approche, lumière de science !... Viens contempler ton œuvre, ... viens jouir de ton triomphe... Ton remède a chassé mon mal comme le chien déloge le daim timide... Ah ! Dieu a mis en toi un trésor de vie et de santé que je ne veux pas laisser à d'autres... Tu resteras près de moi... Qu'exiges-tu pour cela ?

El-Hamet, voyant, grâce à sa ruse, son empire rétabli plus puissant que jamais sur l'esprit de son maître, tenta alors de le faire revenir sur sa décision. Il ne lui cacha pas qu'il était instruit de la présence de l'ermite et du but pour lequel Boadella était allé à Jérusalem. Il avait eu connaissance de tout ceci, prétendait-il, par le pouvoir de sa science. Il chercha à persuader au cheik que son alliance avec les Chrétiens lui deviendrait funeste. Il allait par là faire tourner contre lui toutes les armes de l'islamisme, en dépit de la terreur qu'inspirait à tous la puissance que lui donnait l'aveugle soumission de ses peuples. Il mit en usage enfin toutes les ressources de son éloquence ; mais ce fut en pure perte. Malgré tous ses efforts, malgré tous ses arguments, il ne put obtenir ce qu'il désirait ; il ne parvint pas à ébranler son maître dans sa décision. Le Vieux de la Montagne était trop encore sous l'influence des exhortations de l'ermite ; et d'ailleurs la raison politique qui avait appuyé à ses yeux la pensée de se faire chrétien le soutenait dans sa résolution. Il agissait en vue de l'intérêt de son peuple qu'il soulageait par là d'un tribut onéreux, et auquel il allait créer une existence nouvelle. El-Hamet perdit donc ses peines et en fut pour ses frais d'éloquence.

— On ne peut pas revenir sur un fait accompli, lui dit le cheik, ... mon ambassadeur est parti... Tout dépend mainte — Et qui te dit qu'il reviendra ? répondit El-Hamet, cherchant, comme dernier argument, à effrayer le Vieux de la Montagne sur le sort de son député. ;. Qui te dit que tu ne l'as pas envoyé à la mort ?... Es-tu assuré de la bonne foi des Francs ?... Es-tu certain qu'ils respecteront en lui sa qualité d'ambassadeur ? nant de la façon dont le roi des chrétiens accueillera ma proposition ;... et je ne puis rien savoir à ce sujet avant le retour de Boadella.

— Oh ! s'il n'en était pas ainsi, s'écria le prince des Assassins dont l'œil brilla subitement du feu de la colère, ... malheur à eux !... Par Mahomet !... je leur ferais payer cher le sang qu'ils auraient versé ;... et, usant de ce pouvoir sur mes peuples que mes prédécesseurs ont rendu si terrible, je ne trouverais pas ici assez de poignards pour satisfaire ma vengeance !

El-Hamet, voyant qu'il avait touché juste et qu'il avait enfin jeté un peu de trouble dans la pensée de son maître, ajouta avec plus de force :

— Et ta vengeance sauvera-t-elle la vie de ton conseiller ?... Quel otage as-tu en ton pouvoir pour la garantir ?... Tu avais près de toi ce moine chrétien, tu l'as laissé partir... Ah !... Allah a fermé les yeux de ton esprit, ...

et, pour te punir d'avoir voulu abandonner la loi du Prophète, il t'a fait te livrer pieds et poings liés aux ennemis de notre foi !...

Le médecin syrien continua encore pendant quelque temps sur ce ton ; mais le Vieux de la Montagne ne l'écoutait plus. Il paraissait plongé dans une profonde méditation. Ravi de voir qu'il était arrivé à porter l'inquiétude dans l'esprit du cheik, et enchanté de ce résultat qu'il regardait comme un premier triomphe, El-Hamet se retira, pensant que cette inquiétude s'augmenterait encore par la réflexion dans la solitude. Resté seul, le chef arabe demeura longtemps encore silencieux et absorbé par ses pensées ; mais enfin son front se dérida tout à coup et un éclair de satisfaction brilla dans ses yeux. Une idée subite venait de traverser son esprit.

— El-Hamet a raison ! fit-il brusquement, en parlant à haute voix et en marchant à grands pas... Il me faut un otage qui me garantisse la vie de mon ambassadeur... Cet ermite eût été de trop peu d'importance aux yeux des Francs... J'ai mieux que cela !...

Aussitôt il frappa sur le timbre, et, Osman s'étant présenté :

— Que l'on fasse armer une troupe, ordonna-t-il ; et que cette troupe se rende au plus tôt à l'entrée de l'Anti-Liban, sur la route d'Edesse à Jérusalem. La fille du roi Alméric doit passer sur ce chemin ; que l'on s'en empare ainsi que de tous ceux de sa suite que l'on pourra saisir. Pas de violence, ... que l'on ait pour elle tous les égards qui sont dus à son sexe et à son rang ; mais qu'on me l'amène ici... Tu prendras le commandement de cette troupe, Osman... Toi seul pourras reconnaître facilement cette princesse, car toi seul tu connais cet ermite qui a passé quelque temps dans ce palais et qui sera près d'elle alors. Va !

Osman se hâta d'exécuter les ordres du chef. Et celui-ci, dès que l'Ismaélien fut parti, s'écria avec satisfaction :

— Ce me sera, je pense, un otage suffisant. Quelques instants plus tard les gens du Vieux de la Montagne, conduits par Osman, s'étaient mis en route pour aller s'emparer de Sybille.

Pendant que ceci se passait au pays des Ismaéliens, l'ermite du Pic s'en éloignait rapidement. Déjà il était sorti des gorges du Liban, déjà il avait traversé les plaines de la Célésyrie et, franchissant le fleuve Éleuthère, il était arrivé à l'endroit où la route d'Édesse à Jérusalem, après avoir serpenté à travers les défilés de l'Anti-Liban, débouchait alors dans la vallée de Bucca, non loin de Balbec. Un moment il avait eu l'idée d'attendre là le passage de la princesse ; mais, cédant à son impatience, il s'était décidé à

s'engager dans les montagnes et à aller au-devant d'elle, car, d'après ses calculs, il était certain qu'il devait la rencontrer bientôt. En supputant le temps qui s'était écoulé depuis le moment fixé pour son départ du pic d'Édesse, il estimait qu'elle devait être maintenant au milieu des défilés de l'Anti-Liban. Il s'avavançait donc à sa rencontre ; et, malgré la fatigue qu'il ressentait, après avoir fait une si longue route en si peu de temps, il marchait allègrement, car la joie était dans son cœur.

— Que le Seigneur soit béni ! disait-il tout en précipitant ses pas... Il a permis que ma voix touche ce mécréant ; il a permis que j'obtienne ce succès pour notre sainte cause !... Oui... oui, l'alliance du Vieux de la Montagne et du roi Amaury fera plus pour le salut de Jérusalem que la victoire la plus signalée ; et sa conversion sera d'un salutaire exemple pour les infidèles dont elle ébranlera la foi... Merci, mon Dieu, recevez mes actions de grâces, vous qui avez donné à ma parole assez de force pour décider ce cheik à envoyer son ambassadeur dans la ville sainte... Oh ! le roi Amaury le recevra bien... il accueillera ses propositions... je n'en puis douter.

Pourtant, au milieu de son enthousiasme, une pensée semblait le préoccuper et venait jeter un voile sur son allégresse.

— Une seule chose m'inquiète, reprenait-il... c'est cette condition que le chef arabe a mise à sa conversion... ce tribut de deux mille écus d'or qu'il paye aux Templiers et dont il veut être soulagé... Sans doute sa demande est juste ;... mais les chevaliers du Temple consentiront-ils à renoncer à ce tribut ?... Oh ! oui... oui, leur cupidité, cette fois, s'effacera devant l'intérêt de la chrétienté ;... ils n'oseront mettre un obstacle à une alliance aussi favorable... Il n'en peut être autrement et je m'inquiète à tort.

Tout en devisant ainsi avec lui-même, il s'était avancé assez loin déjà dans les défilés de la montagne. La route qu'il suivait alors, encaissée entre les rochers, se resserrait peu à peu et devenait fort étroite. Il était parvenu à un endroit où cette route faisait un coude et se déroba brusquement à la vue du voyageur, cachée qu'elle était par un énorme fragment de roc qui l'avait forcée à dévier ainsi. L'aspect du lieu était des plus sauvages ; et, seul, un château fort perché au sommet d'un pic voisin y révélait le séjour des humains. Au moment où l'ermite, dominé par le caractère imposant de ce site, contemplait avec admiration le spectacle grandiose que lui offrait la nature, il entendit tout à coup, sur cette partie de la route que le rocher cachait à ses yeux, des voix confuses et un bruit de pieds de chevaux

frappant sur le sol. Avant de tourner l'obstacle qui obstruait le chemin, il hésita un instant. Ces gens qui se trouvaient si près de lui pouvaient être ceux qu'il attendait ; mais ils pouvaient aussi être des Sarrasins aux mains desquels il n'eût pas voulu tomber, en ce moment surtout. Il chercha à s'en assurer ; et, se tenant serré contre le rocher, il avança la tête, de façon à apercevoir la partie du chemin qui lui était cachée. Mais à peine y eut-il jeté un regard, qu'il recula vivement et vint se réfugier derrière le fragment de roc, où il resta silencieux et retenant son haleine. Ce n'était pas le cortège de la princesse qui avait causé le bruit qu'il venait d'entendre ; ce n'étaient pas des Sarrasins. Il avait vu, un peu éloignés sur la route, des cavaliers et des soldats de pied qui semblaient se tenir aux aguets ; et, tout près de lui, adossé contre ce même rocher derrière lequel il était lui-même, un homme couvert d'une maille d'acier, par-dessus laquelle était un surtout de peau, sans écusson ni armoiries. Cet homme tenait sa visière baissée, comme s'il eût craint d'être reconnu. Auprès de lui était un autre homme que, à son costume et à son air respectueux, on reconnaissait pour l'inférieur de celui dont nous venons de parler.

Tous ces gens semblaient attendre le passage de quelqu'un, et s'être postés là en embuscade. L'ermite, surpris et inquiet à la fois, se demandait quels pouvaient être ces hommes et si leur présence en ce lieu ne menaçait pas la princesse qui devait suivre, cette route, lorsque, un des personnages adossés contre le rocher prenant tout à coup la parole, il entendit la conversation suivante qui éveilla bientôt son attention.

— Par ma barbe ! Robert, je crois que tu as rêvé, dit une voix que l'ermite crut reconnaître pour l'avoir déjà entendue... Voilà tantôt deux mois que tu m'as annoncé le départ de la personne que nous attendons, et cette personne n'a pas encore paru... Es-tu bien sûr d'avoir entendu ce que tu m'as rapporté ?...

— Aussi certain que je le suis d'entendre votre voix en ce moment, monseigneur.

— Alors, c'est qu'elle aura pris un autre chemin.

— C'est impossible, monseigneur, il n'en existe pas d'autre pour aller où elle se rend. D'ailleurs elle n'a pas quitté encore le château qu'elle habite, j'en suis certain. J'ai aposté au loin sur la route un homme chargé de surveiller tous ceux qui passent. Je lui ai donné ordre de revenir vers moi, à bride abattue et par des chemins de traverse, aussitôt qu'il aurait aperçu celle que nous attendons. Cet homme n'a pas reparu encore.

— Pourtant, il faut que cela finisse, Robert. Voilà deux mois tout à l'heure que, retiré en ce château-fort d'où les Sarrasins n'ont pu encore me déloger, j'y attends le signal que tu me dois donner... Voilà le même temps que, toi même, fais bonne garde sur cette route avec nos gens... Ah ! tu as une patience que j'admire...

— En peut-on avoir trop pour vous servir, monseigneur ? — Me servir !... me servir !... crois-tu que ce que nous tentons me serve beaucoup en effet ?... Une fois que je m'en serai emparé, qu'en ferai-je ?

— Par le Christ ! la chose est bien simple, monseigneur, ... vous l'enfermez dans ce château, au haut de ce pic, ... et là trouve qui pourra !

— Soit ! mais quel avantage en tirerai-je ?

— Oubliez-vous cette prédiction dont vous m'avez confié le secret, monseigneur ? L'étoile qui doit combattre la vôtre aura disparu...

— Sans doute... mais ma patience s'use à ce jeu... Je ne sais si c'est l'ennui que j'éprouve en ce séjour isolé qui me fait douter de notre entreprise ; mais je suis las de cette attente qui se prolonge, ... et qui peut, je commence à craindre, avoir été vaine... Écoute, Robert, ... il faut que cela cesse ; si demain, à pareille heure, celle que nous attendons n'a pas paru, je renonce au projet que tu m'as inspiré.

Comme il achevait ces mots, on vit paraître un homme qui, tout couvert de poussière, arrivait au galop de son cheval. Dès qu'il fut devant les deux interlocuteurs, il sauta à terre et, d'une voix haletante, s'adressant à Robert :

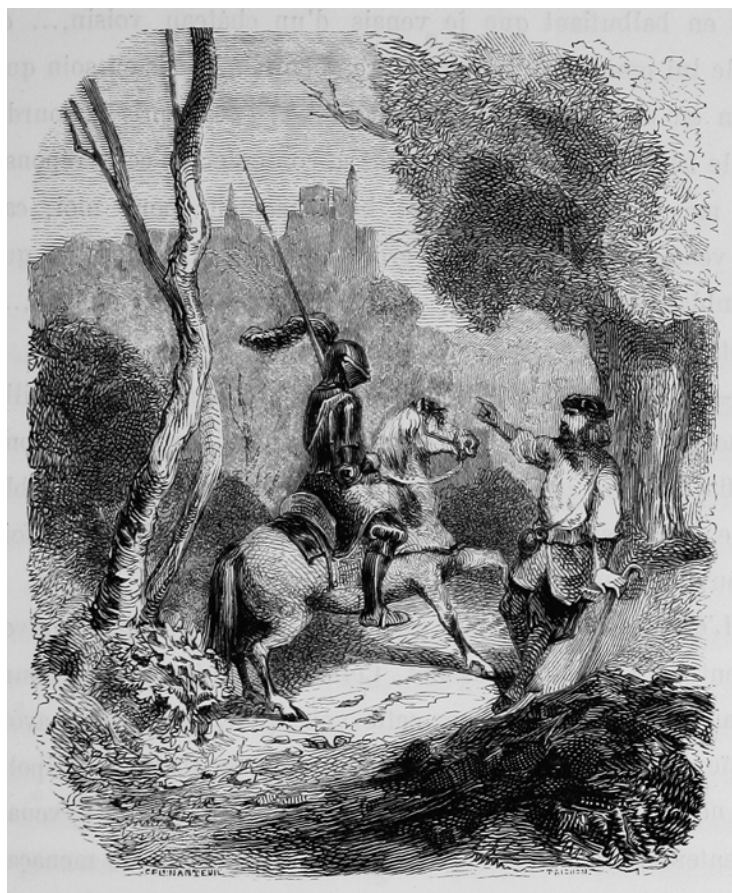
— Les voilà !... les voilà ! dit-il... Avant une heure, ils seront en ce lieu... Une troupe accompagne la damoiselle ;... cela n'est rien, car ici l'on est en force pour lui faire bon accueil... Mais j'ai bien peur qu'un bras plus redoutable ne soit disposé à lui venir en aide...

Et, en parlant ainsi, l'homme donnait des signes évidents de frayeur.

— Parle, fit Robert avec impatience, ... explique-toi, ... que veux-tu dire ?

— J'étais posté derrière un arbre, et, après avoir vu passer sur la route la damoiselle avec son escorte, je quittais l'endroit où je m'étais tenu caché et je me préparais à aller reprendre mon cheval que j'avais attaché à quelque distance, lorsqu'un chevalier m'est tout à coup apparu... Il m'avait vu quitter le lieu où je m'étais retraits, et, comme s'il se doutait de la mission que je remplissais, il me demanda d'une voix sévère ce que je faisais là... Effrayé à sa vue, — et tout à l'heure vous comprendrez pourquoi, — je répondis en balbutiant que je venais d'un château voisin, ... et je le lui montrai du doigt en tremblant... J'avais eu soin que rien en moi ne rappelât

le cavalier, ... j'avais pris la gourde et le bâton de voyage. Il parut se contenter de cette réponse et me laissa partir, ... fort heureusement pour moi ; car je venais d'échapper à un grand danger... Ce chevalier qui semblait suivre l'escorte, quoiqu'il en fût assez éloigné, ... c'était, ... c'était l'écharpe noire !



— Ah ! par le ciel ! s'écria aussitôt l'homme à la maille d'acier, ... voilà une heureuse nouvelle !... Je pourrai donc enfin mesurer mon épée avec celle de ce chevalier invisible que je déteste sans le connaître, et qui s'est déjà une fois trouvé sur mon chemin !

L'ermite, en entendant ces mots, fit un brusque mouvement qu'il réprima aussitôt. Cette voix qui, tout à l'heure avait attiré son attention, cette voix qu'il se rappelait avoir ouïe déjà, lui avait fait reconnaître enfin le comte de Tripoli. Il ne pouvait plus douter maintenant, après ce qu'il venait d'entendre, que ce ne fût la princesse Sybille que menaçait cette embuscade. Aussi se garda-t-il bien de rien faire qui pût laisser deviner sa

présence ; et, prenant en main sa petite hache d'armes, demeura-t-il, muet et immobile, caché derrière le rocher et se tenant prêt à assister Othon et sa troupe quand le moment en serait venu.

CHAPITRE IV. — L'attaque.

Ainsi que venait de le dire l'espion que Robert avait placé en surveillance sur la route, le petit cortège de la fille du roi s'avancait à grands pas vers le lieu abrupte et solitaire que le comte de Tripoli avait choisi pour s'y placer en embuscade. C'était le troisième jour depuis que l'on était parti du pic d'Édesse ; et la journée de la veille s'était passée sans accident aucun. La disparition de ce chevalier, dans lequel elle avait cru deviner Othon, avait seule occupé la pensée de Sybille pendant toute cette journée. Elle en avait parlé à plusieurs reprises à Aïxa, tout en cheminant ; et la jeune muette lui avait fait comprendre par ses signes que cette disparition lui paraissait bien extraordinaire ; et que loin de détruire les soupçons que les caresses d'Oswald et le cri du chevalier lui avaient inspirés, elle ne faisait que les confirmer dans son esprit.

Sybille, on se le rappelle, s'était promis de surveiller ce personnage inconnu qui s'était joint à son escorte, elle s'était donc trouvée toute désappointée en ne le voyant plus au milieu des soldats de l'arrière-garde, lorsque l'on s'était remis en route le matin. Elle eût bien voulu alors s'informer auprès de Guillaume Asselin de la cause de cette absence ; mais elle avait craint, en lui adressant trop précipitamment des questions à ce sujet, de paraître témoigner un trop vif intérêt à ce chevalier qui, somme toute, pouvait fort bien n'être pas celui qu'elle croyait. Désirant satisfaire à la fois à la réserve que lui imposaient les convenances et à sa curiosité vivement excitée, elle avait attendu d'abord qu'une occasion se présentât de se renseigner sur ce qui l'intéressait, sans qu'elle eût l'air d'y attacher aucune importance ! Mais, voyant que cette occasion tardait à se produire, elle s'était enfin décidée à la faire naître. Appelant tout à coup l'écuyer près d'elle, elle avait commencé par l'interroger sur le chemin que l'on avait à parcourir ce jour-là, sur l'endroit que l'on avait choisi pour la seconde couchée, et sur tant d'autres choses qui la touchaient fort peu. Puis, lorsque Guillaume eût fait réponse à toutes ses demandes, elle avait dit

négligemment : — Notre troupe est diminuée, je crois, ce matin ?... lime, semble que je n'ai pas aperçu parmi vos soldats ce guerrier que les caresses de mon lévrier m'y ont fait remarquer hier, ce chevalier qui se rend à Jérusalem pour accomplir un vœu. — Cela est vrai, princesse, avait répondu l'écuyer, sans paraître embarrassé, sans hésiter un instant ; ce chevalier nous a quittés hier en arrivant à la couchée, et il n'a pas reparu ce matin à l'heure du départ... Peut-être aura-t-il pris les devants ou sera-t-il resté en arrière, c'est ce que je ne puis vous dire.

— Libre à lui, avait repris la princesse d'un ton qui affectait l'insouciance... Hier il lui convenait de faire route avec nous, ... cela ne lui plaît plus aujourd'hui, ... soit !

Elle avait aussitôt rompu l'entretien ; et Guillaume s'était éloigné d'elle, enchanté d'avoir si bien exécuté les ordres de son maître. Othon, en effet, qui s'était bien aperçu que l'attention de la princesse s'était portée sur lui, avait prévu qu'elle adresserait à son écuyer des questions à son sujet, et il avait dicté à l'avance à celui-ci la réponse qu'il devait faire. Il avait bien fallu que Sybille s'en contentât, mais cette réponse, loin d'éteindre sa curiosité, n'avait réussi au contraire qu'à l'exciter davantage. Elle se demandait pourquoi ce chevalier avait changé d'idée aussi subitement ? Pourquoi, lui qui était au milieu des soldats quand son escorte était venue la prendre, lui qui devait faire route en cette compagnie jusqu'à Jérusalem, se retirait brusquement, dès la première journée du voyage ?... Ne fallait-il pas qu'un motif bien sérieux l'eût poussé à cela ?... Or, quel pouvait être ce motif ? Et ces questions qu'elle s'adressait ramenaient toujours à sa pensée le souvenir d'Othon, de ce jeune homme qui s'était sans cesse entouré tant de mystère. Et puis, n'était-il pas bien extraordinaire qu'Oswald ait été faire fête à ce chevalier et qu'Aïxa ait cru reconnaître sa voix ?

Ces pensées l'avaient tenue tellement absorbée alors, qu'elle avait été fort longtemps avant de remarquer les étranges pas fait attention au manège de son lévrier. C'est Aïxa qui, s'en étant aperçue et étonnée de la persistance avec laquelle Oswald s'éloignait et se rapprochait de la princesse, l'avait fait remarquer à celle-ci qui avait fini par s'en trouver surprise à son tour allures de son chien. Celui-ci, qui, depuis le matin, marchait assez paisiblement à côté du cheval de sa maîtresse, s'était arrêté tout à coup, à un moment où le vent soufflait avec une certaine violence. Il avait aspiré fortement, puis il avait brusquement fait volte-face et était parti comme un trait en sens inverse de celui dans lequel marchait la troupe.

Quelques instants après, il était revenu auprès de la princesse, tenant la tête haute, tournant la queue et aboyant à tout rompre, comme pour témoigner de la joie qu'il éprouvait. En effet, il avait bien sujet de se réjouir. Averti par son flair de la présence d'Othon à une certaine distance, le bon animal, ne conservant aucun ressentiment du désenchantement qu'il avait éprouvé la veille, s'était élancé de nouveau au-devant de celui qui avait refusé de le reconnaître. L'attachement chez lui l'emportait sur la rancune. Il avait été récompensé de ce bon sentiment, car Othon, se voyant seul, n'avait pas cru devoir méconnaître plus longtemps un ami si fidèle et avait enfin répondu à ses caresses. Et le pauvre Oswald, tout fier et tout joyeux, était revenu auprès de sa maîtresse pour lui aboyer son bonheur ; et il avait tenté, par ses bonds et ses gambades, de lui faire comprendre qu'il venait de retrouver un ami qui devait être aussi le sien. Puis il était reparti aussitôt, pour revenir encore ; et s'était ainsi promené pendant longtemps d'Othon à Sybille, comme s'il eût voulu réunir ces deux êtres qu'il aimait, qu'il avait vus durant tant de temps vivant côte à côte, et qu'il s'étonnait de trouver en ce moment si éloignés l'un de l'autre. Cependant Sybille, tout entière à ses réflexions, n'avait pas fait attention au manège de son lévrier. C'est Aïxa qui s'en étant aperçue et étonnée de la persistance avec laquelle Oswald s'éloignait et se rapprochait de la princesse, l'avait fait remarquer à son tour.

— Tout cela n'est pas naturel, avait dit aussitôt Sybille, ... il y a là quelque chose d'extraordinaire qu'il faut éclaircir... On croirait vraiment qu'Oswald cherche à nous donner un avis quelconque... Qu'est-ce que cela signifie ? Quelque danger nous menace-t-il ?... Sommes-nous suivies ?... Quelque ennemi peut-être ?

Elle avait fait signe alors à Guillaume Asselin d'approcher ; elle lui avait fait part de la pensée que le manège de son chien venait de faire naître en elle, et elle l'avait prié de faire une pointe en arrière afin de s'assurer de ce qui pouvait ainsi éveiller l'attention d'Oswald. L'écuyer était parti au galop de son cheval. Mais, pendant qu'il s'éloignait, Sybille n'avait pas tardé à remarquer que c'était la joie et non l'inquiétude qu'exprimait son lévrier.

— Non, non, ce n'est pas un danger qu'il nous annonce, avait-elle repris, en s'adressant à Aïxa. Je connais Oswald, ... s'il était inquiet, ses aboiements seraient tout autres... Non, non, c'est la joie qu'il témoigne... Mais alors, ... qu'est-ce donc ?... qui peut la causer ?

L'écuyer, en revenant près de la princesse, lui avait dit :

— Je n'ai rien vu, princesse, la route est déserte et je n'y ai trouvé trace d'aucun danger.

Sybille alors avait fait signe à Aïxa de suivre Oswald et d'aller voir ce qui excitait ainsi sa joie. Celle-ci s'était empressée d'obéir ; elle avait lancé sa haquenée sur les traces du chien. Mais arrivée à un certain endroit de la route, elle avait vu le lévrier s'arrêter, chercher de tous côtés, lever le nez au vent, puis, baissant la tête, retourner sur ses pas et revenir piteusement auprès de sa maîtresse. Il n'y avait personne sur la route... Quelle cause avait donc fait naître la joie du chien tout à l'heure ?... D'où provenait son air piteux maintenant ? Le soir, lorsque l'on fut arrivé à la couchée, la princesse et sa suivante s'étaient longuement entretenues de cette circonstance, et Sybille avait dit à Aïxa :

— Depuis le commencement de notre voyage, il se passe autour de nous quelque chose d'extraordinaire dont il faut enfin avoir le mot... Je ne puis rien faire pour arriver à ce but, ma position ne me le permet pas ;... mais toi, Aïxa, rien ne t'en empêche, ... observe, ... surveille et tâche enfin de découvrir ce que tout cela signifie...

Et Aïxa ne s'était retirée dans la chambre qu'elle occupait auprès de sa maîtresse qu'après avoir promis à celle-ci, par des signes expressifs, de tout faire pour percer le mystère de ce qui se passait autour d'elle. On devine qu'Othon, prévenu par son écuyer, s'était caché derrière les rochers bordant la route, de façon à dépister Oswald qui, encore une fois, avait failli le trahir.

Donc, le matin du jour où nous rejoignons le cortège de la fille du roi, celle-ci et sa suivante, très-intriguées toutes deux, par suite des manœuvres du lévrier depuis deux jours, s'étaient remises en route avec l'intention bien arrêtée d'arriver à en découvrir la cause. Aïxa surtout, Aïxa que la nature semblait avoir voulu indemniser en intelligence du refus qu'elle lui avait fait de la parole, fière de la confiance de sa maîtresse et désireuse de la justifier, s'était promis de mettre en œuvre toute sa finesse, toutes les ressources de son esprit pour atteindre ce but. Mais, presque aussitôt après avoir quitté le bourg où l'on avait couché, on s'était engagé dans les montagnes ; et bientôt l'aspect sinistre que prenait la route, à mesure que l'on s'avancait dans les gorges de l'Anti-Liban, avait détourné l'attention de la princesse et de la suivante du sujet qui les avait tant occupées depuis la veille. Oswald d'ailleurs semblait alors avoir complètement oublié sa joie du jour précédent et ce qui en avait été l'objet. Il marchait en avant de la

troupe, la queue pendante, l'oreille basse, et paraissant lui-même impressionné par le caractère sauvage du lieu que l'on traversait. Certes, jamais endroit n'était mieux fait pour inspirer la crainte de quelque mauvaise rencontre. Les hauts rochers qui s'élevaient de chaque côté du chemin y obscurcissaient le jour ; et le silence n'y était troublé de temps à autre que par les cris des oiseaux de proie et les hurlements des bêtes fauves. Le choc du pied des chevaux sur le sol rocheux y rendait un son sec qui se reproduisait au loin, renvoyé par les échos. La végétation d'un vert noir qui servait de coiffure aux immenses rocs, les touffes d'herbes incultes qui pendaient à leur flanc et les lianes sauvages qui les parcouraient en serpentant de la base au sommet, contribuaient encore à augmenter la tristesse dont, en dépit de soi-même, on se sentait saisi en ce lieu.

Malgré son énergie naturelle, Sybille n'avait pu se soustraire à cette impression. En vain le sentiment de dignité qui était en elle lui commandait de la dissimuler ; elle n'y pouvait réussir. Le cœur serré, frissonnant, en dépit d'elle même, elle éprouvait une crainte vague, que rien ne motivait, et dont cependant elle ne parvenait pas à triompher. En cet instant le souvenir d'Othon revenait avec plus de force à son esprit.

— Je ne sais ce que je ressens, pensait-elle ;... je ne sais quelle crainte inexplicable s'empare de moi, quoi que je fasse pour la repousser... Et pourtant j'ai déjà suivi ce chemin, sans éprouver l'impression qui m'agite en ce moment... Ah ! pourquoi Othon n'est-il pas là comme autrefois ?... Il me semble que je ne serais pas troublée de la sorte !

Au reste, la princesse n'était pas la seule dont les pensées subissent alors l'influence de ce lieu sinistre. Aïxa, à laquelle l'inquiétude de sa maîtresse n'avait point échappé, partageait son trouble. Les soldats eux-mêmes, tous gens de guerre et familiarisés dès longtemps avec le danger, ne pouvaient se défendre d'une certaine émotion. Ils marchaient en silence, regardant autour d'eux et surveillant la route, comme s'ils se fussent attendus à chaque instant à voir apparaître quel qu'ennemi caché derrière les rochers. Il semblait qu'un pressentiment de ce qui les attendait occupât alors l'esprit de tous ceux dont se composait le cortège de la fille du roi Guillaume Asselin avait tiré son épée et il s'était rapproché de la princesse, en se disant à part lui : — On ne sait ce qui peut arriver en un lieu pareil, et il faut se tenir sur ses gardes... Sans doute il serait honteux pour un ancien page de Yolande de Courtenay de mourir en servant de champion à quelqu'un de la lignée de

l'odieux Josselyn ;... mais cette jeune fille a été confiée à ma garde, et l'honneur me commande de la défendre au risque de ma vie...

Et le brave écuyer était venu se ranger à côté de Sybille, bien résolu à mourir pour elle plutôt que de la laisser sans défense. On avançait donc sous le poids de ces impressions à travers les défilés de l'Anti-Liban, lorsque tout à coup, Oswald, qui marchait toujours en avant de la troupe, s'arrêta brusquement, et, couchant les oreilles, fit entendre un aboiement prolongé. Presqu'au même instant, les soldats qui formaient l'avant-garde suspendirent aussi leur marche et crièrent :

— Alerte !... alerte !... Trahison !, trahison !

A peine ce cri eût-il retenti, répété au loin par les échos, que l'on entendit le galop précipité d'un cheval et que l'on vit, s'avancant à bride abattue, un cavalier qui vint se placer devant Sybille comme pour la protéger. La princesse étonnée reconnut en lui, à la vue de l'écharpe noire qu'il portait, ce chevalier qu'elle avait remarqué deux jours auparavant parmi les soldats et dont l'absence l'avait tant désappointée la veille. C'était Othon, en effet, qui, au premier signal d'un danger quelconque, accourait pour porter secours à la jeune fille et lui faire un rempart de son corps. Mais celle-ci n'eut pas le temps d'exprimer sa surprise ; déjà le comte de Tripoli avait ordonné à ses gens de quitter l'endroit où il les avait tenus cachés, et la petite troupe d'Othon était entourée d'ennemis disposés à lui barrer le passage.

Bien que surpris par une attaque aussi brusque, les soldats d'Othon avaient saisi leurs armes et le combat avait commencé aussitôt. Les gens du comte étaient bien supérieurs en nombre ; mais les guerriers habitués à suivre le chevalier de l'Écharpe noire au milieu des plus fortes mêlées, n'étaient pas hommes à se préoccuper de la quantité des ennemis qu'ils avaient à combattre. Armés, les uns de leur épée, les autres de leur hache d'armes, ils frappaient d'estoc et de taille, faisant des prodiges de valeur et cherchant, — vainement, hélas ! — à repousser la foule des assaillants. Guillaume Asselin les encourageait de la voix.

— Hardi !... Courage !... Sus, sus aux lâches et aux félons ! leur criait-il.

Et, joignant l'exemple au précepte, il distribuait les coups autour de lui. Cependant Othon, voyant qu'aucun des assaillants n'osait s'attaquer à sa personne et que tous s'écartaient devant ses pas, avait tenté de profiter de la terreur qu'inspirait sa vue pour entraîner Sybille loin du lieu du combat. Il voulait la mettre à l'abri du danger dans quelque endroit écarté, se

promettant de revenir aussitôt prêter main-forte à ses hommes. Déjà il avait saisi la bride de la haquenée de la princesse, déjà il se préparait à rompre la dernière ligne des assaillants dont quelques-uns, plus résolus, semblaient vouloir lui barrer le chemin, lorsque le comte de Tripoli, que la visière de son casque empêchait de reconnaître, s'était brusquement présenté. Depuis le commencement de l'attaque, Raymond cherchait Othon ; et il venait enfin de l'apercevoir.

— A la fin je te trouvé, beau sire de l'Écharpe noire ! s'écria-t-il, en se campant fièrement devant lui... A nous deux, gentil défenseur de damoiselles !... Tu vas donc enfin me payer la sotte frayeur que tu inspires à mes soldats !... Que tu viennes du ciel ou de l'enfer, je te défie ;... et, par le Christ !... tout à l'heure je saurai à quoi m'en tenir à ce sujet, j'en jure Dieu !

Tout en parlant, il avait, d'un bras vigoureux, lancé sa masse d'armes à la tête d'Othon ; mais celui-ci, évitant le coup par un écart qu'il fit faire à sa monture, répondit d'une voix irritée :

— Qui que tu sois, chevalier félon qui apostes tes gens sur les routes comme un bandit, ... tu vas recevoir le juste châtiment de ta lâcheté !

Saisissant alors à deux mains sa lourde épée et abandonnant son coursier à lui-même, il se précipita sur le comte avec fureur. Dans son ardeur à combattre l'ennemi qui le défiait, Othon avait oublié Sybille et lâché la bride de la haquenée ; il ne pouvait d'ailleurs garder la jeune fille près de lui pendant la lutte qu'il allait soutenir. La monture de la princesse, se sentant libre, et effrayée par le tumulte qui se faisait autour d'elle, s'emporta aussitôt et entraîna au loin sa maîtresse, comme si elle eût voulu exécuter d'elle même le projet qu'Othon avait conçu et auquel il venait forcément de renoncer. Mais Robert qui, avec quelques soldats de pied, s'était chargé du soin de s'emparer de la fille du roi, et se tenait à quelque distance du gros des combattants, Robert, voyant que la course effrénée du cheval allait lui ravir sa proie, imagina tout à coup un moyen de la ressaisir. Soulevant avec effort un fragment de roc qui se trouvait près de lui, il le lança dans les jambes de la haquenée. La pauvre bête, trébuchant sur cet obstacle, fit encore deux ou trois bonds en avant, et s'abattit enfin, renversant celle qu'elle portait. Sybille vint tomber juste aux pieds de l'espion. Celui-ci, se précipitant alors sur la princesse, l'enleva entre ses bras, sans se soucier des cris qu'elle poussait, et se mit à courir pour l'emporter au loin.

Aïxa qui, depuis longtemps déjà, est entre les mains des soldats que Robert a gardés près de lui pour l'aider dans sa lâche mission, Aïxa a vu ce qui vient de se passer, du lieu peu éloigné où on la retient. Effrayée du danger que court sa maîtresse et, dans son effroi, oubliant son infirmité, la pauvre muette veut appeler au secours. Elle fait des efforts insensés pour crier ; mais, reconnaissant son impuissance, elle s'abandonne à des gestes furieux, et elle s'arrache les cheveux dans son désespoir. Pauvre fille ! Tu vois déjà perdue à jamais pour toi cette princesse que tu aimes tant !... Robert s'éloigne toujours, emportant sa victime qui appelle à l'aide et se débat entre ses bras... Encore quelques instants, il aura disparu avec elle !... Pauvre fille ! Ton dévouement ne peut rien cette fois ; et c'est en vain que tu cherches à échapper aux soldats pour voler au secours de ta maîtresse !... Mais, rassure-toi, ... Dieu veille sur elle, ... et lui envoie un défenseur... Averti du commencement de l'attaque par le cliquetis des armes et la rumeur qui est parvenue jusqu'à lui, l'ermite a quitté le rocher derrière lequel il s'abritait... Le voici... Il accourt, brandissant sa hache d'armes, pour prêter main forte à ses amis ou pour mourir avec eux... Tout à coup il aperçoit Sybille se tordant sous l'étreinte de Robert, ...il entend son appel... Un cri d'indignation s'échappe de sa poitrine ; et, bondissant sur les traces du lâché ravisseur ;il se rue sur lui pour lui arracher sa proie. Se voyant attaqué de la sorte, Robert veut se défendre contre cet ennemi dont il pense se débarrasser facilement. Dans le mouvement qu'il fait pour tirer son épée, il abandonne à demi la princesse qu'il ne tient plus que d'une main. L'ermite le presse vivement ; et, bravant ses coups qu'il pare avec sa hache, il parvient à en frapper l'espion qu'il terrasse et auquel il fait une large blessure. Sybille est sauvée !... Elle s'est réfugiée auprès de son libérateur. Effrayée encore du danger qu'elle vient de courir, elle regarde avec des yeux hagards son ravisseur que l'ermite menace toujours de son arme. Et Robert, chez lequel la rage se joint à la douleur, Robert fait de vains efforts pour se relever et ressaisir la princesse. Ses doigts crispés qui semblent vouloir s'enfoncer dans le roc viennent témoigner de la fureur que-lui cause son impuissance. Aïxa a vu de loin sa maîtresse ainsi délivrée ; et, dans l'élan de sa joie, elle bénit tout bas le saint homme qui l'a sauvée.



Cependant le combat d'Othon et du comte s'était continué comme il avait commencé, avec acharnement. Tous deux s'étaient précipités l'un sur l'autre avec une égale ardeur ; tous deux se portaient des coups furieux qu'ils paraient avec une égale adresse. Ils étaient l'un et l'autre fort experts en fait d'armes ; il semblait qu'une lutte entr'eux dût être sans issue et que la victoire indécise hésitât à choisir celui des deux auprès duquel elle irait se fixer. Un moment toutefois, elle avait paru se décider en faveur d'Othon, auquel il était survenu un secours qu'il n'attendait pas. Oswald, que chacun avait oublié pendant la bagarre, Oswald, voyant son ami aux prises avec un ennemi redoutable, avait voulu lui venir en aide ; et il s'était élancé aux jambes du cheval du comte, qu'il harcelait à coups de crocs. Raymond, troublé par les brusques mouvements de son destrier qui cherchait par ses

ruades à se débarrasser de ce nouvel assaillant, n'avait pu parer qu'à demi un coup violent que lui portait Othon ; et il avait chancelé sur sa selle. Mais, s'apercevant bientôt de la cause des soubresauts de son coursier, le comte avait saisi sa masse d'armes et l'avait lancée à la tête du pauvre chien qui était allé rouler au loin, en poussant des hurlements. Puis le combat avait repris avec fureur, tandis que les plaintes du pauvre Oswald allaient s'éteignant peu à peu et que la bonne bête mourait en jetant un dernier regard sur cet ami qu'il avait voulu secourir. Envoyant périr delà sorte cet animal qui venait de lui donner une dernière preuve de son attachement, Othon avait senti redoubler son ardeur ; il voulait venger le pauvre Oswald. Les piétinements des chevaux pendant la lutte, qui était devenue alors plus acharnée que jamais, avaient amené insensiblement les deux combattants sur le lieu même où se passait la scène que nous avons rapportée plus haut et à laquelle l'ermite avait mis fin. Cette circonstance devint fatale au chevalier de l'Écharpe noire. Les cris poussés par Sybille attirèrent son attention. Reconnaisant la voix de celle qu'il voulait protéger, il tourna vivement la tête vers l'endroit d'où partaient ces cris. Il oublia tout à coup le combat qu'il soutenait alors et ne pensa plus qu'à voler au secours de la princesse. Mais il n'en eût pas le temps ; car la masse d'armes du comte lancée vigoureusement, — sa distraction d'un moment ne lui avait pas permis de l'éviter, — vint l'atteindre à la tête si violemment, qu'elle le renversa de son cheval et l'étendit sur le sol où il resta blessé et privé de sentiment.

Et au moment même, les soldats de sa petite troupe succombaient écrasés sous le nombre. Guillaume Asselin, atteint mortellement, mais respirant encore, gisait à terre baigné dans son sang. Des vingt-cinq hommes qui composaient l'escorte de la princesse, vingt n'étaient déjà plus que des cadavres et cinq combattaient encore, sans espoir de vaincre, mais décidés à vendre chèrement leur vie.

Le comte de Tripoli triomphait. L'ermite qui avait voulu entraîner Sybille pour la dérober à une nouvelle agression, avait été bientôt ressaisi par les soldats et arrêté dans sa fuite. Le but de l'embûche dont Robert avait inspiré l'idée à son maître se trouvait rempli. L'ambitieux Raymond tenait en son pouvoir la fille de son roi. Il n'avait pas craint de mettre la main sur cette enfant de seize ans à peine, dans laquelle, trompé par une prédiction mensongère, il redoutait de rencontrer un obstacle à ses projets d'usurpation, à ses velléités de royauté. Et il était sûr de l'impunité, tant sa

puissance de grand vassal le rendait redoutable même à son suzerain, tant le sceptre que tenait le roi Amaury était alors vacillant entre les mains royales ! D'ailleurs qui pourrait lui attribuer le fait de la disparition de Sybille ? N'avait-il pas eu soin de tenir son entreprise secrète et de rester caché à tous les yeux sous la visière de son casque ?

Heureux du succès de son audacieux coup de main, Raymond avait rassemblé ses hommes dont la tâche était achevée. — Les cinq derniers soldats d'Othon avaient été rejoindre leurs camarades. — Puis il s'était retiré après avoir fait enlever Robert, et ordonné à ses sicaires de conduire celle dont il venait de s'emparer dans le château-fort voisin où il voulait la tenir recluse, ainsi que l'ermite, le seul qui restât debout, au moins le croyait-il, de tous les témoins de son forfait. Les Tripolitains se préparaient donc à obéir à ces instructions, lorsque des cris soudains se firent entendre et une grêle de flèches les assaillit de tous côtés.

Les Ismaéliens du Vieux de la Montagne arrivaient à temps pour exécuter les ordres de leur chef. L'apparition subite de ceux-ci changea brusquement la face des choses. Les gens du comte de Tripoli, surpris à leur tour par une attaque aussi imprévue, tentèrent vainement de résister au choc des infidèles qui se ruèrent sur eux. Épuisés par la lutte qu'ils venaient de soutenir, ils furent dispersés en un instant, et s'enfuirent devant leurs agresseurs, en abandonnant l'ermite et la princesse qu'Osman avait fait entourer tout d'abord. Quant à Aïxa, elle était déjà sur la route de la forteresse, entraînée par les soldats qui s'étaient emparés d'elle et qui, devançant leurs compagnons et suivant leur chef, s'étaient éloignés avant l'arrivée des Ismaéliens.

Laissant le gros de sa troupe achever de mettre en déroute les soldats du comte, Osman, aussitôt qu'il s'était vu maître de ceux qu'il avait reçu mission de saisir, s'était hâté de rebrousser chemin. Il les avait emmenés rapidement, dans la crainte que les ennemis auxquels il venait de les arracher ne se représentassent en plus grand nombre pour les lui reprendre. Il avait fait donner un cheval à Sybille ainsi qu'à l'ermite ; et celui-ci, croyant que l'intervention des Ismaéliens n'était due qu'à une intention bienveillante du Vieux de la Montagne qui avait voulu le faire protéger pendant sa marche à travers les montagnes, avait suivi sans difficulté Osman qu'il avait reconnu. On fut bientôt hors des défilés de l'Anti-Liban ; et, là seulement, le jeune Ismaélien pensa à suspendre sa course et à laisser

prendre un peu de repos à la princesse pour laquelle le cheik lui avait recommandé d'avoir les plus grands égards.

Quoique fort inquiet du sort d'Othon qu'il n'avait pas revu après l'échauffourée qui venait d'avoir lieu, l'ermite, parvenu à cet endroit où la route devenait plus sûre, voulut reprendre avec la princesse le chemin de Jérusalem et se séparer de ceux qu'il regardait comme des libérateurs. Il s'approcha donc d'Osman : — Porte mes remercements à ton maître, lui dit-il ; et apprends-lui combien le secours que, dans sa bienveillance pour moi, il m'a envoyé, nous a été utile... Apprends au cheik que, grâce à lui, la fille du roi de Jérusalem a pu échapper aux mains de lâches forfaiturs... Et maintenant retourne auprès de lui, et laisse-nous poursuivre seuls notre chemin vers la ville sainte ;... la route est sans danger désormais et nous n'avons plus besoin de ton appui.

Il voulut s'éloigner alors ; mais Osman le retint et lui répondit d'un ton respectueux :

— Chrétien, je ne suis pas libre de souscrire à tes désirs... Le Vieux a ordonné, ... j'obéis... Je dois te mener auprès de lui ainsi que celle qui t'accompagne ;... je ne puis donc te laisser partir...

En vain le frère Urbain, ne s'expliquant pas les desseins du Vieux de la Montagne, insista auprès d'Osman pour qu'il lui rendît sa liberté ; en vain il lui représenta que le cheik, n'étant pas en guerre avec le roi de Jérusalem, ne pouvait avoir la pensée de retenir la fille de celui-ci ; il ne put obtenir d'Osman d'autre réponse que celle qu'il lui avait déjà faite :

— Le chef a ordonné, ... j'obéis.

L'ermite était confondu et Sybille se désolait. Elle se voyait aux mains des infidèles ! Elle n'évitait un danger que pour en rencontrer un autre. De Charybde elle tombait en Scylla !

CHAPITRE V. — Le blessé.

De tous les gens du comte de Tripoli, que les Ismaéliens venaient ainsi de mettre en déroute, la plus grande partie, dans le premier moment de la surprise, s'était réfugiée dans la montagne pour y chercher son salut. Quelques autres cependant, plus maîtres d'eux et moins troublés par la frayeur, avaient repris le chemin du château, où Raymond était déjà remonté

et où il attendait qu'on lui amenât ses prisonniers. Ce furent ceux-là qui, les premiers lui donnèrent connaissance de ce qui venait de se passer. En apprenant que cette princesse qu'il pensait retenir captive lui échappait de la sorte, l'ambitieux comte, déçu dans son espoir, entra dans une grande fureur. Dans le premier élan de sa colère, il voulait poursuivre les ravisseurs et tenter de ressaisir sa proie. Mais la réflexion l'arrêta presque aussitôt dans l'exécution de ce projet. Il n'avait autour de lui que quelques soldats épuisés. ; les autres étaient encore disséminés dans la montagne.. : Que pouvait-il faire avec d'aussi faibles moyens d'action en présence d'une telle quantité d'ennemis ?... N'était-ce pas courir au-devant d'une défaite ? Il se vit donc forcé de dévorer sa rage.

Peu s'en fallut qu'Aïxa ne fût victime de l'irritation à laquelle Raymond était alors en proie. Les soldats qui s'étaient emparés de la pauvre fille se présentèrent en ce moment devant leur seigneur avec leur capture.

— Qu'ordonnez-vous que nous fassions de notre prisonnière, monseigneur ? demanda celui qui paraissait être le chef de la petite escouade.

Le comte, en voyant cette jeune fille pâle et échevelée qu'on lui amenait, eut un moment la pensée que c'était peut-être la princesse dont ses gens avaient pu parvenir à rester possesseurs. Mais lorsqu'il eût considéré plus attentivement la prisonnière, le simple examen de son costume, qui annonçait une condition inférieure, lui démontra son erreur ; et sa colère s'augmenta encore de cette nouvelle déception.

— Qui es-tu ? fit-il aussitôt d'une voix dure.

La malheureuse suivante, toute troublée par l'effroi, répondit par des gestes incompréhensibles.

— Parleras-tu ? s'écria Raymond furieux.

Aïxa fit alors avec vivacité des signes de dénégation, pour exprimer qu'elle ne pouvait parler. Mais le comte, s'abusant sur le sens de cette pantomime, crut qu'elle s'obstinait à se taire.

— Ah ! tu refuses de me répondre ? reprit-il avec emportement, tu persistes à garder le silence ?... Par l'enfer !... si ta langue s'enferme ainsi pour nous dénier son service, je saurai bien la forcer à sortir de son repaire !... Puis s'adressant aux soldats, il ajouta :

— Vous demandez ce qu'il faut faire de la prisonnière ?... Qu'on la pende !

— Monseigneur, hasarda celui des soldats qui avait précédemment pris la parole, cette jeune fille, qui doit être la suivante de la damoiselle que vous vouliez saisir, est muette, si je ne me trompe... Pendant que nous la retenions, elle a fait tous ses efforts pour crier, sans y pouvoir réussir.

— Muette !... dit le comte surpris... il se pourrait ?... Se tournant aussitôt vers Aïxa : — Tu es muette ? lui demanda-t-il.

La suivante affirma de la tête.

— Eh bien, rends grâce à ton infirmité qui te sauve la vie, continua Raymond qui poursuivit à voix basse et comme se parlant à lui-même : — A quoi bon un meurtre inutile ?... Sans doute cette jeune fille a vu mes traits et peut-être appris qui je suis ;... mais je n'ai rien à redouter d'elle, et, quand elle le voudrait, elle ne pourrait me trahir.

— Qu'on la délivre ! ordonna-t-il à ses soldats... Je n'ai rien à faire d'elle ici... Conduisez-la jusqu'aux portes du château... et que Satan l'accompagne !

Quelques instants après, Aïxa, heureuse d'échapper à la mort qui l'avait un moment menacée, revenait en toute hâte au lieu où s'était passé la scène de violence dont nous avons été témoins dans le précédent chapitre, et où elle espérait encore rejoindre sa maîtresse. Mais quel ne fut pas son désappointement, en trouvant ce lieu occupé par des musulmans et en n'y apercevant pas celle qu'elle pensait y rencontrer. La pauvre fille ne pouvait s'expliquer ce qu'elle voyait. — On se rappelle qu'elle avait été entraînée vers le château avant l'irruption des Ismaéliens dans le défilé. — A la place même où elle avait laissé les hommes qui avaient attaqué l'escorte de la princesse, était une troupe d'infidèles en train de se rassembler et de se préparer à se remettre en marche.

Interdite à cette vue, elle s'arrêta brusquement et hésita à avancer. Quels étaient ces Sarrasins ? Comment se trouvaient ils en ce lieu ?... Qu'étaient devenus ceux qu'elle y avait vus encore tout à l'heure ?... Qu'était devenue surtout cette princesse qu'elle chérissait et pour laquelle elle eût volontiers donné sa vie ?... Ah ! combien elle déplorait alors l'infirmité qui lui interdisait l'usage de la parole !... Si elle eût pu se faire entendre elle n'eût pas balancé un instant ; elle se fût présentée aux infidèles, bravant le péril dont leur présence pouvait la menacer, et elle se fût informée auprès d'eux du sort de sa maîtresse qui l'inquiétait tant !... Mais, hélas !... parviendrait-elle à leur faire comprendre ce qu'elle désirait savoir ?... N'était-elle pas muette ? Et puis, une autre pensée encore la retenait à l'endroit où elle

s'était arrêtée tout à coup en apercevant les Sarrasins, et d'où elle pouvait voir sans être vue... Elle se demandait si, en se montrant aux ennemis des chrétiens, elle ne s'exposait pas à perdre cette liberté que l'on venait de lui rendre ; et si, devenue leur prisonnière, elle ne se trouverait pas à jamais séparée de la princesse qu'elle voulait rejoindre à tout prix.

La malheureuse Aïxa était dans une perplexité qu'il faut renoncer à décrire. Pendant qu'elle hésitait ainsi, les Ismaéliens s'étaient remis en marche et s'étaient éloignés... Elle regrettait maintenant de ne pas s'être adressée à eux... Qui la renseignerait sur le sort de sa maîtresse ?... Qu'allait-elle faire ?... De quel côté dirigerait-elle ses pas ?... Bientôt l'effroi vint se joindre à son anxiété. Ce défilé, si plein de bruit et de mouvement tout à l'heure, était redevenu calme et désert. Un silence de mort y régnait. La pauvre suivante se voyait abandonnée à elle-même au milieu de cette solitude, sans appui, sans protecteur, dans un lieu d'aspect si sombre et où tant de dangers pouvaient s'offrir à elle. Et elle frissonnait à cette pensée. Cependant, elle s'était avancée d'un pas mal assuré jusque sur le chemin ; car elle s'était décidée à reprendre à tout hasard la route de Jérusalem. Elle se trouvait alors sur le terrain même de la lutte sanglante qui venait d'avoir lieu ; et le spectacle qui s'offrit à ses yeux n'était pas de nature à raffermir ses idées et à calmer son émotion. Elle voyait se dérouler autour d'elle un horrible champ de carnage ; elle voyait, gisant sur le sol trempé de sang, les cadavres de ces braves qui, le matin encore, servaient d'escorte à la fille du roi, et qui tous étaient morts pour la défendre. Son cœur se serrait à cette vue et ses larmes prêtes à couler l'empêchaient de remarquer plusieurs musulmans qui, restés après les autres, cherchaient parmi les cadavres s'il ne se trouverait pas quel qu'être encore vivant auquel on pût porter secours.

Comme elle détournait les yeux de ce triste tableau, elle aperçut tout à coup, du côté opposé de la route, un infidèle qui, accroupi le long d'un rocher, tenait sur ses genoux la tête d'un guerrier chrétien étendu à ses pieds. Le musulman semblait vouloir s'assurer si ce guerrier était mort ou s'il y avait encore en lui un reste de vie. Il l'avait débarrassé de son casque et recherchait sur son corps les traces de la blessure qui l'avait ainsi privé de sentiment. L'armure du blessé attira aussitôt l'attention de la jeune muette ; elle croyait la reconnaître... N'était-ce pas celle du chevalier qui, deux jours auparavant, se trouvait parmi les soldats de l'arrière-garde, et sur lequel les caresses d'Oswald avaient fait tourner les regards de la princesse

et les siens ?... Elle était trop éloignée de lui pourtant pour être certaine de ne pas se tromper ; elle s'en rapprocha doucement en longeant les rochers pour ne pas être remarquée par le Sarrasin... Une écharpé noire était à terre à côté du chevalier... Plus de doute !... c'était lui. Se remémorant alors tous les soupçons que diverses circonstances, depuis le départ du pic d'Édesse, avaient fait naître dans son esprit et dans celui de sa maîtresse ; se rappelant la recommandation que celle-ci lui avait faite de ne rien négliger pour découvrir quel était ce mystérieux personnage, Aïxa oublia subitement ses craintes pour ne plus penser qu'aux ordres de Sybille ; et elle s'avança vivement vers l'infidèle et celui qu'il cherchait à secourir. A peine eût-elle fait quelques pas dans cette direction, qu'elle heurta le corps du pauvre Oswald... Le chien était venu mourir près de celui qu'il avait paru reconnaître le premier jour du voyage. Que signifiait cela ?...



Aïxa sent son impatience redoubler ; elle accourt auprès du chevalier inanimé... Elle s'agenouille sur le sol à ses côtés, elle se penche sur lui pour

voir son visage ;... et elle se redresse tout à coup en joignant les mains. Elle ne s'était pas trompée !... Cette voix qu'elle avait reconnue était bien celle qu'elle croyait !... Ce chevalier qui les accompagnait n'est autre que ce jeune défenseur de la reine, que cet Othon dont Sybille a gardé un si cher souvenir !... Oh ! plus que jamais Aïxa veut retrouver sa maîtresse maintenant ;... elle veut lui apprendre ce qu'elle vient de découvrir... Mais, grand Dieu ! lui apprendra-t-elle aussi que le noble et courageux jeune homme est mort pour elle, mort en la défendant ?... Oh ! non, non !... car elle veut le rappeler à la vie ; elle veut partager les soins que lui donne le musulman... Elle se rappelle qu'elle a vu non loin de là une source qui s'échappe d'entré les rochers, elle court à cet endroit et en revient vivement, après avoir imbibé d'eau son voile qu'elle a arraché de sa tête. Agenouillée de nouveau près du blessé, elle passe à plusieurs reprises le linge mouillé sur son front décoloré. L'Ismaélien, sans paraître surpris, et reconnaissant, à l'empressement avec lequel elle lui donne ses soins, que cette jeune fille n'est pas une étrangère pour Te chrétien, accepte l'aide qu'elle lui apporte. Les voilà tous deux réunissant leurs efforts pour faire revenir à lui le blessé... O bonheur !... Il a fait un mouvement ;... un soupir s'exhale de sa poitrine... Il n'est pas mort !... La masse d'armes du comte, frappant sur le fer dont il était recouvert, n'a produit sur lui qu'une forte contusion qui l'a renversé et l'a privé de sentiment... Sans doute il souffre encore ; mais des soins le ramèneront bientôt à la santé. Aïxa est rassurée maintenant... Elle n'est plus seule, et elle rejoindra sa maîtresse ; car Othon saura bien la retrouver, lui !

De son côté, l'Ismaélien paraissait fort heureux de voir le chevalier un peu ranimé. Il connaissait les intentions du cheik ; — Osman en avait fait part à ses hommes — et il se disait à part lui : — Le Vieux avait donné cet ordre : « Que l'on s'empare de la princesse et de tous ceux de sa suite que l'on pourra saisir... » De la suite de la fille du roi, il ne reste plus que celui-ci qu'Allah n'ait pas rappelé à lui... Or, puisqu'il vit, il est mon prisonnier, ... et le chef sera content.

Il appela aussitôt quelques-uns de ses compagnons, et, avec leur aide, il composa, en réunissant plusieurs de leurs javelines, une espèce de brancard sur lequel il fit placer le blessé, qu'il emporta ainsi vers les vallées du Liban. Et Aïxa suivit Othon, sans s'inquiéter de savoir où on la conduisait, pourvu qu'on ne la séparât pas de celui qu'elle venait de reconnaître, et sur le secours duquel elle comptait pour retrouver sa maîtresse. Au moment où

les Ismaéliens qui emportaient Othon quittaient le défilé, accompagnés par la jeune muette, et marchant à pas lents pour ne pas nuire à l'état du blessé, quelques autres de leurs compagnons ramassaient au milieu des cadavres le pauvre Guillaume Asselin tout mutilé, mais respirant encore. Après avoir couvert ses blessures de feuilles, afin d'arrêter le sang qui s'en échappait, ils le placèrent également sur un brancard ; et, chargés de leur fardeau, ils s'éloignèrent à leur tour sur les pas de ceux qui les avaient précédés. Ils s'avançaient encore avec plus de précaution que ceux-là ; car l'écuyer était en si piteux état que la moindre secousse eût aussitôt chassé l'âme de son corps.

Ainsi le maître et le serviteur s'acheminaient l'un et l'autre, dans ce triste appareil, vers les États du Vieux de la Montagne. Y arriveront-ils tous deux ? C'est ce que nous saurons plus tard ; car nous ne pouvons les suivre. Ils marchent trop lentement pour nous qui avons besoin de prendre les devants, afin de rejoindre Sybille et l'ermite que nous avons abandonnés, il me semble, depuis bien longtemps.

Osman avait fait diligence, autant que le lui permettait la recommandation du cheik qui voulait que l'on eût pour la princesse toutes les attentions et tous les égards possibles. Sans doute, le jeune Ismaélien avait hâte d'arriver auprès de son maître, afin de lui prouver plus tôt qu'il avait exécuté fidèlement ses ordres en ce qui concernait la prise de la fille du roi ; mais il voulait aussi que celle-ci n'eût pas à se plaindre au chef de ses procédés envers elle pendant la route. Aussi avait-il eu soin, tout en satisfaisant le désir qu'il avait de bâter le retour, de demander à plusieurs reprises à Sybille si la célérité du voyage ne lui était pas incommode et si elle désirait que l'on ralentît la marche. Mais l'ermite qui, dans ces occasions-là, répondait pour la princesse, laquelle se laissait entièrement diriger par lui et du reste ne souffrait en rien de la rapidité de la course, l'ermite, loin de chercher à retarder l'arrivée dans les États du Vieux de la Montagne, la pressait, au contraire, de tous ses vœux et engageait Osman à l'accélérer le plus possible. Il avait été d'abord, comme nous l'avons dit, fort inquiet de voir Sybille tombée au pouvoir du cheik dont il ne devinait pas les intentions ; mais, en remarquant les égards d'Osman pour sa prisonnière, il avait compris que ce n'était pas sans ordres que l'Ismaélien agissait ainsi. Cette remarque l'avait complètement rassuré. Cependant il était très-désireux de se trouver au plus tôt en présence du chef arabe, afin d'obtenir de lui l'explication de cette surprise dont la princesse avait été

l'objet, et de lui faire comprendre qu'il ne pouvait ainsi détourner de sa route vers Jérusalem la fille d'un roi dont il allait devenir l'allié.

Grâce à la vélocité des petits chevaux arabes que montaient nos voyageurs, ils étaient arrivés le soir même sur les terres du Vieux de la Montagne. Sybille avait été conduite dans un palais préparé pour elle, où toutes les somptuosités du luxe oriental étaient accumulées ; et l'ermite, sur ses vives instances, avait été amené devant le prince des Assassins.

— Cheik, lui dit-il dès qu'il fut arrivé auprès de lui, ... tu as fait courir sur mes traces, et l'intervention de tes hommes a été utile à la fille du roi de Jérusalem, en l'arrachant à des ennemis dangereux... Je te rends grâces, ... ou plutôt je rends grâces à Dieu qui a voulu qu'il en fût ainsi ;... car tel n'était pas ton dessein en mettant tes gens à ma poursuite.

— Je ne sais point mentir, répondit le chef arabe, ce que tu dis est vrai... Ce n'était pas mon but ; mais Dieu est grand... et, quand il lui plaît, il fait servir les actions des mortels à l'accomplissement de ses volontés... Je suis heureux que, dans cette circonstance, il ait utilisé mes sujets pour le service de la princesse, et je joins mes remerciements à ceux que tu adresses au Très-Haut...

— Qu'il soit donc loué par nous deux ! reprit l'ermite... Mais, ceci fait, souffre que je te demande pourquoi tu as interrompu notre voyage vers la ville sainte et pourquoi tu nous as fait conduire ici ?...

— Celui qui veut se mettre à l'abri des traits de son ennemi doit se munir d'un bouclier... Je l'avais oublié, je m'en suis souvenu...

— Que veux-tu dire ?

— Le roi des chrétiens, commença le cheik...

Mais l'ermite ne lui laissa pas le temps de continuer et il l'interrompit vivement :

— Le roi des chrétiens est-il donc ton ennemi ?...

— Je ne le crois pas, répondit le chef des Assassins ;... mais celui-là peut agir comme tel qui ne vous a pas encore touché dans la main en signe d'alliance...

— Explique-toi donc ;... je ne te comprends pas.

— J'ai envoyé Boadella au roi Almeric pour lui proposer paix et amitié, continua le Vieux de la Montagne... Qui me dit que mes propositions seront agréables au chef des Francs ?... Qui me répond que Boadella reviendra vers moi ?...

— Sa qualité d'ambassadeur qui le garantit contre tout danger.

— Et qui me garantit, moi, que cette qualité le préservera comme tu le dis ?

— Les usages de la guerre et la bonne foi des Francs...

— Les usages sont, comme toutes les choses de ce monde, sujets au changement ; et la bonne foi est un rempart qu'un souffle de colère peut renverser...

— Que prétends-tu donc ?... Retenir la princesse ?

— Jusqu'au retour de Boadella...

— Ainsi tu la veux garder comme otage ? s'écria l'ermite inquiet et indigné à la fois.

— Tu l'as dit, reprit le cheik froidement. Puis il ajouta, aussitôt : Mais, rassure-toi... La princesse sera traitée ici, comme il convient à son rang, ... comme doit l'être la fille d'un prince dont on veut devenir l'allié...

— Et, pour preuve de ton grand désir de conclure cette alliance, fit l'ermite avec vivacité, tu retiens captive la fille de ce roi avec lequel tu veux traiter ?... Penses-tu par là te faire un titre à son amitié ?

— La prudence est la vertu des chefs... Le roi Alméric ne pourra me blâmer...

— Soit !... mais je te blâmerai, moi, répliqua le frère Urbain d'un ton de reproche ; car la prudence t'a fermé les yeux sur l'abus que tu as fait de ma confiance en toi...

A ces mots hardis, le cheik fit un brusque mouvement de colère et porta instinctivement la main à son poignard.

— Oh ! frappe, reprit l'ermite sans se troubler ;... tu le sais, je ne redoute pas la mort et la crainte de ton poignard ne m'empêchera pas de te dire la vérité... Dans la religion que tu suis encore, ainsi que dans la mienne que tu suivras bientôt, je l'espère, il est Ordonné de ne pas trahir ceux qui ont eu foi en vous... Tu as failli à ce commandement... Si je ne t'avais pas dit, il y a deux jours, pourquoi je voulais quitter ton palais, ... si je ne t'avais pas appris que j'allais retrouver la princesse sur le chemin de Jérusalem, si je ne t'avais pas indiqué le lieu où je pensais la rejoindre, elle ne serait pas aujourd'hui entre tes mains... Tu le vois, tu as abusé de ma franchise envers toi !...

Le cheik sembla un peu troublé par ces paroles de l'ermite ; et celui-ci, le voyant ébranlé par le reproche qu'il lui adressait, voulut en profiter pour obtenir immédiatement la liberté de Sybille. Il continua donc aussitôt :

— Ton cœur est droit et la justice est dans ton âme, cheik... Répare ce que tu as fait, laisse la princesse libre de se remettre en route, sans plus tarder... Et, s'il te faut un otage pour te garantir la vie de ton ambassadeur, ... eh bien, garde-moi près de toi... Je ; te répondrai de lui, œil pour œil, dent pour dent, tête pour tête !...

— Non... C'est impossible, répondit le chef arabe après avoir réfléchi un moment... Quelle que soit ma colère, je ne saurais en faire sentir le poids à celui qui m'a nourri de sa parole... Non, je ne puis t'accepter pour otage ; car le souvenir des jours que tu as passés près de moi arrêterait mon bras prêt à frapper, si j'avais à tirer vengeance d'une trahison envers Boadella...

— Ainsi tu refuses la garantie que je t'offre en ma personne.

— Je la refuse.

— Et tu persistes à garder la princesse ?

— J'y persiste... Elle est le seul bouclier qui couvre mon ambassadeur, ... et je ne puis découvrir celui-ci sans manquer à mes devoirs de chef... Ne me parle donc plus de cela...

L'ermite voulut insister encore ; mais le cheik le congédia brusquement en lui disant :

— Assez !... tu jettes tes paroles au vent et ma patience se lasse... Il me faut un otage, ... la princesse est en mes mains, elle y restera... Telle est ma volonté.

Ces derniers mots du Vieux de la Montagne avaient été prononcés d'un ton si absolu, que le frère Urbain, reconnaissant qu'une plus longue insistance serait vaine, se retira sans ajouter une parole. Il était profondément affecté ; il se reprochait amèrement alors d'avoir avoué au cheik la cause de son départ quand il l'avait quitté la première fois. Et cependant il se disait à part lui :

— Sans doute, si je n'avais pas fait cet aveu, la princesse serait en ce moment au pouvoir de l'ambitieux Raymond ; et elle serait exposée à plus de dangers qu'elle n'en a à redouter en ce lieu...

Mais, malgré cette réflexion qui eût dû le consoler, il se désespérait ; car la situation que la prudente précaution du chef arabe faisait présentement à la princesse l'empêchait de tenir compte alors du péril passé. Certainement il ne craignait rien pour elle, il ne doutait pas un instant que le roi Amaury, ravi des propositions du Vieux de la Montagne, ne fît fête à son ambassadeur. La sûreté de la fille du roi n'était donc pas compromise à ses yeux, et là n'était pas la cause de son souci ; mais ce qu'il déplorait, c'était

le retard apporté à la continuation du voyage de Sybille, c'était l'obstacle inattendu qu'il rencontrait dans l'exécution de ses projets. Car il avait hâte de voir la princesse arrivée au milieu de cette cour où il espérait que sa présence serait d'un puissant secours pour le salut de Jérusalem auquel il pensait sans cesse. Aussi, convaincu qu'il n'y avait rien à attendre du cheik pour obtenir la liberté de Sybille, cherchait-il dans sa tête les moyens de lui procurer cette liberté par une évasion. Il avait l'esprit tout occupé de cette pensée, en revenant trouver la princesse dans le palais qu'on lui avait donné pour prison.

Sybille était seule lorsque l'ermite se présenta devant elle. La princesse avait renvoyé les femmes que le chef des Assassins avait chargées du soin de la servir. Livrée à elle même, elle avait repassé dans sa mémoire toutes les phases de cette journée si fertile en événements. Elle s'était rappelé l'attaque dans la montagne et sa pensée s'était reportée sur ceux qui l'accompagnaient alors. Quel sort avait été celui de tous ces soldats qui composaient son escorte ?... Le nombre des ennemis ne leur avait-il pas été fatal ?... Quel était ce chevalier inconnu qui avait apparu tout à coup à ses côtés au moment du danger, ... qui avait voulu l'entraîner loin de la mêlée et qui s'était vu arrêté subitement par un autre guerrier lui présentant le combat ?... Quelle avait été l'issue de cette lutte ?... Sans le connaître, elle s'intéressait à ce chevalier qui avait tenté de la sauver... Et puis elle pensait à Aïxa sa fidèle suivante... Qu'était-elle devenue ? N'avait-elle pas été victime de la cruauté des lâches qui avaient assailli son escorte ?... La reverrait-elle jamais ? Et toutes ces pensées savaient amené la tristesse en son cœur. Aussi était-elle absorbée par de pénibles réflexions et avait-elle les yeux humides, lorsque l'ermite se présenta. Heureuse de revoir celui qui était désormais son seul appui jusqu'à ce qu'elle fût venue se placer sous la protection de son père, Sybille accueillit le frère Urbain avec empressement. Elle lui fit part de son souci.

— J'ignore comme vous, princesse, le sort de ces braves gens, lui dit l'ermite ; mais ce n'est pas le moment de s'en occuper... Chassez ces pensées qui amolliraient votre cœur, ... vous allez avoir besoin de toute votre énergie pour accomplir ce que j'ai médité.

— Que voulez-vous dire ?

— Princesse, savez-vous quel est le forfaitier qui a apposté ses gens dans la montagne pour vous surprendre ? Savez-vous qui a assailli votre escorte ?... C'est le comte de Tripoli...

— Le comte Raymond ? fit Sybille surprise et indignée...

— C'est lui !... Je l'ai reconnu à la voix... Il voyait en vous un obstacle à son ambition, et il voulait vous faire disparaître en vous retenant prisonnière... Les voilà ces seigneurs égoïstes qui travaillent à perdre le royaume ! Debout, princesse, à l'œuvre !... Rappelez-vous votre serment et retenez bien le nom du comte de Tripoli ; car celui-là est le premier des ennemis que vous aurez à combattre..

— Oh ! je ne l'oublierai pas ! s'écria Sybille, se levant tout à coup avec énergie...

— Et maintenant, continua l'ermite, n'avez-Vous pas hâte d'arriver à Jérusalem ?

— Partons, mon père, partons à l'instant même !...

— Partir ?... Oui, il le faut ; et c'est pour cela, princesse, — Qu'en tends-je ? que je vais faire appel à toute votre force d'âme, à tout votre courage. Vous êtes ici prisonnière... Le Vieux de la Montagne veut vous retenir en otage...

— Mais cette liberté qu'on vous refuse, il faut la conquérir... Je ne puis vous accompagner, ... je dois rester ici pour braver la colère du cheik et retenir ceux qu'il pourrait lancer à votre poursuite... Vous sentez-vous résolue à continuer seule votre voyage et à vous rendre sans suite et sous un déguisement jusqu'à Jérusalem ?...

— Je braverai tout pour aller rejoindre mon père !

— Eh bien donc, écoutez-moi, princesse... Voici le projet que j'ai conçu... Cette nuit, quand tous les serviteurs seront livrés au sommeil, je tenterai de vous faire sortir de ce palais dont j'ai examiné les dispositions avant de venir vers vous... La terrasse sur laquelle ouvre cette salle communique à un vaste jardin au bout duquel est une poterne donnant sur la campagne... Cette poterne sera-t-elle gardée ?... Je l'ignore... De là dépend la réussite du plan que j'ai formé... Hésitez-vous à courir les chances de cette évasion ?

— Je n'hésite pas ! répondit résolument Sybille...

— Bien, princesse... Et maintenant, ne perdez pas une seule de mes paroles. Si Dieu permet que nous réussissions à sortir de ce palais, je vous conduirai jusqu'à la dernière limite de la vallée... Là, je vous abandonnerai à vous-même ;... il vous faudra traverser seule la montagne... Mais, lorsque vous en serez sortie, à l'entrée de la plaine, vous apercevrez une modeste habitation. C'est la demeure de bergers chrétiens qui me connaissent et m'ont maintes fois donné l'hospitalité... Présentez-vous à eux, en me

nommant, et vous trouverez chez ces braves gens aide et protection... Si vous en croyez le plus dévoué de vos serviteurs, princesse, une fois arrivée chez les bergers, vous vous cacherez sous les vêtements d'une de leurs filles ; et, conduite par le plus agile d'entr'eux, vous poursuivrez votre route vers la ville sainte en ce modeste équipage. De cette façon, vous arriverez sans encombre au terme de votre course... Tant de seigneurs intrigants et félons peuplent en ce moment la Syrie et la Palestine, que les chemins seront plus sûrs pour la simple bergère que pour la fille d'un roi, vous ne le savez que trop bien !

— Je ferai ce que vous dites, mon père, répliqua la princesse, après avoir écouté attentivement les instructions de l'ermite. Et maintenant, ajouta-t-elle avec impatience, faisons diligence ; car je suis prête à tout entreprendre pour reconquérir ma liberté... Ne craignez-rien de la faiblesse de mon âge et de mon sexe... Je traverserai seule la montagne sans trembler ; car je vais tenir le serment que j'ai fait de venger ma mère, et cette pensée chassera la timidité de mon cœur.

Voyant la princesse ainsi résolue, l'ermite s'empressa de faire certains préparatifs que la prudence lui conseillait. Parmi les objets qui, appendus le long des murs de la salle, en composaient l'ornementation, se trouvait une armure de taille moyenne qui avait appartenu sans doute à quelque jeune écuyer tombé sous les coups des Assassins. Le frère Urbain engagea Sybille à s'en couvrir. Cette précaution lui paraissait utile à un double titre. Outre les services que rend une armure d'ordinaire, celle-ci déguiserait la jeune fille jusqu'à ce qu'elle ait pu parvenir chez les bergers. Pendant que la princesse s'accoutrait tant bien que mal du vêtement guerrier sur lequel elle passa un surtout d'étoffe de lin, l'ermite était allé s'assurer du degré de vigilance de ses gardiens. Tous les serviteurs reposaient. Quelques Ismaéliens, postés à l'entrée principale du palais, veillaient seuls ; mais en gens convaincus qu'ils n'ont rien à redouter de la personne qu'ils gardent. Ils causaient entre eux et semblaient bien éloignés de penser que leur prisonnière pût méditer une évasion. Le milieu de la nuit était passé depuis quelque temps déjà ; l'heure était donc propice. Le seul point que le frère Urbain n'eût pas visité était cette poterne par laquelle il comptait faire sortir Sybille. Ce point se trouvait trop éloigné pour qu'il ait pu pousser ses investigations jusque là. C'était donc la seule chance qui restât incertaine ; l'ermite se décida à la braver.

Après avoir renouvelé ses recommandations à la princesse et s'être assuré que sa résolution n'avait pas faibli, il la fit passer sur la terrasse ; et, suivi par elle, il s'avança avec précaution à travers les jardins. La lune qui, tout à l'heure, brillait de tout son éclat, venait de se voiler sous les nuages et sa lumière était obscurcie en ce moment ; le silence le plus profond régnait dans le palais. On eût dit que Dieu et les hommes s'étaient mis d'accord pour protéger la fuite de Sybille. Encore quelques pas, et l'on atteignait la poterne qui semblait abandonnée, car aucun bruit ne troublait le calme de la nuit. Déjà le frère Urbain, sûr du succès, marchait plus résolument et avec moins de précautions, lorsque tout à coup il s'arrêta. Il lui semblait qu'il venait d'entendre le craquement produit par la pression d'un pied sur le sable... Il écouta plus attentivement ; il ne se trompait pas... Quelqu'un était là, tout près de lui !... La poterne était donc gardée ?... Un moment il eut la pensée de retourner sur ses pas... Pourtant il ne pouvait renoncer ainsi subitement au projet qu'il avait formé de rendre la princesse libre... Il voulait au moins s'assurer du nombre de gardiens auquel était confié ce poste qu'il lui fallait franchir... En prêtant l'oreille, il reconnut la nature du bruit qu'il percevait. C'était un pas monotone et régulier comme celui d'une sentinelle qui se promène. Il était alors, ainsi que la princesse, caché derrière un cèdre au tronc colossal. Faisant signe à celle-ci de rester immobile, il écouta de nouveau. C'était toujours le même pas qui seul troublait le silence du lieu. Une sentinelle unique était donc là ?... S'il-en était ainsi, tout espoir n'était pas perdu... L'ermite allongea la tête, et voyant, en effet, qu'il n'aurait affaire qu'à un gardien isolé de ses compagnons, il n'hésita pas à tenter le passage. Tirant de sa ceinture sa petite hache d'armes, il surveilla la sentinelle. Saisissant le moment où, continuant sa promenade, celle-ci s'éloignait en lui tournant le dos, il s'avança avec précaution d'abord, puis s'élança brusquement sur elle. Il voulait, autant que possible, éviter un meurtre qu'il eût regretté, car ce musulman, entraîné par son chef, allait devenir un chrétien bientôt. Aussi, profitant de la surprise de l'Ismaélien, qui ouvrait la bouche pour crier, se contenta-t-il de lui glisser vivement entre les dents le manche de sa hache d'armes qu'il tint avec force dans cette position. L'homme faisait des efforts inouïs pour arracher ce bâillon qui arrêtait ses cris et pour se soustraire à l'étreinte du frère Urbain ; mais celui-ci était d'une vigueur extrême, malgré son âge et sa Vie austère. Cependant, sentant qu'il commençait à faiblir et voulant en finir, il pria la princesse d'arracher le

cordon qui retenait sa robe à sa ceinture, et il fixa le bâillon dans la bouche de l'Ismaélien qu'il parvint, avec l'aide de Sybille, à attacher à un arbre.

Un instant après, il traversait la vallée, se dirigeant en toute hâte vers la montagne et entraînant à sa suite cette fille de roi qu'il venait de rendre libre, cette princesse qu'il voyait plus que jamais décidée à travailler au salut de la ville sainte.

— Je ne retournerai pas auprès du cheik, disait-il à celle-ci ; ce qui vient de se passer éveillera sa colère et chassera de son cœur les bons sentiments qu'il m'a témoignés jusqu'ici... A quoi bon m'exposer à un danger inutile, quand je puis encore, s'il plaît à Dieu, être utile à l'œuvre du salut ?... Princesse, je ne vous quitte pas. Je vous accompagnerai, et, dans quelques heures, lorsque nous serons arrivés chez les bergers chrétiens dont je vous ai parlé, nous serons à l'abri de la colère du chef arabe ; car nul ne devinera notre présence en leur demeure... Et alors, princesse, nous rendrons grâce à Dieu qui a permis que nous réussissions dans notre entreprise...

Cependant le jour commençait à poindre ; l'ermite et Sybille étaient arrivés déjà jusqu'à la montagne, sans avoir rencontré d'obstacle à leur fuite. Tout dormait encore dans la vallée qu'ils venaient de traverser ; et le muezzin qui, du haut des minarets, annonçait les heures de la nuit, n'avait pas remarqué leur passage. Ils avançaient donc à grands pas dans le défilé du Liban qui devait les conduire à la demeure des bergers, et la princesse, malgré la rapidité de la marche et la gêne que lui causait l'armure dont elle était couverte, oubliait la fatigue, ne pensant qu'à la joie d'être libre, lorsque tout à coup des voix se firent entendre sur la route qu'ils suivaient. Ces voix étaient encore assez éloignées ; mais il était évident qu'un groupe de voyageurs venait à leur rencontre. Ces voyageurs pouvaient fort bien être des Ismaéliens qui revenaient dans les États du Vieux de la Montagne ; on ne les voyait pas encore, mais le bruit de leurs voix se rapprochait de plus en plus. L'ermite pensa qu'il était prudent d'éviter d'être vu par eux ; il attira donc vivement la princesse vers l'anfractuosité d'un rocher où il se tint près d'elle, caché par les plantes sauvages très-épaisses en cet endroit. Pour mieux protéger Sybille contre les regards indiscrets, l'ermite l'avait abritée derrière lui. La princesse ne pouvait donc voir ceux qui passaient sur la route ; mais le frère Urbain, entre les tiges des plantes qui le dérobaient à la vue, apercevait le chemin et était d'autant mieux à même de distinguer les gens qui s'avançaient que le crépuscule commençait déjà à faire place au jour.

Il put donc voir distinctement le groupe de voyageurs dont il avait fui l'approche. Il avait deviné juste ; c'étaient des Ismaéliens, et ils paraissaient harassés... Au moment où ils passaient devant l'endroit où se tenaient cachés nos deux fugitifs, ils s'arrêtèrent pendant quelques instants. L'ermite aperçut alors un blessé que quatre d'entre eux portaient sur des javelines croisées et attachées de façon à former un brancard. Tout à coup il fit un brusque mouvement, il venait de reconnaître Othobon ! C'était en effet le cortège de notre pauvre chevalier ; et, à la tête de ceux qui l'amenaient ainsi dans les États du Vieux de la Montagne, se tenait l'Ismaélien qui l'avait relevé sur le lieu du combat. Il encourageait ses compagnons épuisés à reprendre courage...

— Nous voici bientôt arrivés, leur disait-il assez haut pour que l'ermite pût l'entendre... Priez Allah qu'il soutienne vos forces encore pendant quelque temps, ... et vous aurez tout à l'heure la récompense de vos peines... Le chef sera content de nous... et il nous félicitera de notre capture qui, à en juger par l'armure que porte ce guerrier, doit être de quelque importance...

L'ermite ne pouvait plus douter, Othobon allait être conduit devant le cheik. Le cœur de l'anachorète était alors partagé entre deux sentiments. Il éprouvait une joie sincère en revoyant son jeune ami, sur le sort duquel il était fort inquiet, et en reconnaissant, à la voix ferme du blessé qui pressait ses conducteurs de repartir, qu'il n'était pas en danger de mort. Mais une crainte subite s'emparait de lui, en pensant que c'était inévitablement sur le jeune homme qu'allait retomber tout le poids de la fureur du chef arabe, lorsqu'il aurait connaissance de la fuite de la princesse.

— Oh ! non, se dit-il aussitôt à part lui, non ; je ne puis laisser sous le coup de la vengeance terrible du Vieux de la Montagne cet enfant que j'ai vu naître, ce défenseur de la foi dont le bras peut être si utile à notre sainte cause... Je retournerai auprès de ce futur chrétien ; et, si ma parole n'a pas conservé assez d'empire sur son esprit pour apaiser sa colère, je saurai au moins la détourner sur moi. Il avait donc pris le parti de laisser la princesse continuer seule à se diriger vers la demeure des bergers, lorsque le cortège du blessé se remit en route. Aïxa n'en faisait plus partie, n'avait-elle donc pu suivre les Ismaéliens dans leur marche pénible ? Une autre personne manquait aussi à ce cortège pour qu'il fût tel que nous l'avons vu au moment où il s'était formé dans le défilé de l'Anti-Liban. C'était le pauvre écuyer. Les gens qui le portaient au départ étaient alors réunis à leurs

compagnons, et chacune des javelines qui composaient le brancard sur lequel gisait le malheureux était entre les mains de son possesseur. Sans doute Guillaume Asselin était trépassé chemin faisant, et les Ismaéliens n'avaient pas voulu apporter un cadavre à leur chef !

Dès que le groupe des Assassins se fût assez éloigné d'eux, l'ermite et Sybille sortirent du lieu où ils s'étaient retirés. Cette dernière n'avait pas vu Othon ; en le reconnaissant, le frère Urbain s'était placé de façon à le dérober aux regards de la princesse. Celle-ci ne comprit donc rien au revirement subit qui s'était opéré dans les résolutions de son compagnon, quand il lui dit :

— Princesse, un devoir impérieux me force à retourner au pays des Ismaéliens... Souffrez donc que je vous quitte...

C'est en vain que la jeune fille lui demanda le motif de ce brusque changement dans ses projets, c'est en vain qu'elle lui fit entrevoir le danger auquel il s'exposait en retournant se mettre au pouvoir du chef arabe.

— Il le faut... Le devoir me l'ordonne ! fut la seule réponse de l'ermite qui, après avoir désigné à Sybille le chemin qu'elle avait à suivre pour gagner la demeure des bergers, prit congé d'elle en lui disant :

— Quant à vous, fille du roi, continuez votre route et que Dieu vous accompagne !

La princesse s'éloigna alors d'un pas ferme dans la direction que le frère Urbain venait de lui indiquer. Et celui-ci, après avoir suivi des yeux, jusqu'à ce qu'elle ait disparu, cette jeune fille sur laquelle il fondait un si grand espoir pour le triomphe de la cause qu'il soutenait avec tant d'ardeur, rebroussa chemin, et s'avança à grands pas, sur les traces d'Othon, vers le pays des Assassins.

CHAPITRE VI. — C'était lui !

Encore une fois Sybille vient de se trouver près de cet Othon pour lequel elle ressent un si vif attachement, de ce jeune homme qui a vécu à ses côtés pendant trois années si pleines de souvenirs, de ce cousin qu'elle a promis à sa mère mourante de rechercher, afin d'éteindre, en se rapprochant de lui, la haine qui a si longtemps désuni les deux branches de sa famille. Et, encore une fois, elle n'a pu le reconnaître ! Ne parviendra-t-elle donc jamais à

percer l'ombre sous laquelle se cache cet ami des mauvais jours ? N'apprendra-t-elle donc pas enfin que cet ami n'est autre que le parent dont la pauvre Agnès a tant déploré l'absence, sans savoir qu'il avait, durant si longtemps, habité sous son toit, sans se douter que ce cousin qu'elle croyait haïr était celui-là même qui lui avait montré tant de dévouement et qui occupait, à ce titre, une si haute place dans son affection ? Hélas ! ... ces deux jeunes gens se reverront-ils même jamais ? Voici maintenant que, après être restés encore pendant le quart d'une heure environ à quelques pas l'un de l'autre, ils s'éloignent chacun de son côté ! Voici bientôt que tout l'espace qui sépare le Liban de Jérusalem s'étendra entre eux, comme pour les mettre dans l'impossibilité de se reconnaître et de se tendre la main !

Ici notre embarras est grand. Lequel des deux allons-nous suivre ? Nous devrions, sans contredit, donner la préférence à Sybille, en sa qualité de femme et de princesse. Mais elle poursuit sa route en ce moment, sans paraître par trop troublée de se voir seule dans la montagne. Soutenue par son grand désir d'arriver au plus tôt à Jérusalem, elle marche d'un pas assuré. Aucun danger, du reste, ne semble la menacer. Laissons-la donc s'avancer vers la demeure des bergers ; nous la rejoindrons lorsqu'elle sera près d'y arriver. Puis, tandis qu'elle chemine aussi vite que le lui permettent la fatigue qu'elle commence à éprouver et l'accoutrement guerrier dont elle est revêtue, retournons encore une fois auprès du Vieux de la Montagne, sur les traces de l'ermite et de notre ami de l'écharpe noire.

Déjà depuis quelque temps le muezzin a appelé le peuple à la prière ; et il n'est pas un Ismaélien qui ne se soit rendu à la mosquée, et qui, tourné vers l'Orient et le front dans la poussière, n'ait invoqué Allah. Tous ont fait leurs ablutions, en parfaits mahométans ; et la peuplade entière s'est levée dans son calme habituel. D'où viennent donc le trouble et l'agitation qui régner en ce moment dans la vallée ? Pourquoi ces groupes qui se forment, ces chuchotements, ces regards effarés ? Quelque malheur a-t-il frappé la tribu ? Quelqu'ennemi, bravant la crainte qu'inspirent les Assassins, a-t-il fait invasion sur leurs terres ? Le feu a-t-il dévoré leurs demeures ?... Point ! Rien de tout cela n'a eu lieu... Quelle est donc la cause de la consternation générale ? C'est qu'un des serviteurs du cheik, pâle, ahuri, a traversé la vallée en courant pour exécuter un ordre et qu'il a laissé tomber ces mots en passant :

— Le chef est en colère !... malheur à nous !

Aussitôt ces mots ont été répétés par celui qui les avait entendus ; puis, de bouche en bouche, ils ont circulé dans la foule et ils y ont produit une vive émotion. Chacun se demande avec stupeur qui a osé irriter le Vieux, quel est l'audacieux qui n'a pas craint de se soustraire à l'obéissance qu'on lui doit ; et tous tremblent de recevoir un des éclats de sa colère redoutable. Mais si l'agitation est grande dans la vallée, elle l'est bien plus dans le palais du cheik. Celui-ci, en apprenant que la fille du roi de Jérusalem s'était enfuie, était entré dans une fureur sans égale qui était tombée tout d'abord sur ceux qui l'entouraient. Osman lui-même, qui jouissait de toute la faveur du chef, avait ressenti le premier les effets de sa colère ; il avait été accueilli par de dures paroles.

— Que l'on m'amène Mamouth et Zaïmé, les chefs des serviteurs hommes et femmes que j'avais chargés du soin de veiller sur la princesse ! s'était écrié enfin le cheik d'une voix tonnante.

Aussitôt on s'était empressé d'obéir à cet ordre ; on avait été quérir Mamouth et Zaïmé et on les avait amenés au pied du divan où reposait le chef, à demi vêtus et sans leur laisser le temps de compléter leur toilette. L'homme était sans turban et la femme n'avait pas jeté sur sa tête le voile qui, suivant l'usage, devait dérober ses traits à la vue.

— Qu'avez-vous fait de votre prisonnière, serviteurs infidèles ? fit le chef avec colère, dès qu'il les aperçut.

Les deux coupables, tremblant devant leur maître et honteux des suites de leur négligence, cherchaient à s'excuser. Mais le cheik ne leur en laissa pas le temps.



— C'est assez, reprit-il d'un ton terrible, ... celui qui manque à son devoir en doit recevoir le châtement... La loi du Prophète veut que chacun soit payé selon ses œuvres... Mamouth, tu vas mourir, ... et c'est toi-même qui exécuteras la sentence, ajouta-t-il, en jetant un poignard à celui dont il venait de prononcer l'arrêt de mort.

— Quant à toi, continua-t-il, en se tournant vers la femme, tu...

Mais il ne put achever ; le bruit d'un corps tombant sur les dalles détourna son attention et suspendit l'ordre qui allait tomber de ses lèvres. C'était l'Ismaélien condamné qui, fidèle observateur des ordres de son maître, venait, sous les yeux de celui-ci, de remplir envers lui-même l'office de bourreau. Il s'était frappé devant tous.

— Qu'on enlève ce corps, ... et qu'on emmène cette femme ! s'écria le cheik, sans paraître ému de la preuve d'obéissance passive que lui donnait ainsi le malheureux serviteur.

Puis il appela Osman ; et déjà il allait lui ordonner de courir après la princesse et l'ermite chrétien qui l'avait aidée dans sa fuite, lorsqu'un grand

mouvement se fit dans la salle qui précédait celle où il se tenait. C'étaient ceux des Ismaéliens qui avaient relevé Othon dans le défilé de l'Anti-Liban et qui l'amenaient à leur chef. Quoique souffrant encore par suite du choc violent qu'il avait reçu, le blessé avait quitté le brancard incommode sur lequel on l'avait apporté ; et il s'avança devant le Vieux de la Montagne, soutenu par l'ermite qui l'avait rejoint. A la vue du pieux personnage, un éclair de colère brilla tout à coup dans les yeux du cheik.

— Ah ! te voilà, fit-il. Puis il ajouta avec ce ton sentencieux si familier aux musulmans : — Celui-là est insensé qui marche au-devant du fer qui le menace ! — Celui-là est sage qui brave le fer menaçant pour accomplir son devoir, répondit l'ermite d'un ton grave et sans paraître effrayé des regards irrités que le chef arabe portait sur lui. — C'est bien, riposta ce dernier ;... tout à l'heure nous reprendrons cet entretien.

Il écouta alors le rapport que lui fit l'homme qui s'était emparé d'Othon. Puis, s'adressant à celui-ci :

— Qui es-tu ? lui demanda-t-il.

— Ton prisonnier, répondit Othon d'une voix affaiblie.

— Soit !... Mais quel est ton nom ?...

— C'est le chevalier de l'Écharpe noire, répondit vivement l'ermite qui craignait, en nommant le jeune d'Ibelin même en ce lieu, que le bruit de sa captivité ne fût parvenir ce nom jusqu'à Jérusalem aux oreilles de Sybille.

La réputation de ce chevalier mystérieux avait été telle pendant l'année qu'Othon avait passée à parcourir les divers champs de bataille, qu'elle était parvenue même jusque dans les vallées du Liban, dans ce pays isolé qu'occupaient les Ismaéliens. En apprenant que c'était ce héros inconnu qui était tombé en son pouvoir, le Vieux de la Montagne s'écria tout à coup avec entraînement :

— Honneur à toi, jeune guerrier, dont la valeur a illustré le futile ornement que tu portes, et a su faire de cette écharpe noire un titre plus glorieux que celui de vos ducs et de vos comtes !... Honneur à toi, dont la renommée égale celle des premiers héros qu'a poussés sur nos rivages le vent qui souffle de l'occident !

Pour expliquer cet élan d'enthousiasme du chef arabe, il faut dire que, à cette époque, la bravoure était regardée comme la première des vertus et qu'elle excitait l'admiration de tous, même de l'ennemi auquel elle devenait fatale. L'esprit d'intrigue chez les chrétiens n'avait pas éteint l'esprit guerrier : la lâcheté dans les combats était le seul crime qui ne trouvât pas

d'excuse à leurs yeux ; et les musulmans eux-mêmes, au contact des Francs, s'étaient peu à peu imbus des idées chevaleresques. On comprendra donc pourquoi, sachant maintenant quel était le jeune preux qu'il tenait en sa puissance, le Vieux de la Montagne laissa subitement tomber la colère qu'avait soulevée en lui la nouvelle de la fuite de Sybille. N'avait-il pas entre les mains un otage suffisant, en la personne de ce chevalier chrétien qui s'était acquis si grande gloire et renommée ? La sûreté de Boadella était garantie désormais ; car, certes, les Francs ne voudraient pas compromettre, par une trahison envers son ambassadeur, les jours d'un guerrier dont le bras leur avait été d'un si puissant secours. Le cheik se promettait de faire répéter partout dans les environs que le chevalier de l'Écharpe noire était son prisonnier ; et il ne doutait pas que la nouvelle n'en parvînt bientôt jusqu'à Jérusalem. Il était donc alors dans une disposition d'esprit ; toute différente de celle dans laquelle il se trouvait au moment où Othon s'était présenté devant lui, accompagné par l'ermite. Aussi se tourna-t-il vers celui-ci, et lui dit-il d'une voix adoucie : — Le fer qui te menaçait, et dont je t'ai parlé tout à l'heure, est détourné de ta tête.. Je ne t'en veux plus, bon ermite, de m'avoir soustrait cette princesse dont je m'étais emparé... Le reproche que tu m'as fait hier était juste, et j'avais abusé de ta confiance en moi... Qu'elle s'éloigne donc en paix, ... je ne la ferai pas poursuivre. Ce chevalier me servira d'otage ; je n'en ai pas besoin d'autre !... Après avoir parlé ainsi, il avait fait appeler El-Hamet auquel il avait confié le prisonnier, en lui recommandant de lui donner ses soins pour le rappeler à la santé, et de veiller sur lui avec la plus scrupuleuse attention.

— Ta demeure servira de prison à ce chevalier, lui dit-il. Tu me réponds de lui sur ta tête !

Et El-Hamet avait emmené Othon, avec lequel le cheik avait permis que l'ermite pût communiquer. Mais il avait eu soin auparavant d'exiger de celui-ci la promesse solennelle qu'il ne ferait pas la moindre tentative pour rendre au prisonnier sa liberté. Le frère Urbain était donc rassuré sur la sûreté de la princesse qu'aucun ordre du chef arabe n'arrêterait dans sa fuite. Il ne redoutait rien pour Othon ; car le Vieux de la Montagne avait promis de le laisser libre aussitôt que Boadella serait de retour, et quelle que fût la réponse du roi Amaury. Que pouvait-il redouter en effet ? N'était-il pas certain que le roi recevrait bien l'ambassadeur ?... Une seule chose le préoccupait un peu... Othon lui avait donné à penser qu'il avait été reconnu par Aïxa. En reprenant connaissance une première fois le long de la route, le

chevalier avait vu la jeune muette à son côté ; puis, il s'était évanoui de nouveau... Avait-il été le jouet d'une illusion de ses sens troublés ? Il ne le croyait pas ; et cependant il ne l'avait plus revue, ni auprès de lui ni parmi ceux qui l'accompagnaient, quand il avait rouvert les yeux pour la seconde fois, vers la fin du voyage.

L'ermite craignait, si en effet la suivante avait reconnu le jeune homme, qu'elle ne fît comprendre à Sybille ce qu'elle avait découvert, aussitôt qu'elle la reverrait ; et que ce premier renseignement ne mît la princesse sur la trace de ce dont il tenait tant à lui faire mystère. Mais Aïxa retrouverait-elle sa maîtresse, autre part qu'à Jérusalem maintenant ?... Cela était douteux ; et alors, Boadella étant revenu, Othon aurait déjà fait perdre sa piste.

Mais c'est assez nous occuper du frère Urbain et de son jeune ami ; il faut nous hâter, si nous voulons rejoindre la princesse. Au moment où nous revenons près d'elle, nous la trouvons assise sur un fragment de roc, à l'issue de la montagne. Une vaste plaine se déroule sous ses yeux ; et c'est en vain qu'elle porte ses regards au loin, elle n'aperçoit pas cette demeure des bergers qui est le terme de sa course. Elle est épuisée ; et elle est tombée assise sur ce siège que lui offrait la nature. La fatigue a amené le découragement dans son cœur ; et ses pensées se ressentent de son abattement.

— Seule !... abandonnée à moi-même au milieu de cette plaine immense ! se dit-elle, en frissonnant malgré elle... Personne autour de moi !... Pas un homme d'armes pour me protéger au besoin !... Moi, la fille d'un roi !... Ah ! pourquoi Othon ne se présente-t-il pas à moi en ce moment, Puis, portant de nouveau les yeux autour d'elle, elle ajouta en soupirant : comme il s'est présenté à ma mère sur le Calvaire ?... Jamais son secours n'aurait été plus nécessaire... Ma mère n'était pas seule, elle ;... ses serviteurs étaient avec elle. Et moi, je n'ai pas même ma suivante, ... ma pauvre Aïxa, qui me cherche de tous côtés sans doute, ... si elle n'est pas tombée aux mains de nos agresseurs !... Et j'en suis réduite à aller implorer l'appui de pauvres bergers !...

— Les trouverai-je seulement ?... Pourrai-je parvenir jusqu'à eux ?... Leur habitation, ... je ne la vois pas encore, ... et mes forces sont épuisées !...

Joignant alors les mains et levant les yeux au ciel : — Mon Dieu ! pria-t-elle avec ferveur, rendez-moi le courage qui m'a soutenue jusqu'ici !... Ne

m'abandonnez pas, Seigneur, ayez pitié de moi ! Elle resta pendant quelque temps silencieuse après cette prière ; puis elle reprit tout à coup violemment, comme entraînée par une pensée subite :

— Et c'est au comte Raymond que je dois la position où je me trouve !... C'est sa lâche attaque qui a fait la solitude autour de moi !... Oh ! que le frère Urbain se rassure, ... je n'oublierai pas le nom de ce comte de Tripoli !... Mais que fais-je là ?... Dois-je écouter ma faiblesse, quand j'ai ma mère à venger, ... quand j'ai cet ambitieux intrigant à combattre ?... Non, ... non, ... à Jérusalem ! à Jérusalem !...

La princesse se leva brusquement avec une énergie nouvelle. Sa prière avait été exaucée ; le courage et la force lui étaient revenus. Se remettant en route aussitôt, elle marcha avec toute la rapidité que lui permettait son vêtement de fer, dans la direction où devait se trouver la demeure des bergers, d'après les indications de l'ermite. En effet, elle ne tarda pas à l'apercevoir : cette demeure était située dans un bas fond ; c'est ce qui l'avait d'abord dérobée à la vue de Sybille. C'était une rustique habitation dont les murs de terre durcie étaient cachés sous un épais rideau de plantes grimpantes. Un beau platane s'élevant devant l'entrée de cette cabane, la protégeait par son ombre contre les ardeurs du soleil brûlant qui embrasait la vaste plaine dans laquelle elle était isolée. On eût dit une oasis au milieu du désert. Plus la princesse s'en rapprochait, plus elle se sentait attirée par l'aspect hospitalier de ce modeste asile. Cependant, lorsqu'elle n'en fut plus éloignée que de quelques pas, elle sembla hésiter tout à coup à avancer. Le tableau qu'elle avait devant les yeux, lui faisait redouter d'arriver dans un moment inopportun et de ne pas rencontrer l'accueil que lui avait promis l'ermite. Tous les bergers étaient réunis sous le platane à la porte de leur demeure ; le chef de la famille, un beau vieillard à barbe blanche, était assis au milieu d'eux et son visage gravé et soucieux indiquait une triste préoccupation. Les autres, debout et silencieux autour de lui, paraissaient inquiets et consternés. Un malheur les menaçait sans doute ?... Dans ce cas, leur propre peine les empêcherait peut-être de prendre souci de celle d'autrui ? Telle était la crainte de Sybille. Pourtant l'hésitation ne lui était pas permise... Qu'eût-elle fait ?... Où fût-elle allée ?... Qui lui eût fourni l'appui, quelque faible qu'il soit, qu'elle venait chercher en ce lieu ?... Elle se décida donc à se présenter à ces pauvres gens, malgré le tourment auquel ils semblaient être en proie.



— Bons bergers, je viens implorer votre secours, dit-elle en s'avancant vers eux

A ces mots, tous les bergers levèrent les yeux ; et ils regardèrent avec surprise cette jeune fille qui apparaissait tout à coup devant eux dans un accoutrement si peu en rapport avec les habitudes de son sexe. Cependant, le vieillard pensant que Sybille venait seulement pour demander l'hospitalité, comme cela arrivait souvent aux voyageurs qui sortaient du Liban, lui répondit d'un ton peiné :

— Étrangère, pardonnez-nous... La porte de notre demeure s'est toujours ouverte d'ordinaire pour ceux qui, comme vous le faites en ce moment, ont demandé à s'abriter sous notre toit... Mais aujourd'hui nous nous voyons forcés de la laisser fermée pour vous, ainsi qu'elle l'est pour nous-mêmes... Un guerrier blessé nous a été amené ce matin... C'était un chrétien comme nous, nous n'avons pu lui refuser un abri... Il est là, sur un de nos lits de fougère, prêt à rendre l'âme. Nous nous sommes retirés ici pour ne pas le voir trépasser sous nos yeux, et vous nous voyez tout troublés ; car la mort

appelle la mort... Une fois entrée sous notre toit elle y choisira d'autres victimes !... Mais à quoi bon vous entretenir de nos tourments, continua le chef de la famille, changeant de ton brusquement... Nous n'avons à vous offrir que l'ombre de ce platane ;... venez la partager avec nous, et nous vous servirons le lait de nos chèvres et quelques gâteaux d'orge...

Dès que Sybille, après avoir été s'asseoir au milieu des bergers, leur eût dit qu'elle était envoyée par l'ermite du Pic, tous ces braves gens lui témoignèrent un respect et un empressement qu'ils ne lui avaient pas encore montrés jusque-là ; et, lorsqu'elle leur eût appris ce qu'elle réclamait d'eux, le vieillard reprit aussitôt :

— Qui que vous soyez, vous que le bon ermite nous envoie, vous pouvez disposer de nous suivant votre désir... Berthe, ma fille, vous donnera ses habits de fête et Sigismond, le plus alerte de mes fils, qui a déjà fait un pèlerinage au Saint Sépulcre, vous servira de guide jusqu'à Jérusalem... Le saint homme, dont la parole m'a consolé lorsque ma douce compagne, la mère de ces enfants, est retournée vers Dieu, sait bien que nos cœurs et nos bras sont à lui... Il sait bien...

Le vieux berger ne put achever ; un cri poussé par Sybille l'interrompit tout à coup. La princesse venait d'apercevoir, sortant de la cabane, une jeune fille, pâle, effarée, et dont le visage était altéré par une vive expression de frayeur... C'était Aïxa !... La pauvre muette accourait en faisant des gestes précipités ; elle semblait appeler au secours. En entendant l'exclamation de sa maîtresse, en percevant le son de cette voix qui lui était si connue, la suivante s'arrêta brusquement dans sa course ; elle parut oublier subitement la cause du trouble qui l'agitait et elle porta autour d'elle des yeux avides, pour chercher d'où partait ce cri qui venait de frapper à la fois son cœur et son oreille. Lorsque ses regards tombèrent enfin sur Sybille, qu'elle reconnut sans hésiter malgré son bizarre accoutrement, la frayeur empreinte sur ses traits disparut aussitôt pour faire place à celle d'une joie insensée. D'un bond, elle fut auprès de la princesse ; elle se précipita à ses pieds, embrassa ses genoux, baisa le bas de sa robe, et, riant follement, elle donna ainsi pendant quelques instants les preuves du bonheur qu'elle éprouvait à retrouver celle dont elle se croyait tout à l'heure encore séparée pour si longtemps. Sybille émue des témoignages d'attachement sincère que lui donnait Aïxa et heureuse elle même de revoir sa fidèle suivante, surtout à ce moment où sa présence lui devenait si utile en lui procurant une compagne pour le long et pénible voyage qu'elle allait

entreprendre, Sybille fit relever la jeune muette et lui dit d'une voix attendrie :

— Ma pauvre Aïxa !... Béni soit Dieu qui permet que je te revoie, toi que je croyais tombée aux mains de nos ennemis, toi que je craignais d'avoir perdue pour toujours !...

Puis, par réflexion, elle ajouta vivement :

— Mais comment se fait-il que je te retrouve ici ?... D'où vient cette frayeur que je lisais sur tes traits à l'instant où je t'ai aperçue ?...

A ces derniers mots, Aïxa, chez laquelle l'émportement de la joie première s'était un peu calmé, se rappela aussitôt la cause qui l'avait amenée précipitamment auprès des bergers. Elle fit un geste soudain, comme pour se reprocher de l'avoir oubliée trop longtemps. Puis, saisissant avec vivacité la main de sa maîtresse, elle l'entraîna vers la cabane, en faisant signe aux bergers de la suivre. Et sur ses traits alors, il y avait lutte entre la joie qui voulait persister à s'y montrer et l'effroi qui s'obstinait à y reparaître. Sybille, étonnée du brusque mouvement de sa suivante, songea tout à coup à ce blessé dont on lui avait parlé. Elle se demanda tout d'abord si ce n'était pas ce chevalier mystérieux qui s'était mêlé aux soldats de sa suite et qui s'était présenté inopinément pour la défendre au moment du danger... Mais son incertitude à ce sujet ne fut pas de longue durée ; Aïxa venait de l'amener devant le lit sur lequel était le moribond, et elle reconnut en lui l'écuyer, qui commandait son escorte, le brave Guillaume Asselin. La jeune muette fit comprendre par ses signes que, un instant auparavant, dans un paroxysme de douleur, l'écuyer qu'elle cherchait à secourir, l'avait repoussée avec force, qu'il s'était dressé sur son séant en ouvrant des yeux hagards et qu'il avait prononcé des mots sans suite. C'est ce qui l'avait effrayée ; et voilà pourquoi elle était accourue auprès des bergers pour implorer leur secours.

La princesse était au comble de la surprise. Comment ce malheureux écuyer se trouvait-il dans cette demeure en compagnie de sa suivante ? Ses hôtes lui expliquèrent ce que les gestes d'Aïxa étaient insuffisants à lui faire comprendre. Les Ismaéliens qui avaient relevé Guillaume sur le lieu de la bataille, voyant que, malgré les précautions qu'ils prenaient pour éviter les secousses au blessé, celui-ci était à chaque pas sur le point de rendre l'âme et que le mouvement de la marche les exposait à ne rapporter à leur chef qu'un cadavre, s'étaient décidés à déposer le malheureux dans la première habitation qui se rencontrerait sur leur passage, afin de l'y laisser mourir en

paix. Or, cette habitation s'était trouvée être celle des bergers. Quant à Aïxa, les gens du Vieux de la Montagne l'avaient amenée avec le blessé, malgré sa résistance. Elle s'obstinait à rester avec eux et à les suivre ; mais elle avait été contrainte de céder devant les menaces de mort que ceux-ci lui promettaient d'exécuter si elle ne demeurait pas auprès de l'écuyer mourant. Ils voulaient se débarrasser de cette jeune fille qu'ils regardaient comme une capture de trop peu d'importance et qui gênait leur marche.

Sybille avait écouté à demi ces renseignements ; pendant qu'on les lui donnait, elle avait tenu constamment les yeux fixés sur le pauvre écuyer qui, en ce moment était retombé sur son lit où il restait sans mouvement, agitant seulement les lèvres, comme s'il eût prononcé des paroles qu'on n'entendait pas. La princesse contemplait avec compassion ce malheureux qui mourait pour elle. N'était-ce pas en la servant, en combattant pour sa défense qu'il avait été frappé mortellement ?... Son cœur se serrait à cette pensée, les larmes venaient à ses yeux ; et, dominée par un sentiment qui sembla s'emparer d'elle à la vue de l'agonisant, elle ne put retenir ce cri qui s'échappa de ses lèvres avec amertume :

— Ah !... comte Raymond !... comte Raymond !

Puis, voulant se soustraire aux tristes idées que le tableau qu'elle avait sous les yeux éveillaient en elle, elle s'éloigna vivement et se dirigea vers l'issue de la cabane. A ce moment, soit que le mouvement qui s'était fait autour de lui l'eût tiré de son affaissement, soit que la vie, sur le point de céder, eût fait en lui un dernier et suprême effort pour résister à la mort, l'écuyer se dressa de nouveau sur son séant par un violent soubresaut. Il étendit les bras, comme s'il eût voulu repousser une vision et il s'écria, avec — Pardon Hugues d'Ibelin !... Pardon dame Yolande !... plus de force qu'on n'en eût pu attendre de lui dans l'état où il se trouvait :

A ce nom de d'Ibelin qu'elle entendait prononcer, Sybille se retourna et revint précipitamment auprès du lit.

L'écuyer remuait les lèvres sans proférer aucun son, il semblait adresser une prière-à quelqu'un qu'il croyait voir, et son œil fixe et terne était arrêté sur un des coins de la pièce. Après quelque temps, toutefois, sa voix s'éleva de nouveau, mais elle était bien affaiblie ; et il articula ces mots avec effort :

— Ne me repoussez pas !... Il la défendait aussi, lui, ... votre fils !... Il était là, ... près d'elle, ... j'ai bien vu son écharpe noire !...

— Que dit-il ? exclama la princesse qui, s'approchant de Guillaume Asselin, prit entre ses mains sa main glacée, comme pour retenir la vie prête

à le quitter.

— Quel nom venez-vous de prononcer ?... lui demandât-elle, haletante d'émotion... Qu'avez-vous dit là ?... Ce chevalier qui a combattu pour moi, ... qui portait une écharpe noire, ... c'était ?...

Mais le malheureux Guillaume n'entendit pas cette question, il ne sentit pas le contact de cette main ; la mort était déjà en lui. Les yeux toujours fixés sur l'endroit où son imagination troublée faisait apparaître devant lui l'image de ses anciens maîtres, il continua d'une voix qui n'était plus qu'un murmure pour tout autre que pour la princesse, laquelle était penchée vers lui :

— Je meurs... pour une fille de Jocelyn !... Pardonnez moi !... Mais... il l'avait ordonné, ... je devais obéir... au dernier... des d'Ibelin... J'avais juré... de les servir... jusqu'au trép....

Ce dernier mot expira sur ses lèvres. Le trépas qu'il allait nommer venait de lui couper brusquement la parole. Il se raidit tout à coup, comme s'il eût voulu se lever ; puis il retomba sur le lit de fougère où il resta inanimé. Guillaume Asselin n'était plus qu'un cadavre ! Les bergers effrayés avaient fui le spectacle de cette agonie. Sybille et Aïxa étaient restées seules dans cette pièce où la mort venait d'accomplir son œuvre. Elles s'agenouillèrent pieusement toutes deux auprès du trépassé et prièrent pendant quelque temps en silence.

Après avoir rempli ce pieux devoir, la princesse s'abandonna toute entière au sentiment que lui avaient fait éprouver les dernières paroles du pauvre écuyer.

— Othon d'Ibelin ! s'écria-t-elle... Ce chevalier qui nous accompagnait et qui veillait sur moi, quoiqu'il ait voulu s'en cacher, ... ce chevalier qui est accouru au moment du péril, ... c'était Othon d'Ibelin, c'était ce parent que j'ai mission de rechercher !... Je n'en puis douter... Les paroles de cet écuyer, ... cette écharpe noire... Mon Dieu !... mon Dieu !... que signifie ?... Pourquoi veillait-il sur moi ?... Il me connaissait donc ?... Mais où est-il maintenant ?... Blessé aussi peut-être ?

Dès les premiers mots qu'avait prononcés sa maîtresse, — car, emportée par la force de ses pensées, celle-ci avait parlé à haute voix, — Aïxa s'était précipitée vers elle ; et, depuis un instant, elle cherchait à attirer son attention par des gestes vifs et multipliés. — Qu'as-tu donc ? dit la princesse, remarquant enfin l'agitation de sa suivante.

Le visage de cette dernière était si animé alors, ses joues tellement empourprées, son œil si éclatant et si plein d'intelligence, que Sybille vit aussitôt qu'Aïxa avait à lui communiquer une nouvelle d'un grand intérêt. Elle reconnut à l'air empressé de la pauvre fille, que ce qu'elle voulait lui dire avait rapport à ce chevalier, à cet Othon d'Ibelin dont elle venait de parler. Aussi concentra-t-elle toute son attention sur sa suivante qui, de son côté, gesticula avec moins de vivacité, espaça ses signes pour leur donner plus d'expression, et employa, en un mot, toutes les ressources de la mimique, afin de se faire mieux comprendre. Elle y parvint si bien, que bientôt Sybille s'écria :

— Que dis-tu ?... Il est avec les gens qui ont amené ici cet écuyer et toi-même ?

Aïxa affirma de la tête et indiqua par ses gestes qu'on l'emportait sur un brancard.

— Blessé ?... Il est blessé ? fit la princesse vivement. Mais la jeune muette calma aussitôt l'inquiétude que témoignait sa maîtresse, en lui faisant comprendre que la blessure n'avait aucune gravité et était sans danger pour le blessé.

— Ah ! tu me rassure, reprit Sybille... Car enfin, il s'est battu pour moi, ... il a pris ma défense, ... et je l'aime déjà — Comment ?... Que dis-tu ?... Je l'ai vu ?... Je le connais ? dit Sybille étonnée ce parent que je ne connais pas, ... que je n'ai jamais vu. La suivante, à ces mots, fit des signes de tête affirmatifs et précipités.

Aïxa affirma de nouveau et se montra elle-même du doigt...

— Toi aussi ?... Qu'est-ce que cela signifie ?... Explique-toi mieux... voyons ?

La pauvre fille se livra alors à un jeu muet et animé. Elle indiqua un blessé étendu à terre ; elle s'agenouilla, fit un mouvement pour exprimer que le casque de celui près duquel elle s'agenouillait était enlevé. Puis, comme si le blessé lui même eût été là, elle se pencha sur lui et se redressa tout à coup en levant les mains au ciel et en faisant des gestes de surprise.

— Oui, ... je te comprends, ... il était étendu à terre, ... tu t'es penché sur lui, tu as vu son visage, ... eh bien ?... Pourquoi cet étonnement ? demanda la princesse avec impatience, car elle voyait bien qu'Aïxa voulait lui faire entendre une chose qui l'intéressait, et elle se dépitait de n'en pas saisir le sens.

La muette se releva vivement ; et, dans son vif désir de se faire comprendre, elle fit des signes si pressés et si nombreux, qu'ils restèrent inintelligibles pour la princesse qui reprit aussitôt :

— Mon Dieu !... que veux-tu dire, ma pauvre Aïxa ?... Tâche de l'exprimer plus clairement, ... je t'en prie... Tu as reconnu Aïxa fit un mouvement subit. Une idée venait de traverser son esprit. Le souvenir d'Oswald lui offrait son secours. Elle rappela par ses gestes à Sybille les caresses que le chien avait faites au chevalier ; et à l'instant même cette dernière poussa un cri. Les soupçons qu'elle avait eus alors se représentèrent brusquement à son esprit ce chevalier, ... mon cousin ;... mais comment le connais tu ?... Comment puis-je le connaître moi-même, comme tu le dis ?

— Grand Dieu !... Est-ce que je te comprends bien ?... s'écria-t-elle, ... ce serait ?...

La suivante qui devinait sa pensée fit un signe d'affirmation et son visage exprima tout à coup la joie qu'elle éprouvait de voir enfin sa maîtresse sur la voie de ce qu'elle voulait lui apprendre.

— Ce jeune homme qui s'est dévoué à ma mère ?... qui a vécu près de nous ?... Othon ?...

Nouvelle affirmation d'Aïxa.

— Lui !... C'était lui !... Mes soupçons ne m'avaient pas trompée !... Mais alors... Oh ! mon Dieu !... mon Dieu !... tout se confond dans ma tête... Othon d'Ibelin, ... c'était lui !... Ce parent que nous croyions si éloigné de nous, il vivait à nos côtés !... Il était venu à nous, ... il avait oublié les inimitiés de famille, ... il s'était voué à notre service !... Oh ! je comprends maintenant pourquoi il se cachait ainsi ;... il croyait à notre haine pour son nom !... Ah ! si ma mère l'avait su !... Pauvre mère, ... dans le trouble de son esprit elle avait entrevu la vérité, Othon d'Ibelin, ... c'était lui !... Lui que j'aime comme un frère, ... lui que mon cœur avait deviné sans doute, ... lui qui vient encore de se dévouer pour moi !

La princesse, dans le délire de sa joie, avait dit ces mots avec volubilité ; et l'expression de bonheur dont resplendissaient ses traits s'était reflétée sur le visage de la suivante qui ressentait toutes les émotions de sa maîtresse et qui jouissait de son ouvrage, en pensant que c'était elle qui les avait fait naître par sa découverte. Mais les dernières paroles que venait de prononcer Sybille, en ramenant sa pensée sur le combat de la veille et sur ce qui s'en

était suivi, chassèrent tout à coup l'expression heureuse de sa physionomie et la remplacèrent par un vif sentiment d'inquiétude.

— Mais, j'y pense, fit-elle subitement, ... il est à présent entre les mains du Vieux de la Montagne, ... de ce chef redoutable qui espérait me garder en otage... Il voudra le retenir à ma place, faire peser sur lui peut-être la colère que lui aura inspirée ma fuite... Ah ! courons, ... je veux retourner auprès de lui, aller reprendre ma prison ;... et puis... et puis je veux voir Othon et lui tendre la main comme je l'ai promis à ma mère !

Aussitôt la princesse s'empresse de mettre à exécution cette pensée ; elle entraîne Aïxa hors de la cabane, elle prend en peu de mots congé des bergers, ... elle part, ... elle est partie !... Déjà, accompagnée de sa fidèle suivante, elle s'est avancée dans la direction des montagnes, déjà elle a fait quelques pas pour se rapprocher de cet Othon qu'elle connaît enfin, de ce parent pour lequel elle a une si vive affection. Mais une idée soudaine vient frapper son esprit et elle s'arrête brusquement. Elle s'est souvenue du vœu qu'elle a fait !

— Non, se dit-elle avec découragement, non... Je n'ai pas le droit de m'exposer à perdre cette liberté que j'ai su reconquérir !... Je n'ai pas le droit de me détourner de ma route !... J'ai fait le serment d'étouffer en moi tout autre sentiment que celui de l'amour de la patrie, et de travailler sans répit à combattre les intrigants et les ambitieux... Dieu a reçu mon serment et mon vœu est sacré... A Jérusalem !... à Jérusalem !...

Elle resta pendant quelques instants immobile et en proie à ses réflexions.

— Qu'ai-je à redouter pour lui, du reste ? reprit-elle... L'ambassadeur de ce chef arabe sera bien traité... et d'ailleurs le frère Urbain est retourné auprès d'Othon... Je comprends à présent le devoir qui l'appelait, disait-il, ... il allait le protéger comme il m'a protégée moi-même... Oui, à Jérusalem !... Et, quand je serai là, ... je saurai bien le retrouver maintenant !

Sybille revint alors vers les bergers qui étaient encore étonnés de sa brusque retraite ; et elle s'occupa avec eux des apprêts de son départ.

Le lendemain matin, vêtue comme une simple bergère, suivie par Aïxa et conduite par Sigismond, le plus alerte des fils du vieux berger quoi qu'il fût déjà d'un âge mûr, la princesse se mettait en chemin. Elle entreprenait à pied la longue route qui devait la conduire à la ville sainte. Elle bravait la fatigue pour arriver plus sûrement auprès de son père !

C'est dans ce modeste équipage que la fille du roi se dirigeait vers Jérusalem, pour y reprendre son rang et y établir sa puissance !

CHAPITRE VII. — La fin du Voyage.

Pendant que Sybille, cachée sous de rustiques habits, continue lentement son pénible voyage, voyons un peu ce qu'est devenu l'ambassadeur du Vieux de la Montagne et informons-nous du résultat de la mission qu'il est venu remplir auprès du roi Amaury. Ceci nous touche à plus d'un titre ; car ceux qui ont été jusqu'ici les principaux personnages de notre histoire ont tous le plus grand intérêt à ce que ce résultat soit satisfaisant. L'ermite du Pic, cet ardent défenseur de la foi, cet ouvrier infatigable qui, dans l'ombre, travaille sans relâche au salut de la sainte cité, attend avec impatience que la conversion du Vieux de la Montagne, à laquelle il a contribué, soit devenue un fait accompli. Il regarde cette conversion, non-seulement comme un triomphe pour la foi, mais encore comme un événement qui doit être des plus favorables aux chrétiens auxquels il procure le secours d'un allié redoutable. Il voit en outre là un coup fatal porté à l'islamisme. Othon, lui, désire ardemment le retour de Boadella qui, revenant dans l'État des Ismaéliens, doit lui rapporter sa liberté. Et Sybille, depuis qu'elle s'est mise en route, ne fait que penser à cet ambassadeur musulman qui doit être déjà arrivé auprès du roi de Jérusalem. Elle porte le plus grand intérêt à ce Boadella qu'elle n'a jamais vu. Chaque jour elle prie Dieu de le conserver sain et sauf ; car, à la vie de cet homme, est attachée celle d'Othon d'Ibelin, de ce parent qu'elle aimait sans le connaître, et qu'elle affectionne bien plus encore, maintenant qu'elle sait qui il est. Aussi a-t-elle sans cesse l'esprit occupé de cet ambassadeur dont le salut lui est si précieux, ... par ricochet. Cette pensée ne la quitte pas, et elle lui fait oublier même les fatigues du voyage.

Informons-nous donc un peu de celui dont le sort intéresse nos trois amis en ce moment. Mais où irons-nous prendre ces informations ? Nous faudrait-il devancer Sybille et courir jusqu'à Jérusalem pour obtenir les renseignements que nous désirons ?... Nous sommes encore à une trop grande distance de la ville sainte ; et une telle course nous éloignerait trop de notre princesse voyageuse vers laquelle nous aurons à revenir tout à l'heure. Si vous m'en croyez, chers lecteurs, nous tâcherons d'apprendre ce que nous voulons savoir dans un lieu plus rapproché de nous. Tenez, par

exemple, essayons de retourner à Tripoli dont nous connaissons déjà le chemin. Mon Dieu !... qui sait ? Peut être nous éviterons-nous ainsi un long voyage, et trouverons-nous là tout ce que nous cherchons, sans être forcés d'aller nous présenter à la cour du roi de Jérusalem.

Nous avons dit ailleurs que, semblable en cela à presque toutes les villes fortes du moyen âge, Tripoli était protégée par une double enceinte de murailles. Or, ces murailles étaient garnies de tours qui s'élevaient de distance en distance et qui servaient à les défendre. Sur la première on en comptait douze et sur la seconde seize, avant le terrible tremblement de terre dont nous avons parlé au commencement de ce récit. Mais, depuis la catastrophe, ces pauvres murs avaient beaucoup perdu de leur aspect redoutable que l'on n'avait pas encore travaillé à leur rendre. Des douze tours dont avait été hérissée la première enceinte, trois seulement restaient debout. Parmi ces trois bastions que la fureur des éléments avait respectés, il en était un plus important que ses deux voisins, et qui, certainement, n'avait dû sa conservation qu'à la masse imposante de pierres qui formait ses murs et à la solidité de ses fondations creusées dans le roc même. Dans le langage du temps, ce bastion s'appelait la Custode des Templiers. C'était en effet aux chevaliers du Temple qu'était réservée la garde de cette tour ; et la bravoure bien connue de ceux-là ainsi que la forte construction de celle-ci, faisaient de cet ouvrage avancé une des principales défenses de la ville.

Et n'allez pas croire que ce ne fût qu'à Tripoli qu'il s'élevât ainsi une tour des Templiers. Ptolémaïs, Tyr, Sidon, Antioche, en un mot toutes les villes importantes avaient la leur ; et dans chaque province, dans chaque place, l'Ordre était représenté de la sorte. Un chevalier du Temple y commandait, ne recevant ses instructions que du grand maître seul, n'obéissant qu'à lui, et tenant sous sa main toutes les forteresses appartenant à l'Ordre, dont était hérissée la campagne voisine du lieu où il siégeait. C'est ainsi que s'était formé ce grand réseau qui enlaçait la Syrie et la Palestine ; c'est ainsi que, du fond du principal établissement de l'Ordre dont le siège était à Jérusalem, le grand maître étendait sa main puissante jusqu'aux dernières limites des possessions chrétiennes en Orient.

C'est à *la Custode des Templiers* de Tripoli que nous allons nous transporter ; c'est là que nous allons tâcher d'apprendre ce qui nous intéresse. Dans une des salles de cette tour, au moment où nous nous y introduisons, deux hommes s'entretiennent à voix basse, comme s'ils avaient crainte d'être entendus. Pourtant ils sont seuls, et ils se tiennent

dans la partie la plus reculée de la vaste salle dont les murs épais ne peuvent laisser percer au dehors aucune de leurs paroles. Ces murs, en outre, sont recouverts des plus riches étoffes de l'Orient, de peaux de bêtes fauves et d'armes de toutes sortes qui doivent intercepter la voix ; et, devant la porte épaisse et bien close, pend la dépouille d'un tigre tué sans doute dans quelque une des solitudes du Liban. Il faut donc que la conversation de ces deux hommes exige un bien grand secret, puisque, malgré leur isolement et l'ordonnance du lieu qui les garantit contre toute oreille indiscrete, la prudence leur conseille encore, par surcroît de précautions, de baisser la voix ? De ces deux hommes, l'un porte, par-dessus une simple maille d'acier qui lui couvre tout le corps, une espèce de grand sarrau tombant jusqu'aux pieds, et sur lequel, à la hauteur de la poitrine, on voit une grande croix formée de deux morceaux d'étoffe dont la couleur rouge tranche vivement sur la blancheur de la robe. Il a la tête nue et semble être l'habitant du lieu. L'autre est armé de toutes pièces : il a le casque en tête ; et, de ses épaules, tombe un long manteau blanc sur lequel brille également une croix rouge. Ce dernier paraît être un visiteur ; et la poussière dont il est couvert annonce qu'il vient de faire une longue route. Le signe de la rédemption que ces deux hommes portent sur leur vêtement les fait reconnaître l'un et l'autre pour des chevaliers du Temple.

Depuis quelques instants déjà les deux Templiers s'entretiennent ainsi mystérieusement ; et, lorsque nous les abordons, celui des deux qui vient d'arriver dit à l'autre :

— Ainsi, mon frère Gauthier de Masnillo, vous saviez que ce chien d'infidèle qu'on appelle le Vieux de la Montagne avait député un ambassadeur au roi Amaury ?

— Je le savais, mon frère Arnaud de Torgues, répondit l'autre. J'ai vu passer sous les murs de cette ville l'envoyé du mécréant avec sa suite ; et, à l'étendard blanc que la petite troupe tenait déployé, j'ai reconnu que c'était en qualité d'ambassadeur qu'il traversait les États chrétiens. J'avoue que le fait m'a surpris, et que je me suis demandé quelle chose importante ce cheik, qui ne vit tranquille sur ses terres que sous notre bon plaisir, pouvait avoir à communiquer au roi de Jérusalem ?

— Eh bien, je vais vous le dire, Gauthier ; car, c'est pour vous en instruire que notre grand maître, Othon de Saint — Par le ciel !... que me dites-vous là, Arnaud ?... Voilà une nouvelle qui va mettre en liesse toute la chrétienté, ... et qui fera pâlir de rage tous les sires du turban, y compris leur

jeune Soudan, le Saladin lui-même... Ils vont pousser des cris qui s'entendront jusqu'à le Mecque... que Dieu garde ! — m'envoie vers vous... Apprenez que le prince des Assassins fait proposer son alliance au roi Amaury et qu'il demande à recevoir le baptême...

— Ne riez pas, Gauthier ; la chose nous touche plus que vous ne pensez...

— Sans doute, reprit Gauthier de Masnillo, quittant tout à coup le ton de la plaisanterie, ... sans doute ; et, pour parler sérieusement, il y a là un grand avantage pour les armes chrétiennes... Une telle alliance ne peut qu'être profitable aux Francs... Puis il ajouta aussitôt, reprenant son air léger : — Sans parler de la quantité de poignards bien affilés que le prince des Assassins peut mettre à notre service...

— Vous vous êtes mépris sur mes paroles, Gauthier, riposta Arnaud de Torgues gravement ; quand je vous ai dit que ceci nous touchait de près, je n'ai pas voulu parler des avantages qui résulteraient de cette alliance pour la chrétienté... Je ne puis considérer ces avantages quand les intérêts de notre Ordre se trouvent compromis...

— Que voulez-vous dire ?

— Le Vieux de la Montagne a mis pour condition à son apostasie qu'il serait relevé du tribut annuel de deux mille écus d'or qu'il nous sert...

— Qu'entends-je ? mais le grand maître n'a pas cédé sur ce point, je pense ?

— Il n'a eu garde... D'ailleurs Amaury ne s'est même pas hasardé à lui en faire la demande... Je n'ai pas besoin de vous dire si le roi a accueilli avec empressement les propositions du prince des Ismaéliens, ... vous n'en doutez pas... Il a reçu l'ambassadeur de celui-ci avec des honneurs... que j'étais indigné de voir rendre à un chien d'infidèle, ... il lui a fait fête et l'a comblé de présents. Ce Boadella, — c'est le nom de l'ambassadeur, — a dû quitter Jérusalem hier, porteur d'une acceptation entière d'Amaury ; et, aussitôt après son retour auprès de son maître, le traité sera conclu... Gauthier de Masnillo, ... l'intérêt de l'Ordre exige que cette alliance ne puisse se conclure !...

— Mais la condition ? demanda vivement Gauthier de Masnillo... ce tribut de deux mille écus ?

— Le roi, qui n'a pas osé en demander la remise au grand maître et qui ne voulait pas cependant voir échouer la négociation, s'est engagé vis-à-vis de l'ambassadeur à payer lui même le tribut à notre Ordre...

— Que dites-vous là, Arnaud ? fit Gauthier tout à coup. Le roi Amaury, ... payer lui-même ?... C'est se gausser ! La nature ne lui a-t-elle pas placé au bout des bras des mains fort aptes à recevoir, mais incapables de donner ?... Mauvaise garantie !... Le grand maître a eu tort d'accepter ces conditions...

— Le grand maître n'a été prévenu de rien, Gauthier... L'arrangement s'est fait à son insu, entre le roi et l'ambassadeur... Nous en avons eu connaissance aussitôt ; et c'est pour quoi je me suis rendu auprès de vous... Je savais quel était le jour fixé pour le départ de ce Boadella, ... je l'ai devancé...

— Non, par le Christ !... elle ne se conclura pas ! s'écria le Templier résidant à Tripoli.

— Et, comme, par votre position dans cette place et par les forteresses de l'Ordre que vous commandez et qui s'étendent jusqu'aux États du Vieux de la Montagne, vous êtes plus à même que tout autre de l'empêcher, ... c'est vous que le grand maître charge de ce soin.

— C'est bien... J'y veillerai !, répondit Gauthier...

— Le grand maître s'en remet à vous sur le choix du moyen que vous emploierez pour rompre l'alliance... Tous moyens seront bons, pourvu qu'il en soit comme il le désire et comme le veut l'intérêt du Temple.

— Le moyen ? Je le trouverai.... Que le grand maître dorme en paix !

— Ma mission est remplie, je Vous quitte, dit Arnaud de Torgues se levant aussitôt et se préparant au départ ; puis, ayant soulevé la peau de tigre qui cachait la porte, il ajouta : — Dieu vous garde, mon frère, et vive à jamais l'Ordre des Templiers !

— *Amen* ! répliqua Gauthier de Masnillo.

Et Arnaud de Torgues descendit rapidement l'escalier de la tour, remonta à cheval et sortit de Tripoli une heure à peine après y être entré.

Nous l'avions déjà dit, mais on en voit la preuve dans cette conversation. Les Templiers étaient bien loin alors d'être animés de l'esprit qui avait présidé à la fondation de leur Ordre. A l'imitation des Hospitaliers de Saint-Jean, dont les uns donnaient leurs soins aux pauvres et aux blessés, tandis que les autres allaient combattre les ennemis de la foi, quelques gentilshommes s'étaient réunis en un lieu voisin de l'endroit où s'élevait jadis le temple de Salomon. Leur but, en se réunissant ainsi, était de se consacrer à la défense des pèlerins qui se rendaient à Jérusalem. Telle avait été l'origine de l'Ordre des Templiers qui avait été approuvé dès sa

naissance par un concile et dont saint Bernard avait lui même rédigé les statuts. L'esprit militaire uni à l'esprit religieux avait été d'abord leur seul guide, et avait attiré dans leur Ordre les plus beaux noms de l'Occident. Grande austérité et discipline sévère, telle était leur vie ; abnégation et dévouement, telle était leur loi alors. Mais le bruit de leurs brillants exploits, en se répandant dans tout l'Occident, jusqu'aux pays les plus reculés, y excita un tel enthousiasme et un si vif intérêt, que les riches bourgeois, les seigneurs, les princes même firent figurer l'Ordre du Temple dans leur testament, et que de nombreuses donations vinrent de toutes parts enrichir les Templiers. Insensiblement l'éclat de leur renom fit naître leur orgueil, et l'importance de leurs richesses éveilla leur cupidité et corrompit leurs mœurs. A l'époque dont nous nous occupons, cet orgueil et cette cupidité étaient parvenus à leur comble. Sans doute leur bravoure était toujours sans égale et leurs hauts faits éclatants, sans doute ils étaient toujours dans le combat le plus ferme appui des armes chrétiennes ; mais ils troublaient souvent le royaume par leurs prétentions, mais ils n'avaient plus d'autre guide que leur volonté, d'autre frein que celui qu'ils s'imposaient eux-mêmes, d'autre loi que leur intérêt, d'autre maître que celui de leur Ordre. En un mot, bien éloignés de leur point de départ, ils avaient oublié leur dévouement originel, pour ne plus penser qu'à servir leur égoïsme commun.

Dès qu'il fut seul, Gauthier de Masnillo retomba sur son siège, et il resta pendant quelque temps plongé dans ses réflexions. Mais, tout à coup, faisant un brusque mouvement :

— Un moyen ?... un moyen de rompre cette alliance ?... dit-il. Par le Christ !... je n'en vois pas de meilleur que celui ci... Oui... oui, c'est cela... Le Vieux de la Montagne, irrité, ne respirera plus que vengeance ;... il renoncera à ses projets, deviendra plus que jamais l'ennemi des chrétiens, et, partant, restera notre tributaire... Oui, c'est ainsi qu'il faut agir... N'hésitons pas !

Tout en parlant, il s'était levé et il marchait à grands pas. Il s'arrêta subitement :

— Mais, ... ce seigneur Franc que le roi a chargé du soin d'accompagner l'ambassadeur ?... Il faudra donc aussi ?...

Il resta un moment pensif. Puis il reprit résolument, en faisant un geste d'insouciance :

— Qu'importe ?... Je n'ai pas à me soucier de cela... Le grand maître s'en arrangera comme il voudra avec Amaury... A l'œuvre donc !

Aussitôt il appela son servent d'armes ; et, lorsque celui-ci eut répondu à l'appel :

— Bertrand, lui ordonna-t-il, tu vas monter à cheval, tu iras te poster sur la route de Jérusalem, à une vingtaine de stades de cette ville... Là, tu guetteras le passage d'une espèce de chien coiffé du turban, qui chemine avec, une petite suite de mécréants comme lui et en compagnie d'un gentilhomme de la cour d'Amaury... Ces gens ne doivent plus être beaucoup éloignés d'ici ;... dès que tu les auras aperçus, reviens de toute la vitesse du galop de ta monture me prévenir de leur arrivée... Va. Le servent se hâta d'obéir. Nous n'attendrons pas son retour ; et, si vous le voulez bien, nous irons rejoindre notre princesse voyageuse qui avance bien péniblement, mais qui cependant a déjà fait du chemin. Voilà quinze jours déjà qu'elle a quitté la demeure des bergers ; et, chaque jour, une distance a été franchie, chaque jour elle s'est rapprochée du but qu'elle désire tant atteindre. C'est en vain qu'Aïxa, que le berger Sigismond lui-même, remarquant les traces de la fatigue sur, les traits amaigris de Sybille et craignant que cette fatigue ne finisse par altérer sa santé, ont réuni leurs efforts pour l'engager à faire séjour dans une ville quelconque et à prendre quelques jours de repos. La princesse s'y est obstinément refusée. Elle a hâte d'être à Jérusalem et de revoir son père... Qui sait ?... Peut-être arrivera-t-elle encore assez à temps pour lui apprendre qu'Othon d'Ibelin, son parent, est retenu en otage chez le Vieux de la Montagne jusqu'au retour de Boadella. La connaissance de ce fait décidera sans doute le roi à bien accueillir l'ambassadeur et à le renvoyer au pays des Ismaéliens sous bonne escorte, afin de le préserver de toute mauvaise rencontre. A-t-elle donc le droit de songer au repos, lorsque sa célérité peut lui faire obtenir ce résultat qui doit mettre à l'abri de tout danger celui auquel elle s'intéresse tant et qui occupe une si grande place dans son affection ?... Cette pensée lui fait braver la fatigue. Elle fait appel à toute son énergie et la force de son âme soutient seule les forces de son corps épuisé. Telle est la situation de Sybille, au moment où nous la retrouvons. Déjà, depuis deux jours, elle suit les bords du Jourdain ; encore quelques heures et elle sera à Jéricho. C'est là que le fleuve va se perdre dans la mer Morte ; c'est là aussi, c'est à la sortie de Jéricho, que va commencer le désert que Sybille doit encore traverser avant de parvenir aux environs la ville sainte. Cette partie du

voyage qui reste à accomplir est la plus fatigante. Si jusqu'ici la route a été pénible, combien ne va-t-elle pas l'être davantage sur ce terrain mouvant, pour ainsi dire, où le pied s'enfonce dans le sable, où la marche est lente et difficile ? La princesse pourra-t-elle supporter les fatigues de cette marche, sous un soleil torride dont rien ne viendra la garantir, à travers la vaste solitude dont l'aridité la laissera exposée aux tortures de la soif ? L'état dans lequel elle est alors peut en faire douter. Appuyée sur le bras d'Aïxa, qui semble oublier sa propre lassitude en voyant l'épuisement de sa maîtresse, elle s'avance avec efforts. Ses pieds déchirés heurtent le sol à chaque pas ; elle peut à peine les soulever.

— Nous voici tantôt à Jéricho, noble damoiselle, dit Sigismond qui admire l'énergie de celle à laquelle il sert de guide et qui se sent plein de pitié pour les souffrances qu'elle doit éprouver... Prenez courage, ... encore la moitié d'une heure, et nous y serons parvenus... Voulez-vous permettre que je vous — Non, ... non, répond vivement Sybille, luttant contre sa faiblesse et cherchant à dissimuler la pesanteur de sa marche, ... c'est inutile... Ma fatigue n'est pas si grande que vous le croyez, ... et j'ai bien encore la force de marcher seule... soutienne de ce côté, tandis que cette jeune fille vous prête son appui de l'autre...

Aussitôt, comme pour prouver ce qu'elle avance, — car elle voudrait se persuader à elle-même qu'elle ne sera pas forcée d'interrompre son voyage, — elle abandonne le bras d'Aïxa et, par un effort suprême, elle fait quelques pas d'un pied ferme. Mais, hélas !... c'est là une dernière tentative de son énergie ; la voilà vaincue. La pauvre jeune fille fait encore quelques pas en trébuchant, puis elle tombe affaissée sur le sol où elle reste épuisée, se sentant incapable, malgré sa volonté, de se remettre debout. La jeune muette s'est précipitée vers sa maîtresse pour la retenir, mais elle n'a pu arriver à temps ; et maintenant, penchée sur elle, elle cherche à la relever pour l'emporter jusqu'à la ville voisine. La fidèle suivante espère que ses forces seront égales à son dévouement ; mais, accablée elle-même par la fatigue, elle voit ses efforts impuissants. Heureusement Sigismond est là. Le berger enlève la princesse entre ses bras, et il arrive à Jéricho chargé de ce fardeau dont il ignore le prix ; car il ne sait pas que celle qu'il porte ainsi est la fille de son roi. Sybille a caché son rang aux bergers, et ces braves gens, reconnaissant en elle une noble damoiselle, ne se sont pas inquiétés de savoir qui elle était, du moment que l'ermite du Pic la leur adressait, en leur ordonnant de la servir en toutes choses.

Hélas ! pauvre princesse ! ce voyage que tu ne voulais pas interrompre est forcément retardé. Te voilà alitée, en proie à une fièvre violente. Si ton cœur est fortement trempé, son enveloppe n'en a pas moins la faiblesse de ton sexe. L'effort était trop grand ; la nature chez toi l'a emporté sur la volonté, le corps a vaincu l'âme.

L'idée du retard que la maladie occasionnée par la fatigue apportait à la continuation de son voyage ne quitta pas un instant Sybille, au milieu des ardeurs de la fièvre. Dans son délire, elle appelait sans cesse Othon. L'image du jeune chevalier était toujours devant ses yeux ; elle le voyait au milieu des Ismaéliens, tombant frappé par le poignard d'un des Assassins et payant de sa vie la vie de Boadella. Aïxa ne la quitta pas un moment ; toujours penchée au chevet de son lit de souffrances, la dévouée suivante cherchait à la calmer et lui prodiguait les soins les plus empressés et les plus constants. Enfin, grâce aux efforts de la jeune muette, et aussi à l'aide de la nature, la fièvre tomba un beau matin. Il y avait six jours déjà que Sybille était à Jéricho. Dès qu'elle fut revenue à elle, dès qu'elle eut senti son sang un peu rafraîchi, la princesse voulut se remettre en route. En apprenant le nombre de jours que l'excès de la fatigue lui avait fait perdre, elle se désespérait. Aurait-elle le temps encore d'arriver à Jérusalem avant le départ de Boadella. Vainement elle cherchait à se raisonner, vainement elle voulait se convaincre qu'elle s'exagérait le danger que pouvait courir Othon, vainement elle se disait qu'il n'était pas douteux que le roi n'eût bien accueilli l'ambassadeur, et que celui-ci ne retournât sans encombre auprès de son maître. Les images sinistres que la fièvre lui avaient fait entrevoir étaient toujours devant ses yeux, elle ressentait une crainte vague qu'elle ne s'expliquait pas ; c'était comme un pressentiment qui la troublait et que pourtant le raisonnement ne justifiait en rien. Aussi était-elle impatiente d'arriver à Jérusalem, où elle espérait être à même de calmer ses craintes et de chasser de son esprit les sombres idées qui l'occupaient. Il eût fallu encore quelques jours de repos pour rendre à la malade toutes ses forces et la remettre en état de reprendre sa route sans danger. C'était l'avis d'Aïxa et du berger. Mais ce n'était pas celui de Sybille qui s'obstina tellement à vouloir repartir le jour même, qu'il fallut bien céder. Sans doute elle était encore un peu affaiblie ; mais les forces lui reviendraient en marchant. Sigismond lui conseilla au moins de prendre un cheval pour traverser le désert, et Aïxa opina du geste pour qu'il en fût ainsi ; mais la princesse, rendue prudente par le fait de l'attaque dont elle avait été victime

dans TAnti-Libah et, du reste, voulant rester fidèle aux instructions de l'ermite, n'y voulut pas consentir. Une pareille façon de voyager eût trop contrasté avec le costume de bergère qu'elle portait ; et on eût trop facilement reconnu son déguisement. Force fut bien de céder à ces raisons ; et l'on sortit de Jéricho pour se diriger vers le désert que, malgré sa faiblesse, Sybille voulait franchir à pied. En traversant les rues de la ville, Sigismond fut assez surpris d'y remarquer une grande agitation. Les habitants causaient entre eux avec vivacité. Ils s'abordaient les uns les autres avec empressement et semblaient se communiquer une nouvelle qui leur causait une surprise mêlée d'indignation. Sybille, trop préoccupée du soin qu'elle apportait à assurer ses pas chancelants, et Aïxa, tout entière à sa maîtresse qu'elle secourait dans sa marche hésitante, ne firent attention ni l'une ni l'autre à l'émotion qui régnait dans la ville. Mais Sigismond en fut frappé ; et, désirant en connaître la cause, il s'approcha d'un groupe. Ce qu'il y apprit devait être en effet une étrange nouvelle et on eût pu croire qu'elle l'intéressait personnellement ; car, tandis qu'il courait pour rejoindre la princesse et sa suivante, ses traits exprimaient, non-seulement cette même impression de surprise et d'indignation que paraissaient éprouver les habitants de Jéricho, mais, en outre, un vif sentiment de crainte et d'inquiétude. Toutefois, en se rapprochant de celles auxquelles il servait de guide, le brave berger fit tous ses efforts pour commander à son émotion et pour faire disparaître de son visage les traces du trouble qu'il ressentait. Il eût craint de laisser remarquer à Sybille le vif désir qu'il avait d'en avoir fini avec la mission qu'il remplissait alors, désir qui venait de s'emparer de lui depuis un instant.

Cependant, en dépit de lui-même, sa préoccupation perçait sous le masque dont il cherchait à la couvrir. Depuis longtemps déjà on avait laissé la ville derrière soi ; depuis longtemps les habitations, qui étaient devenues de plus en plus rares à mesure que l'on avançait, avaient cessé de se faire voir le long de la route, et celle-ci, interrompue brusquement, était venue se perdre dans les landes qui précédaient le désert. Il y avait une heure au moins que Ton marchait péniblement à travers la solitude aride qui longe la mer Morte. Quoique très-faible encore, Sybille avait assez bien supporté jusque-là les fatigues que lui occasionnaient les difficultés du chemin. Soutenue par sa valonté et aidée par Aïxa, elle s'était avancée sans trop d'efforts à travers les sables mouvants du désert. On était parti de Jéricho dès la première heure du jour, et la température, assez douce alors, n'était

pas venue encore ajouter son poids aux autres embarras de la marche. Mais le soleil suivait nos voyageurs. A chaque pas que faisaient ceux-ci, il montait lui-même vers le zénith ; et peu à peu ses rayons brûlants avaient échauffé le sable du désert et fait de l'immense étendue une grande nappe de feu. Sybille qui avait, jusqu'à ce moment, dominé sa faiblesse, ne put résister à la chaleur. Sa marche devint plus pesante et plus difficile, ses traits se contractèrent ; et, bientôt, les signes de la fatigue qu'elle éprouvait devinrent si évidents que Sigismond et Aïxa en furent effrayés. Ils craignirent tous deux un retour de cette fièvre à laquelle la princesse venait à peine d'échapper.

Le berger jugea prudent de faire une halte ; sans quoi, certes, la jeune fille qu'il conduisait serait sous peu d'instant incapable de continuer son voyage. Malheureusement, à l'endroit où l'on se trouvait, aucun arbre ne venait offrir son abri au voyageur et lui permettre de se reposer sous son ombre. Sigismond se rappelait bien qu'il existait au milieu du désert un bouquet de palmiers ombrageant une source d'eau vive, que la nature semblait avoir placé là pour offrir un lieu de repos à ceux qui franchissaient la vaste solitude. Mais cette oasis était trop éloignée encore pour qu'on pût espérer y conduire la princesse. Tout en portant les yeux autour de lui, le berger aperçut à quelque distance un petit tertre au pied duquel était une fontaine qui, évidemment, était l'ouvrage des hommes. C'était en effet les Arabes du désert qui l'avaient construite, afin de permettre aux nombreuses caravanes, qui traversaient la mer de sable pour se rendre à la Mecque, d'y faire une première halte et de s'y désaltérer. La princesse fut conduite en hâte vers ce lieu. Elle s'assit sur le tertre ; et Aïxa, toujours dévouée, resta debout, se plaçant entre le soleil et sa maîtresse et cherchant ainsi à lui procurer un peu d'ombre. Pendant que Sybille se reposait de la sorte, le berger avait été s'asseoir au pied du tertre ; et là, la préoccupation qui s'était emparée de lui depuis la sortie de Jéricho, et que les soins qu'il avait dû donner à la princesse ne lui avaient fait oublier qu'à demi, lui revint avec plus de force à l'esprit. Le pauvre homme s'abandonna à ses réflexions, et son visage exprima de nouveau la crainte et l'inquiétude.

Cependant Sybille s'était remise un peu de sa fatigue ; le repos si nécessaire qu'elle venait de prendre avait réparé ses forces. Se félicitant tout bas de n'avoir pas cédé aux instances d'Aïxa et de son guide qui avaient voulu la dissuader de reprendre aussi tôt son voyage, elle considérait avec orgueil l'espace que, malgré sa faiblesse, elle avait déjà parcouru depuis

qu'elle était entrée dans le désert. Elle s'était d'autant rapprochée de Jérusalem ; et cette pensée la rendait presque joyeuse. Comme elle avait regardé au loin pour se rendre compte de la distance franchie depuis le matin, ses regards, en revenant se fixer sur l'endroit où elle se trouvait, tombèrent sur Sigismond assis au pied du tertre non loin d'elle. Elle fut frappée de l'air soucieux du berger. Cet homme avait eu pour elle tant de soins, qu'elle était portée pour lui à la bienveillance, et que, en remarquant le souci peint sur ses traits, elle se sentit intéressée tout à coup. — Qu'avez-vous donc ?... lui demanda-t-elle... Vous paraissez péniblement affecté ?...

Sigismond hésita d'abord à répondre ; mais s'y décidant enfin :

— Ah ! ma noble damoiselle, dit-il, emporté par la force de son tourment, ... si vous êtes pressée d'arriver au terme de votre voyage, j'ai hâte de mon côté de vous avoir menée en lieu sûr à votre destination... Le ciel m'est témoin que jusqu'ici cette pensée ne m'était pas venue une seule fois ; mais depuis que je sais... ce que j'ai, appris à Jéricho, j'ai le plus grand désir d'être revenu auprès de mon vieux père et de tous les miens ; car j'ai peur pour eux...

— Quelque danger menace-t-il donc ces braves gens ? interrompit la princesse.

— Hélas !... ma noble damoiselle, répondit le berger, je le crains... Le Vieux de la Montagne est un terrible voisin ;... jusqu'ici il ne nous a pas inquiétés dans notre modeste demeure, ... mais, après ce qui vient de se passer, il sera furieux, et il est à redouter qu'il ne nous y laisse plus en paix.... Puis il ajouta aussitôt avec un sentiment de colère : — Ah ! les maudits Templiers !... Avec ces orgueilleux chevaliers, on n'est jamais sûr de vivre tranquille !

En entendant Sigismond parler du Vieux de la Montagne, Sybille s'était redressée tout à coup. Elle venait de penser à Othon.

Quelle circonstance pouvait éveiller la colère du redoutable chef des Assassins ?... Je vous laisse à penser si la princesse s'était intéressée tout à coup aux paroles du berger. Haletante, penchée vers lui, elle attendait avec anxiété qu'il en dît davantage, et pourtant elle n'osait l'interroger...

— Qu'avez-vous... donc appris ? fit-elle enfin avec hésitation, en voyant que Sigismond se taisait. Que... s'est-il donc passé ?

On eût dit qu'elle était partagée alors entre le désir de savoir et la crainte d'apprendre.

— Une chose qui va mettre un nouvel ennemi sur les bras des chrétiens ;... mais ces chevaliers du Temple n'en font jamais d'autres !... reprit le berger... On dit que le Vieux de la Montagne avait envoyé un ambassadeur au roi Amaury...

— Oui... oui... Eh bien ?... dit Sybille devenue pâle.

— Eh bien, continua Sigismond, ... il paraît que cela ne convenait pas aux Templiers ; car le chevalier Gauthier de Masnillo, — c'est au moins ce qu'on répétait de tous côtés, — a assailli l'ambassadeur sous les murs de Tripoli et l'a occis avec tous ceux de sa suite.

Un cri perçant retentit à ces mots, et Sybille tomba évanouie dans les bras d'Aïxa. La suivante effrayée s'empressa de lui porter secours, et le berger, surpris de l'effet produit par ses paroles, se leva vivement et accourut pour assister la jeune muette. Mais leurs efforts réunis ne parvinrent pas d'abord à ranimer la princesse.. Ce fut seulement après ; que Sigismond eut été vivement à la fontaine emplir la petite amphore d'argile qu'il portait appendue à son côté qu'Aïxa réussit enfin, grâce à la fraîcheur de l'eau, à ramener les couleurs sur les joues de sa maîtresse et à la rappeler à la vie. Avant même que Sybille n'eût ouvert les yeux, ses lèvres murmurèrent le nom d'Othon. Lorsqu'elle entrepris tout à fait connaissance, ses regards restèrent pendant quelque temps fixés sur la terre, comme si elle eût cherchée rassembler ses idées ; puis, se levant tout à coup avec une énergie fébrile :

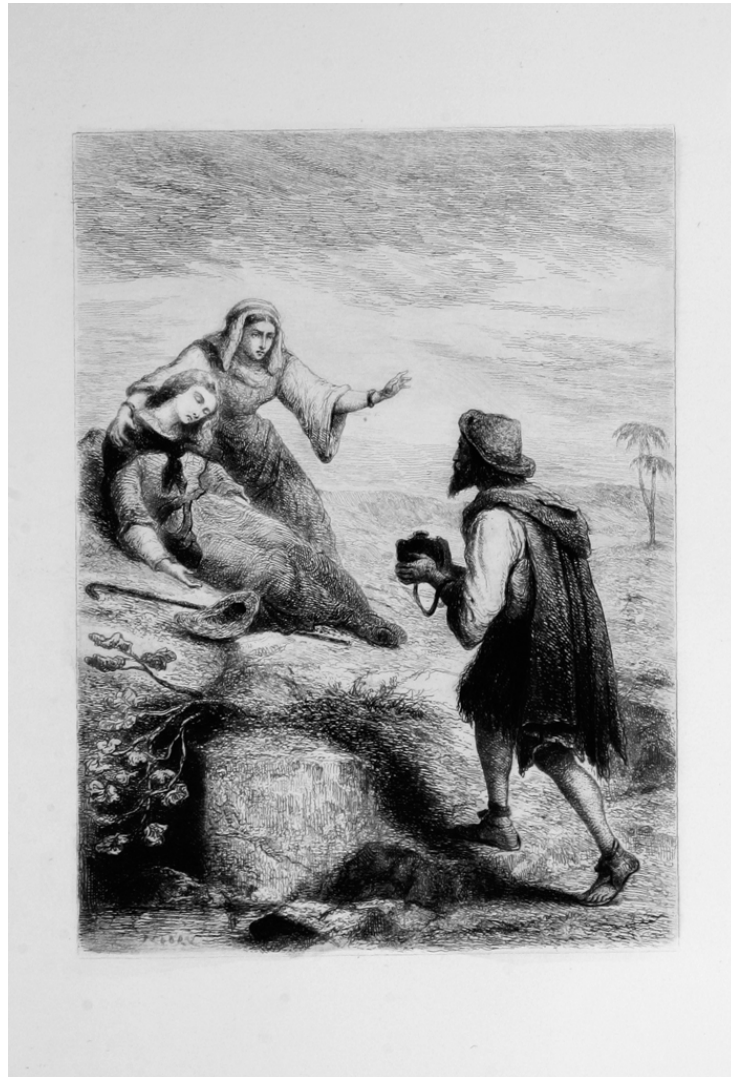
— Oh ! je veux le sauver ! s'écria-t-elle... Peut-être en sera t-il temps encore !... Peut-être mon père pourra-t-il...

S'adressant alors à Aïxa et au berger, elle leur dit d'une voix ferme

Venez, venez perdons pas un instant ;... chaque minute de retard est pour lui un pas vers la mort !

Sigismond ne comprenait rien aux paroles et à l'exaltation de." la princesse ; mais il était lui-même trop désireux de retourner auprès des siens pour opposer la moindre objection au départ. On se remit en route, et Sybille marcha désormais d'un pas assuré. Les traces de sa fatigue de tout à l'heure avaient entièrement disparu. Sa volonté soutenait ses forces. Dès le lendemain, on arrivait à Jérusalem ; et là seulement Sigismond apprit que celle à laquelle il avait servi de guide était la fille de son roi. Il eut lieu de se réjouir d'avoir eu l'honneur d'accompagner la princesse ; car la riche récompense qu'il reçut comme prix de sa peine lui permit de se procurer un

cheval, et de retourner ainsi avec plus de diligence auprès de sa famille dont le sort l'inquiétait tant. Le soir même il était reparti.



En rentrant dans le palais de son père, de ce père qu'elle n'avait pas revu depuis quatre années, Sybille se sentit saisie d'une crainte subite. L'idée que le roi pourrait avoir perdu toute affection pour elle pendant son absence ne s'était pas encore jusque-là présentée à son esprit ; mais, à ce moment, elle s'en empara tout à coup. Comment allait-il recevoir cette fille qui l'avait abandonné pour suivre une mère infortunée ?... Voudrait-il lui rendre sa tendresse ?... Ne la repousserait-il pas ? La princesse s'adressait ces questions en tremblant. Son frère, qu'elle avait vu dès en arrivant, l'avait à peine reconnue. Le pauvre enfant, — il avait alors une douzaine d'années,

— était clans un de ses jours de souffrances ; la vue de sa sœur l'avait médiocrement ému, et il l'avait accueillie assez froidement... N'était ce pas là un indice trop certain de la réception que lui réservait Amaury ? La pauvre princesse était toute troublée, tout hésitante. Elle redoutait de se trouver en présence de son père, dans la pensée qu'elle pouvait ne pas trouver auprès de lui l'accueil qu'elle eût désiré ; et pourtant, elle était impatiente de l'avoir vu, afin de calmer ses inquiétudes à ce sujet. Et puis, n'avait-elle pas placé clans la puissance de ce père-roi le dernier espoir qu'elle eût de sauver Othon. Avec le caractère énergique et résolu que nous lui connaissons, Sybille ne pouvait demeurer longtemps dans une pareille indécision. — Mon Dieu ! s'était-elle écriée, ... faites que le cœur de mon père soit encore ouvert pour moi !

Et, oubliant sa fatigue, sans songer même à prendre un instant de repos, elle avait à la hâte dépouillé les grossiers habits qui la couvraient, s'était vêtue comme il convenait à son rang et avait fait prévenir le roi de son arrivée, en le priant de lui permettre de venir se présenter à lui.

Amaury était alors sous une tente qu'il avait fait dresser sur une terrasse de son palais. Cette tente était décorée d'attributs guerriers ; des armes de toutes sortes s'y voyaient à profusion. C'était un lieu que le roi affectionnait et où il aimait à se retirer. Mais, en ce moment, il ne s'y trouvait pas seul. Tous les hauts barons de Jérusalem étaient autour de lui. La veille, le monarque avait appris l'assassinat de Boadella par les Templiers ; sous la première inspiration de la fureur éveillée en lui par cette nouvelle, il avait voulu sévir rigoureusement contre les coupables, et tirer une éclatante vengeance de cet outrage au droit des gens et à sa dignité royale. Mais la réflexion l'avait empêché presque aussitôt d'exécuter ce projet sans conseil ; et il avait assemblé ses barons ce matin-là pour prendre leur avis avant d'agir. Depuis sa dernière et malencontreuse expédition sur les bords du Nil qui avait indisposé contre lui tous les seigneurs du royaume, Amaury était devenu plus circonspect avec eux. Il affectait de ne rien entreprendre sans s'être assuré de l'assentiment des hauts-barons. Il avait fait plus ; pour bien prouver à tous qu'il avait renoncé à ses projets sur l'Egypte et qu'il était décidé à ne plus s'occuper désormais que des intérêts de la chrétienté et de la ville sainte, il avait, seul de toute la cour, repris l'emblème des croisades. Le signe de la rédemption brillait sur sa poitrine et sur son bouclier qu'il faisait porter ostensiblement par son écuyer. C'est ainsi, c'est par cette

prudente conduite qu'il était parvenu à ramener un semblant de soumission et de dévouement parmi les seigneurs dû royaume.

Le conseil venait de finir lorsque l'on vint annoncer au roi l'arrivée de sa fille. Les barons voulaient se retirer ; mais Amaury les retint.

— Restez, restez, mes fidèles, leur dit-il, ... je veux que vous voyiez cette princesse dont votre décision a confirmé les droits à la couronne ainsi que ceux de son frère.

Et il avait donné ordre qu'on introduisît Sybille. A la vue de son père, celle-ci se sentit saisie d'une émotion violente, ses yeux s'emplirent de larmes, et elle vint se précipiter à ses pieds. Un murmure d'admiration s'éleva parmi les seigneurs à l'entrée de la princesse, et le roi lui-même ne pouvait se rassasier de contempler cette fille qu'il avait vue partir enfant et qui revenait vers lui dans tout l'éclat de sa jeunesse et de sa beauté.

— Relève-toi, ma fille, lui dit-il enfin, et sois la bien venue... Viens reprendre ta place en cette cour, comme tu la reprends dans mon cœur !

Puis, l'attirant à lui, il l'embrassa tendrement. La joie que Sybille ressentit de l'affectueux accueil de son père ne pouvait chasser longtemps de son esprit le souvenir d'Othon. Sûre désormais de la bienveillance paternelle, elle fit part au roi, devant tous les barons, de la position du jeune d'Ibelin retenu en otage chez le Vieux de la Montagne, comme elle avait failli l'être elle-même. Elle exposa avec une éloquence si entraînante les dangers que courait le jeune homme dans les mains d'un pareil ennemi ; elle fit si bien valoir les liens de parenté qui unissaient Othon à la famille du roi ; elle rappela si à propos les services rendus à la chrétienté par le vaillant Hugues d'Ibelin dont la mémoire était restée chère aux barons, qu'Amaury, avec l'assentiment général de ceux-ci, ordonna qu'un ambassadeur partirait sur l'heure pour aller trouver le Vieux de la Montagne et tout faire afin d'apaiser sa colère. Bien mieux, oubliant pour cette fois son avarice, le roi mit à la disposition du négociateur une somme importante, avec mission de l'offrir pour la rançon du jeune d'Ibelin.



Sybille avait donc le cœur rempli d'espoir et de joie lorsqu'elle revint trouver Aïxa, après cette entrevue avec son père. Sa joie et son espoir redoublèrent encore, lorsque, le jour même, elle vit partir l'envoyé se rendant auprès du Vieux de la Montagne. Une autre troupe s'était mise en route en même temps que celle qui escortait l'ambassadeur. Celle-ci se dirigeait vers Tripoli, où elle allait, par l'ordre du roi assisté de son conseil, s'emparer de Gauthier de Masnillo. Le monarque voulait lui faire payer de sa vie son forfait ; il voulait que le châtiment de ce Templier effrayât l'Ordre entier et devînt un salutaire exemple pour les autres.

Pendant quinze jours la princesse vécut dans une impatience fébrile. Elle calculait les jours, les heures, les minutes.

— L'ambassadeur doit être arrivé maintenant ! se dit-elle enfin lorsque ce temps fut écoulé... Othon est sauvé sans doute ?... Oh ! oui, ... oui, ... mon cœur me le dit... Je le sens à la joie que j'éprouve... Mais faut-il que j'attende encore quinze jours pour en recevoir la nouvelle certaine ?

Hélas ! La nouvelle qui devait la renseigner sur le sort d'Othon ne se fit pas attendre aussi longtemps. Le lendemain même du jour où elle exprimait ainsi ses espérances et l'impatience qu'elle avait de les voir confirmées, elle revenait dans son appartement, après avoir été visiter son père, comme elle le faisait chaque matin depuis son retour, lorsqu'Aïxa lui remit un paquet qu'un messenger inconnu avait apporté pour elle. La princesse, surprise, développa le paquet ; et, à la vue de ce qu'il contenait, elle pâlit tout à coup. C'était l'écharpe noire que portait Othon ; et, à l'un des coins était attaché un morceau de parchemin sur lequel étaient tracés ces mots : « Adieu, Sybille, adieu pour toujours ! »

Plus de doute !... cet ami, ce parent qu'elle n'avait pu revoir, était mort !... Il était mort victime de son dévouement pour elle, victime du lâche forfait des Templiers ! Je n'essaierai pas de vous peindre la douleur de Sybille. On en peut juger par l'affection qu'elle portait à ce cousin qui s'était dévoué pour sa mère. Cependant, jusqu'au retour de l'ambassadeur, au milieu de son chagrin, la princesse avait conservé un rayon d'espoir. L'envoi de cette écharpe et cet adieu n'étaient pas des preuves suffisantes de la mort d'Othon ? C'est au moins ce que la pauvre princesse cherchait à se persuader. Mais, quand l'ambassadeur, revenu à Jérusalem, lui eût appris que l'on n'avait jamais entendu parler d'Othon d'Ibelin au pays des Ismaéliens et que le prince des Assassins, lorsqu'on lui avait parlé d'un otage laissé entre ses mains, avait paru ignorer ce que l'on voulait dire, elle ne put plus douter. Le Vieux de la Montagne croyait prudent de cacher la mort d'Othon ; cela était certain.

Sybille n'eut pas même la triste consolation de voir la mort de son parent expiée par le supplice du templier Gauthier de Masnillo ; car Amaury qui, dans le premier moment de colère, avait décidé ce supplice, n'osa pas le faire exécuter, craignant d'irriter par là contre lui le redoutable Ordre du Temple. Il se contenta de retenir Gauthier prisonnier pendant quelque temps ; puis, sur les instances du grand maître, il le remit enfin en liberté.

Et la princesse, indignée de tant de faiblesse, s'écria dans l'amertume de sa douleur :

— J'ai deux êtres chers à venger à présent, ... ma mère et lui !... Oh ! plus que jamais je veux tenir mon serment !... A toi tout entière, Jérusalem, ... tu seras ma seule affection maintenant !

TROISIÈME PARTIE. — SŒUR, MÈRE ET FEMME DU ROI

CHAPITRE I. — Le Roi lépreux.

Dix ans se sont passés depuis les événements rapportés dans la deuxième partie de cette histoire, dix ans pendant lesquels Sybille, fidèle à son serment, a eu sans cesse en vue le bien du royaume de Jérusalem. Elle a constamment lutté contre l'ambitieux comte de Tripoli qu'elle regardait, non sans motif, comme l'ennemi le plus dangereux de la cause qu'elle servait, et, avec plus de raison encore, comme son ennemi personnel. Depuis le retour de la princesse dans la ville sainte, les deux antagonistes se sont toujours trouvés en présence l'un de l'autre et ils ont, pour ainsi dire, combattu à visage découvert. En un mot, Sybille et Raymond sont devenus les deux principaux champions du tournoi politique dont les possessions chrétiennes d'Orient ont été le champ clos. Et Sybille a combattu seule, sans avoir auprès d'elle aucun des alliés de son enfance. Sans doute elle ne pouvait plus compter sur le secours d'Othon d'Ibelin, de ce parent noble et généreux dont l'assistance ne lui eût jamais fait défaut, s'il n'eût péri victime de son dévouement pour elle. Mais l'ermite du Pic, mais ce frère Urbain dont l'appui lui eût été si utile et qui l'eût soutenue au moins de ses conseils, qu'était-il devenu ?

Dès qu'elle s'était vue assez puissante pour donner des ordres à cette cour de Jérusalem où elle venait de reparaître, elle avait cherché à se procurer des renseignements sur ses deux amis dont elle s'était trouvée si brusquement séparée. Elle avait voulu avoir des détails sur la mort d'Othon ; il lui semblait que ce serait pour elle, sinon un apaisement à son chagrin, au moins une satisfaction, de connaître les circonstances du trépas de son parent. Ce serait un souvenir à conserver, ce serait un tableau à se retracer sans cesse que celui des derniers moments de son ami. Et puis, faut-il le dire ? — La douleur est si prompte à s'abuser elle-même ! — Elle s'était déjà demandé, en recevant l'écharpe noire et l'adieu éternel qui y était attaché, si c'était là une preuve suffisante de la fin cruelle d'Othon ; et cette

pensée revenait quelquefois se présenter à son esprit. Certainement, hélas ! tout lui donnait lieu de croire que le jeune homme, resté en otage entre les mains du Vieux de la Montagne, avait payé de sa vie la vie de Boadella, cela n'était que trop probable ; mais elle ne se regarderait réellement comme assurée de son malheur que lorsqu'elle en connaîtrait tous les tristes détails. Un autre intérêt encore lui faisait désirer d'obtenir des renseignements sur ce qui s'était passé au pays des Ismaéliens, après le meurtre de l'ambassadeur. Elle avait un attachement sincère pour l'ermite du Pic, pour ce moine qui avait assisté sa mère dans son infortune et qui s'était toujours montré si dévoué pour elle. Elle savait qu'il était retourné auprès d'Othon ; elle ne doutait pas qu'il n'eût tout fait pour le soustraire à la vengeance du cheik, ce qui, sans aucun doute, avait attiré sur lui la colère du chef arabe, et elle craignait qu'il n'eût partagé le sort de son malheureux ami. Aussi, dès qu'elle avait pu le faire, avait-elle envoyé des émissaires vers le Liban, leur enjoignant de prendre des informations sur le chevalier de l'Écharpe noire et sur l'ermite du Pic et leur défendant de revenir à Jérusalem avant d'être parvenus à obtenir les renseignements qu'elle désirait.

La mission n'était pas des plus faciles à remplir. Depuis l'assassinat de son ambassadeur, le Vieux de la Montagne avait, comme on le pense bien, renoncé à ses projets de conversion ; et, poussé par El-Hamet qui triomphait, il s'était replongé plus que jamais dans l'islamisme. Quoiqu'Amaury ait pu faire pour l'apaiser, il ne respirait que vengeance ; et, bien qu'il parût avoir été calmé par les excuses du roi de Jérusalem, il n'en était pas moins devenu dès lors l'ennemi juré des chrétiens. Les émissaires de Sybille n'avaient donc pas pu aller chercher les renseignements qu'elle demandait dans le pays des Ismaéliens. S'ils eussent commis l'imprudence d'y pénétrer, certes, ils n'en fussent pas sortis. Ce n'avait été qu'après une longue attente que, grâce à une circonstance fortuite, ils avaient pu enfin exécuter les ordres de la princesse. Un Ismaélien, s'étant aventuré sur les terres chrétiennes, était tombé entre leurs mains à la sortie du Liban, où ils s'étaient apostés ; et voici ce qu'ils avaient appris de cet homme et rapporté fidèlement à Sybille : « On avait bien vu le chevalier de l'Écharpe » noire arriver au pays des Assassins, on l'avait vu entrer dans la demeure d'El-Hamet, le médecin du cheik ; mais, depuis ce moment, il n'avait plus reparu. On ne doutait pas que le médecin syrien ne l'eût fait mourir ; car les ordres du chef étaient formels à cet égard, au cas où il arriverait malheur à

Boadella. Au reste, avait ajouté l'Ismaélien, si l'on voulait des renseignements plus précis, il fallait en demander à El-Hamet lui-même. Mais on ne le trouverait plus auprès du Vieux de la Montagne ; il avait quitté le cheik quelques jours après que le meurtre de l'ambassadeur avait été connu dans les vallées du Liban, et il était en ce moment auprès du Soudan Saladin qui l'avait attaché à sa personne. Quant à l'ermite, on n'en pouvait rien dire, sinon qu'on l'avait vu pendant plusieurs jours circuler librement dans le pays, et que, un beau matin, on ne l'avait plus revu. Il avait disparu, sans qu'on sût par quelle route il était parti et ce qu'il était devenu.

Bien qu'elle n'eût pas obtenu, comme elle le désirait, des détails précis sur la fin malheureuse de son parent, de son ami, Sybille ne pouvait douter plus longtemps de son triste sort. Trop de probabilités le lui confirmaient. L'écharpe noire et l'adieu qu'elle avait reçus étaient bien un dernier souvenir du trépassé ; ces objets lui avaient été remis en exécution des dernières volontés de la victime, volontés que ses bourreaux avaient respectées. Elle n'avait donc plus qu'à pleurer Othon ; mais il n'en était pas de même de l'ermite du Pic. Elle l'avait fait chercher partout ; ses émissaires s'étaient répandus de tous côtés. Ils avaient été visiter cette grotte du pic d'Édesse qu'il avait autrefois habitée. La grotte était abandonnée, et la poussière, ainsi que le blanc duvet que l'humidité avait laissé sur les meubles et sur les parois du roc, indiquaient que nul être humain n'y était entré depuis longtemps. Ils avaient été chez les bergers, dans tous les endroits enfin que Sybille leur avait désignés comme étant ceux où ils pourraient prendre des informations sur lui. En aucun de ces endroits les émissaires de la princesse n'avaient pu obtenir de renseignements. Nul de ceux auxquels ils s'étaient adressés, ne savait ce qu'était devenu le saint homme. Personne ne l'avait vu, personne n'avait entendu parler de lui depuis près d'une année.

Sybille, reconnaissant l'inutilité de ses recherches, avait donc dû se décider à y renoncer. Privée de l'appui que le frère Urbain eût pu lui prêter, elle s'était trouvée seule pour porter le poids de son serment auquel elle voulait rester fidèle, seule pour combattre les intrigants et les ambitieux, au milieu desquels elle allait vivre désormais, et dont le plus intrigant et le plus ambitieux, sans contredit, était Raymond de Tripoli, ce dangereux comte qu'elle n'avait que trop appris à connaître. Pourtant, elle ne s'était pas découragée ; le souvenir de sa mère et celui d'Othon l'avait soutenue, et

elle s'était bravement jetée dans l'arène. Elle avait lutté vigoureusement, sacrifiant ses plus chers sentiments au triomphe de la cause qu'elle servait, se vouant enfin, corps et âme, au salut de ce royaume chrétien qu'elle avait juré de défendre. On jugera, du reste, des efforts qu'a faits la fille d'Amaury dans l'intérêt de ce que le frère Urbain appelait *la sainte cause*, on assistera aux diverses phases de la lutte de Sybille avec le comte Raymond, en lisant le récit succinct que nous allons faire des événements qui se sont passés pendant l'espace de temps qui sépare la seconde partie de notre histoire de cette troisième partie que nous commençons en ce moment. On verra enfin si la princesse a respecté le vœu qu'elle avait fait dans la grotte du pic d'Édesse, et si elle l'a oublié un seul instant pendant ces dix premières années du règne de Baudouin IV, ce frère maladif dont elle avait promis à sa mère de devenir le soutien, ce monarque auquel l'histoire a donné le nom de *Roi lépreux*.

Amaury était mort le 13 juillet 1173, laissant le trône à ce fils qui avait été *sa part* dans le partage fait au moment de son divorce avec Agnès de Courtenay, à ce fils auquel celle-ci adressait de si touchants adieux, en jetant un dernier regard sur Jérusalem, du haut du Calvaire. Baudouin était encore un enfant, — il avait treize ans, — lorsque la mort de son père l'appela sur le trône ; et le malheureux jeune roi recelait déjà en lui les germes de cette maladie terrible à laquelle il allait bientôt devoir son surnom, Pour gouverner l'État au nom de ce roi enfant et atrophié, il fallait une régence ; et c'est ici que, pour la première fois, Sybille et Raymond se trouvèrent face à face dans le champ clos de la politique, c'est ici que la lutte commença entre eux. Depuis son retour à Jérusalem, la princesse n'avait cessé de se tenir rapprochée de son frère ; et les soins dont elle l'avait entouré, tout en l'attachant elle-même de plus en plus à lui, avaient inspiré à celui-ci une grande affection pour sa sœur. Cette affection du jeune roi pour elle était une arme dont elle comptait bien se servir pour combattre les ambitieux ; car elle prévoyait trop bien que le règne de ce roi souffreteux pourrait devenir funeste au royaume des chrétiens, si elle n'usait de son influence sur lui pour l'empêcher de se livrer aux mains des seigneurs intrigants qui chercheraient à abuser de sa faiblesse. En effet, dès le commencement de son règne, la question de régence avait éveillé des prétentions et failli amener des troubles dans l'État. De tous les prétendants à la régence, celui qui semblait y avoir le plus de droits, ou au moins qui les faisait sonner le plus haut, était le comte de Tripoli. Mettre le royaume entre

les mains de celui-ci, c'était, aux yeux de Sybille, le confier à un ennemi. Il y avait alors auprès du roi un seigneur puissant qu'il aimait beaucoup ; la princesse a toute confiance dans Milon de Plancy, — c'est ainsi que se nommait ce seigneur ; — elle poussé son frère à lui confier la régence. Les seigneurs, exaspérés de ce choix et gagnés par le comte de Tripoli, se rangent tous de son parti, et le nomment de leur plein chef régent du royaume. Il va donc y avoir deux régents qui se disputeront le pouvoir ? Ne le croyez pas. Milon de Plancy, qui est allé à Ptolémaïs, est trouvé, un matin, dans les rues de cette ville, gisant sur le sol et percé de coups. Est-ce donc le comte Raymond qui l'a assassiné ? Qui pourrait l'affirmer ?... Qui oserait l'en accuser tout haut ?... Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il recueille l'héritage de la victime et que le roi, qui n'ose résister aux seigneurs, malgré les efforts de sa sœur, confirme leur choix et reconnaît le comte de Tripoli comme régent. Voilà Sybille vaincue ; mais elle va bientôt reprendre le dessus. Saladin continue ses entreprises contre le fils de Noureddin ; déjà il s'est emparé de Damas, il pousse ses conquêtes vers la Célésyrie et menace, par son approche, le territoire chrétien. Une expédition est décidée contre lui pour l'arrêter dans ses progrès. C'est Raymond qui la commande ; mais Saladin lui envoie des ambassadeurs chargés de présents, et le régent, ne consultant que ses intérêts, traite avec le sultan et le laisse poursuivre ses succès. L'indignation des seigneurs à cette nouvelle sert de point d'appui à Sybille, qui pousse son frère à retirer la régence à Raymond. Elle l'engage à prendre lui-même en main les rênes de l'État et à se mettre en personne à la tête des troupes. Les ordres militaires et les hauts barons sont de cet avis. Un an s'est passé déjà ; — le roi a quatorze ans alors.

Excité par sa sœur et malgré son état maladif, Baudouin, qui ne manque ni de courage ni de résolution, se met en campagne ; mais deux expéditions successives sont sans résultat et il reconnaît sa faiblesse. Ses souffrances, du reste, ont augmenté, la lèpre s'est déclarée ; le comte de Tripoli, retiré dans son comté, lui a refusé son concours, le prince d'Antioche, trop occupé chez lui, n'a pu lui fournir son contingent de troupes. Il est réduit à ses propres forces, et, torturé par son mal qui va toujours en s'aggravant, il se sent incapable de gouverner l'État dans une situation aussi difficile. Sybille, qui est restée fidèle au souvenir d'Othon, Sybille, qui s'était promis de ne jamais se marier, craignant le sort dont avait été frappée sa mère, Sybille comprend qu'une alliance avec un prince de l'Occident peut seule sauver le royaume de la ruine qui le menace dans un temps prochain. Une union

pareille à celle dont elle a conçu la pensée peut parer à ce malheur, en amenant en Palestine un homme nouveau dont la main ferme ressaisira les rênes prêtes à s'échapper des mains débiles de Baudouin. Sans doute l'idée d'un mariage froisse ses sentiments les plus chers ; mais n'a-t-elle pas juré de sacrifier tous ses sentiments au salut de Jérusalem ? Elle va résolument trouver, son frère et lui communique sa pensée.

— Cher sire, mon frère, lui dit-elle, une semblable alliance doit servir efficacement la cause des colonies latines et peut réveiller en Occident l'ardeur des guerres saintes. Disposez donc de moi. Cherchez parmi les seigneurs les plus puissants de l'Europe celui qui vous offrira le plus de chance de secours, et donnez-moi à lui pour épouse. Il n'importe quels soient sa tournure et son caractère... Ne vous préoccupez nullement de ceci... Ne prenez nul soin de mon bonheur en cela, cher sire ;... ne voyez que l'intérêt de votre gloire et le bien de votre royaume.

Quelque temps après, en effet, débarquait à Sidon un jeune et valeureux seigneur, Guillaume Longue-Épée, marquis de Montferrat, lequel était allié par le sang avec le roi de France, avec l'empereur d'Allemagne et les plus puissants seigneurs de la chrétienté. Il se rendait à Jérusalem pour y épouser la princesse Sybille, sœur du roi ; et celui-ci, pour intéresser davantage le jeune marquis à la défense des possessions latines, lui créait un apanage en Palestine, en donnant en dot à sa sœur les comtés de Jaffa et d'Ascâlon. Il lui confiait en outre le gouvernement de l'État ; et tous les seigneurs du royaume applaudissaient à ce choix, tant était grande la réputation du marquis en Europe, tant cette réputation l'avait dès longtemps précédé en Palestine.

Le comte de Tripoli, à son tour, pouvait se regarder comme vaincu. Le mariage de la sœur du roi plaçait sur les marches du trône de Jérusalem un adversaire redoutable qui saurait déjouer ses projets ambitieux !

Sybille triomphait donc, et elle voyait avec bonheur, ainsi que tous, le moment prochain où, grâce à son jeune et vaillant époux, le royaume des Latins allait reprendre son éclat des premiers jours. Mais hélas ! pauvre princesse ! Ton dévouement et ton abnégation ne doivent pas porter les fruits que tu en espères. Cette union qui fait concevoir à tous de si légitimes et de si belles espérances, va bientôt se trouver rompue tout à coup. Trois mois après son mariage, le marquis de Montferrat meurt à Ascalon, victime du climat de l'Orient auquel il n'est pas habitué ; et il laisse sa veuve près de devenir mère. Le roi se retrouve, par cette mort, obligé d'agir par lui-

même et de reprendre le gouvernement du royaume ; car il ne veut pas le confier de nouveau à Raymond qui, revenu à Jérusalem, y recommence ses menées secrètes, et le comte de Flandre, qui vient d'arriver en Palestine et auquel Baudouin a fait offrir la régence, a refusé de prendre une telle charge ! Mais Sybille est là ; elle n'abandonne pas son frère, elle le soutient de ses conseils, elle l'encourage par ses paroles. Saladin vient de faire invasion dans le royaume ; il menace Ascalon.

— Hardi ! courage ! mon frère, s'écrie la princesse, avec une ardeur qu'elle s'efforce de communiquer à Baudouin, ... montrez que vous êtes digne de porter la couronne... Tôt !... tôt ! levez-vous !... Prenez vous-même le commandement de vos troupes, ... et sus aux infidèles !

Et, malgré ses souffrances, le pauvre roi lépreux, par un effort sublime, retrouve assez d'énergie pour aller combattre le soudan et remporter sur lui, au Montgisard, la plus éclatante victoire. L'armée des Sarrasins est taillée en pièces et Saladin lui-même, avec quelques-uns de ses mamelucks, troupe d'élite qu'il a formée récemment, est obligé de fuir sur un dromadaire qui l'emporte en Egypte. Mais ce triomphe n'est qu'un éclair qui perce pour un moment les nuages sombres amassés sur Jérusalem. Saladin a bientôt pris sa revanche et défait l'armée des chrétiens à son tour. Et, comme pour compléter ce désastre, les infirmités du roi redoublent, sa lèpre fait des progrès effrayants ; le malheureux prince se décourage, il n'a plus la force de se faire obéir, il plie sous le poids de ses souffrances. — Baudouin a dix-sept ans alors. — La faiblesse du monarque offre une chance trop favorable aux projets du comte de Tripoli pour qu'il ne relève pas la tête. Il jette les hauts cris : « Le royaume » tombe en quenouille, c'est la sœur du roi qui gouverne, cachée derrière son frère, l'État menace ruine, il faudrait une main vigoureuse pour l'empêcher de choir, dans le gouffre sur lequel il penche. Et il va partout, semant les inquiétudes, faisant naître les défiances, excitant les jalousies et éveillant les haines. Sybille est effrayée, elle tremble de voir son ennemi, l'ennemi du royaume, reprendre le dessus ; elle cherche un moyen de ressaisir l'avantage.

A ce moment paraît en Palestine un homme dont on n'a pas encore entendu parler en Orient. C'est un jeune seigneur français, Gui de Lusignan, fils de Hugues le Brun, issu des anciens rois de Bourgogne. Des dehors séduisants et quelques hauts faits attirent sur lui l'attention et mettent bientôt son nom dans toutes les bouches. Diverses circonstances, que nous relaterons plus tard, placent si souvent le nom de Gui de Lusignan sous les

yeux de Sybille et le font, à tant de reprises, résonner à ses oreilles, que la princesse, un jour, se sent comme inspirée.

— Voilà, mon frère, dit-elle, voilà le bras qui doit soutenir votre trône chancelant... Voilà l'homme sur lequel votre faiblesse doit s'appuyer.

Et, sur l'avis de sa sœur, Baudouin appelle Gui de Lusignan à Jérusalem pour lui confier le gouvernement de l'État. Mais il veut faire agréer son choix par les seigneurs ; autrement la nomination du régent deviendrait un nouveau motif de troubles. Dans ce but, il assemble les hauts barons et les grands vassaux du royaume. Sybille et le comte de Tripoli se trouvent en présence dans ce conseil ; ils vont lutter corps à corps. Aux premiers mots par lesquels le roi annonce son dessein, des murmures et des cris s'élèvent dans l'assemblée.

— Voyez cet aventurier qui arrive en terre sainte et qui veut obtenir des honneurs et des charges à notre détriment, à nous qui combattons en Orient depuis nombre d'années ! disent les uns

— D'où vient-il ?... Quel est-il ? demandent d'autres... Quels sont ses droits ?

— Sire roi, s'écrie Raymond avec véhémence, pourquoi allez-vous chercher parmi des étrangers celui qui doit gouverner le royaume pendant votre maladie ?... Pourquoi ne choisissez-vous pas ce régent parmi nous autres ?... Qui est-il celui que vous nous proposez ?... A quel titre dirigera-t-il l'État ?... Est-il un de vos parents ?... Non ! non !... nous n'obéirons pas à ce nouveau venu qu'il vous plaît d'élever... Il est parmi nous des seigneurs que d'anciens services et les droits de leur naissance appellent à ce poste...

En parlant ainsi Raymond se désignait lui-même. Il avait, en effet, avec la famille royale de Jérusalem un lien de parenté éloigné.

— Oui !... oui !... Il a raison ! reprennent d'une seule voix tous les seigneurs, ... nous n'obéirons pas à Gui de Lusignan !... Ah ! s'il était parent du roi comme le comte de Tripoli, ce serait différent...

Les paroles du comte ont produit divers effets sur l'assistance. Guide Lusignan a porté la main à son épée, et la présence du roi l'empêche seule de provoquer au combat singulier celui qui vient de s'exprimer de la sorte sur son compte.

Le débile monarque, effrayé de l'opposition des seigneurs auxquels il ne se sent pas la force de résister, est sur le point de faiblir ; et Sybille voit en tremblant son ennemi sur le point de triompher. Tout à coup une idée semble traverser son esprit ; mais elle hésite à la suivre et paraît irrésolue.

Pourtant le roi va parler, déjà il ouvre la bouche, pour appeler au pouvoir celui qu'elle veut en éloigner...

— Arrêtez, cher sire, mon frère ! dit-elle brusquement, en s'adressant à Baudouin. Puis, se tournant vers les barons : — Si ce seigneur était parent du roi, vous consentiriez à lui obéir, avez-vous dit ?

— Sans doute, princesse, répondent les barons, mais il ne l'est pas...

— Il l'est ! reprend aussitôt Sybille.

— Comment ?

— Il devient son beau-frère, ... car je l'épouse !

A ces mots, elle tend sa main à Gui de Lusignan qui, surpris et charmé à la fois, croit être le jouet d'un rêve. Le comte de Tripoli, au moment où il se croyait sûr de la victoire, se voit, en écumant de rage, encore une fois vaincu ; car les seigneurs, pris dans leurs propres arguments, sont bien forcés d'accepter pour régent celui que la princesse vient de choisir pour époux.

Les murmures cessèrent, mais les haines et les jalousies survécurent ; et tous les seigneurs, sans parler du comte Raymond, jurèrent secrètement inimitié éternelle à celui qu'un caprice de la princesse venait d'élever si haut. Or, ce qu'ils appelaient un caprice était encore du dévouement. Sybille, persuadée que Gui de Lusignan avait toutes les qualités nécessaires pour préserver le royaume d'une ruine imminente, avait de nouveau sacrifié sa liberté pour le salut de Jérusalem. La princesse s'était expliquée franchement avec son nouvel époux ; elle ne lui avait pas celé le motif qui l'avait décidée à braver les convenances et à mettre de côté la réserve ordinaire de son sexe en lui offrant d'elle-même sa main. Ce qu'elle a épousé en lui avant tout, c'est un défenseur des intérêts de la ville sainte ; et Gui de Lusignan lui a juré de ne pas tromper son espoir. Sybille est donc heureuse et triomphante, mais son nouvel époux, cet auxiliaire sur lequel elle compte tant pour servir la cause qui lui est si chère, est-il de force à accomplir la tâche que lui impose la promesse qu'il vient de faire ? Les dehors séduisants du nouveau régent et la réputation qu'on lui a faite, peut être un peu précipitamment, n'ont-ils pas abusé la princesse sur sa valeur réelle ? Si Gui de Lusignan est brave dans le combat, sera-t-il assez vigoureux pour déjouer les intrigues, pour braver les jalousies, pour dominer les haines qui vont s'amasser autour de lui ? En un mot, l'époux de la princesse sera-t-il ce bras puissant qui doit préserver Jérusalem de la

ruine ? C'est ce que la suite de ce récit nous apprendra, c'est ce que Sybille ne reconnaîtra elle-même que trop tard.

A partir de ce mariage, la lutte devint plus acharnée entre Sybille et le comte de Tripoli. Du fond de son comté où il s'était retiré, Raymond surveillait ce qui se passait à Jérusalem. Il paraissait résigné et inactif, mais il travaillait dans l'ombre. Il comptait, du reste, pour détruire l'œuvre de Sybille, sur l'animosité des barons contre Gui de Lusignan qu'ils appelaient le parvenu. En effet, ceux-ci firent tant, par leurs insinuations, par leurs rapports envenimés, qu'ils ne tardèrent pas à faire naître dans l'esprit irrésolu du pauvre roi souffreteux le regret d'avoir élevé Gui de Lusignan au pouvoir, et qu'ils finirent par lui inspirer une haine profonde contre son beau-frère. La seule chose qui contre balançât cette haine, c'était la vive affection que Baudouin portait à sa sœur, à cette sœur qui, depuis qu'elle était revenue près de lui, l'avait entouré de ses soins les plus tendres et consolé souvent par ses douces paroles, qui enfin avait rempli auprès de son enfance malade le rôle dévoué d'une mère. Sans cette affection, certes, Baudouin eût défait d'un seul mot son ouvrage, en renversant Gui de Lusignan, en l'éloignant de lui ; mais Sybille, fidèle à son devoir, eût suivi son époux, et, en satisfaisant sa haine, il se fût frappé lui-même dans son affection pour sa sœur. Le malheureux roi était donc constamment combattu par ces deux sentiments ; c'était un nouveau tourment qui venait s'ajouter à ses souffrances, et son antipathie pour son beau-frère s'en augmentait encore. Aussi ne pouvant le chasser de sa présence, ce qui l'eût privé de sa sœur, s'était-il promis au moins d'abaisser autant qu'il le pourrait celui qu'il avait élevé.

Raymond, qui, au courant de tout ce qui se passait à Jérusalem, avait connaissance de ces dispositions du roi, pensa que le moment était venu pour lui d'agir. Il avait un pupille, Omphroi de Thoron, jeune homme faible et timoré, sur lequel il avait su prendre un grand empire. Il l'envoya à la cour de Jérusalem ; puis, par les amis qu'il avait auprès du roi, il fit insinuer à celui-ci que ce serait faire contrepoids à la puissance de Gui de Lusignan que de marier la jeune princesse Isabelle, sa sœur issue du second mariage d'Amaury. L'autorité que donnait à Gui le titre de beau-frère du roi serait bien diminuée, si un autre avait le droit de porter le même titre. Baudouin écouta cet avis, et, sans penser que c'était un nouveau ferment de troubles qu'il jetait dans le royaume, il fiança sa jeune sœur Isabelle, âgée alors de huit ans, à Omphroi de Thoron. Sybille ne songea même pas à s'opposer à

ce mariage ; elle ne vit pas le coup que son ennemi lui portait. Le comte de Tripoli espérait, comme le lui avait autrefois conseillé son affidé Robert, faire valoir un jour les droits d'Isabelle, au nom de son faible pupille auquel il n'aurait pas de peine ensuite à dérober le trône qu'il ambitionnait.

Cependant si la princesse ne comprit pas alors ce qu'il y avait de caché sous ce mariage, elle fut bientôt forcée de reconnaître l'intention qu'avait le roi d'humilier son époux en toutes choses. Saladin venait alors d'achever de soumettre les derniers partisans du fils de Noureddin ; il était maître de la Perse, de la Syrie et de l'Egypte, et il allait tourner toutes ses forces contre les chrétiens. Sybille engage Beaudouin à se mettre en défense. Il faut assembler une armée, Gui la commandera et ira combattre l'ennemi. Mais Baudouin, au lieu de suivre cet avis, conclut une trêve avec Saladin, plutôt que de laisser le commandement de ses troupes à son beau-frère. Plus tard, la trêve est rompue et Sybille croit enfin que son époux va marcher à l'ennemi à la tête de toutes les forces du royaume. Mais le roi fait un effort sur lui-même, il domine ses souffrances, il commandera en personne et Gui le suivra comme un simple vassal.

Sybille n'en peut plus douter, Baudouin refuse à Gui de Lusignan l'exercice du pouvoir, et le titre de régent qu'il lui a donné n'est qu'un vain titre. La main de son ennemi est là ; elle en est sûre, et elle va lutter de nouveau. Elle suit le roi et son époux au camp ; il faut que Gui soit régent de fait, il faut qu'il commande les troupes. Son frère a pris une charge au-dessus de ses forces, ses douleurs lui rendront bientôt le commandement d'une armée trop pesante ; et elle veut être là pour empêcher les menées des intrigants qui ont jeté dans l'esprit du roi ces préventions contre son beau-frère. Mais, ô surprise ! Baudouin semble avoir retrouvé toute son énergie, ses souffrances le laissent en repos, il remporte une grande victoire sur les infidèles, il sauve Berouth menacée par eux ; en un mot, il déploie une activité et une ardeur qui émerveillent chacun. Excité par la pensée de laisser Gui de Lusignan au second rang, le monarque est redevenu roi ; et Sybille, loin de s'en plaindre, se réjouit de voir son frère user aussi dignement de ce commandement qu'il refuse à son époux. Mais cette éclaircie sera-t-elle de longue durée ? La princesse ne quitte pas son frère, car elle veut être là pour le cas où, les souffrances revenant, le malheureux roi se trouverait de nouveau livré aux intrigues de ceux qui l'entourent. Hélas ! ce moment ne se fera pas longtemps attendre. Déjà Baudouin, qui vient d'apprendre que Saladin en personne s'avance triomphant du fond de

la Perse pour exciter les musulmans par sa présence, a frappé d'un impôt ses sujets et, avec cette ressource, assemblé de nouvelles troupes pour tenir tête au soudan. Déjà il se prépare à conduire lui-même ses guerriers au combat, lorsque la lèpre, quelque temps oubliée, lui fait plus que jamais sentir ses tortures. Le voilà encore une fois incapable de gouverner par lui-même. Sybille alors rentre en lice ; c'est en vain que les intrigues se croisent et assaillent le pauvre roi brisé par la souffrance. Les intrigants apprennent bientôt que Sybille est encore une fois triomphante. Le roi lépreux, les yeux perdus, le visage rongé, les mains et les pieds privés de leurs ongles qui sont tombés d'eux-mêmes, vient de se faire porter à Nazareth, où, en présence des seigneurs assemblés, il se démet de la souveraineté en faveur de Gui de Lusignan, son beau-frère, ne se réservant que la dignité royale, la ville de Jérusalem et dix mille écus de pension pour l'entretien de sa maison. Le roi Baudouin IV a vingt-trois ans alors, il occupe le trône depuis dix ans déjà qui ont été pour lui dix années de souffrances et de tortures !

Telle est la situation au moment où commence la troisième partie de cette histoire, et, comme on le voit, la princesse Sybille a tout fait pour rester fidèle à son serment.

CHAPITRE II. — Le rendez-vous.

Un matin du mois de mai de l'année 1183, une petite troupe d'écuyers et de pages passait au pied du mont Thabor. Cette petite troupe chevauchait à la suite d'une dame qui, montée sur un palefroi richement caparaçonné, cheminait en avant de son escorte, côte à côte avec une autre jeune femme. Celle-ci, dont le cheval était bien moins luxueusement harnaché que celui de la première, quoiqu'elle marchât sur la même ligne que sa compagne de voyage afin d'être à portée d'entendre ses paroles, se tenait néanmoins à une certaine distance d'elle comme pour témoigner de son respect. La dame semblait être plongée dans de profondes réflexions. C'est à peine si, de temps à autre, elle adressait un mot à celle qui l'accompagnait ; et, lorsque cela arrivait, cette dernière ne répondait que par un geste ou un signe de tête, comme si, par déférence, elle n'eût osé élever la voix devant son interlocutrice. Il était évident que, de ces deux voyageuses, l'une était la

maîtresse et l'autre la suivante ; et il était facile aussi de s'apercevoir que la première, sans doute reconnaissante des anciens et bons services de la seconde, la traitait avec une grande bienveillance et lui permettait même une certaine familiarité, puisqu'elle la laissait chevaucher à ses côtés comme une égale.

En considérant avec attention les deux compagnes de route dont nous venons de parler, il me semble que nous retrouvons en elles d'anciennes connaissances. Eh ! oui, vraiment ! L'une est la princesse Sybille et l'autre sa fidèle Aïxa. Si nous ne les avons pas reconnues tout d'abord, c'est que les dix années qui se sont écoulées depuis que nous ne les avons vues les ont un peu changées l'une et l'autre. La princesse est toujours belle, mais sa beauté a pris un caractère plus sévère. Les soucis de la politique ont laissé sur ses traits une teinte de gravité qui ne lui messied pas, et la haute position qu'elle occupe à la cour comme sœur du roi, en développant le sentiment de dignité qui était en elle, a amené sur sa physionomie cet air imposant qui commande le respect. Quant à Aïxa, dont le visage est un miroir qui reproduit toutes les impressions peintes sur celui de sa maîtresse, elle a perdu l'aspect enjoué de la jeunesse et, au moment où nous l'apercevons, son front est soucieux. Elle semble péniblement préoccupée de la préoccupation de Sybille qui, depuis le matin, est pensive et lui a à peine adressé la parole.

En écoutant les propos qu'échangent entre eux les écuyers et les pages, nous apprenons que la sœur du roi, madame Sybille, vient de quitter Nazareth où elle a laissé son frère malade confié aux soins de son physicien. La princesse s'est décidée tout à coup à aller rejoindre son époux, monseigneur Gui de Lusignan, qui vient de recevoir des mains du monarque lépreux le souverain pouvoir et qui est, depuis quelques jours déjà, au camp de Séphor où il est allé prendre le commandement des troupes. Les gens de la suite ne peuvent nous instruire du motif de cette brusque décision de la princesse, mais nous le devinons aisément en entendant un d'eux annoncer aux autres que le comte de Tripoli est en route pour le camp et vient grossir l'armée avec ses gens de guerre. Le comte, au dire du propagateur de la nouvelle, avait refusé son concours au roi, lorsque celui-ci commandait en personne, et il avait changé de résolution aussitôt qu'il avait eu connaissance de la remise du commandement aux mains de monseigneur Gui. Nous qui savons quel est l'état d'hostilité dans lequel Raymond et Sybille sont vis-à-vis l'un de l'autre, nous comprenons que la

princesse, instruite de l'arrivée inopinée du comte de Tripoli au camp, redoute que le retour qu'il vient de faire sur lui même ne cache quelque intention mauvaise. Sans aucun doute elle craint quelque trahison du comte, quelque menée secrète contre son époux. Elle veut être là pour surveiller son ennemi et s'opposer, autant que possible, à ses méchants desseins, et c'est là ce qui l'a décidée à aller retrouver Gui de Lusignan au camp de Séphor.

Est-ce donc la préoccupation que lui cause l'arrivée de Raymond qui la rend ainsi pensive depuis que l'on est sorti de Nazareth ? Est-ce l'inquiétude que fait naître en elle l'état déplorable dans lequel elle vient de laisser son frère ? Est-ce le regret qu'elle éprouve de s'être vue forcée de quitter son enfant ? — car Sybille est mère ; un fils a été le fruit de son union avec le marquis de Montferrat. — Est-ce enfin la crainte qu'elle ressent à l'idée qu'elle va se trouver au milieu d'un camp, exposée aux dangers de la guerre ? Point ! ce n'est aucune de ces pensées qui assombrit son front en ce moment, et qui la tient soucieuse et préoccupée comme elle l'est depuis le matin

Sybille pense à Othon. Au milieu des tracas de la politique, malgré la vie agitée qu'elle a menée, malgré ses deux mariages dont le premier est venu ajouter aux tourments de son esprit les soins de la maternité, elle n'a jamais perdu le souvenir de son ami d'enfance. Plusieurs fois, pendant les dix années de lutte qu'elle a traversées, des circonstances étranges ont rappelé ce souvenir avec plus de force à sa pensée ; plusieurs fois elle a pu croire, durant ce long espace de temps, que, comme aux jours de sa première jeunesse, une main protectrice s'étendait sur elle, un souffle ami passait à ses côtés. Un jour, comme elle traversait la ville pour se rendre à une cérémonie publique, la foule rompant la ligne des hommes d'armes, s'était faite tout à coup compacte autour d'elle.. Des murmures s'étaient élevés, des voix avaient proféré des menaces en se plaignant des misères du peuple qu'on paraissait lui attribuer. Évidemment, c'était là un coup monté ; évidemment un bras ennemi caché dans l'ombre dirigeait ce semblant de mouvement populaire, qui n'était l'œuvre que de quelques sicaires. Encore quelques instants, et elle allait être victime de cette cohue, lors qu'un guerrier, dont elle n'avait pas eu le temps d'apercevoir le visage quoique la visièrre de son casque fût relevée, avait lancé son cheval au galop au milieu de la foule, l'avait traversée rapidement et, renversant les plus mutins, avait ouvert ainsi un passage à là princesse. Et celle-ci rejoignant ses gardes,

s'était vue par là sauvée du danger qui la menaçait. A plusieurs reprises enfin, un secours inopiné lui était venu de la sorte ; et dans ces occasions là, elle s'était toujours dit en soupirant :

— Ah ! si je n'avais pas la certitude qu'Othon n'est plus de ce monde, je pourrais croire que c'est lui qui veille encore sur moi !

Hélas ! elle savait trop bien que le jeune homme était mort, elle savait que c'était le hasard seul qu'elle devait remercier de la protection inattendue qu'il lui avait envoyée ; et cependant, chaque fois qu'elles se reproduisaient, ces circonstances amenaient à son esprit la pensée de son parent. Toutefois ce n'était pas un événement de ce genre qui, en ce moment, faisait apparaître Othon devant ses yeux. C'étaient d'abord les souvenirs que réveillaient en elle le voyage qu'elle entreprenait alors. Sans doute, elle savait qu'il ne serait pas long et accidenté comme celui qu'elle avait fait dix ans plus tôt, puisque, le soir même, elle devait être arrivée à la fontaine de Séphor où était le camp des chrétiens ; mais, en se voyant suivie d'une troupe et chevauchant à côté d'Aïxa, elle se rappelait son départ du pic d'Édesse, elle se rappelait toutes les péripéties de cet autre voyage qui avait causé la mort de ce cousin qui s'était fait alors son défenseur. Dès la veille au soir, la mémoire de celui-ci s'était réveillée en elle plus vivement que jamais. En formant le projet d'aller rejoindre son époux au camp, elle ne s'était pas dissimulé qu'elle s'exposait à quelques dangers ; car Gui de Lusignan, trop occupé de son commandement, ne pourrait constamment veiller sur elle. Le comte de Tripoli serait là, elle savait par expérience qu'elle avait tout à craindre de lui, elle n'ignorait pas que le tumulte d'un camp pourrait lui fournir facilement l'occasion d'accomplir sur elle quelque mauvais dessein ; et elle s'était dit, en se rendant compte de ce péril :

— Si Othon était là, je ne serais pas inquiète, ... je me placerais sous sa garde, et je n'aurais rien à redouter...

Puis, à partir de ce moment, elle n'avait plus eu d'autre pensée que le souvenir de son jeune parent. Elle s'était retracé sa fin cruelle, dont son imagination avait créé tous les détails. Elle s'était représenté El-Hamet avec sa robe constellée, — car elle avait eu par ses émissaires les renseignements les plus précis sur le médecin syrien ; — elle l'avait vu faisant subir mille tortures au malheureux Othon. Et ces tristes images étaient encore devant ses yeux lors qu'elle s'était mise au lit. Sans doute elles l'auront suivie jusque dans son sommeil et c'est le trouble causé par les visions de la nuit qui la rendent ainsi soucieuse et pensive ? C'est ce que nous allons savoir ;

car elle vient défaire signe à Aïxa de se rapprocher d'elle et probablement elle va lui apprendre le sujet de sa préoccupation. Écoutons-la à tout hasard.

— Aïxa, dit-elle, est-ce que la situation où nous nous trouvons en ce moment, cheminant côte à côte et suivies par une troupe de cavaliers, n'éveille pas en toi des souvenirs ?

La suivante inclina la tête en signe d'affirmation, et, par ses gestes, elle fit comprendre à sa maîtresse qu'elle se rappelait une circonstance analogue dans un temps éloigné.

— Ainsi continua la princesse, ta pensée comme la mienne s'est reportée sur ce voyage que nous avons fait autrefois et qui a eu de si tristes résultats ?... Tu te souviens aussi de ce pauvre Othon, toi ?

Aïxa exprima à sa manière que jamais elle n'avait oublié celui qui s'était toujours montré si dévoué et qui avait péri si misérablement. La princesse se tut un moment ; puis tout à coup elle reprit :

— Aïxa, ... ne crois-tu pas comme moi que les rêves pourraient être un moyen que Dieu emploie pour faire connaître aux humains la vérité ?

La suivante parut surprise de la question et témoigna par ses gestes qu'elle était incapable d'y répondre.

— Ah !... C'est que, si cela était, poursuivit Sybille, Othon serait sauvé !... Othon ne serait pas mort !

La surprise d'Aïxa redoubla à ces mots, et si elle eût pu parler, elle se fût certainement écriée :

— Comment ? Que voulez-vous dire ?

— Écoute, Aïxa, ... cette nuit j'ai fait un rêve, continua la princesse, et, depuis ce matin, je me demande si ce rêve n'est pas une révélation de la vérité... J'étais au pays des Ismaéliens, ... le jour commençait à naître... Tout à coup je me trouve transportée dans la demeure du médecin syrien que le cheik avait chargé de veiller sur Othon... Je vois mon parent, ... il était armé de pied en cap, malgré l'heure matinale, ... son écharpe noire était autour de son corps, et la visière de son casque relevée laissait apercevoir son visage... Auprès de lui, étendu sur un divan, vêtu de sa longue robe semée d'étoiles et n'ayant ôté que son turban pour reposer plus à l'aise, son argus dormait du plus profond sommeil... Othon s'avance avec précaution vers la porte, ... il l'ouvre doucement, ... et bientôt il est dans la montagne... La demeure du médecin était, d'après mon rêve, située tout au bout de la vallée ; et — chose étrange que les songes, — je voyais à la fois dans cette demeure et sur la route sinueuse qui serpentait à travers la montagne, ... Je

voyais à la fois Othon s'avançant à grands pas vers, la liberté et le médecin dormant toujours... Mais celui-ci se réveille brusquement, il regarde autour de lui, ... son prisonnier n'est plus là... La porte est ouverte... Plus de doute !... Le chrétien s'est évadé !... Et, sans prendre le temps de remettre son turban, jetant seulement un cafetan sur ses épaules, El-Hamet se met à sa poursuite, en poussant de grands cris... Encore quelques pas, et Othon aura franchi les limites du pays des Ismaéliens, déjà il aperçoit, au sommet d'un roc ardu, une forteresse appartenant aux Templiers, il va s'y réfugier ; mais, malgré son grand âge, malgré l'avance qu'Othon a sur lui, le médecin l'a rejoint... Il est sur ses pas, appelant toujours à l'aide... Othon se retourne, et, tirant son épée, il va droit à ElHamet qu'il terrasse sans peine... Il le tient sous lui, et le menaçant de son arme, il lui dit : — Je puis te tuer et purger ainsi la terre d'un chien d'infidèle ; mais il me répugne de frapper un vieillard sans défense... Retourne à la demeure, ... et jure-moi sur ton Coran de cesser tes cris jusqu'à ce que tu y sois rentré, ... ou sinon... — Tue-moi, répond le médecin, qu'importe que la mort me vienne de ta main ou de celle du cheik qui me demandera compte de ta personne ? — Meurs donc ! » reprend Othon ; et il va le percer de son arme, lorsque le médecin effrayé demande grâce et fait le serment exigé de lui. Othon, remettant son épée au fourreau, s'éloigne alors... Il est libre, il est sauvé !... Tu le vois, ... tu le vois, Aïxa, ajouta Sybille vivement et d'un ton de conviction, ... rien de tout cela n'est impossible... Oui, cela est, ... cela doit être ; car alors tout s'explique... Ces secours inattendus qui m'ont été donnés en maintes circonstances et que j'attribuais au hasard, ... c'était à lui que je les devais, ... c'était lui qui veillait sur moi !



Aïxa, à ces mots, regarda sa maîtresse : elle leva les yeux au ciel et haussa les épaules en signe de commisération ; puis, faisant de la tête un geste de dénégation, elle sembla dire :

— Pauvre maîtresse ! Peux-tu te créer de pareilles chimères !

En voyant l'expression du doute de sa suivante, la princesse retomba brusquement de toute la hauteur de son illusion.

— Ah ! oui, ... tu as raison, ... je suis folle, dit-elle en soupirant ;... si Othon n'était pas mort, n'aurais-je pas entendu parler de lui depuis dix ans ?.. Ne l'aurait-on pas revu à son manoir d'Ibelin où j'ai envoyé si souvent pour avoir sur lui des informations ?... Oui, oui, ... ce rêve est un mensonge, ... comme tous-les rêves, ... D'ailleurs la suite ne s'en est pas réalisée, et c'est là une preuve de la fausseté de ce que m'a montré son commencement, car je ne t'ai pas tout dit... Mon songe s'est continué ; il m'a fait entrevoir un danger auquel j'ai échappé depuis dix ans, et qui probablement n'a jamais existé... J'ai vu le médecin syrien revenir auprès du cheik, j'ai vu celui-ci, furieux de l'évasion de l'otage auquel il voulait

faire expier le meurtre de Boadella, chasser El-Hamet de sa présence, ne voulant pas, par reconnaissance, lui faire payer de sa vie la perle de son prisonnier et craignant cependant de céder à sa colère... J'ai entendu le Vieux de la Montagne jurer de se venger de toutes ces déceptions sur moi qu'il avait eue entre les mains et qui lui avait échappé ; je l'ai vu remettre un poignard à un de ses gens en lui ordonnant de venir me frapper : ... et, depuis dix ans, rien de semblable n'a été tenté... Oh ! oui, j'étais folle d'attacher autant d'importance à ce mirage créé par le sommeil et qui me tient préoccupée depuis ce matin... Les songes ne sont que la reproduction des pensées qui nous ont beaucoup occupés pendant le jour... Cela est si vrai que, dans mon rêve, je voyais un homme qui excitait le Vieux de la Montagne à reporter sa colère sur moi, ... et que cet homme, c'était... devine...

Aïxa fit comprendre qu'elle ne pouvait savoir de qui sa maîtresse voulait parler...

— C'était Raymond de Tripoli ! s'écria cette dernière, après un moment de silence.

A peine eut-elle prononcé ce nom, que, comme si, en nommant son ennemi, elle l'eût évoqué, le comte parut au détour du chemin. Il chevauchait en compagnie de son confident Robert et il venait en sens inverse de celui que suivait la princesse. Il semblait se diriger vers le mont Thabor dont la petite troupe de Sybille s'éloignait en ce moment. Quoiqu'il fût encore très-distant d'elle, la sœur du roi le reconnut aussitôt, ainsi que sonsicaire, qu'elle avait vu de trop près et dans une circonstance trop périlleuse, pour que ses traits ne fussent pas restés gravés dans sa mémoire. Les dix années qui s'étaient écoulées depuis lors ne l'avaient, du reste, pas changé. De son côté le comte avait, de fort loin, aperçu la princesse et parfaitement distingué ses traits ; — les yeux de la haine sont si perçants ! — En voyant la route sur laquelle elle cheminait, il comprit aisément qu'elle se rendait au camp ; et cette remarque lui fit faire un brusque mouvement de surprise et de contrariété qui n'échappa pas à Sybille. Celle-ci désirait éviter la rencontre ; il lui faudrait répondre aux salutations du comte et recevoir de lui des hommages mensongers qu'elle devrait feindre d'agréer avec courtoisie, et cela lui était déplaisant. Elle cherchait autour d'elle s'il ne se présenterait pas quelque sentier transversal qui lui permît d'esquiver l'approche de son ennemi, et elle se dépitait de n'en pas apercevoir. Heureusement Raymond avait probablement la même idée, car

il s'engagea tout à coup dans un chemin de traverse, laissant ainsi la route libre à la princesse, qui bientôt disparut avec son escorte.

Dès que le comte de Tripoli pensa qu'un temps suffisant s'était écoulé pour que Sybille eût passé outre, il revint sur ses pas et reprit la direction qu'il suivait d'abord.

— Sybille au camp ! disait-il en housinant son cheval avec colère ;... qu'y vient-elle faire ?... M'épier sans doute ?... surveiller mes actions ?... La trouverai-je donc sans cesse en travers de tous mes projets ? Oh !... là prédiction ! la prédiction de ce musulman !...

Pendant que Raymond se livrait ainsi à ce mouvement d'irritation dont il faisait pâtir sa monture, Robert avait gardé un silence prudent ; mais, lorsque, après quelque temps, il put croire la colère de son maître calmée, il parut vouloir reprendre une conversation que la vue de la princesse avait interrompue.

— Monseigneur, fit-il timidement...

— Eh bien !... quoi ?... Que veux-tu ? répondit le comte d'un ton fort peu engageant pour Robert.

Cependant l'intrigant de bas étage ne se découragea pas ; car le sujet dont il avait à entretenir son maître l'intéressait au plus haut point. Il continua donc, en glissant ses paroles avec ménagement, comme pour témoigner de la crainte qu'il avait d'irriter celui auquel il s'adressait :

— Monseigneur le comte de Tripoli ne peut avoir oublié la parole qu'il a donnée à son humble serviteur...

— Ah ! assez !... Par le ciel ! riposta le comte, ... tu es insatiable, Robert... Toi, le dernier de mes serviteurs, je t'ai élevé successivement et tu es devenu le premier de tous, ... je t'ai rapproché de ma personne, ... je t'ai fait mon serviteur intime, ... mon confident, ... n'est-ce pas assez ?

— Mais, ... mon seigneur m'avait promis...

— Une châtelanie ? interrompit Raymond, en jetant sur son âme damnée un regard méprisant... Ah !... l'ambition te gagne, il paraît ?... Las d'obéir aux autres, tu veux commander à ton tour ?... qu'as-tu fait pour cela ?... En quoi m'as-tu servi ? Cette embuscade que tu m'avais conseillée autrefois, ... quel en a été le résultat ?... Cette émotion populaire que tu avais si bien préparée à Jérusalem, ... qu'a-t-elle produit ?... Tontes tes maladroites entreprises n'ont-elles pas échoué ?... Une châtelanie !... Par le ciel, tu es fou !...

— Pourtant, ... je croyais...

— Tais-toi !... et retiens bien ce que je vais te dire... Il ajouta alors, en appuyant sur chacun de ses mots pour leur donner plus de valeur :

— Tant que vivra cette princesse Sybille, — que Satan confonde ! — je ne serai pas en humeur de donner... Tu m'as compris ?

— Parfaitement monseigneur, répond Robert dont l'œil s'éclaira tout à coup d'une expression sauvage et qui, se tournant du côté par lequel la princesse venait de disparaître, fit un violent geste de menace...

— Et maintenant, hâtons-nous, reprit le comte, car je ne veux pas faire attendre au rendez-vous que m'a donné l'envoyé de mon nouvel ami Saladin...

Aussitôt il excita sa monture, et, suivi par Robert, il se dirigea au grand trot vers le mont Thabor, au pied duquel devait avoir lieu ce rendez-vous qu'il semblait tant tenir à ne pas manquer.

Le lecteur s'étonnera peut-être des dernières paroles qu'il vient d'entendre prononcer au comte de Tripoli. Il s'étonnera de voir un des grands vassaux du royaume des Francs donner le nom d'ami au chef des Sarrasins, à cette époque et au moment où la guerre est plus que jamais allumée entre les deux nations. Le mot n'était pas juste, en effet. Saladin n'était pas l'ami du comte de Tripoli, comme celui-ci venait de le dire. Il le méprisait au contraire, sans aucun doute, au fond de son âme, car il avait l'esprit élevé et le sentiment de ce qui était noble et généreux ; mais, en souverain habile, il tâchait de profiter des fautes que l'ambition de Raymond lui faisait commettre. Or, ce dernier, qui n'était venu se joindre à l'armée que pour travailler à détruire l'influence de Gui de Lusignan et pour nuire à ses succès comme chef d'armée, voulait pouvoir se livrer à ses ténébreuses intrigues, sans danger pour ses États. Dans ce but, il avait fait proposer à Saladin un arrangement dont voici les conditions : le soudan s'engagerait à respecter le territoire de Tripoli ; moyennant quoi, il s'engageait, de son côté, à servir les intérêts du soudan, soit par ses avis dans le conseil des chefs chrétiens, soit par tout autre moyen qui serait en son pouvoir. Saladin avait accepté la proposition et il avait fait indiquer au comte un rendez-vous, où se trouverait un des principaux personnages de sa suite chargé de lui confirmer l'acceptation de ce mystérieux traité. C'était là le premier pas que l'ambition démesurée du comte de Tripoli le poussait à faire dans la voie de la trahison ; et ce ne devait pas, hélas, être le dernier ! Mais n'anticipons point et revenons à notre récit.

Le lieu choisi pour la secrète entrevue du comte et de l'envoyé de Saladin était un carré de cèdres situé au pied du mont Thabor, et qui formait une espèce de petit bois, tant les arbres, en grandissant, avaient entremêlé leurs ramures. C'est donc vers cet endroit que se dirigeait Raymond. Quand il y fut parvenu, il descendit de cheval, puis, laissant Robert garder sa monture, il pénétra seul dans l'épais fourré, et s'avança à travers les cèdres, cherchant des yeux celui qu'il devait y rencontrer. Mais les branches étaient tellement enchevêtrées qu'elles interceptaient les rayons du soleil et qu'elles ne laissaient parvenir dans le petit bois qu'un jour douteux. Raymond n'aperçut pas d'abord celui qu'il cherchait, et déjà il commençait à croire que le soudan avait changé d'avis et renoncé à lui envoyer son émissaire, lorsque, ses yeux s'habituant à la demi-obscurité qui régnait autour de lui, il vit à une certaine distance une masse noire qui se perdait dans la pénombre et qui était immobile au pied d'un arbre. Bientôt cette masse s'agita, elle s'allongea, et le comte, au bout d'un instant, distingua parfaitement un homme qui, vêtu d'une longue robe brune et la tête couverte d'une capuche, s'avançait vers lui. Raymond, assez inquiet, se demandait si cet homme n'était pas un des moines du mont Thabor, et il cherchait comment il lui expliquerait sa présence en ce lieu ; mais il se rassura presque aussitôt, car le moine supposé, avant même d'être arrivé jusqu'auprès de lui, dit en s'inclinant :

— Salut à celui qui s'approche de la lumière !

Non-seulement Raymond, à ce langage, reconnut un musulman, mais il lui sembla même reconnaître la voix qui venait de prononcer ces paroles. Il ne resta pas longtemps dans le doute à cet égard ; car l'homme s'étant approché tout à fait, rejeta son capuchon en arrière et laissa voir son visage. Le comte fit un soubresaut à la vue du personnage qu'il avait devant les yeux... C'était El-Hamet, cet astrologue mahométan qui lui avait prédit jadis de hautes destinées. Raymond n'avait pas plus oublié les traits de l'homme que la prédiction du prétendu devin, prédiction qui ne s'était pas réalisée jusqu'ici. La surprise qu'il avait éprouvée d'abord en se trouvant brusquement face à face avec El-Hamet, ne tarda pas à faire place à la colère. La rencontre qu'il venait de faire de la princesse Sybille se dirigeant vers le camp le rendait alors fort irritable.

— Ah ! chien d'imposteur ! s'écria-t-il, en saisissant le musulman à la gorge... Te voilà donc, toi qui t'es joué de moi avec ta prédiction... Tu vas me payer cher...

— Prends garde, dit El-Hamet d'une voix étranglée, mais sans paraître effrayé de la colère du comte, prends garde !... Les yeux de l'homme sont sujets à l'erreur. Tel qui paraît n'être qu'un vermisseau est souvent, sans qu'on s'en doute et qu'on le voie, vêtu de la peau du lion... Prends garde ! car Saladin en ce moment me couvre de son manteau...

— Que veux-tu dire, vil trompeur ? fit Raymond sans lâcher prise.

— Qu'il m'a député vers toi..

— Tu serais l'envoyé du soudan ? reprit le comte en reculant tout à coup et en retirant vivement les mains du cou du musulman.

— Je suis celui qu'il a choisi pour venir mettre ma main dans la tienne en signe d'alliance, répliqua El-Hamet froidement... Mais, puisque tu as vu en moi d'abord le faible mortel auquel Allah a permis de lire tes destins dans les astres, c'est comme tel que je veux avant tout m'entretenir avec toi... Parle... Qu'as-tu à me reprocher ?... En quoi t'ai-je abusé ?

— Tu m'avais prédit que j'arriverais au trône... Voilà plus de dix ans de cela, ... et j'en suis encore éloigné, ... je n'ai pas même un pied sur ses marches...

— Patience !... Dix années sont à peine une minute dans l'éternité ; et Dieu n'a pas besoin de se hâter pour accomplir ses desseins...

— Tu m'avais dit que cette étoile qui devait barrer la route à la mienne serait écartée enfin... Et cette princesse Sybille, que je hais, est toujours sur mes pas, contrecarrant mes projets et les faisant échouer...

— C'est la lutte que je t'avais annoncée...

— Soit !... mais il y a dix ans qu'elle dure, ... et toujours cette odieuse princesse triomphe de moi !... Il semble que le ciel qui, à ton dire, m'a promis la victoire m'oublie et la protège. Ah ! quand donc cette lutte cessera-t-elle ? Quand donc la mort de Sybille me laissera-t-elle le champ libre ?...

— Ton impatiente ambition a-t-elle donc jeté un voile sur ta mémoire ? fit El-Hamet qui, pendant que Raymond parlait avait paru consulter ses souvenirs, comme s'il eût cherché à se rappeler tous les détails de cette prédiction mensongère qu'il n'avait faite, on le sait, que pour lancer un brandon de discorde chez les ennemis de sa foi... Souviens-toi, ajouta-t-il, en réprimant un sourire railleur qui vint effleurer ses lèvres et qui se perdit dans sa barbe, ... souviens-toi ; je t'ai dit que ton étoile aurait le dessus lorsque tu te serais rapproché du croissant... Voici que tu fais un pas vers

nous, le moment n'est peut-être pas loin où tu seras débarrassé de ton ennemie...

— Par le Christ !... que le ciel t'entende ! s'écria Raymond... Mais j'en doute, car, en ce moment, elle se rend au camp, où elle va rester, j'en suis certain, pour surveiller mes actions et déjouer mes projets, ... pour appuyer de ses conseils son époux incapable...

— Que m'apprends-tu là ? dit El-Hamet vivement.... La princesse Sybille au camp des chrétiens ?... Ah ! si le Vieux de la Montagne pouvait savoir cela !

— Comment ? que signifie ?

— Il travaillerait pour toi ; car il a juré la mort de cette princesse. Depuis dix ans sans doute il n'a pu satisfaire sa vengeance sur cette femme, trop bien gardée dans le palais de son frère ; mais le tumulte d'un camp pourrait lui offrir une occasion favorable...

— Eh ! qui veux-tu qui lui fasse connaître la présence de Sybille au milieu de l'armée des chrétiens ?

— Dieu est grand et Mahomet est son prophète ! fit El-Hamet pour toute réponse.

Puis, s'occupant aussitôt de la mission qu'il venait remplir au nom du soudan, il répéta au comte les conventions du traité qu'il avait fait proposer à Saladin, et mit sa main dans celle de Raymond en signe d'acceptation de ces conventions. Après quoi, il rompit l'entretien que la prudence commandait de ne pas prolonger. Pendant que le comte de Tripoli s'éloignait pour aller rejoindre Robert, El-Hamet était resté pensif.

— Oui, se dit-il enfin après un instant, et comme un homme qui vient de prendre une détermination, oui, cette princesse de moins, l'intrigant qui me quitte devient plus entreprenant et le trouble et les discordes augmentent dans le royaume des Francs. Et, cela étant, Saladin ne tarde pas à l'anéantir... il faut que le Vieux de la Montagne sache que la princesse Sybille est au camp des chrétiens.

Aussitôt il s'avança rapidement dans la direction opposée à celle par laquelle le comte s'était retiré. Arrivé à l'endroit le plus épais du petit bois, il fit entendre un sifflement prolongé ; et, immédiatement un petit cheval sortit d'un taillis et vint à lui en caracolant. Presqu'en même temps apparut un Sarrasin monté sur un autre coursier de petite taille. Tous deux répondaient à l'appel de leur maître. El-Hamet donna au Sarrasin un ordre en langue arabe ; et celui-ci, après s'être incliné en signe d'obéissance,

partit comme un trait. Il prenait la route du Liban, tandis que El-Hamet se dirigeait vers la plaine de Tibériade, dans laquelle étaient campés les infidèles.

Pendant que ceci se passait, Sybille parvenait au camp de Séphor où était réunie l'armée des chrétiens ; et Gui de Lusignan, surpris de son arrivée, lui faisait à la hâte dresser une tente.

CHAPITRE III. — Le Jongleur.

Il y avait huit jours déjà que Sybille était au camp de Séphor. Quoique le pavillon qu'on avait élevé pour elle eût été placé à l'extrémité de la ligne des tentes de l'armée et même à une certaine distance de la dernière d'entre elles ; quoiqu'elle n'eût eu d'autres relations avec les chefs des diverses troupes que la visite de certains d'entre eux qui étaient venus lui rendre hommage, elle avait parfaitement reconnu les mauvaises dispositions des seigneurs à l'égard de son époux. Elle avait deviné, à certains sourires surpris par elle, à certains discours ambigus, que, si les barons et tous les chefs de l'armée s'étaient soumis sans murmurer à la décision du roi qui en avait remis le commandement à Gui de Lusignan, ce n'était pas néanmoins sans déplaisir et sans une sourde indignation qu'ils se voyaient placés sous ses ordres. Et ces sentiments secrets, dont sa perspicacité lui avait fait percer le mystère, l'inquiétaient au plus haut point. Elle croyait fermement que ces mauvaises dispositions étaient uniquement l'œuvre du comte de Tripoli qui, par ses venimeuses paroles, jetait dans tous les cœurs le levain de sa haine contre Gui de Lusignan. Aussi avait-elle les yeux sans cesse fixés sur son ennemi. Son attention, toujours concentrée sur ce même point, ne lui permettait pas de s'apercevoir que les sentiments haineux des seigneurs envers celui qu'on leur avait donné pour chef n'étaient excités par personne. Ils avaient pris naissance d'eux-mêmes dans la jalousie qu'inspirait à tous cet intrus auquel on avait fait une position si haute. Le comte Raymond n'avait donc qu'à laisser agir ces sentiments et à tirer profit des circonstances qu'ils pourraient amener, circonstances qui ne manqueraient pas d'être favorables à ses desseins cachés. Mais telle n'était pas l'opinion de Sybille. Dominée par une pensée qui ne la quittait pas, elle

ne redoutait rien que du comte de Tripoli, elle ne voyait de danger que dans la présence de celui-ci au camp.

L'armée n'était campée que provisoirement auprès de la fontaine de Séphor ; elle restait en ce lieu seulement pour se compléter et pour attendre ceux des barons qui n'avaient pas encore amené leur contingent de troupes. Dès que toutes les forces seraient réunies, le camp devait être levé et porté aux environs de la fontaine de Tibériade. Par ce mouvement on se rapprochait des infidèles ; et la princesse comprenait qu'elle ne pourrait suivre son époux jusque-là. Elle voulait donc, pendant le temps qu'elle avait encore à passer auprès de lui, le prémunir du mieux qu'elle le pourrait contre les tentatives de celui qu'elle regardait comme son unique ennemi ; et, dans ce but, elle allait trouver souvent Gui de Lusignan dans — 323 — son quartier, et elle s'entretenait longuement avec lui des craintes que lui inspirait Raymond. Mais le régent n'écoutait qu'à demi les exhortations de Sybille. Qu'avait-il à craindre ? n'était-il pas tout puissant ?... Et d'ailleurs, ces seigneurs qu'elle prétendait être animés contre lui de mauvaises intentions ne le prouvaient pas, certes ; car ils lui rendaient hommage comme à leur chef. Chaque jour ils le visitaient dans sa tente avec empressement, — et le comte de Tripoli tout le premier ; — ils le comblaient d'égards et le fêtaient de leur mieux. C'est en vain que Sybille insistait, c'est en vain qu'elle lui disait : Comment se fera-t-elle comprendre de la princesse ?... Comment lui exprimera-t-elle ses craintes et ce qui les justifie ?... Comment lui traduira-t-elle les paroles qu'elle a entendues ?... La malheureuse muette revient sur ses pas aussitôt, reconnaissant son incapacité à cet égard ; elle rentre dans la tente la tête basse... Cependant elle ne se décourage pas encore ; elle étudie des gestes, elle cherche ceux qui peuvent être les plus propres à rendre clair le sens de ce qu'elle a à dire, ... elle essaie de vingt façons ; et ceux qui la verraient ainsi, gesticulant toute seule, pourraient la prendre pour un être privé de raison... Hélas ! c'est là une peine inutile, ... la pauvre fille est obligée de reconnaître que, quoi qu'elle fasse, il lui sera impossible de se faire comprendre !... Elle aura beau faire entendre à sa maîtresse qu'il ne faut pas revenir à son pavillon, celle-ci n'y voudra pas consentir si elle ignore le motif de cette prière... Aïxa se désespère ; déjà la nuit approche.. Encore quelques heures, et la princesse occupera ce lit qu'on a désigné à l'assassin !... Et elle ne pourra la sauver !... Sans doute elle veillera, elle, ... elle fera tout pour défendre Sybille ; mais de quelle utilité sera son assistance ?... Elle ne pourra pas même

appeler au secours !... L'assassin fera deux victimes au lieu d'une, et la suivante aura donné sa vie, sans sauver sa maîtresse !... Mon Dieu !... que faire ? mon Dieu !... que devenir ?

— Ne croyez pas à ces faux semblants, Gui ;... le comte est astucieux et fourbe... Songez que, à votre succès dans cette expédition, est attaché le salut de Jérusalem ; et que, en recevant ma main, vous m'avez promis d'avoir toujours en vue l'intérêt de cette sainte cause... Songez qu'une victoire vous élèvera aux yeux de tous ; et que, en montrant aux seigneurs que vous êtes digne du rang où notre union vous a placé, elle confirmera votre autorité et vous mettra à même de relever ce royaume des Francs dont vous serez le véritable roi... Croyez-moi, ... tenez-vous sur vos gardes, Gui, et défiez-vous du comte Raymond qui, je vous le dis, fera tout pour nuire à votre gloire...

Lusignan était fort peu ému de ces paroles, il riait et répondait, en haussant les épaules :

— N'ayez crainte, Sybille... Ce sont là des chimères que vous vous créez ; je n'ai rien à redouter du comte de Tripoli ni d'aucun autre que ce soit... Allons, à votre tour croyez-moi, ... retournez auprès du roi, votre frère, ... et calmez votre souci qui n'a pas de raison d'être...

Mais Sybille s'obstinait à demeurer auprès de son époux ; elle se dépitait de le voir aussi confiant, et elle attendait, espérant, par sa surveillance, parvenir à découvrir un fait quelconque qui lui fournît une preuve de nature à convaincre l'incrédule. Du fond du pavillon qui lui servait d'habitation, elle observait donc attentivement ce qui se passait dans le camp. Un jour qu'elle avait, comme de coutume, les yeux fixés sur la longue ligne de tentes que la position de sa demeure improvisée laissait apercevoir dans toute son étendue, elle vit Raymond accourir avec empressement, aborder tous les chefs qu'il rencontrait, et, allant de l'un à l'autre, leur parler avec animation. Il n'en fallut pas davantage, dans les dispositions d'esprit où elle était, pour lui donner l'idée qu'il se tramait un complot contre Lusignan, et pour la pousser à se rendre en hâte à la tente de celui-ci, afin de le prévenir de ce qu'elle avait vu et de lui prouver qu'il devait se mettre sur ses gardes. En traversant le camp précipitamment pour gagner le quartier de son époux, elle remarqua un mouvement insolite qui la confirma dans sa pensée. Aussi avait-elle la crainte peinte sur le visage, en se présentant devant Lusignan, et fut-ce d'une voix altérée qu'elle lui rapporta ce qu'elle venait de voir. Mais, à peine achevait elle de parler, laissant son époux un peu ébranlé et

incertain de ce qu'il devait croire, qu'un des principaux chefs de l'armée demanda à être introduit dans la tente du régent, et, ayant été reçu par celui-ci, lui dit :

— Seigneur comte¹, un jongleur indien vient de se présenter à l'entrée du camp... Il amuse en ce moment nos soldats par ses jongleries qui sont vraiment un spectacle curieux... Le comte de Tripoli nous a suggéré la pensée de vous récréer par la vue des exercices de cet homme, ... et je viens vous demander s'il vous agréé que nous l'aménions en votre présence...

Lusignan accepta aussitôt l'offre qui lui était faite ; et, quand le seigneur se fut éloigné pour aller en prévenir les autres chefs, il se tourna vers la princesse et lui dit en souriant :

— Vous le voyez, Sybille, ... voilà ce grand complot, ... voilà ces sourdes menées qui vous effrayaient tant ! Le comte de Tripoli s'occupait de mes plaisirs au lieu de chercher à me nuire, ... il me préparait une surprise, bien loin de me ménager une trahison... Tenez, vous allez assister à ce spectacle, ... vous allez voir tous les chefs réunis en ce lieu et il vous sera facile de juger, à leur façon d'être avec moi, combien vos craintes sont mensongères...

La princesse était confondue. Elle ne répondit rien ; mais son esprit était plus préoccupé que jamais. Elle se demandait avec inquiétude si l'arrivée de ce jongleur, si l'idée de l'amener en présence de son époux, idée conçue par Raymond, ne cachait pas quelque piège ?... Il lui semblait impossible que son ennemi eût songé à proposer ce divertissement, s'il n'y avait au fond de tout cela quelque méchant dessein. Cependant elle se taisait, hésitant à faire part de cette pensée à Gui dont la quiétude la désespérait, et elle se promettait de surveiller attentivement les moindres mouvements du comte et du jongleur. Un instant après, tous les seigneurs, le comte de Tripoli à leur tête, étaient introduits auprès de Lusignan, tandis que Robert, sur l'ordre de son maître, allait chercher le jongleur qu'il avait mission de conduire à travers le camp jusqu'au quartier occupé par le régent.

Pendant que Sybille était auprès de son époux, Aïxa était restée seule dans la tente qu'elle habitait avec sa maîtresse, et son attention n'avait pas tardé à être attirée par les rires et les applaudissements des soldats. Le jongleur déployait ses talents non loin du pavillon de la princesse, qui était, comme nous l'avons dit, dressé à l'extrémité du camp. Curieuse de savoir d'où provenait cette joie dont les bruyants éclats parvenaient jusqu'à elle, la muette avait couru à l'entrée de la tente. Voyant de là ce qui se passait, elle

y était restée, et avait ainsi assisté de loin au spectacle donné par le jongleur. Les tours exécutés par celui-ci la divertissaient si bien, qu'elle avait tenu constamment ses yeux fixés sur lui, ne perdant pas un de ses mouvements. L'attention avec laquelle elle le considérait lui avait permis de remarquer que cet homme, tout en faisant ses exercices, jetait à tous moments des regards impatients sur l'intérieur du camp, comme s'il eût ardemment désiré l'arrivée d'une personne qu'il attendait. Aïxa ne s'était pas préoccupée d'abord de ce manège ; il lui paraissait assez naturel que le jongleur eût conçu l'espoir que l'échantillon qu'il donnait de ses talents le ferait appeler dans le camp, où ses jongleries pourraient lui valoir de bons profits. Mais lorsqu'elle vit Robert l'accoster, Robert qu'elle connaissait pour l'âme damnée du comte Raymond, quand elle remarqua l'expression de joie féroce qui éclaira le visage du jongleur à la vue de celui ci, expression qui fut dissimulée presque aussitôt, elle commença à concevoir des soupçons sur les intentions de cet homme. Ces soupçons se changèrent bientôt en certitude. Aïxa, mise en éveil par la remarque qu'elle venait de faire, n'avait plus cessé d'observer ceux dont la connivence évidente l'inquiétait. Elle avait vu le jongleur parler à voix basse à Robert auquel il semblait adresser des questions ; elle avait vu ce dernier, au lieu de marcher droit devant lui pour introduire dans le camp celui qu'il conduisait, lui faire faire un détour qui le forcerait à passer devant le pavillon occupé par la princesse. Rentrant alors vivement dans la tente, elle s'était cachée derrière le rideau qui servait à la fermer pendant la nuit. Elle espérait surprendre, à leur passage, quelques-unes des paroles qu'ils échangeaient tout en marchant ; et, sinon se trouver par là renseignée sur leurs projets, au moins être mise à même de juger, par ce qu'elle entendrait de leur conversation, si l'entente secrète qu'elle avait cru remarquer entre eux était réelle. Dans ce cas, elle tenterait d'en prévenir la princesse malgré la difficulté qu'elle aurait à le faire, à cause de son infirmité ; car cette entente pouvait cacher un mystère qu'il était bon de découvrir. Telle est la pensée qui avait poussé Aïxa à se glisser derrière le rideau. Elle y était blottie depuis un instant à peine, lorsqu'un bruit de pas l'avertit de l'approche de ceux qu'elle épiait. Elle retint son haleine et resta immobile, de peur qu'un mouvement n'agitât le rideau, ou que sa respiration ne révélât sa présence. La précaution n'était pas inutile, car les deux hommes s'arrêtèrent devant le pavillon de Sybille, et Robert, s'assurant qu'il n'était pas observé et voyant que la sentinelle chargée de veiller sur cette partie du camp avait le dos tourné, jeta en

passant un regard dans l'intérieur de la tente. N'y apercevant personne et la croyant abandonnée pour le moment, il attira brusquement le jongleur et s'avança avec lui jusqu'à l'entrée.

— Voilà ce que tu me demandes, lui dit-il rapidement et à mi-voix... C'est ici la tente de celle que tu cherches, ... voici le lit où elle repose... Viens vite maintenant...

Il l'entraîna aussitôt loin de la tente, et se remit à marcher à grands pas. La sentinelle se retournait alors et ne s'était aperçue de rien. Mais Aïxa a entendu les quelques mots de Robert. Ces mots, bien que dits à voix basse, ont été prononcés tout près d'elle et elle n'en a rien perdu. Dès qu'elle est sûre que ces hommes se sont éloignés, elle sort de l'endroit où elle se tenait cachée. Elle est pâle et tout émue, ... la crainte est dans ses yeux. Elle veut s'assurer si ce sont bien ceux qu'elle épiait qui sont venus là ; elle court à l'entrée du pavillon... Ce sont bien eux !... Elle les voit à une certaine distance, et ils sont seuls dans cette partie du camp, ... les soldats causent entre eux plus loin... Elle ne peut douter que ces paroles qui résonnent encore à ses oreilles n'aient été dites par Robert au jongleur. Elle rentre précipitamment dans la tente et vient tomber sur un siège où elle reste pensive... Qu'est-ce que cela signifie ?... Pourquoi ce jongleur s'informe-t-il ainsi de sa maîtresse ?... Quelque complot se tramerait-il contre elle ?... Pourquoi est-ce l'âme damnée du comte qui a donné ces renseignements au baladin ?... Cet homme est-il bien ce qu'il paraît être ?... Toutes ces pensées arrivent en foule à l'esprit de la pauvre muette, et l'instinct de la fille dévouée lui fait pressentir un danger pour sa chère maîtresse... Cependant elle ne se rend pas compte encore de la nature de ce danger ; mais, bientôt, une idée se présente à son esprit.... Cet homme est un assassin peut être ?... Il s'est fait indiquer le lit où repose la princesse, ... sans doute il veut profiter de son sommeil pour attenter à ses jours ?... Tout à coup elle retrouve en sa mémoire le souvenir de la fin du rêve que Sybille lui a conté en venant au camp... Ce rêve était un avertissement d'en haut... Plus de doute !... On veut tuer celle qu'elle aime tant !... Qui sait ?... Cette nuit même peut-être ?...

Dominée par cette crainte qui s'implante de plus en plus dans sa tête et que les serremments de son cœur semblent lui confirmer, elle se lève brusquement ; elle veut aller prévenir sa maîtresse du péril qui la menace, l'engager à ne pas revenir dans sa tente et à rester dans celle de son époux... Elle se précipite vers l'issue du pavillon ; déjà elle en est sortie et elle va

traverser le camp, .. mais elle s'arrête subitement... Comment se fera-t-elle comprendre de la princesse ?... Comment lui exprimera-t-elle ses craintes et ce qui les justifie ?... Comment lui traduira-t-elle les paroles qu'elle a entendues ?... La malheureuse muette revient sur ses pas aussitôt, reconnaissant son incapacité à cet égard ; elle rentre dans la tente la tête basse... Cependant elle ne se décourage pas encore ; elle étudie des gestes, elle cherche ceux qui peuvent être les plus propres à rendre clair le sens de ce qu'elle a à dire, ... elle essaie de vingt façons ; et ceux qui la verraient ainsi, gesticulant toute seule, pourraient la prendre pour un être privé de raison... Hélas ! c'est là une peine inutile, ... la pauvre fille est obligée de reconnaître que, quoi qu'elle fasse, il lui sera impossible de se faire comprendre !... Elle aura beau faire entendre à sa maîtresse qu'il ne faut pas revenir à son pavillon, celle-ci n'y voudra pas consentir si elle ignore le motif de cette prière... Aïxa se désespère ; déjà la nuit approche.. Encore quelques heures, et la princesse occupera ce lit qu'on a désigné à l'assassin !... Et elle ne pourra la sauver !... Sans doute elle veillera, elle, ... elle fera tout pour défendre Sybille ; mais de quelle utilité sera son assistance ?... Elle ne pourra pas même appeler au secours !... L'assassin fera deux victimes au lieu d'une, et la suivante aura donné sa vie, sans sauver sa maîtresse !... Mon Dieu !... que faire ? mon Dieu !... que devenir ?

— Parbleu ! s'écrie le jeune lecteur, c'est bien simple. Au lieu de laisser aussi longtemps votre muette dans le cruel embarras où elle se trouve, pourquoi ne lui faites-vous pas écrire à la princesse ce qu'elle ne peut exprimer par ses gestes ?... — Certainement, mon cher lecteur, ce serait fort simple si l'histoire que je vous rapporte se passait de nos jours... Mais, comment voulez-vous que, au XII^e siècle, la pauvre fille ait pu employer ce moyen qui vous paraît si facile aujourd'hui ? À cette époque, — vous ne pouvez l'avoir oublié, car on vous l'a dit maintes fois, — la lecture et l'écriture, ces deux points de départ de toute science, n'étaient cultivés que dans les cloîtres et restaient l'apanage du clergé. Les seigneurs eux-mêmes, à quelques rares exceptions près, dédaignaient d'acquérir ces premières connaissances. Destinés à devenir chevaliers et à passer leur vie dans les combats, ils s'adonnaient dès l'enfance à l'étude du métier des armes. Bien manier une lance et conduire dextrement un cheval, c'était pour eux le plus haut degré de l'instruction ; ils n'en connaissaient pas d'autre. Quant aux dames, dont la principale occupation était de broder des écharpes pour en parer le chevalier, si quelques-unes d'elles pouvaient épeler dans leur

missel, c'était à leur chapelain qu'elles le devaient. Donc, si les seigneurs et la plupart des dames ne savaient ni lire ni écrire, à plus forte raison en devait-il être ainsi d'une pauvre fille née parmi les Arabes et que le hasard seul avait faite la suivante d'une princesse... Alors, dites-vous, s'il en est ainsi, comment Othon d'Ibelin a-t-il pu écrire son dernier adieu à Sybille ?... Comment celle-ci a-t-elle pu le lire ?... Ah ! c'est que le frère Urbain avait passé par là ; c'est que, pendant les loisirs du pic d'Édesse, il leur avait appris, à l'une et à l'autre, ce que tant de gens ignoraient à ce moment... Mais pardon, cher lecteur, avec vos observations, fort sensées du reste, vous nous avez fait oublier Aïxa pendant bien longtemps. Il est temps que nous revenions à elle, que nous la voyions sortir de la perplexité où elle se trouve ; il est temps que son dévouement lui inspire enfin une idée qui lui permette de préserver sa maîtresse du danger dont elle est menacée.

Eh mais !... Je crois qu'elle en a trouvé le moyen ; car elle se frappe le front tout à coup et un éclair de joie et d'enthousiasme brille dans ses yeux... Oui, oui, c'est cela... Puisqu'elle ne peut avertir la princesse, elle se dévouera pour elle !... Il faut qu'elle prenne sa place ; il faut que ce soit elle qui occupe ce lit qu'on a désigné à l'assassin, — car c'est un assassin, elle n'en doute plus maintenant, et, plus elle y réfléchit, plus cette pensée se confirme en son esprit. — La tente est divisée en deux parties séparées par une cloison improvisée avec des tapisseries et de riches étoffes ; la princesse repose d'ordinaire dans la première partie de la tente, et la suivante dans celle du fond... Il faut changer ces dispositions, il faut surtout justifier ce changement, inventer une raison qui le fasse admettre sans observation de la part de Sybille. Aïxa n'hésite pas un instant. Avec un petit poignard qu'elle porte à sa ceinture, elle fait une large fente dans la toile qui sert de mur au pavillon ; et ceci, non loin de l'endroit où est placé le lit. Le moyen, après cela, que la princesse passe la nuit dans un lieu ainsi exposé à l'air ?... Ce sera un accident qui aura causé le mal, ... rien de plus naturel !... Aussitôt Aïxa s'empresse d'opérer le changement. Elle transporte tout ce qui compose la couche princière dans le compartiment du fond qui était sa demeure tout à l'heure, et qui va devenir celle de sa maîtresse ; et elle se hâte de faire la substitution, car déjà le jour baisse et Sybille ne peut tarder à revenir.

En effet, la princesse vient de quitter son époux, et elle s'achemine vers son pavillon. Le divertissement s'est très bien passé ; et, malgré l'attention avec laquelle elle a tout observé autour d'elle, elle n'a remarqué, ni parmi

les seigneurs, ni entre le comte Raymond et le baladin, aucun mot, aucun geste, aucun coup d'œil même qui pût faire naître ses soupçons, ou justifier ceux qu'elle avait conçus. Et cependant, elle marche à pas lents et paraît soucieuse et préoccupée... Elle a cru reconnaître ce jongleur ; les traits de son visage, pendant qu'elle l'examinait, ont réveillé en elle un souvenir éloigné. Elle n'a pu se rappeler dans quel temps et en quel lieu elle avait vu cet homme, mais elle est restée convaincue que ce n'était pas la première fois qu'elle l'avait devant les yeux. Avec les idées de défiance qui sont sans cesse en son esprit et que la présence du comte Raymond au camp contribuent à entretenir, elle s'inquiète de trouver dans ce jongleur un être qui ne lui est pas tout à fait étranger. Elle se demande si ce n'est pas un affidé du comte, si cette apparence de baladin qu'on lui a donnée ne cache pas quelque estafier... Elle se demande si ce n'est pas au moment du guet-apens dont elle a été victime dans l'Anti-Liban qu'elle l'a aperçu ; et disons-le, ce n'est pas pour elle qu'elle s'effraie de la présence de cet homme, c'est pour son époux contre lequel elle craint qu'on ne médite quelque tentative. Et elle s'inquiète d'autant plus, que Gui de Lusignan, quoi qu'elle ait pu faire pour l'en empêcher, a permis au jongleur de continuer à divertir ses soldats et l'a autorisé à passer la nuit dans le camp. Cependant la réflexion calme bientôt ses craintes ; elle pense que trop de soldats entourent la tente de leur chef pour qu'on puisse s'y introduire ; et elle est presque rassurée au moment où elle rentre dans son pavillon et vient retrouver Aïxa.

Celle-ci a fini à peine de substituer sa couche à celle occupée d'ordinaire par la princesse ; et, épuisée par la fatigue que lui a causé l'espèce de déménagement rapide qu'elle vient de faire, elle est tombée sur un siège. Sybille, étonnée de la voir ainsi essoufflée et haletante, s'informe vivement de ce qui s'est passé ; et, en portant les yeux autour d'elle, elle s'aperçoit du changement de lit... Qu'est-ce que cela signifie ?... Aïxa alors lui montre la fente de la toile, elle lui fait comprendre par ses gestes que la première partie de la tente ne lui a plus paru habitable pour sa maîtresse ; et elle a la joie de voir celle-ci accepter comme bonne cette raison et consentir à la substitution. La joie de la pauvre fille est bien plus grande encore, lorsque, quelques heures plus tard, après avoir assisté au coucher de Sybille et l'avoir laissée se livrer au repos, elle revient, le cœur battant, s'agenouiller auprès de cette autre couche sur laquelle elle va faire à sa chère maîtresse le sacrifice de sa vie. Après avoir prié longtemps avec ferveur, elle se jette

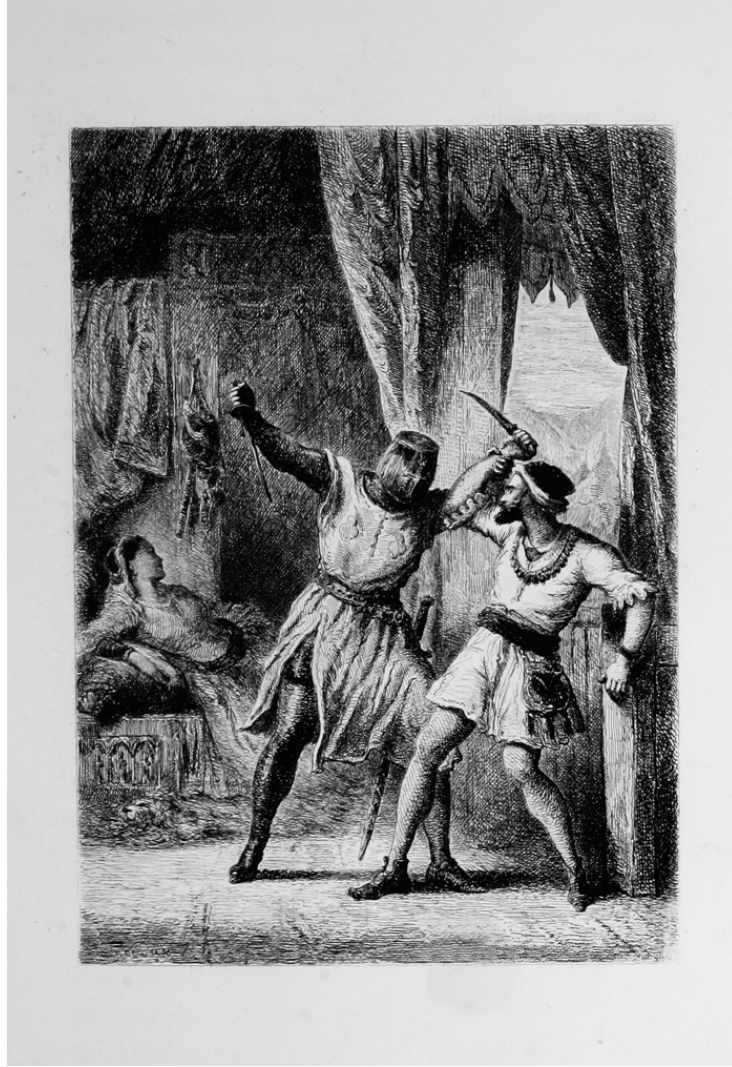
toute vêtue sur le lit... Vienne l'assassin maintenant, ... la princesse Sybille sera sauvée !

La noble fille reste immobile, mais elle ne dort pas... Elle veut voir venir cette mort qu'elle affronte, elle veut au moins tâcher de défendre ses jours ; car, cette maîtresse si chère pour laquelle elle se dévoue, elle ne la verra plus, si elle meurt... Cette pensée, qui ne s'était pas encore présentée à son esprit, vient de s'en emparer ; et c'est là le seul regret que lui fasse éprouver son dévouement. Cependant les heures s'écoulent, et rien n'est venu troubler le calme de la nuit dans le pavillon de la princesse ; déjà le crépuscule s'annonce et une teinte rosée qui précède le jour pénètre dans la tente. Aïxa, qui jusque-là a résisté au sommeil, sent ses idées devenir confuses et ses yeux se fermer malgré elle. Pour échapper à la torpeur qui s'empare de ses sens, elle se soulève sur un bras et se tient à demi-levée ; mais l'engourdissement est le plus fort, et bientôt sa tête alourdie se penche sur sa poitrine. Elle est endormie !

A ce moment tout repose dans le camp, et rien n'indique qu'un bras homicide menace la princesse. Tout est calme autour du pavillon et l'on ne voit, à quelque distance, qu'un homme immobile dont les traits sont cachés sous la visière de son casque, ... une sentinelle, sans doute... Et encore, son immobilité pourrait faire croire qu'elle dort tout debout au lieu de veiller. Aïxa s'était-elle donc inquiétée à tort ? Tout le fait espérer ; et la brave fille aura tout le mérite de son dévouement sans en devenir victime... Réjouissons-nous en !... Attendez pourtant... Quelle est cette masse grisâtre que l'on aperçoit à peine dans la pénombre, qui se glisse le long des tentes et qui semble ramper en se dirigeant doucement vers celle de Sybille ?... Une bête fauve peut-être ? On le croirait vraiment, à voir cette masse pelotonnée sur le sol ; elle ne paraît pas marcher et pourtant elle avance toujours. La voici arrivée à la dernière tente de la ligne, à celle qui n'est éloignée que de quelques vingt pas du pavillon de la princesse. Là, elle s'arrête et reste sans mouvement ; on dirait qu'elle prend son élan pour se précipiter sur sa proie... En effet, cette masse se développe tout à coup, elle se dresse, ... c'est un homme ! D'un bond, il est auprès de la tente où reposent Aïxa et sa maîtresse, et il a franchi la balustrade qui l'entoure. Par un brusque mouvement, il a soulevé le rideau qui la ferme ; et ; tirant de son sein un long poignard effilé, il s'est introduit dans la tente et s'est avancé vers le lit où repose celle qu'il croit être la princesse. Encore, deux où trois pas et il sera près de sa victime, déjà son bras est levé et il va frapper ;...

mais tout à coup ce bras est retenu par une main de fer et l'arme menaçante n'est plus le poignard de l'assassin, mais la dague que tient sur la poitrine de celui-ci un chevalier caché sous sa visière. C'est-celui que nous avons pris pour une sentinelle et qui semblait dormir. Il a tout vu, il s'est précipité sur les pas de l'assassin ; et il est arrivé à temps pour l'empêcher de perpétrer son forfait qu'il lui fait expier en le perçant de sa dague : après quoi il se retire vivement.

Cependant le bruit du corps de l'assassin tombant sur le sol a réveillé Aïxa, qui aperçoit son sauveur fuyant à la hâte... Elle se lève vivement et va avertir sa maîtresse ; celle-ci effrayée de l'air bouleversé de sa suivante et ne comprenant rien à ses signes, quitte sa couche aussitôt. Elle accourt dans la première partie de la tente ; et le jour, qui pendant que se passait ce que nous venons de rapporter a crû peu à peu, lui permet de voir un homme étendu sans vie sur la terre. Elle s'approche de lui, ... c'est le jongleur !... Et, tout à coup, en le considérant, le souvenir de l'endroit où elle l'avait vu lui revient à l'esprit. C'est Osman, c'est l'Ismaélien qui l'a conduite ainsi que l'ermite auprès du Vieux de la Montagne ! Le poignard qui est tombé à ses côtés ne peut laisser aucun doute à la princesse sur l'intention qui l'amenait dans sa tente. Il en voulait à ses jours, ... son rêve avait dit vrai ! Mais qui a tué cet homme ? Qui l'a empêché d'accomplir son dessein ?... Aïxa lui fait comprendre qu'elle a vu un chevalier qui s'éloignait vivement ;... c'est ce chevalier, sans nul doute, qui a fait justice de l'assassin... Mais alors, ce chevalier veillait donc sur elle ? Une foule de pensées assaillent à la fois son esprit... Oh ! mon Dieu !... Mais si la seconde partie de son rêve vient de se réaliser, pourquoi donc la première ne lui aurait-elle pas aussi révélé la vérité ?... Pourquoi donc Othon ne serait-il pas sauvé ?... Mon Dieu !... mon Dieu !... Si c'était lui qui vient encore de lui donner ce secours inattendu ?... Aussitôt elle appelle, elle veut que l'on cherche celui auquel elle doit la vie, il faut qu'on le lui trouve, ... elle le veut !



L'appel de la princesse a été entendu des soldats campés sous les tentes voisines ; ils accourent, ils entrent et voient le jongleur étendu sanglant sur le sol. En peu de mots Sybille leur apprend ce qui vient de se passer, et elle ordonne qu'on prévienne son époux. Aussitôt quelques-uns s'éloignent en courant. Mais la nouvelle les a déjà précédés ; une rumeur s'est élevée dans le camp où tout s'éveille et s'agite.

— La princesse Sybille a failli être assassinée par le jongleur indien !

Ces mots, qui passent de bouche en bouche, sont bientôt parvenus jusqu'au quartier du régent et ont pénétré sous sa tente. Déjà Gui est debout, et il s'avance à la hâte vers le pavillon de la princesse. Les soldats qui allaient le prévenir le rencontrent en chemin et reviennent avec lui sur le lieu de l'attentat, où les principaux chefs arrivent successivement.

— Gui, mon époux, s'écrie Sybille, dès qu'elle aperçoit Lusignan, en lui montrant du doigt l'Ismaélien abattu à ses pieds, ... cet homme est un des assassins du Vieux de la Montagne, ... j'en suis certaine, je l'ai vu déjà... Il s'était introduit sous cette tente pour attenter à mes jours, et il aurait accompli son forfait, sans un chevalier qui a arrêté son bras et l'a percé de son arme... Ma suivante l'a aperçu qui fuyait après avoir terrassé l'assassin... Gui, ... je veux connaître ce chevalier... S'il est ici, qu'il se montre ! ajoute t-elle, en jetant les yeux sur les seigneurs réunis dans sa tente...

Mais l'étonnement de ceux-ci, qui se regardent les uns les autres comme pour se demander quel est celui d'entre eux qui a été le sauveur de la princesse, prouve assez que ce sauveur n'est pas parmi eux.

— S'il n'est pas en ce lieu, continue Sybille, il doit être dans le camp... Gui, je vous en adjure, ordonnez qu'on le cherche ; car il m'a sauvé la vie, ... et je tiens à l'en remercier moi-même...

Lusignan donne aussitôt des ordres à cet effet ; et, pendant tout le temps que ceux qu'il a chargés de les exécuter parcourent le camp à la recherche du chevalier, la princesse paraît en proie à une impatience fébrile et ses yeux brillent d'un éclat étrange. Il est évident qu'elle se dit en elle-même :

— On ne peut manquer de le trouver, et je saurai bien enfin si c'est lui !

Mais, hélas ! elle n'a pas cette satisfaction ; car les recherches sont restées vaines. En aucun lieu, sous aucune tente, on n'a rencontré celui qui était venu si à propos au secours de Sybille. Tout ce qu'on a pu apprendre, c'est que, peu d'instants avant que n'eût lieu la rumeur qui s'était faite dans le camp, une sentinelle avait vu un chevalier qui en sortait à grands pas et s'en éloignait rapidement. La sentinelle prétendait que la petite croix dont était ornée la visière de ce guerrier, laquelle était baissée, lui avait fait reconnaître en lui le chevalier Yves. Cette croix sur la visière était en effet le signe distinctif d'un chevalier qui était bien connu de tous en Palestine sous ce simple nom d'Yves que, depuis dix ans, il avait illustré par maint exploit. C'était une espèce de chevalier errant qui avait paru un beau jour, sans qu'on sût d'où il venait, qui ne servait sous aucune bannière et qui suivait toujours les armées chrétiennes quand elles marchaient au combat. Évidemment, c'était le chevalier Yves, que le hasard avait amené là et qui avait sauvé la princesse. Telle était l'opinion générale. En entendant émettre cette opinion que tout semblait justifier, Sybille parut toute déconcertée. Le feu qui brillait dans ses yeux s'éteignit subitement, elle baissa la tête avec

découragement, et elle étouffa sans doute dans son cœur ce cri prêt à lui échapper et qui exprimait la déception qu'elle éprouvait :

— Encore une illusion !... Ce n'était pas lui !

Cependant, lorsqu'on eut cessé de s'occuper du sauveur de la princesse, qu'on ne pouvait fui amener comme elle l'avait désiré, on pensa à rechercher d'où provenait la tentative d'assassinat qui venait d'avoir lieu. On voulut tâcher de reconnaître quelle était la tête qui avait poussé le bras dont les coups avaient été si heureusement détournés. Sybille assurait que le faux jongleur était un des sicaires du Vieux de la Montagne, mais elle pouvait se tromper. On fouilla le baladin, dont le cadavre avait été porté hors de la tente. On espérait trouver sur lui quelque indice qui mît sur la voie de ce qu'on cherchait ; mais cet espoir fut déçu. Au milieu des conjectures auxquelles chacun se livrait à ce sujet, on se rappela tout à coup que c'était le comte de Tripoli qui avait suggéré l'idée de donner à Gui de Lusignan le spectacle des jongleries de cet homme, et que, par conséquent, c'était par son fait que le prétendu baladin avait été introduit dans le camp. De là à penser qu'il était l'instigateur de l'assassin, il n'y avait pas loin. Cette pensée vint à l'esprit de tous, quoique personne n'osât la formuler à haute voix.

Hâtons-nous de le dire, les soupçons tombaient à faux, cette fois. Assez d'autres charges ont pesé déjà et pèseront encore sur le comte Raymond pendant le cours de ce récit, pour que nous ne nous empressions pas de le justifier en cette occasion. Le comte n'avait pris aucune part à cet événement, ... aucune part directe au moins. C'était Robert qui, de son plein chef, s'était fait l'auxiliaire de l'affidé du Vieux de la Montagne. Ce digne confident d'un tel maître avait, le premier de tous, aperçu le jongleur rôdant autour des palissades ; et son instinct de loup-cervier, uni à l'expérience que lui avait laissée son ancien métier d'espion, lui avait bientôt fait découvrir, d'après les regards avides que celui-ci jetait sur l'intérieur du camp, que ce n'était pas le seul désir du lucre qui l'animait. Bien pénétré de cette pensée, il était allé à la rencontre du baladin, afin d'essayer de lui arracher adroitement son secret, si, comme il le croyait, il en avait un. C'était là une récréation qui lui rappelait ses anciennes prouesses ; et il n'avait pas d'autre but d'abord que de se procurer cette agréable distraction, en entamant la conversation avec lui. Mais Osman, — car la princesse l'a reconnu, et elle ne s'est pas trompée, — Osman avait, dans le cours de l'entretien, prononcé le nom de Sybille, il avait demandé s'il était vrai qu'elle fût dans le camp et

si elle occupait une tente particulière. Et il avait fait ces questions avec tant de négligence et en ayant l'air d'y attacher si peu d'intérêt, que Robert devina aussitôt que la princesse était l'unique préoccupation de cet homme, et que s'il avait des vues secrètes, c'était sur celle-ci qu'elles étaient dirigées. Devenu dès lors plus familier avec son interlocuteur, Robert, sous prétexte d'examiner les ornements de ses habits, avait mis la main sur « Tant que la princesse Sybille sera de ce monde, je ne serai pas en humeur de donner. » sa poitrine et senti un poignard caché sous son justaucorps... Les projets de cet homme étaient donc sinistres ?... Le confident du comte n'avait pas oublié les mots que son maître lui avait dits sur la route du mont Thabor.

A la mort de la princesse était donc attachée sa châtellenie ; et, qui sait ?...cette châtellenie était peut-être en ce moment moins éloignée de lui qu'il ne l'avait cru. Sans laisser soupçonner au jongleur qu'il avait deviné son dessein, il lui avait offert de le faire pénétrer dans le camp, ce qui semblait être son désir, et il l'avait engagé à faire, en attendant qu'il revînt le chercher, quelques exercices en dehors des palissades, pour attirer l'attention des soldats. Il était venu alors trouver son maître et il lui avait vanté les talents du jongleur. Le comte de Tripoli avait conçu aussitôt la pensée d'en procurer le divertissement à Lusignan, non dans le but d'aider à introduire l'assassin dont il ignorait complètement les projets, mais seulement afin d'abuser le régent, par un faux semblant de courtoisie et de prévenances, sur les dispositions des seigneurs à son égard. On sait le reste ; on a vu Robert, comme pour répondre aux questions que le jongleur lui avait adressées, et cela, en affectant autant d'indifférence que celui-ci en avait mis à le questionner, lui montrer la tente de la princesse et le lit sur lequel elle reposait d'ordinaire.

Le comte Raymond était, comme on le voit, parfaitement innocent de la tentative d'assassinat ; et cependant personne ne croyait à son innocence, bien qu'aucun ne se hasardât à le désigner pour le coupable. Il était si bien connu de tous comme un homme ne reculant devant aucun moyen pour satisfaire sa haine et sa vengeance ! Une enquête sur l'événement fut ordonnée par Gui de Lusignan, et chacun s'y prêta de bonne grâce ; car il pouvait y avoir dans tout ceci un coupable de bas étage qui paierait pour celui qu'on n'osait atteindre. L'enquête ne compromit pas Robert, qui avait su se mettre en dehors de tout soupçon, par l'adresse et la prudence avec lesquelles il avait assisté l'assassin ; mais elle révéla inopinément à la

maîtresse le noble dévouement de sa suivante. En examinant la tente de la princesse, pour voir si l'on n'y découvrirait pas quelque indice, on aperçut la fente faite par Aïxa dans la toile, la veille ; et l'on reconnut que cette fente avait été pratiquée avec un instrument tranchant. Sybille, qui était présente lorsque l'on fit cette déclaration, se tourna aussitôt vers la muette :

— Ce n'était donc pas un accident causé par le vent, comme tu me l'avais fait comprendre ? dit-elle vivement.

Et, comme elle avait porté les yeux sur sa suivante tout en lui parlant, elle aperçut un long bout de fil pendant sur la robe de celle-ci. Ce fil était pris entre la lame et la gaine du petit poignard qu'Aïxa portait à la ceinture. Il était resté attaché à son arme quand elle l'avait remise au fourreau ; et sa préoccupation, depuis lors, l'avait empêchée de le remarquer. La princesse arracha brusquement ce fil ; il était pareil à ceux dont était tissée la toile de la tente... Qu'est ce que cela signifiait ? Le souvenir du changement de lit que ce prétendu accident avait motivé revint alors à l'esprit de Sybille qui comprit tout... Sans aucun doute, la pauvre fille avait eu connaissance du complot ; et, pour la sauver, elle avait imaginé cette substitution, s'exposant ainsi à recevoir à sa place le coup qui la menaçait.

— N'est-ce pas ? ... n'est-ce pas, Aïxa, ... courageuse et noble fille, ... n'est-ce pas que telle a été ta pensée ? s'écrie la princesse.

C'est en vain qu'Aïxa fait des gestes négatifs, sa rougeur la trahit. Ce dévouement qu'elle voulait cacher éclate aux yeux de tous ; et, devant tous aussi, il reçoit sa récompense. Sybille attendrie, oubliant son rang et sa dignité habituelle pour n'écouter que l'élan de son cœur, devant les seigneurs présents, embrasse tendrement la pauvre muette pour lui prouver son affection et sa reconnaissance.

Tel fut l'unique résultat de l'enquête qui dura jusqu'au milieu du jour. Pendant qu'elle se poursuivait, Sybille avait fait ses préparatifs de départ. Lusignan avait exigé qu'elle retournât auprès de son frère. Il lui avait fait comprendre que sa place n'était pas au milieu d'une armée, où trop de dangers la menaçaient, ce que prouvait du reste l'événement qui venait d'avoir lieu ; et la princesse s'était rendue à ces observations. Vers la sixième heure du jour donc, accompagnée de sa fidèle Aïxa et suivie de sa petite troupe d'écuyers et de pages, elle avait repris le chemin de Nazareth. Et, tout en s'éloignant de ce camp de Séphor, où elle laissait son époux en apparence si puissant, elle emportait, plus vive que jamais, la crainte

qu’avaient fait naître en elle la présence du comte de Tripoli à l’armée et les mauvaises dispositions des seigneurs.

Hélas ! elle n’avait que trop raison de craindre. Les jalousies et les discordes menaçaient de devenir fatales au royaume chrétien ; et le moment allait bientôt venir où elle verrait autour de ce trône de Jérusalem, sur lequel elle devait un jour être assise, non-seulement les musulmans, mais les chrétiens eux-mêmes travailler à le renverser.



CHAPITRE IV. — Le Couronnement et le Mariage.

Au moment où Sybille rentrait à Nazareth, en revenant du camp de Séphor, tout s’y préparait pour le départ du pauvre roi lépreux, dont la fièvre brûlante s’était un peu calmée, et qui voulait profiter de cet instant de

répit que lui laissaient ses souffrances pour se faire transporter à Jérusalem. Ce fut donc en compagnie de sa sœur et soutenu par les paroles encourageantes et les soins touchants de celle-ci, que le malheureux monarque fit ce pénible voyage, pendant lequel il s'évanouit plusieurs fois, bien qu'on l'eût placé dans une litière et qu'on l'eût porté ainsi jusqu'à la ville sainte. Sa faiblesse ne lui eût pas permis de supporter les fatigues d'un voyage à cheval. En arrivant à Jérusalem, le cortège royal fut reçu par le patriarche qui était venu jusqu'à la porte de David au-devant du roi malade. Le prélat était accompagné de son secrétaire.

C'était un étrange personnage que ce secrétaire, et, déjà à plusieurs reprises, il avait attiré l'attention de Sybille. Soit qu'il eût fait un vœu, soit que ce fût une des prescriptions de l'ordre auquel il appartenait, — car c'était un moine étranger, ainsi que l'indiquait son costume, — il ne découvrait jamais son visage qui restait constamment caché sous un capuchon, lequel était seulement percé de deux trous pour laisser la vue libre. Toutes les fois qu'elle avait rencontré ce moine, soit à l'église du Saint-Sépulcre lorsque le patriarche officiait, soit au palais où il accompagnait le prélat, la princesse avait vu deux yeux ardents briller au fond des ouvertures de son capuchon ; et elle avait cru remarquer que ces yeux étaient sans cesse fixés sur elle. Cette persistance que mettait le secrétaire du patriarche à tenir ses regards attachés sur sa personne, avait surpris Sybille, sans l'effrayer néanmoins, car ces regards semblaient exprimer un profond intérêt. La longue barbe blanche qui dépassait son capuchon indiquait l'âge avancé de ce moine, âge que n'eût pas dénoté sa tournure, car son dos n'était pas même légèrement voûté. La princesse n'avait jamais entendu sa voix que dans deux occasions que nous allons rapporter ; et encore cette voix était-elle alors tellement contenue et tellement basse, qu'elle en avait pu à peine distinguer le son.

On se rappelle sans doute que, dans le premier chapitre de cette troisième partie, nous avons parlé de diverses circonstances qui avaient déterminé Sybille à choisir Gui de Lusignan pour lui confier la défense des intérêts de la sainte cité, ce qui l'avait entraînée, comme nous l'avons vu, à en faire son époux. Le secrétaire du patriarche s'était trouvé mêlé aux faits étranges et mystérieux qui avaient amené cette décision de la princesse. Déjà, longtemps avant qu'elle n'eût arrêté son choix, celle-ci avait trouvé chaque jour dans son appartement, tantôt sur un meuble, tantôt sur un autre, des morceaux de parchemin sur lesquels était écrit le nom de Lusignan. Elle

avait vainement cherché à découvrir quelle était la main qui jetait ainsi, avec tant de persistance, ce nom sous ses yeux ; mais, malgré ses recherches, malgré sa surveillance et celle d'Aïxa, cette main était toujours restée invisible pour elle. Quoiqu'elle prît soin, lorsqu'elle sortait de son appartement ainsi que sa suivante, de le faire bien clore, elle y trouvait toujours, en y rentrant, le nom de Lusignan gisant sur quelque meuble. Comment expliquer ce fait étrange qui semblait être un avis mystérieux ? La demeure du patriarche était contiguë à son appartement. C'était une ancienne dépendance du palais qui avait été affectée au logement du prélat et qui avait, il est vrai, communiqué jadis avec les pièces occupées maintenant par Sybille. Mais la porte de communication était depuis si longtemps condamnée, elle était couverte d'une si épaisse tapisserie appliquée dessus, qu'il était impossible que ce fût par là que lui parvinssent le mystérieux avis. La princesse était fort intriguée. Elle se demandait s'il n'y avait pas là quelque chose de surnaturel, si ce n'était pas un avertissement d'en haut qui lui désignait Gui de Lusignan, lorsque, un jour qu'elle se rendait à l'église du Saint-Sépulcre, elle avait rencontré le patriarche qui en sortait avec sa suite, Au moment où elle passait auprès du prélat, son missel avait glissé de ses mains. Le secrétaire s'était baissé aussitôt pour le ramasser ; et, avant de le rendre à la princesse, il l'avait gardé quelque temps entre les mains pour, en enlever la poussière. Puis il avait murmuré ces mots, en le lui remettant :

— Prenez, princesse, et suivez le conseil que Dieu vous donne.

Sybille alors était entrée dans l'église ; et, en ouvrant son missel, elle avait trouvé entre les feuilles un carré de parchemin pareil à ceux qu'elle voyait chaque jour, et sur lequel était écrit le même nom de Lusignan !... Comment ce nom se trouvait-il dans son missel ? Ce ne pouvait être le secrétaire du patriarche qui l'y avait placé... Il n'en aurait pas eu le temps, ... à peine a-t-il tenu pendant un instant le missel entre ses mains... Et pourtant il paraissait instruit de ce qu'il contenait !... Tout ce qui se passait était inexplicable pour la princesse... Était-ce donc, comme le lui avait dit le moine, un conseil que Dieu lui donnait ? À partir de ce jour, ce nom, sur lequel son attention avait été si souvent attirée, resta toujours présent à son esprit, si bien qu'elle crut obéir à une inspiration du ciel en engageant son frère à l'appeler près de lui.

Une autre fois, — Gui était son époux alors, et elle s'était aperçue tout récemment de la haine que les seigneurs intrigants et jaloux avaient inspirée

au roi contre lui ; — elle était venue, triste et découragée, s'agenouiller devant le tombeau du Christ. Elle avait prié intérieurement le Fils de Dieu de lui donner la force de lutter contre ses ennemis triomphants en ce moment ; elle l'avait imploré du fond du cœur, afin qu'il soutînt son époux clans l'œuvre du salut de Jérusalem à laquelle elle l'avait associé. En se relevant après avoir fait cette fervente prière, elle avait, vu un moine debout auprès d'elle. C'était le secrétaire du patriarche, toujours caché sous son capuchon, qui lui avait dit à voix basse et très-rapidement.

— Courage !... courage !.. Et Dieu vous soutiendra, car vous servez sa cause !

Puis il s'était retiré vivement ; et, tandis qu'il s'éloignait, Sybille avait entendu sortir de sa bouche cette double exclamation :

— Jérusalem ! Jérusalem !

Les paroles de ce moine, qui semblaient être la réponse à sa muette prière, avaient ranimé l'énergie de la princesse qui s'était rejetée avec plus d'ardeur dans la lutte ; et qui en était sortie triomphante, puisque Gui de Lusignan, au point de notre histoire où nous en sommes arrivés, a le souverain pouvoir entre les mains. Ce secrétaire du patriarche que, au moment où elle rentrait à Jérusalem avec son malheureux frère, elle voyait en compagnie du prélat, pouvait donc être considéré par elle comme un allié secret. Il pouvait, à bon droit, passer à ses yeux pour un intermédiaire entre le ciel et elle. Ceci posé, reprenons notre récit :

Donc le patriarche Héraclius et son secrétaire encapuchonné étaient venus à la porte de David, pour recevoir le roi Baudouin qui revenait dans sa capitale en bien piteux état. Le peuple, toujours avide de spectacles, s'était levé en niasse pour voir passer le cortège royal ; et la foule était échelonnée le long des rues depuis le palais jusqu'aux murs de la ville. Chacun voulait contempler ce malheureux roi de vingt-trois ans à peine déjà tant éprouvé et devenu presque aveugle. On plaignait ses souffrances, on compatissait à son malheur ; et nul, — tant était grand l'intérêt qu'éveillait chez tous sa triste position, sa jeunesse si torturée, — nul ne pensait alors que, glissant pour ainsi dire entre ses mains débiles, le royaume courait à sa perte. Dès que le roi parut, le patriarche s'avança vers lui ; il le bénit, il adressa au ciel, à haute voix, une prière pour demander la guérison du monarque, et le peuple agenouillé fit entendre un vigoureux amen parti du fond de tous les cœurs. Puis le cortège, arrêté un moment, se remit en marche, pénétra dans la ville, et se dirigea vers le palais, au milieu de la

double haie du populaire dont les vœux pour la santé du roi s'exprimaient par des cris et des *vivat*.

Jusque-là Sybille n'avait pas remarqué le secrétaire du patriarche confondu dans le groupe du clergé qui suivait le prélat. Mais, à un moment où celui-ci, penché sur la litière royale, s'entretenait avec le monarque, elle vit le moine au capuchon se détacher peu à peu du groupe et rester en arrière, de façon à se rapprocher d'elle qui marchait à la suite du clergé. Bientôt, en effet, le secrétaire fût à ses côtés, réglant son pas sur celui de la haquenée... Évidemment le mystérieux personnage avait une intention en agissant ainsi. La princesse ne tarda pas à en être convaincue ; car, tournant vers elle sa tête encapuchonnée, il lui fit signe de se pencher un peu vers lui et il lui dit aussitôt, mais en élevant la voix plus que de coutume, afin de dominer la rumeur qui se faisait autour de lui :

— Défiez-vous d'Omphroi de Thoron c'est un instrument dans les mains de Tripoli... Veillez, princesse, veillez !...

Sybille parut frappée du son de cette voix. Elle voulut parler au moine pour le forcer à lui répondre et l'entendre encore ; mais déjà il s'était éloigné, et il eut bientôt rejoint le groupe du clergé au milieu duquel il se perdit. Quelques instants plus tard, le cortège rentrait au palais ; et Sybille, après avoir reconduit son frère à son appartement, revenait dans le sien, toute pensive et toute rêveuse.

Ce n'était pas alors l'avis que le secrétaire du patriarche venait de lui donner qui occupait sa pensée, c'était le son de sa voix qui résonnait encore à son oreille. Elle avait cru entendre parler le frère Urbain, cet ami des anciens jours ; et, depuis lors, le souvenir du digne ermite s'était emparé de son esprit. Il ne lui était pas venu un instant à l'idée que ce pût être lui qui dérobat ainsi ses traits sous un capuchon ; car, dès le premier jour où elle l'avait remarqué, elle s'était informée auprès du patriarche du nom de son secrétaire, et le prélat lui avait appris qu'il s'appelait le frère Bénédict. Mais elle s'étonnait que ce moine, qui semblait être son allié secret et deviner ses pensées, qui l'encourageait dans son œuvre et qui paraissait veiller sur elle avec intérêt comme l'eût fait le frère Urbain s'il eût été près elle, eût encore par là voix un point de ressemblance avec son ancien ami. Cela était bien étrange, et si étrange qu'elle se persuada bientôt qu'elle s'était trompée et que c'était une illusion produite par son imagination toujours prête à lui rappeler le passé. Elle secoua alors sa rêverie ; et, s'adressant à Aïxa qui

était à ses côtés et qui, depuis la preuve de dévouement qu'elle lui avait donnée au camp de Séphor, avait fait un nouveau pas dans son affection :

— Ah ! ma chère Aïxa, lui dit-elle, que les souvenirs de la jeunesse sont donc longs à s'effacer !... Ces quatre années que j'ai passées loin de ce palais sont toujours présentes à ma mémoire... Le moindre mot, la circonstance la plus insignifiante suffisent à me rappeler ceux qui ont été liés à ma vie alors, ... et, dominée par ces souvenirs, mon imagination me crée sans cesse des illusions !

Elle reporta alors sa pensée sur l'avis que le secrétaire venait de lui donner.

— Qu'ai-je à craindre d'Omphroi de Thoron ? reprit-elle comme se parlant à elle-même... Oh ! non, non, ... ce n'est pas avec cet instrument que le comte de Tripoli songe à me frapper en ce moment... C'est au camp, c'est contre mon époux qu'il travaille, ... c'est là seulement que je le redoute... D'ailleurs, ma sœur Isabelle n'est que fiancée, et ce mariage n'est pas fait encore !

Et elle ne se préoccupa pas autrement alors de l'avis du moine. Un mois s'était passé depuis que le roi Baudouin était revenu à Jérusalem, et l'on n'avait pas eu de nouvelles de l'armée depuis ce temps. Les barons restés auprès du monarque s'en inquiétaient. Baudouin, lui, n'y songeait même pas ; il avait bien assez de s'occuper de ses souffrances ! Quant à Sybille, elle commençait à sentir s'apaiser les craintes que lui avait inspirées la présence de Raymond auprès de Gui. Voyant qu'on ne recevait aucune nouvelle, elle en concluait que tout allait au mieux, et que l'on attendait sans doute une occasion de livrer bataille aux Sarrasins. Elle s'abandonnait donc, sans trop de soucis, aux soins de la maternité.

Un jour qu'elle avait conduit dans les jardins du palais son fils, qui s'appelait Baudouin comme le roi, et qui avait cinq ans à peine, elle regardait en souriant les joyeux ébats de l'enfant. Peu à peu son sourire avait pris une expression arrière et ses yeux s'étaient voilés de tristesse.

— Pauvre enfant ! pensait-elle, ... tu joues et tu t'ébats en ce moment, insoucieux de l'avenir, ... et Dieu seul sait celui qui t'est réservé !... Pauvre enfant !... tu seras roi un jour ; car Baudouin, mon pauvre frère, ne se mariera jamais et tu es son seul héritier... Tu seras roi d'un royaume à l'agonie... Le trône sur lequel tu viendras t'asseoir est aujourd'hui un trône chancelant... Ah ! l'avenir m'effraie pour toi !... Puisses-tu être plus heureux que ton pauvre oncle !... Puisses-tu être fort, toi, et ne pas entendre

bourdonner autour de ta personne les intrigants et les ambitieux !... Puissions-nous enfin, Gui et moi, te conserver ta couronne et te la rendre brillant d'un nouvel éclat, quand tu seras en âge de la porter ! Oh ! oui, oui... nous le pourrons, ... Dieu nous donnera la force d'abaisser l'orgueil de ce comte Raymond...

Son visage s'était rasséréné, et cette dernière pensée, que l'absence de nouvelles justifiait à ses yeux, avait ramené l'espérance dans son cœur, lorsqu'on vint la prévenir qu'un cavalier qui disait arriver de la fontaine de Tibériade où était l'armée, demandait à se présenter devant elle, pour lui donner des nouvelles de son époux. Sybille, dans son empressement, ordonna qu'on le lui amenât aussitôt dans le jardin même.

— Princesse, dit le cavalier, dès qu'il fut en sa présence, ... des choses graves se passent à l'armée, et je suis envoyé pour vous en prévenir, afin que, s'il en est temps encore, vous puissiez déjouer les projets des traîtres...

— Grand Dieu !... Que voulez-vous dire ? s'écria Sybille, pâlisant tout à coup.

— Princesse, les chefs de l'armée ont voulu entacher la réputation de Gui de Lusignan ; et il n'y ont que trop réussi... Sur leurs perfides conseils, le régent a été camper en un lieu voisin de la fontaine de Tibériade, que Saladin avait abandonné la veille pour se retirer sur une montagne... On pouvait livrer bataille au soudan et remporter sur lui la victoire, malgré sa position avantageuse ; car la plus grande partie de ses troupes était disséminée alors dans les campagnes voisines qu'elles ravageaient par ses ordres. Le conseil n'a pas été d'avis qu'on engageât le combat, prétextant que la faiblesse apparente du soudan devait être une ruse... Le lendemain, toutes les avenues du camp des chrétiens étaient gardées par un grand nombre d'infidèles que Saladin avait eu le temps de rappeler à lui... On ne pouvait plus sortir du camp sans s'exposer à une défaite ; c'est au moins ce que prétendirent les principaux chefs qui se refusèrent à rien tenter pour rompre la barrière de Sarrasins qui nous entourait... De cette prison improvisée, il nous a fallu voir Saladin dévaster les environs, et, gravissant le mont Thabor, — chose qui ne s'était jamais vue jusque-là, — mettre à sac le couvent qui le domine... Bien plus, les avenues du camp étant interceptées, les provisions ne pouvaient arriver ; la famine s'est mise parmi nous, elle décime l'armée et les chefs ne font rien pour sortir de cette position... Bientôt sans doute Saladin se retirera, — car telle est sa tactique, — laissant l'armée épuisée libre de revenir à Jérusalem, laissant les

chrétiens couverts d'une honte qui retombera tout entière sur celui qui les commandait... C'est ce que veulent les chefs... Les lâches ont sacrifié aux intérêts de leur basse jalousie, les intérêts du royaume...

— Ah ! comte Raymond !... comte Raymond ! s'écria la princesse qui était restée consternée pendant le récit du cavalier, lequel, à en juger sur l'apparence, devait être l'écuyer d'un chevalier.

— Tous ces seigneurs jaloux ont comploté de perdre dans l'esprit du roi le comte d'Ascalon votre époux, princesse, continua l'écuyer ; ils espèrent par là lui faire enlever ce titre de régent qu'ils souffrent de lui voir porter... Tel est leur dessein que mon maître a deviné... M'entraînant alors à sa suite, il a rompu seul la ligne des infidèles, et il m'a envoyé vers vous, princesse, pour vous prévenir du complot, afin que vous puissiez prémunir le roi contre les rapports envenimés que ne manqueront pas de lui faire les seigneurs à leur retour.

Ceci dit, il s'inclina devant la princesse et se retira. Celle-ci était plongée dans un tel abattement, elle était livrée à de si profondes réflexions, qu'elle ne s'aperçut pas d'abord du départ de l'écuyer ; mais, ayant levé les yeux, elle le vit qui s'éloignait, et elle le rappela aussitôt.

— Sire écuyer, fit-elle vivement, vous ne m'avez pas dit quel est votre maître... Je veux savoir qui me donne une telle preuve de dévouement, ... qui me fait tenir un avis aussi utile...

— Je suis l'écuyer du chevalier Yves, princesse, répondit le cavalier qui s'inclina de nouveau et se retira, cette fois, sans que Sybille songeât à le rappeler.

Elle était stupéfaite. C'était la deuxième fois, depuis peu de temps, qu'elle entendait prononcer ce nom. Le chevalier Yves lui avait sauvé la vie au camp de Séphor ; maintenant il risquait la sienne en se jetant au milieu des infidèles, pour la faire prévenir des trames ourdies contre son époux... Quel était donc ce chevalier ? Mais trop, et de trop sérieuses préoccupations assaillaient son esprit alors, pour qu'elle cherchât longtemps à répondre à cette question qu'elle s'adressait. Elle ne s'était donc pas trompée ?... Les mauvaises dispositions qu'elle avait remarquées parmi les seigneurs, au camp, avaient donc eu leur effet ?... Certes il y avait bien dans tout ce que l'écuyer venait de rapporter une preuve de l'incapacité de Lusignan ; car il avait le pouvoir entre les mains, et, s'il avait su en user, il devait mépriser l'opinion du conseil et rendre glorieuse une expédition qui n'attirait que de la honte sur le nom chrétien. Mais Sybille ne pouvait penser ainsi, Lusignan

n'était-il pas à ses yeux l'homme que le ciel lui-même semblait lui avoir désigné comme celui qui serait le sauveur de Jérusalem ? Elle ne songea même pas à s'avouer que son époux était au moins coupable de faiblesse. A ses yeux, il était seulement victime des sourdes menées des seigneurs, et ces menées, elle n'en doutait pas, c'était son éternel ennemi, c'était le comte de Tripoli qui les avait dirigées. Aussi répéta-t-elle encore une fois avec amertume :

— Ah ! comte Raymond !... comte Raymond !

Tout à coup, en prononçant ce nom détesté, le souvenir de ce que lui a dit le secrétaire du patriarche un mois auparavant lui revient à l'esprit. Elle ne doute pas que les seigneurs jaloux, s'appuyant sur cette honteuse expédition de la fontaine de Tibériade, ne parviennent à réveiller dans l'esprit du roi les préventions qu'ils lui avaient si bien inspirées jadis contre son beau-frère. Ils rejeteront toute la faute sûr lui... Baudouin, irrité, lui retirera ce pouvoir qu'il lui a abandonné... Et, ... qui sait ?... pour le confier au comte de Tripoli peut-être ?... Alors, Baudouin venant à mourir, le comte, rendu tout puissant, écartera du trône son fils, à elle... Il y voudra placer cet Omphroi de Thoron, qui sera devenu l'époux d'Isabelle, et dont il sera le maître... Non ! non !... Il faut parer à cela, ... il faut tromper l'ambition du comte Raymond ; et, pour y réussir, ... il n'est qu'un moyen, ... c'est que cet enfant qui joue là, à côté de sa mère, soit couronné au plus tôt par anticipation.

— Oui, s'écrie Sybille, il faut qu'il en soit ainsi !... L'avis du moine était bon.

Aussitôt, remettant son enfant aux mains d'Aïxa, elle court à l'appartement de son frère. Le malheureux roi était à ce moment en proie à de vives souffrances, il se tordait sous l'étreinte de la douleur. La princesse, entièrement dominée par la pensée qui l'amenait, ne remarqua pas d'abord le triste état dans lequel se trouvait le pauvre Baudouin, lorsqu'elle arriva près de lui.

— Sire roi, mon frère, lui dit-elle brusquement en entrant, ... écoutez-moi, ... car la chose est urgente... Vous avez désigné le jeune Baudouin, mon fils, pour vous succéder, n'est-il pas vrai ?... Eh bien, j'ai la certitude qu'un complot se forme dans l'ombre pour lui enlever cette couronne que vous lui destinez ; et le comte de Tripoli est à la tête de ce complot. Il veut porter Omphroi de Thoron sur le trône à la place de mon fils ; et cela, pour régner sous son nom... C'est afin d'arriver plus sûrement à son but qu'il l'a poussé à solliciter notre alliance... Et déjà, pour lui créer un parti, il s'appuie sur ce

titre de beau-frère du roi, qu'Omphroi n'a pas encore, car le mariage n'est pas conclu... Voilà ce qui se passe, Baudouin ;... et, si vous n'y prenez garde, votre volonté sera méconnue après vous.

— Eh !... que voulez-vous que je fasse à cela ? répondit violemment le roi qui, pendant que Sybille parlait, avait eu peine à contenir les plaintes que lui arrachait la douleur, ... est-ce que cela me regarde ?... N'ai-je pas bien assez de m'occuper à souffrir ?... Que m'importent les affaires de l'État ?...

— Qu'entends-je ? s'écria la princesse d'un ton indigné, ... est-ce bien mon frère, ... est-ce bien le roi de Jérusalem qui parle ainsi ?

Et elle fixa les yeux sur lui, espérant, par le regard, lui communiquer un peu d'énergie. Elle vit alors sur son visage une telle expression de souffrance qu'elle en fut touchée, et que, un moment, elle eut la pensée de ne plus s'occuper que de soigner le pauvre malade et d'attendre un jour meilleur pour obtenir ce qu'elle désirait. Son cœur lui disait qu'il y avait presque de la cruauté à contraindre ce malheureux roi, ainsi torturé, à prendre souci d'autre chose que de ses douleurs. Mais les seigneurs pouvaient revenir bientôt ramenant leurs troupes épuisées ; mais Baudouin pouvait apprendre le triste résultat de l'expédition, comme elle l'avait appris, elle, par quelque messenger. Et alors, irrité contre Gui, il se pouvait faire qu'il se jetât dans les bras du comte de Tripoli, par haine pour son beau-frère, sans qu'elle eût eu le temps d'assurer l'avenir par le couronnement de son fils. Cet enfant devenu roi, elle en conservait nécessairement la tutelle, et Gui, son époux, restait au pouvoir. Elle croyait, par là, travailler au salut de Jérusalem, et elle avait fait le serment de repousser tout autre sentiment au profit de celui-là. Elle étouffa donc en elle la pitié et persista dans son dessein.

— Allons ! mon frère, allons !... Soyez maître de vous ! reprit-elle avec énergie... Songez que le royaume est un dépôt sacré que Dieu a placé entre vos mains, et dont vous lui devez compte... Que sont les souffrances humaines devant cette pensée ?... Dominez-les, car vous êtes homme ! Dominez-les, car vous êtes roi !... Pensez à ce que deviendra l'État quand vous ne serez plus. — Je ne veux pas vous effrayer, mon frère ; un chrétien peut regarder la mort sans pâlir. — Pensez à l'avenir de ce pauvre royaume déjà si penché vers sa ruine... Après vous, les divisions et les troubles vont renaître, si vous n'y mettez ordre dès à présent.. Les ambitions vont surgir de toutes parts, ... elles entreront en lutte ; et, comme au temps de notre

grand-père, Foulques d'Anjou, les chrétiens s'armeront peut-être les uns contre les autres et achèveront ainsi de renverser ce trône déjà chancelant... Ah ! prenez garde, prenez garde, Baudouin !... Rappelez-vous ces jours malheureux où nos pères ont tourné contre eux mêmes leurs armes qu'ils n'avaient aiguisées que pour combattre les infidèles ; ces jours sinistres où, de leur sang versé par leurs propres mains, ils ont rougi les plaines de la Phénicie !... C'est de là qu'ont commencé tous nos malheurs... Ah ! que de guerriers illustres, les plus fermes soutiens de l'État, ont péri dans ce funeste combat, frappés par leurs frères !... C'est là que de la main même du comte de Tripoli, l'aïeul de celui-ci, a été tué Roger d'Ibelin, le père de Hugues, Roger dont le bras était si redoutable aux infidèles !... Rappelez-vous cette triste scène où le comte, oubliant que celui qu'il combattait était un chrétien comme lui, fut sans pitié comme s'il eût un Sarrasin pour adversaire... D'un coup de sa lourde épée il avait atteint Roger qui, ébranlé par le choc et déjà blessé, penchait sur son cheval et allait tomber... Cette victoire devait suffire au comte ; et pourtant, d'un second coup de son arme, il acheva Baudouin, et craignez qu'ils ne reviennent après votre mort !... le malheureux Roger, privant ainsi la chrétienté d'un valeureux champion, privant ainsi lui-même sa foi d'un vigoureux défenseur Ah ! rappelez-vous ces funestes jours, Baudouin et craignez qu'ils ne reviennent après votre mort !...



Sybille avait parlé chaleureusement, espérant ranimer son frère au feu de sa parole. Elle avait peint sous les plus vives couleurs cette lutte pendant laquelle les chrétiens avaient oublié que, en se déchirant entre eux, ils déchiraient le royaume. Elle comptait ainsi, en éveillant ses craintes, attirer son attention sur le sujet dont elle voulait l'entretenir. Mais, hélas ! la princesse avait perdu sa peine. Le monarque infortuné, rendu imbécile par la souffrance, avait écouté son discours en portant sur elle des regards hébétés ; et, quand elle eut fini, il resta encore pendant quelques instants les yeux attachés sur elle, comme s'il eût cherché une réponse. Puis, tout à coup, cédant à la douleur qu'il avait cherché à dominer jusque-là, il poussa deux ou trois cris ; et, se renversant sur le siège où il était assis, il perdit connaissance. Sybille effrayée se précipita vers lui, elle s'empressa de lui donner ses soins, elle le combla de caresses.

— Mon frère !... mon pauvre frère ! s'écriait-elle, tout en cherchant à le faire revenir à lui, ce à quoi elle parvint enfin.

C'en était fait ! La pitié avait repris le dessus dans son cœur. Elle se reprochait de l'avoir contraint, en l'entretenant des affaires de l'État, à étouffer ses plaintes, à chercher à maîtriser ses souffrances... C'était cette lutte qu'il avait tenté de soutenir contre son mal cruel qui avait causé son évanouissement. Véritablement émue, elle oubliait alors le salut de Jérusalem, elle oubliait le grave sujet qui l'avait amenée. Agenouillée devant le pauvre roi, elle tenait entre les siennes ses mains amaigries...

— Pardon !... Pardon, mon frère chéri, lui dit-elle enfin, dès qu'elle le vit revenu tout à fait au sentiment de la vie, ... c'est moi qui suis cause du redoublement de ton mal... Mais, rassure-toi, ... je ne te parierai plus... Oh ! non !... non !... Tu avais raison, ... qu'importe l'État ?... Tu souffres tant !...

— Ah ! oui, ... je souffre trop ! fit le roi se redressant sur son siège... Je souffre trop, ma sœur !

La violente secousse qu'il venait de ressentir semblait pourtant avoir un peu apaisé ses tortures.

— Malheureux frère !... malheureux prince ! s'écria Sybille, le regardant avec des yeux humides de larmes.

La femme du régent, la mère du roi futur, la princesse dévouée au salut de la sainte cité avaient entièrement disparu à ce moment. Il n'y avait plus que la sœur auprès de son frère souffrant...

— Malheureux, oui, bien malheureux, en effet, Sybille, reprit Baudouin IV avec amertume... Roi sans royauté, ... je ne suis qu'une ombre sur le trône, ... et, dans mon royaume chacun se partage déjà mes dépouilles... Chacun s'occupe de ce qui arrivera après ma mort, ... et personne ne prend souci du pauvre roi qui se tord sous la douleur dans son palais, ... personne ne songe à le plaindre !...

— Ah !... mon frère !... ah ! Baudouin, ... tu n'es pas juste... Et moi ?... m'oublies-tu donc ?

— Non, Sybille, ... non, ... je sais que tu m'aimes, ... je sais que tu as remplacé près de moi notre mère qu'on m'a enlevée dès le bas âge, ... je sais que tu es une bonne sœur, ... et je suis un ingrat... Mais c'est que vous ne pouvez pas savoir ce que je souffre !... Tenez, Sybille, mes membres s'en vont en lambeaux, ... et je sens que la gangrène gagne mon cœur !

— Miséricorde !... mon Dieu... prenez pitié de lui ! s'exclama la princesse.

— Oh ! oui !... oui ! répliqua Baudouin d'une voix déchirante, ... qu'il prenne pitié de moi !... Qu'il m'appelle à lui, ... qu'il m'arrache à ce monde

et à mes tortures !... Oh ! oh !... c'est trop de douleurs ! Oh !...

L'infortuné roi éclata en sanglots, après avoir dit ces mots, et Sybille, au comble de l'émotion, ne put retenir ses larmes. Le frère et la sœur pleurèrent longtemps en silence... Mais, tout à coup, Baudouin, que ce doux épanchement semblait avoir un peu calmé, Baudouin essuya ses pleurs, et, s'adressant à sa sœur, il reprit comme en sortant d'un rêve :

— Mais... qu'étiez-vous venue m'apprendre, Sybille ?... Ne me parliez-vous pas du comte de Tripoli ?... Ne me disiez vous pas qu'un parti cherchait à enlever le trône à mon neveu ?

— Hélas ! oui, mon cher sire, ... répondit Sybille qui ajouta vivement :... Mais ne parlons pas de cela en ce moment, Baudouin, ... vous êtes trop malade ; je ne veux pas aggraver vos tourments...

— Au contraire, Sybille... Parlez, ... je vous en prie...

— Non, non, cher sire, ... plus tard...

— Si !... Je le veux... Les larmes que nous venons de verser ensemble m'ont soulagé, je me sens mieux, ma sœur... Laissez-moi profiter d'un moment où mes souffrances me permettent d'être roi... Ainsi, continua-t-il, ainsi, à votre — Pour y placer Omphroi de Thoron qui n'est qu'un instrument entre ses mains et qui sera notre beau-frère bientôt. C'est sur ce titre que Raymond compte s'appuyer, c'est en faisant valoir les droits supposés d'Isabelle, notre sœur, qu'il prétend parvenir à son but sans, le comte Raymond aurait le dessein, après moi, d'écarter votre fils du trône ?

— Oh !... ce mariage n'est pas fait, interrompit le roi.

— Sans doute... mais ces fiançailles que vous avez autorisées vous-même.

— Ne peut-on les rompre ? fit Baudouin, se levant brusquement.

Il paraissait alors avoir retrouvé une énergie soudaine ; et Sybille, qui, tout à l'heure encore, l'avait vu faible et abattu sous la douleur, était toute surprise.

— Je ne le veux pas ! s'écriait le roi d'une voix ferme, tout en marchant à grands pas dans l'appartement. Je ne veux pas qu'on puisse soustraire la couronne à mon neveu... Il faut que Baudouin V succède à Baudouin IV !... Mais que faire ?... que faire pour être sûr que ma volonté ne sera pas méconnue, ... quand je ne serai plus là pour la faire exécuter ?..

— Il en est un moyen, cher sire, hasarda Sybille... Que, de votre vivant même et le plus tôt possible, mon fils soit couronné... S'il en est ainsi, les

intrigants ne pourront détruire ce qui sera fait, et leurs projets seront déjoués...

— Vous avez raison, Sybille, fit le roi lépreux revenant vivement vers sa sœur... Oui, ... oui, c'est là le moyen... Dans le triste état où je suis, je peux mourir bientôt, ... je veux profiter des instants qui me restent pour assurer l'avenir... Demain Baudouin V sera couronné... Oh !... j'aurai bien encore la force de me traîner jusqu'à l'église sainte, ... et d'assister au couronnement de mon successeur !... Rassurez vous, Sybille, ... demain les intrigants seront confondus, ... votre fils sera roi de Jérusalem !

Aussitôt ayant fait appeler le patriarche, il lui donna des instructions conformes à la décision qu'il venait de prendre. Et, le lendemain, Sybille triomphante conduisait à l'église du Saint-Sépulcre son fils, cet enfant de cinq ans environ dont on allait faire un roi. A son côté, s'avancait péniblement le roi lépreux, soutenu par deux serviteurs, et recouvert des habits royaux qui semblaient l'écraser de leur poids. La cérémonie eut lieu avec tout l'apparat exigé. Et, pour couronner cet enfant conformément à l'usage et aux instructions contenues dans les Assises de Jérusalem, il fallut le faire monter sur un escabeau. Le patriarche alors lui mit au doigt l'anneau qui était le signe de la foi ; il lui ceignit l'épée, ce qui signifiait qu'il était prêt à défendre les terres chrétiennes et la sainte Église ; il lui plaça la couronne sur la tête, pour indiquer sa dignité ; il lui remit dans la main droite le sceptre dont la signification était qu'il s'engageait à châtier les méchants et à protéger les bons ; et enfin, dans la main gauche, il lui fit tenir la pomme, ce qui représentait le royaume. Telle était l'ordinaire cérémonie du couronnement des rois de Jérusalem ; et l'enfant, qui prenait tout ceci pour un jeu, s'amusait beaucoup, sans rien comprendre à ce qui se passait !

Désormais il y avait deux rois de Jérusalem : Baudouin IV et Baudouin V, un roi infirme et un roi enfant !... Pauvre royaume ! Pauvre Sybille aussi qui, croyant être fidèle à son serment, et aveuglée par la pensée constante de sa vie, ne voyait pas que cette couronne qu'elle plaçait sur la tête de son fils serait pour lui bientôt la couronne du martyr !

Cependant Baudouin IV se félicitait de s'être assuré un successeur. Il croyait, par là, avoir trouvé une garantie de l'apaisement des partis, un gage de la paix du royaume après sa mort. Il se trompait, hélas ! et, non content d'avoir, en cédant aux inspirations de Sybille, créé pour l'avenir un élément de discorde, il allait bientôt en faire naître un nouveau, sous l'influence

d'une autre volonté et excité par un sentiment haineux. Quelques jours après le couronnement du jeune Baudouin, le roi lépreux apprenait le mauvais résultat de l'expédition dont il avait confié le commandement à Gui de Lusignan, et qui s'était terminée comme l'avait prévu l'écuyer du chevalier Yves : Saladin s'était retiré, laissant les chrétiens couverts de honte. L'armée décimée et épuisée par les privations revenait vers Jérusalem ; et ses principaux chefs, qui l'avaient devancée, entouraient le roi auquel ils faisaient le rapport de ce qui s'était passé, en en rejetant, comme bien l'on pense, toute la faute sur le régent. Ils n'avaient que trop bien obtenu le résultat que leur avait fait rechercher leur jalousie.

A la nouvelle de ce honteux insuccès, Baudouin entra dans une grande fureur. Il oublia ses souffrances ; et le feu de la colère éteignit pour un moment en lui cet autre feu — Le lâche !... le sot !... s'écria-t-il avec rage... Ah ! pourquoi l'ai-je fait si grand ?.. Je voudrais maintenant l'abaisser autant que je l'ai élevé !.. Je voudrais... Mais comment ? comment ? qui lui brûlait le sang. La haine qu'il avait conçue autrefois contre son beau-frère rentra dans son cœur plus violente que jamais...

— Sire roi, dit aussitôt le comte de Tripoli qui était présent, il est un moyen d'abattre l'orgueil de ce régent couard et inhabile... Son titre de beau-frère du roi fait toute sa force, ... qu'il ne soit plus seul à le porter !... Ordonnez que le mariage d'Omphroi de Thoron et de la princesse Isabelle ait lieu sans retard ;... et vous verrez le comte d'Ascalon baisser la tête, car désormais il aura un rival en puissance...

— Oui, comte, oui, le conseil est bon, fit Baudouin, saisissant avec empressement le premier moyen qui s'offrait à lui pour humilier Gui de Lusignan... Que ce mariage s'accomplisse promptement... Je le veux... Je l'ordonne.

Peu de temps auparavant il voulait rompre ce mariage ; et maintenant il en pressait l'accomplissement ! Pauvre faible roi, dont le sort semblait être de se voir tirailé par tous les partis, et qui, dans sa faiblesse, et cela, à peu de jours de distance, leur fournissait à chacun des armes pour se combattre !

CHAPITRE V. — Le château de Montréal.

Malgré la suspension d'armes, méconnaissant la volonté de son roi, Renaud avait continué les hostilités contre les Sarrasins, en faisant de fréquentes incursions sur les terres arabes voisines de ses domaines, en arrêtant les caravanes et en commettant de nombreuses exactions sur les pèlerins mahométans qui se rendaient à la Mecque. Il avait par là rallumé la guerre avec les infidèles ; et Saladin, irrité contre lui, avait juré de se venger et de le tuer de sa propre main. Pour satis faire sa vengeance, le soudan était rentré dans la Palestine, y portant le fer et la flamme, et était venu mettre le siège devant le château de Montréal. Mais la place était si pleine de gens de guerre, Renaud y avait attiré un si grand nombre de Templiers, que Saladin s'était vu contraint de se retirer devant une pareille défense, emportant au fond du cœur, sa haine non satisfaite, et se promettant de guetter et de saisir avec empressement, pour l'assouvir, la première occasion qui se présenterait.

Les préparatifs du mariage d'Omphroi de Thoron et de la princesse Isabelle s'étaient faits rapidement. On s'était hâté d'exécuter Tordre du roi, car d'un moment à l'autre, subissant de nouveau l'influence de Sybille, il pouvait le révoquer ; et le comte de Tripoli était trop désireux d'avoir entre les mains cet élément de discorde, pour ne pas tout faire afin d'empêcher un pareil retour de la volonté royale. Cependant il n'avait rien à craindre de semblable. Le roi, qui était toujours de plus en plus irrité contre Gui de Lusignan et que la colère semblait avoir ranimé, avait arraché le pouvoir des mains de son beau-frère ; il avait ressaisi l'autorité souveraine, et il se tenait sur la réserve avec Sybille. Sans doute le frère était toujours le même pour la sœur ; mais le roi se défiait de la princesse. Sybille avait voulu se faire l'avocat de Gui auprès de lui, et elle avait perdu ses peines. Elle restait donc un peu à l'écart ; et, certes, dans les dispositions d'esprit où se trouvait le roi, elle n'eût pu obtenir de lui la révocation de l'ordre qu'il avait donné pour le mariage de sa sœur Isabelle. Au reste, elle n'en avait pas la pensée. Que lui importait maintenant qu'Omphroi de Thoron devînt le beau-frère du roi ? N'était-elle pas garantie pour l'avenir par le couronnement de son fils ? N'était-elle pas toujours bien certaine, après la mort de son frère, de ramener son époux au pouvoir, grâce à la tutelle du jeune Baudouin V qu'on ne pouvait lui enlever à elle, sa mère ?... Elle n'avait pas même songé à s'opposer à l'accomplissement du mariage d'Omphroi ; et bien mieux, sur le désir de Baudouin, elle avait consenti à assister aux noces, afin d'y représenter la famille royale. Le comte de Tripoli avait donc pu, tout à son

aise et sans recevoir d'ordre contraire, pousser les parents d'Omphroi à presser les préparatifs de l'union de son pupille avec la sœur du roi.

Le lieu choisi pour y célébrer les noces de la princesse Isabelle était le château de Montréal. Ce château, situé non loin du Jourdain, avait été construit par Baudouin I^{er}, pour servir de refuge aux chrétiens qui habitaient au delà du fleuve. Il était d'une vaste étendue déjà au moment où on l'avait élevé ; et ceux qui l'avaient possédé depuis l'avaient encore agrandi et en avaient augmenté sans cesse les fortifications, si bien que c'était alors une importante place de guerre. Le château de Montréal, à l'époque où se passe notre histoire, appartenait à Renaud de Châtillon qui avait épousé en secondes noces la mère d'Omphroi de Thoron. Or, ce Renaud de Châtillon avait offensé particulièrement Saladin, pendant la trêve que celui-ci avait conclue avec Baudouin IV. Malgré la suspension d'armes, méconnaissant la volonté de son roi, Renaud avait continué les hostilités contre les Sarrasins, en faisant de fréquentes incursions sur les terres arabes voisines de ses domaines, en arrêtant les caravanes et en commettant de nombreuses exactions sur les pèlerins mahométans qui se rendaient à la Mecque. Il avait par là rallumé la guerre avec les infidèles ; et Saladin, irrité contre lui, avait juré de se venger et de le tuer de sa propre main. Pour satisfaire sa vengeance, le sultan était rentré dans la Palestine, u portant le fer et la flamme, et était venu mettre le siège devant le château de Montréal. Mais la place était si pleine de gens de guerre, Renaud y avait attiré un si grand nombre de Templiers, que Saladin s'était vu contraint de se retirer devant une pareille défense, emportant au fond du cœur, sa haine non satisfaite, et se promettant de guetter et de saisir avec empressement, pour l'assouvir, la première occasion qui se présenterait.

C'était à cause de sa grande étendue que le château de Montréal avait été choisi pour l'emplacement des fêtes qui devaient avoir lieu à l'occasion du mariage d'Omphroi de Thoron ; car la mère et le beau-père de celui-ci aimaient extrêmement la magnificence, et ils avaient voulu que les noces fussent célébrées avec éclat. Ils y avaient invité presque tous les seigneurs et les dames de la Palestine ; et il fallait un lieu assez vaste pour contenir une telle affluence de monde. On avait même, pour la circonstance et afin de se réserver plus de place pour le séjour des invités, éloigné une forte partie des gens de guerre, habitants ordinaires du lieu.

Au moment où nous nous y introduisons, le château de Montréal offre donc un aspect inaccoutumé. Dans les cours, où d'ordinaire on n'entendait

que le cliquetis des armes et les rudes paroles des soldats, résonnent maintenant les sons harmonieux des luths et les doux chants des ménestrels ; jongleurs, baladins, histrions de toute sorte en occupent tous les coins. Des serviteurs empressés s'y croisent en tous sens, et la foule hilare et parée, qui s'y coudoie et s'y heurte, envoie par volées vers le ciel ses joyeux propos et ses éclats de rire. Cette forte place de guerre, ce séjour de la discipline et des exercices guerriers, s'est transformé tout à coup en un vaste champ de plaisirs ; et les murs habitués au contact du fer des armures semblent frissonner de joie au frôlement des étoffes soyeuses et des riches toilettes. Le mariage a été célébré l'avant-veille ; et, depuis ce jour-là, les fêtes succèdent aux fêtes : hier, c'était la passe d'armes dont un chevalier inconnu a remporté le prix, aujourd'hui, ce sont les spectacles de baladin et les chants des ménestrels, demain, ce seront les dés et les jeux de toutes sortes, et toujours, comme complément à ces divers plaisirs, les festins et les danses... Et, pendant une semaine, il doit en être ainsi !... C'est là au moins ce que les invitants ont annoncé aux invités.

On est, comme nous l'avons dit, au troisième jour des fêtes, et Sybille en a été jusqu'ici la reine. Par sa position de sœur du roi, elle est le plus haut personnage de l'assemblée ; et c'est à elle que sont rendus tous les honneurs, à elle que reviennent de droit tous les hommages. Sa qualité de sœur de la jeune mariée lui donne, du reste, le premier rang parmi les invités. C'est donc elle qui, la veille, a présidé la passe d'armes ; c'est elle qui a remis le prix du tournoi au chevalier inconnu qui a gagné la palme. Elle a respecté son incognito, car c'était une des conditions de la joute. On disait bien que ce chevalier n'était pas un des conviés, on prétendait qu'il s'était introduit dans le château en se mêlant à une troupe de soldats qui rentrait par la poterne après avoir été faire une ronde autour de la place, et chacun insistait pour qu'il levât la visière de son casque. Il était possible que ce que l'on avançait au sujet de ce chevalier fût faux, les soldats eux-mêmes ne l'avaient pas remarqué et ne pouvaient rien affirmer ; peut-être ces bruits n'étaient-ils répandus que par suite du désir que chacun avait de satisfaire sa curiosité et de connaître le vainqueur. Celui-ci, après avoir reçu le prix de la joute qui était une écharpe brodée d'or, avait fait plusieurs fois le tour de la lice en caracolant et en promenant l'écharpe au bout de sa lance ; puis il était venu l'offrir à son tour à la princesse qui la lui avait passée autour du corps ; Sybille, que le chevalier venait de faire ainsi la reine du tournoi, n'avait pas voulu céder à l'insistance générale. Elle avait fait

respecter les conditions de la passe d'armes. Il était convenu, en effet, que tous ceux qui voudraient entrer dans la lice seraient revêtus d'une simple armure, sans ornement qui pût les faire distinguer, et qu'ils garderaient constamment la visière baissée, afin que les vaincus ne fussent pas plus connus que le vainqueur, et que l'humiliation d'une défaite, en jetant un voile sur la gaieté des premiers, ne vînt pas nuire à l'entrain de la fête. Il avait donc fallu que l'on s'inclinât devant la volonté de Sybille, et le chevalier victorieux s'était retiré sans qu'on sût qui il était.

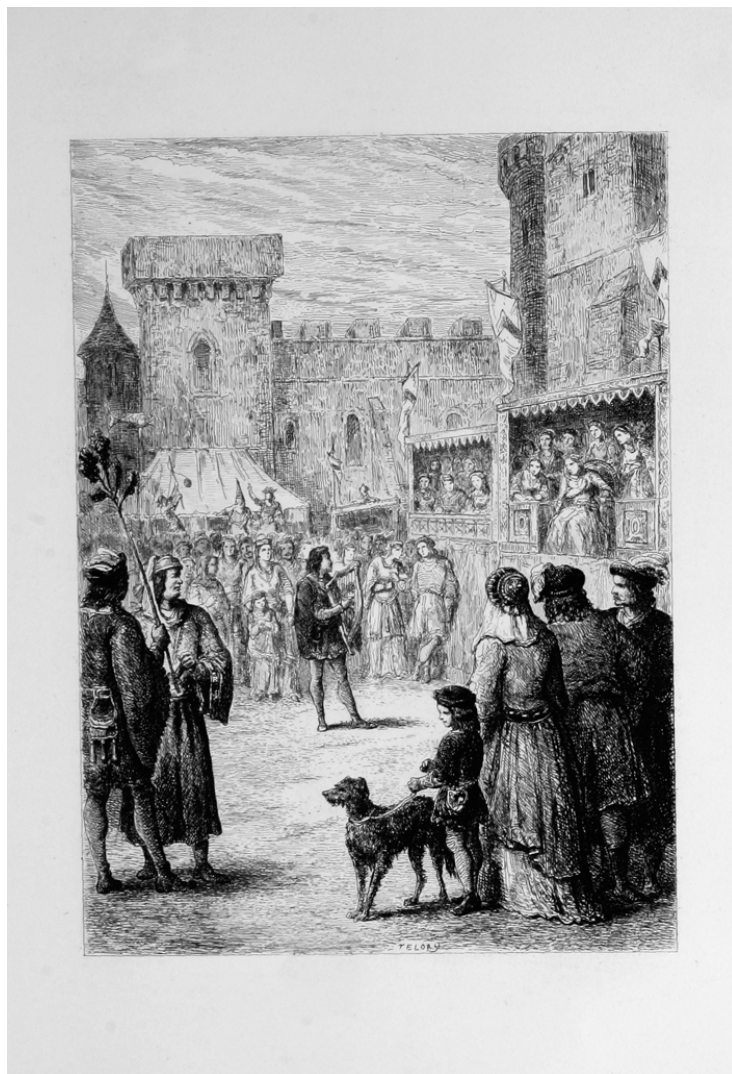
Suivant les usages de la chevalerie, celle que le chevalier vainqueur avait faite, par son choix, la reine du tournoi, l'était aussi de toutes les fêtes qui succédaient à la passe d'armes. Pendant tout le temps que duraient ces fêtes, elle occupait partout la première place et les plus hautes princesses elles mêmes devaient lui céder le pas. C'était donc à ce titre seul, et non à cause de son rang, que, sur l'estrade couverte que l'on avait élevée dans la cour principale et où se pressaient tous les invités, Sybille siégeait en avant de tous, le jour où nous entrons au château de Montréal. C'était le jour réservé aux chants des ménestrels et aux spectacles des jongleurs et baladins ; et tous devaient venir au pied de l'estrade devant la princesse, les ménestrels, qu'ils fussent trouvère sou troubadours, de la langue d'*oit* ou de la langue d'*oc*, moduler leurs *lais* ou leurs *surventes*, leurs *tensons* ou leurs *ballades* ; les jongleurs et baladins, faire leurs jonglerie sou leurs tours de force.

La princesse goûtait sans arrière-pensée le charme de la fête. Un moment elle avait craint, en venant assister aux noces de sa sœur, de rencontrer parmi les conviés le comte de Tripoli, son ennemi. Elle s'était dit que le comte, profitant du pêle-mêle et de la cohue de la fête, pourrait bien, — car elle le savait capable de tout, — méditer contre elle quelque mauvais dessein, devant lequel elle se trouverait sans défense. — Elle était venue sans son époux ; Gui, sur son avis à elle-même, était resté auprès du roi, pour le cas où celui-ci, retombant sous l'empire de ses souffrances, lui offrirait ainsi l'occasion de ressaisir le pouvoir. — Mais si cette pensée l'avait occupée au moment de son arrivée à Montréal, elle était bien loin de son esprit maintenant. Le comte de Tripoli n'était pas venu prendre part aux fêtes, soit qu'il eût appris que Sybille y serait présente et qu'il eût voulu éviter sa rencontre, soit que, toujours préoccupé de ses intérêts, il eût préféré demeurer plus près du roi, qui l'accueillait mieux que jamais en ce moment, par haine pour son beau-frère. Toujours est-il qu'il n'avait pas paru au château de Montréal et que la princesse se réjouissait de son

absence. Elle se livrait donc avec abandon au plaisir, oubliant les soucis de la politique, et se félicitant de n'avoir rien à craindre du comte Raymond, dont l'inimitié, ; certes, ne viendrait, pas l'atteindre jusque-là. Hélas ! elle ne connaissait pas encore son ennemi.

Déjà plusieurs ménestrels avaient passé devant elle ; ils avaient modulé, ceux-ci leurs tendres chansons, ceux-là leurs récits guerriers, et la princesse avait donné à tous la robe que, suivant la coutume, ils devaient recevoir pour prix de leurs chants, lorsqu'un trouvère s'avança à son tour au pied de l'estrade. Après avoir salué la princesse et l'assemblée tout entière, il tira de son luth quelques accords en guise de prélude ; mais il s'arrêta tout à coup et, levant les yeux sur Sybille, il parut hésiter à commencer son chant.

— Eh bien, trouvère, dit la princesse étonnée, ... pourquoi hésiter ainsi ?... Ne sais-tu pas ce que tu veux chanter ?



— Noble dame, ... fit le trouvère évidemment embarrassé ; cependant, cherchant à surmonter son embarras, et comme s'il eût pris une soudaine résolution, il répondit enfin : — Noble dame, je voulais assurer ma mémoire... Mais voici, ... je suis prêt...

Sybille tenait les yeux attachés sur cet homme ; elle se demandait d'où venait son trouble qui ne lui semblait pas naturel. Elle ne tarda pas à en comprendre le motif, lorsque le trouvère, d'une voix mal assurée, commença, en s'accompagnant de son luth, ce premier couplet d'une ballade en langue normande ; nous le donnons tel quel, nous contentant de le rendre intelligible au lecteur.

L'HONNEUR PERDU.

Un chevalier, seigneur de haut lignage
Fils d'un héros de chacun respecté,
De celui-ci reçut en apanage
Un beau domaine, une riche comté.
Mais le héros avait, dans l'héritage,
Omis, hélas ! de laisser son courage
Avec son nom, ses biens et sa cité.
Le nouveau comte, amoureux de liesse
Quitta sa ville, avec son échançon,
Pour un séjour, où bientôt dans l'ivresse
Il oublia l'honneur de sa maison.
Loin des combats, au sein de la mollesse,
Là, le plaisir fut sa seule prouesse.
L'honneur perdu fait perdre la raison !

Pendant que le trouvère chantait ce couplet, la princesse avait rougi et pâli tour à tour ; et tous les regards des invités s'étaient portés sur elle. Frémissant de colère et voulant cependant dissimuler son émotion, elle cherchait dans son esprit comment elle pourrait faire taire le chanteur, sans paraître offensée de son chant, lorsque celui-ci entama le second couplet.

Vient l'ennemi dévaster sa province
Et ses sujets implorent son secours.
« Nenni, nenni, dit l'efféminé prince.
Que mes guerriers se défendent toujours
Plus tard j'irai ... »

— Assez ! s'écria Sybille, s'oubliant tout à coup et interrompant brusquement le trouvère, assez !... Retire-toi, et va demander la récompense promise à celui qui t'a envoyé, et qui t'a commandé cette ballade !

Puis elle retomba sur son siège, en proie à une vive agitation. Tandis que le trouvère se retirait en hâte et se perdait dans la foule, s'estimant heureux d'en être quitte à si bon marché, les invités se regardaient entre eux avec surprise. Ils semblaient se demander qui avait pu concevoir la pensée d'humilier de la sorte la princesse devant tous, sans penser qu'il atteignait

aussi le roi, son frère. Chacun, comme Sybille, avait compris l'affront qu'on avait voulu lui faire. L'allusion était trop transparente. Évidemment, trop évidemment même, c'était le comte Josselyn II qu'on avait eu l'intention de désigner dans cette ballade ; et ce comte indigne était le grand-père du roi et de la princesse ! Le titre de la ballade et ce vers qui semblait en être le refrain, « l'honneur perdu fait perdre la raison ne laissent aucun doute à cet égard. On avait raconté ainsi la triste fin de ce comte déshonoré. On assurait que, après sa chute, abruti par l'excès des plaisirs, accablé sous le poids de la honte, il était devenu fou. Recouvert d'une armure, la tête nue, et tenant en sa main un roseau en guise de lance, il errait sans cesse dans la retraite sauvage et solitaire où il se tenait caché à tous les yeux. Partout où il portait ses pas, du milieu des arbres, du sein des eaux, il croyait voir apparaître son père le vieux Josselyn indigné, qui lui reprochait d'avoir terni l'éclat de son nom. Un jour que l'insensé errait ainsi à l'aventure, il s'était trouvé, disait-on, conduit au bord d'un lac situé au fond de sa demeure ; et, là, comme de coutume, il avait vu s'élever du milieu de la pièce d'eau le vieux Josselyn plus irrité que jamais. Après avoir pendant longtemps baissé la tête sous les reproches violents qu'il s'imaginait entendre, entraîné par sa folie, il avait voulu fléchir son père ; et, pensant se précipiter à ses genoux, il s'était précipité à ses genoux, il s'était précipité dans le lac où il s'était noyé. C'était là sans aucun doute la fin de la ballade ; et tous les invités, comme nous l'avons dit, se demandaient qui avait osé commander un tel chant au trouvère, et surtout l'engager à le venir chanter en ce lieu.



Mais Sybille ne s'y trompait pas, elle ; elle avait deviné d'où partait le coup qui la frappait, elle avait reconnu là la main de son éternel ennemi. C'était le comte de Tripoli, en effet, qui avait espéré par là, à cette époque où la lâcheté était à juste titre honnie par tous, détruire l'influence de la princesse, en rappelant ainsi publiquement la tache imprimée au blason de sa famille. Cependant, tout en se promettant de ne pas oublier cette nouvelle preuve de son inimitié que venait de lui donner le comte Raymond, Sybille parvint enfin à dominer son émotion. En remarquant le silence qui s'était fait autour d'elle, elle comprit que le meilleur moyen de faire oublier l'effet produit par la ballade, était de ne pas interrompre plus longtemps le cours des plaisirs. Elle se leva donc, et elle allait ordonner de reprendre les chants et de continuer la fête, lorsque des clameurs se firent entendre à l'extérieur du château, et, presque aussitôt, on vit s'y précipiter une foule de gens effarés qui accouraient en criant :

— Les Sarrasins !... Les Sarrasins !

C'étaient les habitants des campagnes voisines qui, entraînant leurs femmes et leurs enfants, et poussant devant eux leur bétail, leur unique richesse, venaient chercher un asile dans la place et fuyaient l'approche des infidèles. Ceux-ci avaient paru tout à coup dans les environs et ils s'avançaient à grands pas vers le château. Saladin n'avait pas oublié sa vengeance, et le moment d'une fête lui avait paru bon pour la satisfaire.

A cette nouvelle, l'aspect des cours changea subitement ; les sons des luths firent place aux gémissements, les chants aux plaintes, les rires aux pleurs. Partout régna le trouble et la confusion. Les dames effrayées couraient çà et là, poussant des cris et cherchant un refuge dans les salles les plus reculées du château. Les seigneurs se groupaient autour de Renaud de Châtillon, ils réclamaient des armes et demandaient tous à troquer leurs habits de gala contre une armure. Les soldats qui étaient restés dans la place couraient aux défenses, les serviteurs faisaient disparaître à la hâte les traces de la fête, ils enlevaient les tentes, ils abattaient les estrades qui eussent gêné les mouvements des gens de guerre. Les ménestrels, les histrions et les baladins regrettant d'être venus dans ce château menacé d'un siège, se mettaient en quête en gémissant d'un endroit où se cacher, où se mettre à l'abri des traits des infidèles. Et tous ces gens, seigneurs, dames, serviteurs et baladins se croisaient, se pressaient, se heurtaient, se bousculaient au milieu du bétail qui encombrait les cours et des fuyards qui arrivaient toujours du dehors. Le nombre de ceux-ci augmentait sans cesse ; et d'autres les suivaient encore. On ne pouvait refuser à ces derniers venus l'entrée du château dont les portes restaient ouvertes et le pont-levis abaissé ; et déjà, du haut des remparts, on apercevait dans la plaine un gros de Sarrasins qui approchait rapidement. Le danger devenait imminent. Il était à craindre que les infidèles n'arrivassent jusqu'aux fossés du château avant que tous les fuyards n'aient pu s'y introduire ; et que, alors, franchissant le pont-levis à la suite de ceux-ci, ils ne pénétrassent dans l'intérieur des cours. Sans doute on les recevrait les armes à la main ; les soldats et tous les seigneurs, quoiqu'ils fussent sans armure et parés pour une fête, étaient prêts à combattre bravement. Mais il se pouvait faire qu'une lutte armée dans les cours ainsi embarrassées, en augmentant la confusion, en excitant les cris des dames effrayées, ce qui troublerait les combattants, ne devînt défavorable aux chrétiens. Et pourtant, on ne pouvait relever le pont-levis, on ne pouvait laisser à la merci de l'ennemi tous ces malheureux qui se pressaient aux portes du château.

La situation devenait grave et périlleuse. Comment empêcher les Sarrasins de pénétrer dans la place à la suite des fuyards ? Faire sortir une troupe pour occuper le pont-levis et défendre ainsi l'entrée du château, c'était chose impossible ; il eut fallu pour cela refouler dans la campagne les pauvres gens qui venaient y chercher un refuge et qui encombraient le pont. La pitié, l'honneur ordonnaient de n'en rien faire ; car c'était mettre tous ceux qui n'étaient pas encore entrés aux mains des infidèles qui les massacreraient sans merci. Que faire donc ? A quoi se décider ? Il n'y avait qu'un parti à prendre : laisser arriver les Sarrasins jusque dans le château et courir les chances d'une bataille dans les cours. Tel était l'avis général et l'on se préparait à recevoir vigoureusement l'ennemi, lorsque, tout à coup, on vit un chevalier armé de toutes pièces traverser les cours en fendant la presse, et, écartant tous ceux qui obstruaient le passage, se précipiter vers le pont-levis. A l'écharpe brodée d'or qu'il portait encore en sautoir, on reconnut le vainqueur du tournoi de la veille. Se glissant alors à travers ceux qui se poussaient sur le pont levis et qui, par l'empressement qu'ils mettaient à entrer dans la place, augmentaient encore l'embarras, il arriva ainsi jusqu'à la fin de la queue des fuyards. Il fit tant par ses paroles et par ses actions ; il les pressa, il les poussa, il les excita tellement, qu'il hâta leur entrée dans le château. Lorsque le dernier d'entre eux eût mis le pied sur le pont-levis, il en vint occuper l'extrémité, se préparant à arrêter à lui seul le flot des infidèles. Il était temps ; car ceux-ci n'étaient déjà plus qu'à quelques pas de lui.

Les Sarrasins, voyant qu'un seul guerrier se présentait pour s'opposer à leur passage, crurent avoir facilement raison de lui ; et ils se considéraient déjà comme certains de faire irruption dans la place. Mais ils comptaient sans la disposition du pont-levis dont le courageux chevalier espérait bien profiter. Appuyé sur une des balustrades, afin de pouvoir résister au premier choc, il avait tiré son épée qu'il tenait d'une main, et de l'autre il brandissait sa hache d'armes. Le pont levis ne pouvait donner accès qu'à deux hommes de front. Les deux premiers qui se présentèrent furent abattus aussitôt, et leurs corps ensanglantés vinrent tomber sur leurs compagnons qui reculèrent de quelques pas. Pendant ce temps, les derniers des fuyards pénétraient dans l'intérieur des cours, et les défenseurs du château en fermaient les portes, admirant l'éclatante bravoure de ce chevalier, qui s'exposait à une mort presque certaine pour empêcher l'invasion des infidèles. On comprit que, en allant à son aide, on pouvait gêner ses

mouvements, lui faire perdre la position avantageuse qu'il occupait et peut-être amener une bataille générale, dont tout l'avantage serait pour les Sarrasins, car on n'était pas préparé pour faire une sortie. Évidemment, en volant au secours du chevalier, on dépasserait le pont-levis dans le premier élan ; et, comme on n'arriverait sur le terrain que deux à deux, l'ennemi en profiterait pour terrasser au fur et à mesure ceux qui se présenteraient. Et comme, d'un autre côté, pour faire cette sortie, il fallait laisser ouvertes les portes du château, en cas d'insuccès plus que probable, on laissait par là le passage libre aux Sarrasins, et on compromettait la sûreté des dames enfermées dans la place, parmi lesquelles se trouvaient deux princesses de la famille royale. La prudence commandait donc d'accepter le noble dévouement du chevalier et de le laisser seul lutter contre les infidèles.

Alors se passa le plus beau fait d'armes peut-être qui ait eu lieu pendant toute la durée de l'occupation de la Palestine par les chrétiens, le plus grand acte de courage qui soit consigné dans l'histoire de ce temps, si fertile pourtant en traits de bravoure ; — car ce fait n'est pas d'invention, il est rapporté par tous les historiens. — Pendant près d'une heure, ce chevalier, seul sur le pont-levis, soutint le choc des infidèles, exposé aux traits que les plus éloignés lançaient sur lui de toutes parts. Ces traits s'émoissaient sur son armure et quelques-uns, cependant, pénétrant dans les joints de sa maille, l'atteignirent et le blessèrent. Sans souci de son sang qui coulait, il resta ferme au poste qu'il s'était assigné de lui-même, pourfendant de ses armes redoutables tous ceux qui se présentaient sur le pont-levis et dont les corps lui servirent bientôt de rempart. Sa résistance fut si vigoureuse, sa fermeté si inébranlable, que les Sarrasins, effrayés de ce courage qu'ils regardaient comme surhumain, et désespérant de franchir cette barrière qu'un homme seul mettait entre eux et la place, se retirèrent tout à coup, et allèrent rejoindre Saladin. Celui-ci était campé avec ses troupes sur une montagne toute voisine du château de Montréal. Il occupait un bourg élevé dont il venait de s'emparer, et d'où il espérait incommoder la place dont il voulait faire le siège en règle. Le gros d'infidèles contre lequel le chevalier venait de lutter n'était qu'un détachement des troupes du soudan : il avait dévasté les campagnes voisines, il s'était mis à la poursuite des gens qui fuyaient son approche ; et, alléché par l'occasion qui se présentait, il avait tenté d'envahir le château.

Cependant, du haut des remparts, on avait suivi avec un intérêt et une admiration qui allaient toujours croissants la lutte sublime du chevalier ; et,

à un certain moment où celui-ci avait perdu son casque enlevé de sa tête par un violent coup de cimeterre d'un infidèle, quelques-uns de ceux qui l'observaient l'avaient reconnu. Aussitôt, un bruit s'était répandu dans le château et ces mots avaient couru de bouche en bouche :

— C'est le chevalier Yves !... C'est le chevalier Yves !

Et ce bruit, circulant ainsi, était bientôt parvenu jusqu'à l'appartement où les dames, rassemblées et pressées les unes contre les autres, exaltaient le courage de l'héroïque guerrier qui se dévouait pour empêcher qu'elles ne tombassent aux mains des Sarrasins. Sybille, qui était au milieu d'elles, et qui, dans cette circonstance, avait montré toute l'énergie dont la nature l'avait douée, qui, par ses paroles et par sa ferme contenance, était parvenue à calmer les terreurs de toutes et à réprimer leurs cris et leurs plaintes, Sybille n'avait pas tardé à entendre prononcer le nom du noble défenseur du pont-levis. C'était encore le chevalier Yves, ce généreux guerrier qui lui avait sauvé la vie au camp de Séphor ; qui l'avait fait avertir des menées des seigneurs contre son mari ; qui, la veille, avait remporté le prix du tournoi et l'en avait faite la reine ; ce preux enfin qui, en ce moment encore, exposait sa vie pour elle. Certainement, c'était pour la défendre contre le péril auquel l'avait exposée l'invasion des infidèles dans la place, qu'il venait d'accomplir ce sublime dévouement. Elle n'en pouvait douter ; car ce chevalier ne se trouvait-il pas constamment sur ses pas ? Ne semblait-il pas avoir pour mission de la protéger toujours et contre tous ? Ce ne pouvait être le hasard qui l'amenait sans cesse à l'endroit où elle se trouvait, et où elle pouvait courir quelque danger. Et ce défenseur dévoué, ce protecteur constant, elle ne le connaît pas !... Oh ! il faut enfin qu'il lui soit connu ! L'occasion s'en présente aujourd'hui ; elle ne la laissera pas échapper.

Aussitôt qu'elle apprend que les infidèles se sont retirés, elle ordonne qu'on lui amène le héros qui vient ainsi de sauver la place. Elle veut le complimenter elle-même, elle veut donner au preux chevalier un *guidon*² digne du haut fait qu'il vient d'accomplir ; mais la personne qu'elle a envoyée à sa recherche revient bientôt lui annoncer que le chevalier Yves est parti. Celui-ci, en effet, dès qu'il a été bien certain que les ennemis s'étaient éloignés en fuyant vers leur camp, est rentré au château ; et là, s'étant fait amener un cheval, quoiqu'il fût blessé, quoique tous les seigneurs l'entourassent en le comblant d'éloges et en l'engageant à faire au moins panser ses blessures, il a sauté en selle et est parti au galop de sa monture. Il se rendait en toute hâte à Jérusalem ; il allait prévenir le roi, afin

qu'il envoyât des troupes pour secourir la place et délivrer les princesses ses sœurs ; car il ne doutait pas que Saladin ne vint au plus tôt assiéger le château et n'empêchât par là les dames d'en sortir. Il était donc écrit que la princesse ne connaîtrait jamais ce chevalier auquel elle était déjà redevable de tant de services.

Dès le soir même du jour où le chevalier Yves avait, comme nous l'avons vu, si valeureusement repoussé les infidèles, Saladin, ainsi que l'avait prévu le courageux guerrier, était venu avec ses troupes entourer le château et avait dressé ses machines de guerre non loin des murs, pour battre la place. Durant le siège, pendant tout le temps qu'elle ne passait pas au milieu des dames, occupée à relever leur courage et à calmer leurs terreurs, Sybille ne cessa de penser à ce chevalier Yves qui restait pour elle un inconnu. Elle se demandait quel pouvait être ce chevalier qui veillait ainsi sur elle ; et, dans le fond de son cœur, elle nommait tout bas Othon, cherchant à se persuader qu'il n'était pas mort et que son rêve lui avait révélé la vérité. Et ces pensées restaient enfermées en elle-même, elle ne pouvait les communiquer à personne, car elle n'avait pas amené avec elle sa fidèle Aïxa. Elle l'avait laissée auprès de son fils, et s'était fait accompagner seulement par une femme mauresque qui, après la muette, avait toute sa confiance, mais pas assez pourtant pour qu'elle lui parlât d'un passé qu'elle ignorait.

Cependant le siège se poursuivait. Saladin, à l'aide de ses machines, lançait des pierres dans la place ; et, du haut des tours roulantes qu'il approchait des murailles, il parvenait parfois à enlever du bétail aux assiégés avec des crampons de fer. Mais, depuis plus de trois semaines qu'il avait investi la place, il n'avait pas encore réussi à la forcer. Quoiqu'il les fît battre avec de puissants madriers, les murs résistaient ; quoiqu'il fît pleuvoir à tout instant sur les remparts une grêle de traits, les défenseurs tenaient bon. Le soudan, qui savait qu'une grande quantité de monde était enfermée dans le château, n'avait plus qu'un espoir pour s'en emparer. Il comptait sur la famine, qu'il travaillait du reste sans relâche à amener, en enlevant aux assiégés le plus de bétail possible. Déjà, en effet, depuis quelques jours, les défenseurs de la place semblaient épuisés et ils paraissaient moins souvent sur les remparts. Les provisions commençaient à manquer et Saladin allait enfin triompher, lorsque, un beau matin, on l'avait vu faire enlever avec précipitation ses machines de guerre. Les assiégés, qui déjà songeaient à capituler, car les dames poussaient de grands cris et se sentaient plus effrayées encore de la famine que de l'ennemi, les assiégés

qui, de l'intérieur du château, surveillaient tous les mouvements des assiégeants, ne s'expliquaient pas cette opération des infidèles. Mais, si leur surprise était grande alors, elle le fut bien plus lorsqu'ils virent le soudan plier ses tentes et s'éloigner à la hâte avec ses troupes.

Qu'est-ce que cela signifiait ?... Saladin levait-il donc sérieusement le siège, au moment où il était sur le point de se rendre maître de la place, où déjà la défense perdait chaque jour de sa force ?... Pouvait-on y croire ?... N'était-ce pas là une de ces ruses si familières aux musulmans et que l'habile soudan savait si bien employer ?... Ne voulait-il pas, par cette feinte, inspirant une trompeuse confiance aux chrétiens, les attirer hors des murs et revenir tomber sur eux avec toutes ses troupes ? Comment enfin s'expliquer cette retraite soudaine et inespérée ?

Voilà ce que se demandaient les assiégés qui n'osaient croire à leur délivrance ; voilà ce que nous expliquera le chapitre suivant.

CHAPITRE VI. — Le Frère et la Sœur.

En apprenant que Saladin était venu assiéger Montréal, le roi Baudouin, autant dans la crainte de voir tomber aux mains des ennemis une place aussi importante que dans le désir de délivrer ses sœurs et de calmer les inquiétudes des dames enfermées avec elles, avait fait en toute hâte assembler des troupes, afin de voler au secours des assiégés. Il avait voulu marcher lui-même à la tête de ses soldats ; mais, considérant que, dans le triste état où l'avait mis sa maladie qui l'avait rendu presque aveugle, il ne pourrait les commander au cas où il faudrait livrer la bataille, il avait reconnu la nécessité de leur donner un chef moins impotent que lui. Ici se présentait pour le roi lépreux une trop belle occasion d'humilier son beau-frère pour qu'il ne la saisît pas avec empressement. Pendant tout le temps que Sybille avait été éloignée de Jérusalem, le comte de Tripoli n'avait pas perdu son temps. Profitant de l'absence de son adversaire, il s'était rapproché du roi ; et, en flattant par ses propos la haine de celui-ci contre Gui de Lusignan, non seulement il l'avait entretenue, mais il l'avait portée à son plus haut point. Et, ce faisant, il avait pris peu à peu un grand empire sur l'esprit du faible monarque. Aussi, lorsqu'il s'était agi de donner un chef aux troupes que l'on conduisait au secours des assiégés de Montréal,

Baudouin avait-il arrêté son choix sur le comte Raymond avec d'autant plus de joie, que, par là, il portait un coup sensible à son beau-frère. Il avait même exigé, pour que l'humiliation de Gui fût plus complète, qu'il l'accompagnât comme simple vassal, et que, par conséquent, il marchât sous les ordres du comte de Tripoli, son rival. C'était au tour de celui-ci de triompher maintenant ! Et Sybille qui était retenue au château de Montréal, Sybille bouillait d'impatience ; car, avertie par ses pressentiments sans doute, elle était inquiète de ce qui se passait à Jérusalem, et se voyait forcément réduite à l'inaction. Ce malheureux siège l'empêchait de travailler à son œuvre ; et la pensée de son serment lui revenait avec plus de force à l'esprit.

Cependant les troupes conduites par le roi de Jérusalem, s'étaient avancées rapidement ; et déjà elles n'étaient plus qu'à quelques lieues de la place assiégée. Le comte de Tripoli, malgré toute la joie qu'il éprouvait de son triomphe sur l'époux de Sybille, était néanmoins fort soucieux. Il se trouvait assez embarrassé. On n'a pas oublié le mystérieux traité qu'il avait conclu avec le soudan. Allait-il donc se voir forcé de le rompre tout à coup, en livrant bataille à son allié secret ? La présence du roi, et l'impatience où il était de délivrer ses sœurs, ne permettaient pas au comte chargé du commandement de temporiser, comme il l'avait déjà fait dans une circonstance semblable. S'il attaquait le soudan avec les troupes royales, celui-ci userait contre lui de représailles en faisant irruption dans ses États. S'il n'agissait pas vigoureusement comme le désirait le roi, celui-ci indigné lui retirerait le commandement qu'il lui avait confié ; et le comte perdait brusquement tout le terrain qu'il avait gagné pendant l'absence de Sybille. Comment sortir de ce pas difficile ?... Il n'avait trouvé rien de mieux à faire que d'envoyer au soudan un avis secret de l'arrivée du roi avec une armée. C'est alors que Saladin, soit qu'il craignît d'exposer ses soldats fatigués à un combat avec des troupes fraîches, soit qu'il ne voulût pas mettre son allié dans la nécessité de lui livrer bataille, avait subitement levé le siège de Montréal et s'était retiré précipitamment vers Damas.

Lorsque Baudouin fut instruit de la retraite des infidèles, il en éprouva une grande joie ; et cette joie fut partagée par Gui de Lusignan. Celui-ci, quoiqu'il eût feint de se soumettre sans murmure à la volonté du roi et de n'éprouver aucune répugnance à marcher sous les ordres de son concurrent, n'en avait pas moins ressenti très-vivement l'affront que son beau-frère lui avait fait. Il voyait arriver avec une indicible satisfaction le moment où il

allait se trouver rapproché de Sybille ; car son âme ulcérée avait besoin de s'épancher dans le cœur de celle qui était son plus ferme appui, de celle qui, seule peut-être entre tous, croyait en lui. Gui avait, en effet, la sincère intention de tenir la promesse qu'il avait faite à Sybille, en travaillant au salut du royaume ; sa hauteur et son orgueil, en excitant la jalousie des seigneurs, lui avaient seuls nui jusqu'ici. Il sentait que toute sa force était désormais dans cette princesse qui l'avait appelé à elle et l'avait fait son époux ; dans cette princesse qui possédait cette fermeté et cette énergie que donnent une ardente conviction et un désir sincère d'atteindre un noble but. Aussi avait-il hâte de se retrouver auprès d'elle.

Comme nous l'avons dit, les assiégés n'osaient croire encore à leur délivrance. L'arrivée du roi vint la leur confirmer et la joie rentra, à la suite du monarque, dans ce château tout à l'heure encore le séjour de la tristesse et du désespoir. Pendant que tous, seigneurs et dames, s'empressaient autour du roi qui, pour la première fois peut-être, entendait bénir son nom ; pendant que le comte de Tripoli recevait, en se rengorgeant, des éloges qu'il ne méritait pas et se laissait dire que c'était la crainte qu'inspirait sa haute valeur qui avait fait fuir Saladin ; pendant que ceux qui s'étaient réfugiés au château, les campagnards, les baladins, les histrions, et toute cette séquelle enfin qu'un effroi de trois semaines disposait à l'enthousiasme, entonnaient des Noëls et des vivats en l'honneur du roi Beaudouin IV ; Gui avait parcouru le château, à la recherche de la princesse sa femme. Il l'avait enfin trouvée dans l'appartement qu'elle occupait.

— Sybille ! Sybille ! lui dit-il, dès qu'il l'aperçut, en se précipitant vers elle... Ah ! pourquoi êtes-vous venue assister à ces fatales noces ?... Pourquoi n'étiez-vous pas à Jérusalem ?

— Mon Dieu !... que s'est-il donc passé, Gui ? fit la princesse vivement... Parlez, parlez, votre émotion m'effraie...

Lusignan, alors, d'un ton animé, lui fit le récit de tout ce qui s'était produit de désavantageux pour lui pendant qu'elle était éloignée de la cour ; et Sybille, qui l'avait écouté en frémissant, s'écria lorsqu'il eut fini de parler :

— Comment ?... il se peut que le roi, mon frère, se soit laissé prendre aux faux semblants de dévouement de cet odieux comte ?... Il se peut qu'il vous ait humilié à ce point de vous contraindre à marcher sous ses ordres ?

— Oui, oui, Sybille... Le roi en a ordonné ainsi... Et moi, Gui de Lusignan, ... moi, votre époux, ... j'ai subi cet affront en silence, j'ai obéi en

étouffant ma colère ;... car, en suivant l'armée, je me rapprochais de vous, et je ne voulais pas agir sans votre conseil... Voyons, Sybille, ... voyons... Que faut-il faire ?... Puis-je rester plus longtemps sous le coup de cette honte ?... Ne ferais-je pas mieux de m'éloigner de la cour et de me retirer dans mon comté d'Ascalon ?...

— Non, Gui, ... non... Demeurez auprès du roi... Trop de divisions agitent déjà ce malheureux royaume... Que serait-ce donc si on les encourageait encore en donnant le triste spectacle des dissensions de la famille royale ?

— Ah !... ce spectacle est bien assez public !... Le roi n'a-t-il pas montré à tous la haine qu'il a pour moi ?... Car il me hait, Sybille, je n'en puis douter...

— Mais, il m'aime, moi, Gui ; et, de l'amitié qu'il me porte, je saurai me faire une arme pour combattre la haine qu'il vous témoigne... Restez donc à la cour, ... et reposez-vous sur moi du soin de reconquérir ce pouvoir qui doit rester entre vos mains... Songez, Gui, que nous travaillons tous deux à la régénération de notre pauvre royaume chrétien d'Orient, et que, devant un but pareil, toute question d'amour-propre doit s'effacer.

— Je ferai selon votre désir, Sybille, répondit Gui de Lusignan, après un silence pendant lequel il avait paru *hésiter* ; ... je continuerai à boire sans murmurer au calice d'amertume que votre frère emplît pour moi chaque jour... Je resterai à la cour, puisque tel est votre avis ; car vous êtes une femme pleine de sagesse et de prudence... Mais, par le ciel !... que Baudouin cessé de verser la honte et l'humiliation dans ce calice ; car il déborderait, et... je ne répondrais plus de moi !

— Rassurez-vous à ce sujet, Gui, et laissez-moi faire... Retournez auprès du roi, et continuez à lui dissimuler votre peine... Quant à moi, je reste en ce lieu jusqu'à ce qu'il me fasse mander... Baudouin, auprès duquel chacun s'empresse en ce moment, me cherche des yeux sans, doute parmi ceux qui l'entourent... Son cœur souffre de ne pas m'y voir... Oh ! oui, ... je puis juger de ce qu'il éprouve par ce que je ressens moi-même... Si je n'écoutais que mon affection pour lui, que je n'ai pas vu depuis près d'un mois, je volerais dans ses bras. Mais non, je n'irai pas ; j'attendrai qu'il m'appelle... Ce sont là mes armes, Gui, ... et je ne puis les rendre en allant à lui ; car je vais combattre pour notre sainte cause, en combattant pour vous... Allez donc et laissez-moi...

Et Gui, se conformant à l'avis de la princesse, la quitta vivement pour aller retrouver le roi. Sybille avait deviné juste : si elle était obligée de

maîtriser son affection pour ne pas courir au-devant de son frère, celui-ci, en effet, souffrait de ne pas la voir auprès de lui. Au moment de son entrée au château, les hommages dont il avait été entouré, les bénédictions de tous ces malheureux auxquels sa présence rendait subitement l'espoir et la vie, ne lui avaient pas d'abord laissé le temps de penser à Sybille. Mais, lorsque le premier élan d'enthousiasme fut un peu calmé, Baudouin chercha des yeux sa sœur dans la foule qui se pressait autour lui, et son visage se contracta quand il fut bien certain qu'elle n'était pas venue à sa rencontre. Dès son arrivée, il s'était informé d'elle, et il savait qu'elle était saine et sauve. Pourquoi n'était-elle pas là ?... Pourquoi n'était-elle pas accourue au-devant de lui ?... Était-ce donc de la désaffection ?... Sa sœur ne l'aimerait-elle plus ?... Cette pensée l'occupait tellement qu'il n'écoutait plus qu'à demi les paroles qu'on lui adressait et qu'il n'y faisait plus que des réponses distraites. Le comte de Tripoli, qui ne cessait de couvrir des yeux ce roi dont il se sentait le maître en ce moment et qu'il craignait de voir lui échapper, le comte de Tripoli s'aperçut bientôt du trouble qui agitait le monarque. Ses traits contractés et ses regards inquiets et attristés le trahissaient trop bien pour qu'il ne le remarquât pas. En suivant les regards du roi qui se promenaient de tous les côtés sur la foule, il comprit aisément que le monarque cherchait vainement une personne qu'il eût désiré voir ; et, au chagrin que Baudouin semblait éprouver, il devina qu'il s'agissait de Sybille. L'intrigant reconnut aussitôt le danger que courait ce pouvoir qu'il venait de reconquérir. Il n'ignorait pas la vive amitié du roi pour la princesse, amitié qui était la principale force de son ennemie ; et il se dit que, s'il ne trouvait pas un moyen de jeter le désaccord entre ce frère et cette sœur si attachés l'un à l'autre, c'en était fait de sa puissance. Sybille aurait bientôt repris tout son empire sur le faible roi lépreux... c'était ce qu'il voulait empêcher, aussi se mit-il sans retard à l'œuvre pour atteindre ce but.

— Seigneurs et nobles dames, dit-il tout à coup en s'adressant à l'assemblée à laquelle l'émotion du roi n'avait point échappé... ne craignez-vous pas que le juste tribut d'éloges que vous payez à notre sire le roi, depuis quelque temps déjà, ne vienne ajouter à la fatigue qu'il a dû ressentir pendant la marche de l'armée ?... Ne croyez-vous pas qu'il serait prudent de lui laisser prendre quelques instants de repos ?

Un semblable discours était facile à comprendre pour des courtisans. Cela équivalait à un ordre de se retirer. Tous s'empressèrent donc d'obéir,

en approuvant tout haut la prudente précaution du comte de Tripoli ; mais en s'indignant tout bas de voir ce comte ambitieux leur parler en maître et leur donner des ordres. Ces seigneurs de Palestine étaient si orgueilleux alors, qu'ils se croyaient tous dignes du premier rang, que leur jalousie était toujours en éveil et qu'ils ne supportaient qu'avec peine tout pouvoir qu'ils n'exerçaient pas eux-mêmes. Ce fut là un des principaux malheurs de cette malheureuse époque.

Chacun s'était donc retiré, et le comte de Tripoli était resté avec le roi pour le conduire jusqu'à l'appartement que Renaud de Châtillon avait mis à sa disposition. Dès qu'il se vit seul avec le monarque, Raymond s'approcha de lui avec empressement, et, feignant un vif intérêt pour sa royale santé, il lui dit d'un ton doux :

— Vous paraissez souffrant, sire, ... et j'ai cru reconnaître à l'altération de vos traits que vous devez avoir besoin de repos. Je pense que vous ne me blâmerez pas d'avoir, de mon plein chef, écarté la foule qui vous entourait ?

Le rusé comte espérait, en simulant de croire que l'émotion du roi était causée seulement par la fatigue, que celui-ci trahirait dans sa réponse le motif de sa préoccupation. Il se trouverait ainsi amené par Baudouin lui-même sur le terrain où il avait besoin d'être transporté pour agir selon ses vues. Son espoir ne fut pas déçu ; car le roi, négligeant de répondre à sa question, lui demanda brusquement et sans chercher à dissimuler son agitation :

— Comte, vous avez eu, si j'ai bonne mémoire, et cela à plusieurs reprises, des désaccords avec ma sœur ?

— Sire, ... fit Raymond assez embarrassé, ... en effet, ... il se peut...

— Oui, oui, ... c'est cela, ... ce ne peut être que cela, continua le roi, coupant la parole au comte et se parlant à lui-même quoi qu'à voix haute... C'est pour éviter de se trouver en sa présence qu'elle n'est pas venue... Puis, s'adressant de nouveau à Raymond : — Sire comte, lui dit-il vivement, ... il faut que tout différend cesse entre vous... Je ne veux pas, en vous rapprochant de moi, me voir privé de l'amitié de ma sœur... Je ne le veux pas !

— Le ciel me garde d'être un prétexte de division entre deux cœurs si bien unis ! répliqua Raymond hypocritement.

Sire, je suis prêt à rendre mes hommages à la princesse et à implorer d'elle mon pardon... Mais, croyez-le bien, ... ce n'est pas moi qui suis cause

de son absence, ... que j'ai fort bien remarquée, ainsi que tous... ajouta-t-il en appuyant avec intention sur ces derniers mots.

— Qui, alors ?... Qui donc a tenu ma sœur ainsi éloignée de moi ?

— Hélas ! sire, ... ne le devinez-vous pas ?... L'époux n'a-t-il pas des droits devant lesquels l'amitié fraternelle doit s'incliner ?

— Que dites-vous là... Ce serait ?...

— N'en doutez pas, sire... C'est Gui de Lusignan !

Les deux interlocuteurs avaient parlé tout en se dirigeant vers l'appartement destiné au roi ; et ils traversaient alors une longue galerie qui y conduisait. Cette galerie, comme dans beaucoup de châteaux à cette époque, était dominée par une autre, placée, un peu en retraite de la première, et qui rendait, à l'étage supérieur, le même service que celle du bas, à l'étage inférieur. Ces galeries servaient à faire communiquer entre eux les divers appartements de la vaste demeure. Une balustrade en pierre sculptée et découpée à jour régnait tout le long de celle du haut, et permettait ainsi de voir et d'entendre ce qui se passait ou se disait dans celle du bas. Au moment où le comte Raymond nommait l'époux de Sybille, celui-ci, qui venait de quitter l'appartement de la princesse, passait dans la galerie supérieure pour aller rejoindre le roi. En entendant prononcer son nom, en reconnaissant la voix de son rival, Gui s'arrêta subitement. Il jeta par dessus la balustrade un regard qui lui fit apercevoir le roi à côté du comte de Tripoli. Il ne douta pas un instant que ce dernier ne travaillât encore en ce moment à lui nuire dans l'esprit de son beau-frère. Peut-être Baudouin méditait-il contre lui quelque nouvel affront, dont il serait bon qu'il fût prévenu à l'avance, pour être à même de s'y soustraire ? Profitant donc du hasard qui l'avait amené là, il prêta l'oreille. A peine le nom de Lusignan était-il sorti de la bouche de Raymond, que le roi avait tout à coup cessé de marcher ; il avait rougi et une vive expression de colère et de haine avait paru sur son visage.

— Lui !... Encore lui ! s'écria-t-il... Ce parvenu, ... cet orgueilleux incapable que je hais !... Oui, ... oui, ... c'est lui qui a empêché Sybille de venir à moi... Je n'y avais pas songé d'abord, ... insensé que j'étais !... Non content de s'être introduit frauduleusement dans ma famille, en abusant la princesse par des dehors trompeurs, il veut maintenant m'enlever l'amitié de ma sœur !... Mais ce sera moi qui la lui arracherai !... Oh ! oui, il est temps que cela cesse, ... il est temps que je ne sois plus forcé d'avoir toujours devant les yeux ce visage détesté !

Se tournant alors vers le comte, qui avait entendu en souriant dans sa barbe cette explosion de colère du roi contre son beau-frère :

— Écoute, comte, reprit-il, ... depuis longtemps j'ai une pensée... Je veux rompre ce mariage odieux, ... et je saurai bien amener Sybille à y consentir ; ... car enfin, ... que peut on arguer en faveur de ce Lusignan ? en quoi m'a-t-il assisté ?... quel service a-t-il rendu à l'État ?...

— Ah ! sire, soyons justes, interrompit le comte d'un ton railleur, il a commandé les troupes à la fontaine de Tibériade..

— Oui, ... pour nous couvrir tous de honte !... Ah ! je vous le dis, comte, il faut que ce mariage soit cassé, ... il le faut !... Et au besoin, je saurai bien contraindre Sybille à divorcer... J'en ai le droit, je pense ?

— Sire, vous êtes le roi, ... et, partant, notre maître à tous, ... même à la princesse, dit le comte vivement.

Raymond jubilait. La colère de Baudouin le servait à point. Ce prétexte à division entre le frère et la sœur qu'il cherchait dans sa tête, tout en entretenant le roi, celui-ci venait de le trouver de lui-même. Le comte était bien certain que la princesse voudrait défendre son époux et résisterait à la volonté de son frère. De là querelle, de là, peut-être, rupture entre eux. C'était ce qu'il désirait ; aussi avait-il soin de rappeler au roi qu'il était le maître, en appuyant avec force sur ce mot. Il voulait le prémunir contre sa faiblesse ; car il craignait que Sybille ne le fit trop facilement renoncer à son dessein. Mais Baudouin se chargea de calmer ses craintes à ce sujet.

— Oui... je suis le roi, ... et je le prouverai, continua t-il, comme s'il cherchait à s'exciter lui-même, ... je le prouverai dès aujourd'hui... Je veux que cette malheureuse union soit rompue immédiatement, en ce lieu même, devant tous, avec éclat... Et, pour être bien sûr de résister aux prières de Sybille, je jure devant vous, comte, et cela sur ma couronne, que je ne lui céderai pas qu'elle n'ait consenti à ce divorce... Allez maintenant, ... laissez moi, et faites dire à ma sœur que je l'attends...

Après avoir parlé ainsi d'un ton résolu, il entra dans son appartement, tandis que le comte s'éloignait joyeux et triomphant. Gui n'avait pas perdu un seul mot de cet entretien, et il était confondu. Le roi voulait le séparer de Sybille, ... le déshonorer par un scandale public !... Il resta pendant longtemps consterné, muet et pensif à la place même où il venait d'entendre son beau-frère lui dévoiler ses projets sans s'en douter. Il semblait se consulter sur ce qu'il devait faire. Il ne doutait pas que la princesse ne résistât à la volonté de Baudouin ; mais celui-ci avait fait le serment de ne

pas céder à sa sœur : il y aurait évidemment un éclat... Et, qui sait ?... Le roi, s'entêtant et excité par le comte de Tripoli, voudrait user envers lui de son autorité, attenter à sa liberté, ... à ses jours peut-être ?... Sait-on jusqu'où peut conduire la haine ?... Telles étaient les pensées de Gui durant sa longue méditation. Il y mit fin pourtant et parut avoir pris un parti. Il retourna précipitamment alors à l'appartement de la princesse, sa femme. Celle-ci n'y était plus ; elle venait de se rendre auprès du roi. La femme mauresque que Sybille avait amenée avec elle était là : Gui l'entretint pendant quelques instants ; puis, après lui avoir recommandé de ne rien omettre de ses instructions, il descendit en hâte pour mettre à exécution le projet qu'il venait de concevoir. Nous saurons plus tard quel était ce projet ; car il nous faut maintenant retourner auprès du roi.

Baudouin, comme nous l'avons vit, avait quitté brusquement le comte de Tripoli et était entré seul, et sans le secours d'aucun bras, dans l'appartement qui lui était destiné. Le monarque lépreux jouissait alors d'un de ces éclairs de santé qui furent si rares dans sa vie ; et ses yeux même, ainsi qu'on a pu le remarquer en le voyant les porter sur la foule pour y chercher Sybille, ses yeux semblaient, pour un moment, débarrassés du voile dont l'horrible maladie les couvrait d'habitude. Soit que l'activité de la marche eût produit cet heureux résultat, soit que ce fût toute autre cause, le roi se sentait presque valide, ce jour-là. De là, sans doute, la vigueur qu'il venait de montrer en faisant le serment de maintenir sa résolution, même devant les prières de Sybille. Encore dominé par le sentiment énergique auquel il vient de s'abandonner, il a traversé à grands pas l'appartement, et il s'est arrêté dans une petite salle ornée dans le goût oriental et sur les murs de laquelle sont appendues des armes conquises sur les musulmans. Cette salle est la plus reculée de l'appartement, et c'est là que Baudouin attend sa sœur ; car il ne veut pas que le bruit de leur conversation puisse percer au dehors. Il a ôté son casque et couvert sa tête d'une coiffure légère, afin d'être plus à l'aise pendant la lutte qu'il va avoir à soutenir avec la princesse, lutte qu'il prévoit et dont il commence un peu à s'inquiéter. Mais il saura bien amener sa chère Sybille à ses vues. N'est-ce pas son affection pour elle qui augmente encore la haine qu'il porte à Gui ?

Il est en train de s'encourager par ce raisonnement à persister dans sa volonté, lorsque Sybille entre d'un air digne et offensé. Le frère est encore blessé de l'absence de sa sœur au moment de son arrivée ; le premier abord est donc assez froid.

— Ah ! vous voilà, Sybille, dit le roi dès qu'il aperçoit la princesse... M'auriez-vous retiré votre affection, ... et faut-il donc à présent que je vous envoie quérir pour que vous veniez à moi ?...

Malgré le ton de reproche dont ces mots ont été dits, la joie que Baudouin éprouve en revoyant cette sœur qu'il aime perce tellement dans ses regards, que la princesse, émue et entraînée elle-même par le vif attachement qu'elle a pour son frère, fait un mouvement pour se précipiter vers lui. Mais, se rappelant aussitôt qu'elle est venue pour combattre en faveur de son époux, elle se contient et répond d'une voix grave :

— Le devoir me retenait loin de vous, Baudouin —

Eh ! n'est-ce pas un devoir aussi de venir au-devant de son roi, ... au-devant de son frère ?.. En est-il un plus impérieux ?

— Oui... Celui qui nous ordonne de consoler les affligés...

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire, Baudouin, ... je veux dire que, avant d'aller à vous, j'avais à consoler mon époux de toutes vos duretés à son égard...

En entendant Sybille lui parler de Gui de Lusignan, le roi sent renaître son irritation. Et, par une tactique assez habituelle aux gens faibles, afin d'éviter les reproches que Sybille va lui faire sur sa conduite à l'égard de Gui, — car il a compris où elle veut en venir, — il se laisse aller à tout son emportement.

— Ne me parlez pas de lui, Sybille, ne me parlez pas de Gui, ... s'écrie-t-il. C'est un être nul et incapable... que je ne puis employer à rien... Et, non content de m'être inutile, il cherche encore à me nuire...

— Baudouin ! fait la princesse, tentant d'interrompre son frère.

Mais celui-ci est lancé, il ne s'arrêtera plus avant d'avoir annoncé à sa sœur ses intentions.

— Je le hais, je vous le dis, ... je le hais, ... continue-t-il. Il a couvert mon règne d'opprobre par sa honteuse expédition de Tibériade ;... et ce n'est pas assez pour lui, il veut jeter la désunion jusque dans ma famille. Oh ! je m'en aperçois depuis longtemps, ... il cherche à vous détourner de moi, ... il veut m'enlever votre affection... Il faut que cela cesse ;... il le faut, ... et j'en trouverai bien le moyen... Ce mariage, auquel j'ai eu la faiblesse de consentir, ... je veux qu'il soit cassé... J'en ferai demander l'annulation au pape... Et c'est pour m'entendre avec vous sur ce divorce que je vous ai fait appeler, Sybille...

Le roi se tait tout à coup. Le grand mot de divorce est prononcé... Mais l'énergie de Baudouin semble épuisée par cet effort. Il craint l'effet que ce mot va produire sur Sybille. Tout en parlant avec volubilité, il n'a pas porté les yeux sur elle ; et maintenant il se détourne afin d'éviter ses regards qu'il suppose courroucés. Puis, s'appuyant sur le meuble où il a déposé son casque, il prend sa tête dans ses mains, comme pour rassembler ses forces et se préparer à l'assaut qu'il va, sans aucun doute, avoir à soutenir contre sa sœur. Mais celle-ci est restée muette et comme pétrifiée... Cette pensée que Baudouin pourrait songer à la séparer de Gui de Lusignan ne lui était jamais venue à l'esprit ; et elle est stupéfaite. Elle entrevoit subitement les conséquences de cette intention du roi, exprimée si fermement et si nettement par lui. Certainement elle résistera, elle s'opposera à la séparation demandée qui ne peut avoir lieu sans son consentement. Mais alors c'est rompre avec le roi, c'est s'éloigner de la cour, c'est ne plus voir ce frère qu'elle aime, c'est laisser le royaume, ce royaume qu'elle veut préserver de la ruine, aux mains du comte de Tripoli qui l'y précipitera... Sans doute c'est lui qui a suggéré au roi cette pensée, et il saura l'y affermir, car elle flatte trop bien la haine de Baudouin pour son beau-frère !... Pour la première fois Sybille pâlit, elle tremble devant son ennemi, elle se sent vaincue ; et, cédant à son émotion, elle tombe sur un divan placé près d'elle et y reste plongée dans ses réflexions.



Cependant Baudouin, étonné de son long silence, a relevé la tête et porte timidement les yeux sur elle.

— Eh bien, Sybille, lui dit-il enfin, ... vous ne me répondez pas ?... Vous consentez à ce divorce, n'est-ce pas ?... Vous concevez qu'il est nécessaire ?

La princesse, qui s'est remise peu à peu, veut au moins lutter, tenter de faire revenir son frère sur l'intention qu'il vient d'exprimer ; elle veut pour cela appeler à son aide l'affection qu'elle sait qu'il a pour elle. En entendant la question qu'il lui adresse, elle se lève lentement sans lui répondre ; et, jetant sur lui un regard glacial, elle se dirige vers la porte.

— Sybille !... Sybille !... que faites-vous ?... où allez-vous ? s'écrie le roi surpris et effrayé de la froideur qu'elle vient de lui témoigner.

Mais la princesse reste muette ; elle s'éloigne toujours ;... elle va sortir. Baudouin tout effaré court à elle, ... il la retient, il la ramène dans la salle. Le faible roi est tout troublé.

— Ma sœur, reprend-il d'une voix tremblante d'émotion, ma sœur, ... parle-moi, je t'en prie !... Pourquoi te retirer ainsi ?

— Je vais où mon devoir m'appelle, répond enfin Sybille qui prend pitié du trouble de son frère, et qui pense qu'elle a assez torturé son amitié pour le gain de sa cause. Je vais rejoindre cet époux dont vous voulez me séparer et auquel je veux rester unie ; je vais le rejoindre, afin de fuir avec lui la cour où il se sent humilié et où sa présence vous est odieuse...

— Me quitter ? fait le roi pâissant tout à coup, ... me quitter ?... vous, Sybille ?

— Je dois suivre mon époux, Baudouin, ... et ce divorce dont vous parlez, je n'y puis consentir. Vous voyez bien qu'il faut que je vous quitte...

— Oh ! non... c'est impossible !.. Mais songez donc que je vous aime comme j'aimerais ma mère, Sybille... Et vous voudriez m'abandonner ?... dit le roi, tout hors de lui... Mais qui donc serait là dans mes jours de douleurs pour m'encourager et me soutenir ?...

— Est-ce moi qui le veux ? répond Sybille véritablement émue... Et croyez-vous que mon cœur ne saignera pas lorsque je m'éloignerai de vous ?... mais c'est vous qui en ordonnez ainsi en voulant me séparer de Gui... Écoute, Baudouin, ajoute Sybille vivement, ... tout dépend de toi... Chasse cette vilaine pensée de divorce, ... qui ne t'appartient pas et qu'on t'a suggérée, j'en suis sûre.... Bannis de ton cœur l'aversion sans motif que tu as pour mon époux, ... rends-lui à ta cour la position qu'il doit occuper comme ton beau-frère, ... et rien ne me force plus à m'éloigner, ... et je reste près de toi, ... et tu me trouveras toujours là pour calmer tes souffrances.

Baudouin ne répond pas ; il est redevenu sombre, ses yeux sont fixés sur le sol et il paraît tout pensif. Sybille croit qu'elle a touché son cœur et que l'amitié qu'il a pour elle lutte en ce moment en lui contre la haine qu'il porte à son époux... Elle veut le laisser à ses pensées... Qu'ajouterait elle de plus ?....

— Réfléchissez, Cher sire, mon frère, lui dit-elle, et songez que c'est de vous seul que j'attends ou l'ordre de m'éloigner de vous, ... ou le bonheur de rester près de toi.

Elle sort rapidement alors, heureuse et triomphante... L'affection de Baudouin pour elle l'emportera sur sa haine... Elle n'en doute pas... Le comte de Tripoli est vaincu, ... Gui remontera au pouvoir !... Et, pendant que, tout en regagnant son appartement, elle roule en sa tête ces agréables pensées et se félicite de son succès qu'elle croit certain, le roi, sortant enfin de sa profonde méditation, s'écrie tout à coup :

— Et le serment que j'ai fait au comte Raymond ?... J'ai juré devant lui, ... sur ma couronne, de ne pas céder à Sybille Malheureux !... je ne puis faillir à ce serment sans me déshonorer ! ... Non !... non !... Il faut que ce divorce ait lieu... Mais ma sœur, ... ma sœur ?... Elle me quittera, ... elle s'éloignera de moi pour toujours peut-être ?... Oh ! je ne le veux pas... Mon Dieu !... mon Dieu !... Ne puis-je donc satisfaire ma haine sans nuire à mon amitié ?...

Et Baudouin tombe assis sur le divan avec découragement... Il prend sa tête dans ses mains, il est près de pleurer ;...mais une pensée subite a traversé son esprit, ... il se lève brusquement.

— Si, ... je le peux ! dit-il... Il faut que ce soit Gui qui demande lui-même ce divorce, ... et, par le ciel !... je saurai bien l'y contraindre !... Sybille alors n'aura plus de raison de le suivre, ... et elle restera près de moi... toujours !... Oui, c'est cela !..

Aussitôt il appelle.

— Qu'on prévienne le comte d'Ascalon que je l'attends en ce lieu, ordonne-t-il au serviteur qui se présente... Qu'il vienne sans retard...

Le serviteur s'éloigne avec empressement Mais il tarde à revenir ; et, pendant que le roi attend son retour en donnant, les signes de la plus vive impatience, voyons ce qui se passe dans l'appartement de Sybille. La femme mauresque s'est conformée aux instructions de Lusignan. Elle a appris à sa maîtresse que Gui avait entendu le roi, dans la galerie, faire le serment de les désunir, et cela, sur sa couronne et devant le comte de Tripoli... Elle lui a annoncé que son époux, voulant éviter ce scandale, était sorti secrètement du château et qu'il avait formé le projet d'aller s'enfermer dans sa ville d'Ascalon. Enfin, elle lui a rapporté fidèlement les derniers mots que Lusignan lui avait répétés à plusieurs reprises en partant.

— Dites à la princesse que je connais la vive affection qu'elle a pour son frère et que je ne veux l'influencer en rien, ... que je la laisse libre de me suivre ou de rester auprès de Baudouin, ... et que, dans tous les cas, j'attendrai jusqu'à la nuit à l'entrée du petit bois voisin de ce château et sur lequel s'ouvre la porte du Septentrion. Son absence ou sa venue m'apprendra sa décision.

Sybille a pâli en entendant ces paroles reproduites par sa suivante et ses yeux se sont emplis de larmes... Le roi a juré sur sa couronne, devant le comte Raymond, de casser son mariage... Il n'y a plus à espérer de le faire revenir sur ses intentions... Elle ne peut balancer... Lusignan est, à ses yeux,

l'homme qui doit sauver Jérusalem ;... son insuccès jusqu'à ce jour est seulement l'œuvre de la trahison... Elle a foi en lui pour atteindre le noble but qu'elle se propose, ... elle ne l'abandonnera pas ; car, en séparant son sort du sien, elle semble le désavouer, elle nuit à la considération que chacun doit avoir pour lui, et elle fait tort ainsi à la cause qu'elle veut servir... D'ailleurs il est son époux et elle doit le suivre... Sans doute son cœur saigne à l'idée de se séparer de son frère, de ce frère dont elle a soigné l'enfance et qu'elle s'est habituée à aimer presque Comme son enfant ; mais elle a fait vœu d'étouffer en elle tout sentiment qui pourrait devenir nuisible à son œuvre. Malgré son chagrin, malgré ses larmes, malgré les déchirements de son cœur, elle restera fidèle à son serment... Au moment où nous revenons à son appartement, nous la voyons en proie à la plus vive émotion, mais ferme dans la résolution qu'elle vient de prendre. Ses préparatifs de départ sont achevés. La Mauresque a rassemblé à la hâte tous les bijoux de sa maîtresse dans un coffret qu'elle emporte sous son bras... Elle prend les devants, et, pour ne pas éveiller les soupçons, elle va attendre la princesse à la porte du Septentrion. Un instant plus tard, Sybille, dévorant ses larmes, descend à son tour ; elle traverse les cours d'un pas chancelant et elle arrive, sans que nul ait soupçon de sa fuite, jusqu'à la porte indiquée. Parvenue là, au moment de franchir cette porte, au moment de quitter son frère, ... pour toujours peut-être, elle se sent défaillir et ; ses larmes sont près de déborder... Mais elle fait appel à son énergie, la pensée du devoir qu'elle accomplit la soutient... Elle passe le seuil, ... elle sort, ... elle est sortie ! La Mauresque est là, elle cherche à entraîner sa maîtresse ; mais celle-ci résiste aux efforts de sa suivante... Elle ne peut détacher ses yeux de ce château où elle laisse son frère bien-aimé...



— Adieu, Baudouin !... s'écrie-t-elle enfin, en étendant les bras vers cette porté qu'elle vient de franchir et qui s'est refermée sur elle, ... adieu !... Qui peut-dire si je te reverrai jamais maintenant ?

Et, donnant un libre cours à ses larmes, elle s'éloigne d'un pas fiévreux et va rejoindre son époux, qui l'attend à l'entrée du bois voisin avec un homme d'armes tenant en main des haquenées toutes sellées. Bientôt sa monture l'emporte rapidement sur la route de Jérusalem ; car elle a voulu y aller chercher son fils et sa fidèle Aixa pour les emmener avec elle à Ascalon.

Cependant le serviteur que le roi a envoyé à la recherche de Gui est revenu enfin.

— Monseigneur le roi, dit cet homme, j'ai cherché vainement le comte d'Ascalon dans ce château pour obéir à vos ordres ;... mais je ne l'y ai point trouvé... Je viens d'apprendre à l'instant que, se sentant indisposé, il s'est retiré dans sa ville.

— Par le ciel !... il m'échappe ! s'écrie Baudouin furieux qui, étant retourné auprès du comte de Tripoli et de tous les seigneurs, se prépare déjà à donner des ordres pour qu'on se mette à la poursuite de son beau-frère.

Mais, tout à coup, il pense à sa sœur qui l'avait menacé de se retirer avec son époux... Il veut l'empêcher de mettre à exécution cette menace ; il veut la retenir près de lui.

— Que l'on garde toutes les issues du château ! ordonne t-il... Que l'on empêche la princesse Sybille d'en sortir !...

Puis s'adressant à ceux qui se tiennent plus rapprochés de lui :

— Courez, leur dit-il, courez à son appartement... Qu'elle vienne !... Je veux la voir... Je veux l'emmener à Jérusalem, ... à l'instant !

Aussitôt on s'empresse d'exécuter l'ordre du roi ; et, quelques instants après, on vient lui annoncer que la princesse n'est pas au château et que la sentinelle de la porte du Nord l'a vue sortir, pour une promenade sans doute.

Ce ne fut que le soir, en voyant qu'elle n'était pas revenue, que le roi connut enfin que Sybille l'avait quitté. Son premier sentiment fut le désespoir.

— Partie ! fit-il en laissant couler ses larmes, ... partie !... Ma sœur !... ma sœur !

Mais bientôt les regrets firent place à la colère.

— Oh !.. Gui !... je te l'arracherai malgré toi ! s'écria-t-il, s'abandonnant à toute sa fureur... Et, quant à elle qui m'a délaissé pour suivre son odieux époux, ... je ne lui pardonnerai jamais !

Sybille venait de sacrifier l'amour fraternel à l'amour de la patrie !

CHAPITRE VII. — Le chevalier Yves.

Un matin du mois de septembre de l'année 1185, c'est à-dire deux ans environ après les événements rapportés dans le chapitre précédent, un moine, dont la barbe d'un blanc de neige pouvait seule indiquer l'âge

avancé, cheminait à grands pas sur la route qui conduit de Jérusalem à Bethléem. Nous disons que sa barbe seule pouvait indiquer son âge ; car, certes, on n'eût pu en juger, ni à sa taille qui était droite encore, ni à sa démarche qui était ferme et décidée comme celle d'un homme dans toute la plénitude de sa vigueur. Ce n'était pas non plus aux rides de son visage qu'on eût pu reconnaître sa vieillesse ; car ce visage était caché sous un ample capuchon percé seulement de deux trous pour les yeux. Le moine avait bien relevé à demi ce capuchon, pour que sa respiration ne fût pas gênée pendant la marche ; mais cette précaution, que la chaleur lui avait commandée, ne laissait à découvert que sa bouche et par conséquent sa longue barbe blanche, C'était donc, comme on le voit, cette barbe seule qui annonçait en lui le vieillard. Il y avait deux heures environ que ce moine avait quitté Jérusalem et qu'il suivait cette route où se retrouvent à chaque pas les traces du passage du Christ sur la terre, cette route toute parsemée de souvenirs bibliques. Ici est la colline où le pontife Anne conçut la pensée de s'emparer du Sauveur et qui reçut de là le nom de colline du Mauvais Conseil ; là est le puits des Mages, cet endroit où ils revirent apparaître l'étoile qui les guidait vers la crèche. Plus loin, sur le bord du chemin, le moine voyait l'empreinte que la tradition disait laissée dans le roc par le corps d'Élie, qui s'y était reposé en gagnant le désert pour fuir la colère de Jézabel. Plus loin encore, c'était le tombeau de Rachel, au pied de la colline qu'avait habitée Jacob ; puis enfin, à quelque distance de la route, la citerne de David, dans la vallée des Géants, cette citerne dont le roi des Juifs ne voulut pas boire l'eau que trois vaillants hommes avaient été, pour apaiser sa soif, chercher au péril de leur vie, en traversant le camp des Philistins. Et le moine, en passant, saluait tous ces lieux, dont la lecture de l'Ancien et du Nouveau Testament lui avait rendu l'histoire familière.

Il arriva ainsi aux portes de Bethléem ; et, avant d'entrer dans ces murs témoins de la naissance de Jésus, il s'agenouilla pieusement. Puis, s'étant relevé, il se dirigea vers un monastère situé à l'orient de la ville. Le moine qui l'introduisit s'inclina respectueusement à sa vue, et, croisant ses bras sur sa poitrine :

— Dieu garde le saint secrétaire du patriarche ! dit-il.

C'était en effet ce mystérieux secrétaire d'Héraclius, que nous avons déjà vu à la suite du prélat, au moment où celui-ci était venu recevoir à la porte de David le roi lépreux qui revenait de Nazareth et rentrait dans la sainte cité en si piteux état. C'était ce secrétaire qui, par ses avis secrets et par

l'intérêt étrange qu'il semblait lui porter, avait tant et depuis si longtemps attiré l'attention de la princesse Sybille. Le lecteur, au reste, l'aura déjà reconnu à ce capuchon discret qui couvre son visage.

Le supérieur du couvent de Bethléem, instruit aussitôt de l'arrivée du pieux personnage, se hâta de venir à sa rencontre et le conduisit dans la cellule assez spacieuse qu'il occupait, avec autant de promptitude que le lui permettait son âge ; — car c'était un vieillard aussi, et quoiqu'il fût de dix ans au moins plus jeune que le secrétaire du patriarche, il paraissait moins agile que lui. — Dès qu'il fut parvenu à sa cellule et qu'il y eût introduit son hôte, il en ferma la porte avec soin et il revint s'asseoir sur un escabeau devant le nouvel arrivant qui avait pris également un siège.

— Mon frère, dit ce dernier après un instant, ... la montagne de Sion est en péril... Les jours sont venus où nous devons travailler sans relâche à l'œuvre du salut... Que tous les défenseurs, nos frères, se rapprochent de Jérusalem, et se pressent autour de notre chère et sainte cité... Les temps sont menaçants, et besoin sera bientôt, je le crains, que nos réunions deviennent plus fréquentes... Il faut que le lieu en soit moins éloigné de la ville sainte que ne l'est le Liban, que ne l'est ce *refuge aux pèlerins* dont vous étiez jadis le moine supérieur... La grotte d'où Jérémie faisait entendre ses lamentations est inconnue de tous maintenant ; des lianes et des broussailles en cachent l'entrée à tous les yeux... Ce sera désormais le lieu témoin de nos efforts... que Dieu veuille ne pas rendre impuissants !... Que tous nos frères soient prévenus de ce changement, afin que, à l'heure venue, nous soyons là tous les dix, prêts à mettre nos cœurs, et au besoin nos bras, au service de notre sainte œuvre... Ah ! je bénis Dieu chaque jour d'avoir permis que nous trouvions des âmes pieuses et dévouées dignes de combler les vides que la mort a faits parmi nous ; car de tristes pressentiments m'agitent, mon frère ; et le pauvre royaume chrétien est plus que jamais miné par les discordes et les intrigues !.. Jérusalem ! Jérusalem ! s'écria-t-il en terminant et d'une voix lamentable.

Quand il eut cessé de parler, le secrétaire du patriarche releva lentement son capuchon. Il le rejeta en arrière, découvrant ainsi son visage, et... Et nous reconnaissons en lui, malgré les nouvelles rides que l'âge et les soucis ont amassés sur son front depuis douze ans que nous ne l'avons vu, le frère Urbain, l'ermite du Pic, le grand-maître des défenseurs de la Foi ! Après avoir échappé au Vieux de la Montagne, grâce à Osman, — celui-ci toujours reconnaissant de ce que l'ermite, par son arrivée subite, avait

détourné l'arme fratricide du cœur de son frère, lui avait procuré la liberté, — il était venu secrètement à Jérusalem pour se rapprocher de Sybille. Il voulait être auprès d'elle pour l'assister au besoin et la soutenir de ses conseils. Nous avons vu comment, à plusieurs reprises, il s'acquitta de ce soin ; nous avons vu Sybille, étonnée de l'intérêt que lui témoignait ce moine mystérieux, être sur le point de deviner qui il était. Mais pourquoi ne le lui a-t-il pas révélé ?... Pourquoi ce capuchon qui l'a toujours dérobé aux yeux de la princesse ? Il avait et il a encore, pour rester inconnu d'elle, des raisons que nous ne tarderons pas à connaître. Pour vivre plus près de celle qu'il voulait continuer à diriger dans la voie où elle marchait, il s'était présenté au patriarche sous le nom de frère Bénédict, — c'était, en effet, un de ses prénoms ; — et ses hautes capacités l'avaient fait admettre comme secrétaire du prélat, poste qu'il occupait depuis lors

Il est venu au monastère de Bethléem, qui est une des dépendances de l'ordre du Saint-Sauveur, d'abord en qualité de grand-maître de cette association secrète qu'il a formée pour le salut de Jérusalem. Nous venons de l'entendre, comme tel, donner ses instructions à ce moine du Saint-Sauveur qui était autrefois supérieur du refuge aux pèlerins et qui l'est aujourd'hui du couvent de Bethléem. C'est, nous le savons, un des neuf défenseurs de la Foi que le frère Urbain a groupés autour de lui. Mais peut-être n'est-ce pas là le seul but de la visite du secrétaire du patriarche au couvent, et c'est ce que nous allons apprendre en continuant à écouter la conversation des deux religieux personnages.

— Vos instructions seront suivies en tous points, mon frère, répondit le supérieur d'un ton respectueux.

— Et maintenant, mon frère, donnez-moi des nouvelles de notre malade, demanda le frère Urbain avec intérêt.

— Du chevalier Yves ?

— Oui, ... du chevalier Yves, reprit le secrétaire du patriarche en souriant... Comment va-t-il ?

— Mieux, ... bien mieux, depuis votre dernière visite, mon frère, ... et vous pouvez être sûr que, aujourd'hui, il vous reconnaîtra, ce qu'il n'a pu faire il y a sept mois, lorsque vous êtes venu, à l'époque du trépas du roi Baudouin IV.

— Le ciel vous entende !... car aujourd'hui, j'ai besoin qu'il ait repris toutes ses forces et toute sa santé.

— Il n'en est pas encore arrivé à ce point, mon frère ; mais il y marche à grands pas... Depuis quelques jours surtout les progrès sont rapides... Sa guérison complète est certaine maintenant ; et avant peu, il sera redevenu ce vaillant dont les hauts faits ont excité l'admiration de toute la chrétienté... Qui eût pu croire qu'on parviendrait à le rappeler à la vie, en voyant le piteux état dans lequel il était quand vous nous l'avez fait apporter ?

— Dieu vous est venu en aide, mon frère, il n'a pas voulu qu'un tel défenseur de la Foi vînt à succomber. Il a fait un miracle en sa faveur ; car c'est un miracle. Songez donc que ce noble et courageux chevalier tout couvert de blessures avait fait d'une seule traite le chemin de Montréal à Jérusalem, et que, lorsqu'il est tombé épuisé aux portes de la ville, n'ayant que le temps de jeter d'une voix mourante aux passants la nouvelle qu'il apportait, il avait perdu tout son sang...

— Oui, mon frère, vous dites vrai, répliqua le supérieur, en levant les yeux au ciel avec reconnaissance... C'est un miracle qu'il a fallu deux ans pour accomplir ; et mes moines et moi n'avons été que les instruments de Dieu dans tout ceci... Pendant près d'une année, ce chevalier a été entre la vie et la mort, soutenu seulement par les cordiaux que nous lui administrions... Et quand, au bout de ce temps, ses blessures se furent enfin complètement fermées, il a fallu combattre la fièvre lente qui le dévorait, il a fallu refaire ce sang qu'il avait perdu et dont l'absence altérait sa raison... Ce n'était pas de la folie ; mais c'était un trouble de ses sens causé par la faiblesse, ... et qui a presque entièrement disparu aujourd'hui... Il n'a plus, de temps à autres, que des hallucinations momentanées, ... et encore deviennent-elles plus rares de jour en jour... C'est toujours notre pensée constante, ... la pensée de Jérusalem qui l'occupe dans ces moments-là...

— Menez-moi près de lui, mon frère, dit le secrétaire du patriarche se levant brusquement... Je veux m'assurer si son esprit est assez ferme pour entendre ce que j'ai à lui dire.

Le supérieur se leva aussitôt à son tour, et, allant passer la main sur une des parois de la cellule, il toucha un ressort qui découvrit une porte cachée dans la muraille : cette porte, en s'ouvrant, laissa apercevoir un petit escalier à vis dont les marches de pierre étaient usées par le milieu, gardant ainsi le souvenir des pieds qui les avaient gravies. Au haut de cet escalier était une pièce de même grandeur que la cellule du supérieur au-dessus de laquelle elle était située. Cette pièce était, d'ordinaire, l'oratoire particulier des prieurs de ce couvent ; mais celui-ci y avait fait placer un lit pour y

installer le chevalier blessé, afin de l'avoir plus près de lui et d'être plus à même de lui donner ses soins, et que partageaient avec lui deux moines qui veillaient constamment à côté du malade. L'oratoire ainsi transformé était meublé avec toute la simplicité monastique ; on y avait cependant réuni tout ce que la pieuse demeure pouvait offrir de confortable. Tout en gravissant l'escalier de pierre, le supérieur et le frère Urbain entendirent la voix du chevalier qui semblait parler avec animation ; et, lorsqu'ils arrivèrent auprès de lui, ils le virent debout au milieu de la chambre. Ses yeux étaient arrêtés fixement sur un des coins de la pièce. Il croyait voir s'y passer une scène qui l'émouvait ; et il la montrait du doigt aux moines qui cherchaient à le calmer. Le chevalier était en proie alors à une de ses hallucinations ; et, comme venait de le dire le supérieur, la sainte cité en était toujours l'objet.

— Jérusalem est morte, je vous dis ! s'écriait-il d'une voix fiévreuse.... Regardez, ... regardez... Les musulmans s'en sont emparés, ... un renégat est parmi eux... Le voyez vous, marchant à la tête des infidèles, ce chrétien traître à sa foi !... Le voyez-vous, vêtu comme un roi maure, tenant d'une main son étendard, et de l'autre son épée nue et se faisant suivre par un jeune chrétien captif dont il a fait son écuyer ?... Le voyez-vous pénétrant dans la ville en flammes ?... Entendez-vous les gémissements des femmes, les cris du peuple terrifié ?... Voyez-vous les soldats francs, désarmés, abattus, consternés ?... Regardez... regardez cette scène de ruine et de désolation !... Voyez ce chrétien désespéré qui accourt, les vêtements en désordre, les cheveux épars, les yeux égarés... Il se jette au-devant du renégat, il lui demande la mort en lui montrant l'œuvre de destruction qu'accomplit sa main parjure... Oh !... Jérusalem ;... Jérusalem ! crie-t-il enfin avec désespoir.

Et il tombe sur un siège, haletant, épuisé ; il cache sa tête dans ses mains et des sanglots s'échappent de sa poitrine. C'est en vain que les deux moines, que le supérieur, que le frère Urbain lui-même ont tenté de l'apaiser, de l'arracher à sa vision, le chevalier n'a pas tenu compte de leurs efforts ; il n'a rien vu que la scène de désolation que lui retraçait son imagination, il n'a rien entendu que les cris et les gémissements du peuple de Jérusalem. Et maintenant, le voilà abattu, ... ses larmes sont taries et il est dans cet état de prostration qui suit toujours ses moments de délire.



Sur un signe du secrétaire du patriarche, le supérieur et les moines se sont retirés. Resté seul avec le chevalier Yves, le frère Urbain, après l'avoir contemplé pendant quelque temps en silence et d'un œil attendri, s'est approché lentement de lui et a pris une de ses mains dans les siennes. Puis, s'asseyant à ses côtés, et faisant sentir à la main, qu'il tient une douce pression, il lui dit enfin d'une voix pleine de tendresse :

— Othon, mon fils, ... calme tes sens, ... reviens à toi !...

Mais avons-nous bien entendu ?... Il parle au chevalier Yves et, si nos oreilles ne nous ont pas abusés, il l'a appelé Othon ! Qu'est-ce que cela signifie ? Le frère Urbain s'est trompé sans doute et ce ne peut être cet Othon d'Ibelin que nous croyions mort depuis si longtemps ?... Pourtant, ... en le considérant avec attention, malgré la pâleur et l'air d'abattement répandus sur son visage, malgré la moustache qui ombrage sa lèvre maintenant, nous retrouvons bien en lui tous les traits de ce dévoué jeune homme que nous avons vu pendant trois années au pic d'Édesse, auprès de la reine déchue... Oui, ce sont bien les mêmes traits un peu mûris par l'âge,

c'est bien cette même prestance, c'est bien ce même œil plein de franchise et de résolution... Le frère Urbain ne s'est pas trompé ;... c'est lui !... c'est lui-même !... Le rêve de Sybille lui avait donc révélé la vérité ?... Il a donc échappé par la fuite aux mains du Vieux de la montagne ?... C'est donc lui qui a arraché Sybille à ce semblant de mouvement populaire fomenté par le lâche Robert ; lui qui, sous le nom du chevalier Yves, a terrassé le faux jongleur au camp de Séphor ; qui a fait prévenir Sybille des menées des seigneurs contre Lusignan ; lui encore qui l'a faite la reine du tournoi au château de Montréal, et qui, sur le pont-levis, a livré seul ce combat digne des héros d'Homère et qui a failli lui coûter la vie ?... Oui, oui, ... nous n'en pouvons douter à présent, c'est toujours lui qui, fidèle à l'amitié dévouée qu'il a pour sa cousine, n'a cessé de veiller sur elle et de la protéger !

En entendant la voix du frère Urbain, cette voix qui lui est si connue, Othon a relevé la tête et s'est tourné vivement vers celui qui lui parle.

— Mon père !... s'écrie-t-il tout à coup en le reconnaissant.... Le frère Urbain !... Ah ! je remercie Dieu qui permet que je vous revoie !..

Et, se penchant vers lui, il presse avec effusion les mains du saint homme, de cet ami de son enfance qu'il a rejoint aussitôt après sa fuite du pays des Ismaéliens, qu'il a toujours revu depuis, et dont ses blessures et sa maladie l'ont seules séparé depuis deux ans. La joie et l'émotion ont ramené les couleurs sur ses joues. Le frère Urbain, l'œil humide de douces larmes, reçoit avec attendrissement les preuves de l'attachement de celui qu'il a vu naître ; et tous deux se livrent pendant quelque temps en silence au bonheur de se revoir...

— Oui, mon fils, oui, dit enfin le frère Urbain... Nous devons des grâces à Dieu ; car c'est lui qui t'a sauvé ... Nous le remercions ensemble ... Mais calme ton émotion, j'ai peur qu'elle ne te devienne nuisible ... Tu es encore si faible...

— Oh ! non, ... je me sens fort, maintenant que je vous ai revu, mon père... Ma guérison est assurée à présent ; et bientôt je pourrai travailler de nouveau à notre œuvre, fit Othon auquel la vue de l'ancien ermite du Pic semblait avoir rendu toutes ses forces. Puis il ajouta aussitôt : — Ah ! mon père que de tristes images m'ont poursuivi pendant cette cruelle maladie ... Que de sombres tableaux m'ont montré Jérusalem expirante !

— Hélas ! mon fils, elle est bien menacée au moins ... Il s'est passé de tristes choses depuis deux ans, et le royaume est livré plus que jamais en ce

moment aux intrigues et aux discordes ... J'espérais te trouver assez valide pour t'en entretenir...

— Parlez, parlez, mon père et ne redoutez rien ; je sens les forces rentrer en moi au son de votre voix ... Dites, ... dites-moi quel est l'état de notre chère princesse J'espère qu'elle n'a couru aucun danger pendant ces deux années et qu'aucune mésaventure ne lui est survenue

— Écoutez-moi donc, mon fils ; et fasse Dieu que tu sois assez fort pour quitter ces lieux et pour faire ce qu'exigent de toi les événements !

— Que voulez-vous dire ?...

— Tu vas le savoir ... Écoute-moi d'abord....

Le frère Urbain lui narra alors ce qui s'était passé pendant tout le temps que les blessures et la maladie l'avaient tenu éloigné du monde sur son lit de douleur. Il lui apprit ce que nous savons déjà, comment la princesse Sybille, fidèle au serment qu'elle avait fait de sacrifier ses sentiments personnels au bien de sa patrie, avait abandonné le roi, son frère, pour suivre son époux. Puis, ceci dit, il continua ainsi :

— Le roi, furieux de voir sa sœur éloignée de lui, furieux de ne pouvoir rompre ce mariage qu'il détestait, oubliant qu'il donnait ainsi publiquement un scandaleux spectacle, s'est fait transporter devant Ascalon, où Gui et Sybille étaient enfermés. On l'a porté jusque-là en litière, car la maladie avait de nouveau voilé ses yeux. Il était excité à cela par le comte de Tripoli qui espère toujours arriver au trône, à l'aide des troubles et des dissensions. Trois fois le roi, qui voulait arracher sa sœur à son époux, a frappé de sa main aux portes d'Ascalon qu'on a refusé de lui ouvrir. Trois fois il a fait sommer Gui de rentrer à Jérusalem sans réussir à l'y faire revenir. Ce ne fut que le grand-maître des Templiers, Arnaud de Torgues, et le patriarche, mon maître qui, au moment de partir pour l'Occident, où ils allaient implorer les secours de la chrétienté, parvinrent à faire cesser ce scandale, en rapprochant les deux beaux-frères, Mais le roi ne pardonna jamais à sa sœur, il ne lui rendit jamais son amitié, et la pauvre princesse en ressentit un vif chagrin. Je le sus depuis ; car j'avais accompagné le patriarche en Occident. Hélas ! la chrétienté nous abandonnait !... Nous revînmes avec de belles promesses, ... qu'on n'a pas encore tenues et qu'on ne tiendra pas de sitôt, je le crains... En apprenant ces tristes nouvelles, le roi Baudouin IV, effrayé de l'avenir, épuisé par la maladie, conçut un tel désespoir, qu'il en mourut bientôt à l'âge de vingt-cinq ans, après avoir, pendant un règne de douze années, fait pencher plus que jamais notre royaume chrétien vers sa

ruine. La pauvre princesse était profondément affligée de la mort de son frère, mais toujours préoccupée d'assurer le pouvoir dans les mains de Gui de Lusignan, ce qu'elle regardait comme le bien de la patrie, elle eut le courage d'étouffer sa douleur pour ne s'occuper que de l'intérêt de l'État.

— Pauvre Sybille ! soupira Othon.

— Attends, mon fils, reprit le frère Urbain, garde ta pitié pour plus tard ; car de plus rudes épreuves étaient réservées à la courageuse et dévouée princesse... Je reprends le récit des événements que tu ignores... La question de la régence du jeune roi Baudouin V avait fait lever tous les partis ; et l'on était alors sur le point de voir encore une fois les chrétiens en venir aux armes et se déchirer entre eux. Par un compromis proposé par les grands-maîtres des Hospitaliers et du Temple, la princesse a conservé la régence de son fils, et le comte de Tripoli, son éternel, concurrent, a été placé à la tête du conseil. Cet arrangement a produit quelques mois de calme. Mais, ... il y a de cela cinq jours déjà, la princesse tenait sur ses genoux son fils, cet enfant de sept ans à peine, et, par des discours à la portée de son âge, elle, cherchait à lui inculquer l'amour de la patrie et à lui apprendre à être roi, lorsque, tout à coup, le pauvre petit fut pris de convulsions, tourna les yeux vers sa mère et expira dans ses bras. La cause de cette mort n'est pas douteuse... C'est sa couronne qui le tue !... On a voulu faire la place vide aux ambitions ; un serviteur du palais a été gagné sans nul doute, et le poison a été dirigé vers le pauvre roi enfant par une main cachée...

— Oh ! je devine quelle est cette main, mon père, interrompit Othon vivement... C'est celle du comte de Tripoli, j'en suis certain.

— Je le pense comme toi, mon fils.

— Malheureuse princesse !

— Oh ! oui, ... bien malheureuse, ainsi que tu vas le voir... La pauvre mère, abîmée sous la douleur, le cœur brisé, reste fidèle à son serment... Elle ne perd pas de vue la cause qu'elle croit servir... Elle cache la mort de son fils, elle le garde près d'elle... Elle conserve sous ses yeux le déchirant spectacle du corps inanimé de cet enfant qu'elle chérissait, ... et elle a le sublime courage, dévorant ses larmes, comprimant les tortures de son cœur maternel, de paraître devant tous, l'œil sec et le visage souriant... Elle veut par là se donner le temps de préparer les événements en faveur de son époux... Mais, malgré ses efforts, le bruit de cette mort transpire déjà, et les partis s'agitent... Telle est la situation, mon fils, ... et voilà pourquoi je suis venu à toi...

— Oh ! parlez, ... ordonnez, ... dit Othon avec énergie, ... je me sens assez fort pour tout entreprendre maintenant... Dans le trouble de mon esprit, je voyais un renégat causant la ruine du royaume, ... et ce renégat avait les traits du comte de Tripoli !... J'ai peur que ce ne soit un pressentiment... Oh ! parlez, ... car je veux combattre ce comte, ... je veux déjouer ses projets !... Dites, ... que faut-il faire ?...

— Il faut d'abord, mon fils, nous faire reconnaître tous deux de la princesse Sybille...

— Que dites-vous ? s'écria Othon, tout troublé à ces mots...

— Ne m'interromps pas, reprit le frère Urbain... C'est à cause de toi que je ne me suis pas montré à elle plus tôt... Elle m'eût questionné à ton sujet ;... je t'avais fait la promesse de garder ton secret, et pour n'y pas manquer, il m'eût fallu mentir... Je ne l'ai pas voulu... Mais aujourd'hui, il est temps que tout ce mystère cesse... Écoute. Je me suis trompé lorsque j'ai dirigé le choix de Sybille sur Gui de Lusignan... Abusé par l'éclat de ses premiers pas en Palestine, j'ai cru en lui... J'ai eu tort... Cet homme n'est pas à la hauteur du rôle que je le croyais capable de remplir... La mort du jeune roi vient de soulever tout à coup cette question ;... à qui la couronne ?... Chaque parti a son prétendant... J'ignore lequel a le plus de chances ; mais ce que je sais, c'est qu'aucun ne voudra reconnaître pour son roi Gui de Lusignan que chacun déteste, et qui n'a d'autres droits que ceux que lui donne son titre d'époux de la princesse... Pour préserver l'État des troubles qui le menacent, il faut que les droits de Sybille soient respectés ; mais il faut aussi que Lusignan cesse d'être son époux... Ce mariage stérile pour le bien du royaume sera rompu forcément... J'y travaillerai, le patriarche aidant ; et, lorsque je pourrai me présenter à elle et lui parler librement, je saurai bien y décider la princesse... Il faut que, par une union nouvelle, elle appelle au trône un cœur ferme et un bras puissant ;... et c'est sur toi, mon fils, que j'ai jeté les yeux, car tu as l'un et l'autre...

— Moi !... Grand Dieu !... y pensez-vous, mon père ! fit Othon rougissant subitement et laissant voir un trouble étrange...

— Toi-même !... Reprends ton nom, il en est temps !... continua le frère Urbain avec enthousiasme... Apprends à tous quel était le chevalier de l'Écharpe noire, quel est le chevalier Yves... Qu'on sache enfin que ce double héros n'est autre qu'Othon d'Ibelin ! Reprends ce nom qui est resté cher à tous... Et nul, considérant tes hauts faits dignes de ta race et ta haute naissance, n'osera réclamer... Tous s'inclineront devant toi, et tous les partis

se tairont si la princesse te fait roi en te donnant sa main... Et elle te la donnera !...

— Oh ! non, ... non, ... c'est impossible ! s'écria Othon, tout hors de lui... Et cette haine de famille ?... Ne suis-je pas le fils de Yolande ?

— Cette haine est morte depuis longtemps, mon fils ; et les regrets de Sybille, qui te croit mort, le prouvent trop bien... J'ai jugé utile de te le cacher jusqu'ici ; mais le moment est venu de t'en instruire.. La reine Agnès n'a pas voulu emporter cette haine dans la tombe ;... elle a ordonné à sa fille de te rechercher et de te tendre la main... Rassure toi donc, ... et ne doute pas un instant que, si la princesse est libre, elle sera heureuse de tenir la promesse qu'elle a faite à sa mère et d'éteindre la haine de famille par une union avec toi.....

— Oh ! ciel ! est-il possible ?... Oh ! non, ... non, ... je ne puis y croire... Sybille ne me hait pas !... Sybille pourrait devenir Oh ! non, ... non, ... puis-je espérer un tel bonheur ?...

Othon était devenu pâle... Était-ce la crainte de se présenter devant Sybille qui le troublait ainsi ?... Était-ce la joie, était-ce la vive émotion qu'il éprouvait en apprenant qu'il n'était pas haï par elle ?... c'est ce que nous ne saurions dire... Toujours est-il qu'il ne fit plus la moindre objection, quand le frère Urbain lui répondit :

— Tu peux l'espérer, crois-le, mon fils... Allons, prends courage et songe que le salut de Jérusalem est peut-être entre tes mains !

L'ancien ermite du Pic n'eut pas besoin d'insister longtemps auprès du cousin de Sybille pour le décider à aller se proposer à son choix ; et, quand le supérieur du couvent rentra dans la chambre de son malade, il pouvait à peine le reconnaître, tant son visage, si abattu encore tout à l'heure, était animé, tant ses yeux, presque éteints il n'y avait qu'un instant, brillaient alors d'un vif éclat ! L'espoir qui venait tout à coup d'entrer dans son cœur avait complété sa guérison. Il voulait quitter le couvent sur l'heure ; mais le frère Urbain exigea qu'il prît encore un jour de repos ; et il fallut bien qu'Othon se résignât à ce retard.

Le lendemain, dès la troisième heure du jour, il sortait de Bethléem pour se rendre à Jérusalem. Le cœur bondissant de joie et d'espérance, il marchait allègrement à côté de son vieil ami, qui, cette fois, n'avait pas abaissé son capuchon... Il n'avait plus besoin de prendre cette précaution maintenant !

CHAPITRE VIII. — A qui la Couronne

Nous avons vu Othon et le frère Urbain quitter le couvent de Bethléem et se diriger vers Jérusalem. Nous les laisserons, si vous le voulez bien, continuer leur route ; et, retournant un peu sur nos pas, nous remonterons au jour qui a précédé leur entretien, cet entretien que nous avons entendu... Comme l'avait dit le secrétaire du patriarche, malgré les efforts de Sybille, malgré les tortures auxquelles la malheureuse mère s'était soumise, le bruit de la mort du jeune roi Baudouin V commençait à se répandre et les partis s'agitaient. Or, de ces partis, deux étaient bien ouvertement déclarés et connus de tous. C'était d'abord celui de Sybille, au nom de son époux ; mais la haine qu'on portait généralement à celui-ci lui donnait peu d'adhérents. L'autre parti était celui du comte de Tripoli qui affichait publiquement ses prétentions au trône, s'appuyant sur ce qu'il appelait des services rendus à l'État et sur sa haute valeur seule capable disait-il, de sauver la couronne. Mais le comte avait encore moins de partisans que Sybille ; car il ne pouvait compter, pour arriver à son but, que sur la violence et l'usurpation, et ses velléités de trône n'étaient soutenues et justifiées par aucun droit. Il était bien un peu apparenté aux rois de Jérusalem, ... mais à un degré si éloigné !

Cependant il existait un troisième parti qui travaillait sourdement dans l'ombre, et qui était plus puissant que les deux autres par le nombre de ses adhérents. C'était celui des seigneurs et des barons de Jérusalem. Ceux-ci détestaient également Lusignan et le comte de Tripoli. Ils reconnaissaient les droits de Sybille comme fille d'Amaury, mais ils les lui déniaient à cause de son époux ; et, sans qu'aucun d'eux prétendît pour lui-même à la couronne, ils voulaient se donner un roi de leur choix. Telle était la situation, tels étaient les divers partis en présence au jour dont nous parlons.

Or, ce jour-là, Renaud de Châtillon et Bertrand de Rama étaient venus trouver Omphroi de Thoron dans son manoir situé à une dizaine de lieues de Jérusalem, et où il vivait tranquille, loin des agitations de la politique, jouissant en paix du bonheur qu'il goûtait auprès de sa jeune épouse.

— Omphroi, montez à cheval, lui dit Renaud, et venez avec nous... Tôt !... Tôt !...

On se rappelle que Renaud de Châtillon avait épousé en secondes noces Étiennette de Samarie, la mère du jeune Omphroi : Renaud, en cette qualité de beau-père, avait pris un grand empire sur l'époux de la jeune Isabelle,

lequel était, ainsi que nous l'avons dit déjà, d'un esprit faible et — Mais, de quoi s'agit-il, ... et où voulez-vous me mener, sire de Châtillon ?... timoré. Le beau-père avait remplacé en cela le tuteur. Le comte de Tripoli avait poussé activement au mariage d'Omphroi, alors qu'il comptait se servir de cette union comme d'un marchepied pour escalader le trône ; mais depuis qu'il avait déclaré ouvertement ses projets et qu'il s'était posé devant tous en prétendant à la couronne, il avait laissé de côté le jeune homme comme un instrument inutile. Renaud régnait donc seul alors sur l'esprit d'Omphroi : celui-ci, d'ordinaire, se soumettait sans discuter aux volontés de son beau-père et se laissait volontiers conduire par lui ; mais en entendant Renaud l'engager à monter à cheval, en voyant qu'il voulait l'enlever pour un moment à sa chère Isabelle, il parut tout surpris et se hasarda à lui demander :

— Vous le verrez, Omphroi, répondit Renaud ;... venez tôt et n'ayez crainte... Il ne vous arrivera aucun mal, et vous n'aurez nul péril à courir.

Le ton presque dédaigneux dont Renaud avait prononcé ces mots choqua le jeune homme. Il releva vivement la tête en rougissant, et, regardant fixement son beau-père, il lui dit d'un ton animé :

— Croyez-vous donc que le péril m'effraie, ... et me prenez vous pour un couard ?... A tout autre que l'époux de ma mère, je démontrerais le contraire avec l'épée... Pour vous le prouver, à vous, je me contenterai de vous suivre, sans vous plus demander où vous me conduisez...

Aussitôt il donna ordre qu'on lui sellât un cheval.

— Bien, Omphroi ! fit Renaud, en lui tendant la main... Voilà comme je vous veux !

Omphroi de Thoron pouvait avoir l'esprit faible et le cœur timoré, il pouvait manquer d'énergie et de volonté pour se diriger dans la vie ; mais sur un champ de bataille, il en valait un autre, mais il n'était pas lâche... Qui l'était, du reste, à cette époque où le combat était la principale occupation des nobles, où un gentilhomme naissait, pour ainsi dire, les armes à la main ? Il monta donc à cheval et suivit Renaud de Châtillon et Bertrand de Rama, sans leur adresser, ainsi qu'il l'avait dit, aucune question sur le but de son voyage et sur l'endroit où ils le menaient. Un instant après, les trois cavaliers chevauchaient à grand renfort de houssines sur le chemin de Naplouse.

Depuis le matin, toutes les routes qui conduisaient à cette ville avaient été battues par les pieds des chevaux ; et, par toutes les portes de la cité

chrétienne, on avait vu arriver, les uns après les autres, de nombreux cavaliers que leur mine altière et leur riche costume faisaient reconnaître pour de nobles seigneurs et de hauts barons. Les habitants de Naplouse étaient étonnés de ce grand concours de gentilshommes ; et leur surprise était d'autant plus grande, qu'ils les voyaient tous se diriger vers une vaste hôtellerie située à une des extrémités de la ville. Déjà la cour de cette hôtellerie était pleine de seigneurs ; et tous les nouveaux venants, après être descendus de cheval et avoir remis leur monture aux mains d'un palefrenier, allaient en grossir le nombre... Qu'allait-il donc se passer ? Quel était le but de cette réunion ?... A quel spectacle curieux allait-on assister ? Telles étaient les questions que s'adressaient entre eux les habitants de Naplouse qui se pressaient à la porte de l'hôtellerie restée ouverte, et qui s'écartaient à peine devant les cavaliers arrivant à tous moments. Ils s'exposaient ainsi à se faire écraser les pieds sous les sabots des chevaux, tant ils étaient avides de satisfaire leur curiosité vivement excitée. Mais cette curiosité fut complètement déçue ; car, à peine Renaud de Châtillon et Bertrand de Rama, qui venaient à leur tour d'arriver à Naplouse, furent-ils entrés dans la cour de l'hôtellerie où ils amenaient Omphroi de Thoron, que la porte fut fermée au nez de la foule, laquelle témoigna de son désappointement par des cris et des malédictions.

Cependant, aussitôt que les seigneurs, groupés dans la cour et devisant entre eux de part et d'autre, eurent aperçu le jeune époux de la princesse Isabelle, en compagnie des deux barons qui s'étaient chargés de le conduire devant eux, ils cessèrent aussitôt leurs conversations et ils formèrent le cercle autour d'Omphroi. Celui-ci, surpris de se trouver au milieu d'une telle assemblée, regardait d'un air étonné tous ceux qui l'entouraient ; il ne comprenait rien à ce qui se passait et ne s'expliquait pas pourquoi tous les yeux étaient fixés sur lui. Les seigneurs silencieux attendaient, depuis un instant déjà, que quelqu'un prît la parole, et Omphroi se sentait assez embarrassé d'être ainsi l'objet de l'attention générale, lorsque le plus âgé des barons présents sortit enfin du groupe et s'avança au milieu du cercle formé par les assistants. S'adressant alors au sire de Châtillon, il lui dit :

— Seigneur Renaud, avez-vous instruit notre sire Omphroi de Thoron de l'objet pour lequel nous sommes tous réunis en ce lieu ?.... Lui avez-vous dit ce que nous voulons faire ?...

Omphroi parut troublé en entendant ces derniers mots, et il porta autour de lui des regards inquiets. Il commençait à entrevoir la vérité... Il se

demandait si tous ces seigneurs ne s'étaient pas réunis de la sorte pour former quelque complot contre l'État, et s'ils n'avaient pas le dessein de s'appuyer sur sa qualité d'époux d'une princesse du sang royal. Il se demandait s'ils n'allaient pas vouloir se servir de son nom comme d'un drapeau ; et cette pensée l'effrayait... L'intrigue et l'ambition étaient si peu dans sa nature !

— Nenni, baron ! répondit Renaud de Châtillon... Nous avons voulu, le sire de Rama et moi, laisser le soin à l'assemblée entière d'informer elle-même mon beau-fils de l'honneur et de la haute position qu'elle lui réserve...

Omphroi était de plus en plus troublé et de plus en plus inquiet à mesure que se déroulait cette scène.

— Parlez donc, baron, continua Renaud ; car votre âge et votre naissance vous désignent pour remplir cet office... C'est à vous de porter la parole au nom de nous tous.

— Oui !... oui !... parlez ! firent tous les seigneurs d'une commune voix.

Le vieux baron se tourna alors vers Omphroi qui était pâle et dont les lèvres tremblaient d'émotion ; et, s'étant incliné devant le jeune homme, il s'exprima ainsi au milieu du silence général :

— Seigneur Omphroi, dit-il, ... le jeune roi Baudouin V est trépassé, ... nous le savons de science certaine. Le trône est vacant, ... la couronne est disponible, ... et c'est pour vous l'offrir que nous vous avons appelé au milieu de nous ..

— A moi ?... fit Omphroi de Thoron, d'une voix tellement émue qu'elle s'éteignit dans sa gorge.

— -A vous, seigneur, poursuivit le vieux baron, à vous, qui êtes l'époux de la fille du roi Amaury...

— Mais... la princesse Sybille ?... balbutia Omphroi...

— Les droits d'Isabelle sont égaux à ceux de Sybille, répliqua le baron...

— Oui !... oui... Ils sont égaux !... Toutes deux sont filles d'Amaury ! cria la foule des seigneurs.

— Nous refusons d'admettre les droits de l'aînée, parce qu'elle sert de manteau à Gui de Lusignan que nous ne voulons pas reconnaître pour notre roi...

Et l'assemblée confirma ces paroles, en répétant sur tous les tons :

— Non !... non !... nous ne le voulons pas !

— Quant à Raymond de Tripoli, nous repoussons ses prétentions, ... Ce comte cauteleux et plein d'orgueil ne sera jamais notre suzerain... C'est l'époux d'Isabelle qui, seul, a nos suffrages... Ce n'est qu'à lui que nous consentons à faire hommage de nos fiefs ;... c'est lui qui doit être notre roi.

— Oui !... oui !... seulement à lui nous rendrons hommage !... C'est lui que nous voulons pour roi !

Certes, à voir Othon, à ce moment où les cent voix de l'assemblée le proclamaient roi de Jérusalem, on eût pu croire bien plutôt qu'il entendait prononcer contre lui la plus terrible des condamnations... Il avait la tête basse, ses traits étaient contractés, ses lèvres décolorées. Et les seigneurs, s'abusant sur les causes de son émotion qui leur était visible, — l'attribuaient à la surprise et à la joie. Cependant le vieux baron s'était penché vers un des gentilshommes qui se tenaient près de lui, et avait pris entre ses mains une couronne d'or. S'adressant de nouveau à Omphroi de Thoron, il reprit :

— Et maintenant, sire roi, en attendant que nous vous ayons fait couronner dans l'église du Saint-Sépulcre, comme il convient à un roi de Jérusalem, recevez cette couronne que nous posons sur votre chef, afin que nul ne puisse se dédire, et que votre élévation au trône soit, pour tous ceux qui sont ici présents, un fait accompli.

A ces mots, il mit la couronne sur la tête d'Omphroi qui était plus pâle que jamais et qui avait peine à se soutenir sur ses jambes.

— Vive Omphroi I^{er} Noël ! Noël ! entonna l'assemblée. Et la clameur fut telle, qu'elle parvint jusqu'à la foule toujours amassée devant la porte, et que les habitants de Naplouse, se regardant avec surprise, se demandèrent l'un à l'autre quel était cet Omphroi I^{er} qu'on acclamait de la sorte.

Le baron alors reprit la couronne, et, l'élevant en l'air pour la montrer à tous, il s'écria :

— Seigneurs et barons !... demain nous porterons cette couronne à Jérusalem, afin que le patriarche la place lui même sur le front de notre roi et sanctifie ainsi notre choix !..

— A Jérusalem !... à Jérusalem demain ! répétèrent-ils tous.

On convint du lieu où l'on se retrouverait le lendemain dans la ville sainte ; puis, ceci étant arrêté et bien convenu, l'assemblée se sépara, et chacun des seigneurs, en se retirant, vint s'incliner devant ce jeune homme que l'on venait de faire roi sans lui demander même son avis. Et, pendant qu'on lui rendait ainsi hommage, celui-ci était sombre et soucieux. Il

pensait aux troubles qui, sous son nom, allaient agiter Jérusalem ; il pressentait la juste indignation de Sybille et il s'en effrayait ; il pensait surtout à ce bonheur calme dont il jouissait et que les soucis du rang suprême allaient lui enlever. Quand le dernier des seigneurs se fut retiré, Omphroi partit à son tour accompagné, comme il l'avait été en venant, par Renaud de Châtillon et Bertrand de Rama qui, chemin faisant, travaillèrent sans retard à s'assurer les premières places auprès de ce roi d'une heure, qui n'avait été couronné encore que dans une cour d'auberge. L'intrigue ne s'endort jamais. La nuit était assez avancée déjà lorsque les deux gentilshommes laissèrent le monarque de leur choix à la porte de son manoir. Omphroi ne songea pas même à prendre un peu de repos. Il instruisit sa jeune femme de tout ce qui venait de se passer ; puis, avant que le jour n'eût paru, il remonta à cheval et s'élança au galop sur la route de Jérusalem.

C'était le lendemain du jour où avait eu lieu la scène à laquelle nous venons d'assister dans l'hôtellerie de Naplouse, que le secrétaire du patriarche était sorti de Jérusalem pour aller trouver Othon. Or, ce jour-là, pendant que le frère Urbain marche à grands pas vers Bethléem et qu'Omphroi galope sur la route qui conduit à la ville sainte, Sybille prie et pleure agenouillée auprès du lit où repose le corps inanimé de son enfant. La pauvre mère vient d'apprendre que la nouvelle de la mort de son fils s'est répandue par la ville, malgré ses soins ; elle n'a plus besoin de cacher ses larmes et elle s'abandonne sans contrainte à sa douleur. Aïxa est auprès d'elle ; dévouée comme toujours, elle ne la quitte pas, elle partage son chagrin, elle l'assiste dans sa peine. Mais, tout à coup, une pensée traverse l'esprit de la malheureuse mère plongée dans le désespoir... La mort du jeune roi est connue... Les partis vont s'agiter... Et Jérusalem, dont elle croit avoir le salut entre ses mains ?... Et son serment ?

— Mon Dieu ! s'écrie-t-elle aussitôt, en joignant les mains et en portant les yeux vers le ciel, ... mon Dieu !... vous voyez mes tortures, ... vous voyez les déchirements de mon cœur... Puis-je avoir souci d'autre chose en ce moment ?... J'ai juré, il est vrai, de sacrifier tous mes sentiments au salut de ma patrie ;... mais, vous, Seigneur, qui avez fait le cœur des mères, vous devez bien savoir qu'il n'est possible à aucune d'elles d'étouffer en son sein la cuisante et profonde douleur que lui cause la perte de son enfant !... Mon Dieu !... mon Dieu ! secourez-moi, ... car vous seul pouvez me donner la force de ne pas être parjure aujourd'hui !...

Dieu, sans doute, entendit sa prière et l'exauça ; car la mère affligée sembla avoir retrouvé toute son énergie. Elle se releva vivement, et, essuyant les larmes qui baignaient ses yeux, elle donna tous les ordres nécessaires pour l'inhumation de son fils dans l'église du Saint-Sépulcre. Puis, ayant convoqué à la hâte les quelques seigneurs qui lui étaient dévoués et à la tête desquels étaient le patriarche et le grand-maître des Templiers, elle vint au milieu d'eux avec son époux. Elle leur annonça officiellement la mort du roi, son fils ;... mais, à cet instant, sa fermeté l'abandonna de nouveau. Les larmes s'échappèrent tout à coup de ses yeux, et, éclatant en sanglots, elle tomba assise sur une grande stalle richement ornée qui occupait le milieu de la pièce. Tous ceux qui l'entouraient se sentaient émus de pitié devant la douleur de cette mère épi orée ; mais bientôt celle-ci, redressant la tête et tournant vers ses partisans son visage ruisselant de pleurs :

— Pardonnez-moi, dit-elle, ... pardonnez-moi ce moment de faiblesse, ... ce sera le dernier ; car je ne vous ai pas appelés pour vous donner le spectacle de ma douleur, mais bien pour m'occuper avec vous des affaires de l'État, pour décider comment nous devons agir, afin que mes droits soient respectés et que la couronne reste sur le chef de mon époux...

— Princesse, répondit aussitôt le grand-maître des Templiers, nous savions le malheur qui vous frappe... Le bruit en était parvenu jusqu'à nous ; depuis deux jours déjà il circule par la ville et les partis travaillent en secret... J'ai appris ce matin que les barons de Jérusalem et un grand nombre de seigneurs ont couronné hier Omphroi de Thoron, votre beau frère, dans une hôtellerie de Naplouse...

Le grand-maître achevait à peine de parler, et la princesse stupéfaite par cette nouvelle allait témoigner sa surprise et son indignation, lorsqu'un de ses pages vint lui annoncer qu'Omphroi de Thoron, qui arrivait à l'instant, demandait avec instance à lui parler. L'étonnement fut général... Que venait faire au palais ce roi nommé par les barons ?... Que pouvait-il vouloir dire à sa sœur ?

— Parla croix ! messeigneurs, s'écria Sybille d'un ton railleur sous lequel perçait la colère, ... notre beau-frère vient-il déjà prendre possession de ce palais et nous prier d'en sortir ?... La chose serait curieuse !

Cependant elle donna ordre qu'on l'introduisît. Le grand maître des Templiers, au nom de tous ceux qui étaient présents, déclara qu'ils étaient prêts à défendre ses droits ; et Gui de Lusignan accourut auprès d'elle.

— Princesse, ma sœur, dit-il d'une voix émue, lorsqu'il eut repris haleine, ... les barons m'ont couronné hier à Naplouse ; mais c'est contre mon gré... Ils ne m'avaient même pas prévenu de leur dessein !... Cette couronne qu'ils m'ont placée sur la tête, ... je ne veux pas l'accepter... La peine et le souci que donne un royaume m'effraient... Je crains les dangers du rang suprême ; et je préfère le repos et le bonheur calme à un trône... Prenez, princesse, prenez, je vous en conjure, cette couronne que vous êtes digne de porter, vous ;... et défendez-moi contre tous ces barons qui veulent me faire roi !... Votre sœur, ma femme, joint ses prières aux miennes ;... elle remet entre vos mains tous les droits qu'on veut lui reconnaître... et dont elle se désiste en votre faveur... Soyez reine, Sybille, et, Isabelle et moi, nous serons les premiers à vous rendre hommage.



Il faut renoncer à exprimer la surprise des seigneurs présents. Guide Lusignan n'en pouvait croire ses oreilles. Tous ces gens remplis d'orgueil et avides d'honneurs et de dignités trouvaient étrange que l'époux d'une princesse eût autant de simplicité et aussi peu d'ambition. Quelques-uns même regardaient avec dédain ce jeune homme qui préférait un bonheur obscur aux splendeurs qui entourent le trône. Quant à Sybille, elle tendit la main à son beau-frère :

— Merci, Omphroi, fit-elle, et remerciez aussi Isabelle. Ce n'est pas pour moi que je vous sais gré, mon frère, mais c'est pour notre pauvre royaume auquel vous épargnez ainsi des troubles et des discordes.

La nouvelle de la démarche d'Omphroi de Thoron ne tarda pas à se répandre, et les barons qui l'avaient couronné la veille étaient tout déconcertés et ne savaient plus que faire. Le patriarche et le grand-maître des Templiers allèrent à eux aussitôt ; et, mettant à profit leur désappointement, ils les entraînèrent dans le parti de Sybille, malgré les efforts du comte de Tripoli qui avait tenté de les gagner à sa cause. C'est en vain que, pour les éloigner de sa rivale, le comte ambitieux avait fait courir le bruit qu'elle était elle-même l'auteur de la mort du jeune roi. Elle l'avait fait périr, prétendait-on, afin de monter sur le trône à sa place. Et c'était lui, lui, le comte de Tripoli, qui osait faire circuler cette odieuse calomnie, lui que chacun désignait tout bas comme l'assassin de Baudouin V ! — La malheureuse mère, il lui manquait cette suprême douleur de s'entendre accuser de la mort de son fils ! — Mais c'était en pure perte que Raymond avait répandu ce bruit. Les seigneurs et les barons ne voulaient donner la couronne qu'à une fille d'Amaury. Au refus de l'époux d'Isabelle, ils revenaient donc à Sybille ; mais ils mettaient à cela une condition importante ainsi que nous allons le voir.

Deux heures environ après qu'Omphroi de Thoron eut quitté la princesse, une députation des barons se présentait au palais, conduite par le patriarche et le grand-maître du Temple. Cette députation avait demandé à être admise devant la princesse seule.

— Princesse, dit le vieux baron qui, la veille à Naplouse, avait déjà pris la parole au nom de tous, nous reconnaissons maintenant que vous êtes digne du rang auquel nous voulions élever votre pusillanime beau-frère ; et nous venons vous offrir la couronne de Jérusalem ainsi que le serment d'obéissance et l'hommage de nos fiefs... Mais c'est à vous seule,

princesse, que nous faisons cette offre, car nous ne voulons pas obéir à Gui de Lusignan, votre époux.

Sybille, choquée de ces paroles, allait répondre ; mais le baron reprit aussitôt :

— Voici donc, princesse, à quelles conditions nous vous ferons notre reine. Le patriarche, ici présent, cassera votre mariage avec Gui de Lusignan ; et, quand vous serez libre de votre main, nous vous couronnerons. Après quoi, dans l'église même du Saint-Sépulcre, vous choisirez parmi les seigneurs présents celui qui deviendra notre roi en devenant votre époux.

— Et... si je n'accède pas à ces conditions ? demanda Sybille indignée et se contenant à peine.

— Nous nous retirons dans nos fiefs, refusant de reconnaître votre autorité ; et les dissensions seront plus que jamais dans le royaume Latin, répondit le vieux baron d'une voix grave.

Sybille pâlit à ces mots ; elle venait de se rappeler son serment !

— Mais, ... répliqua-t-elle en hésitant, ... mais, je n'ai aucun grief contre celui que vous me demandez de répudier de la sorte ;... et je désire, ... je veux, avant de vous répondre, qu'il soit prévenu au moins des conditions que vous m'imposez...

Aussitôt, et sans donner le temps au baron de reprendre la parole, elle ajouta, en s'adressant au patriarche :

— Monseigneur, vous plairait-il d'aller trouver Gui, qui se tient dans la salle voisine, et de lui donner connaissance de ce qui se passe.

Le patriarche sortit et revint quelques instants après, rapportant cette réponse de Gui de Lusignan :

— Dites à la princesse qu'elle sait combien je lui suis attaché ;... mais que je sais aussi que ce qu'elle doit considérer avant toute chose, c'est l'intérêt de Jérusalem... Si donc elle juge que notre séparation soit utile au bien de l'État, je suis prêt à faire ce qu'elle ordonnera.

En entendant cette réponse, Sybille parut émue... Elle resta un moment pensive ; puis, tout à coup, son œil s'éclaira d'une expression radieuse.

— Eh bien donc, ... j'accepte ! dit-elle résolument... Mais, à mon tour, je vous poserai une condition... Qui me dit que le choix que j'aurai fait vous plaira à tous ?... Il faut donc que vous juriez sur le tombeau du Christ de reconnaître pour votre roi celui que j'aurai choisi...

— C'est justice, princesse, riposta le baron en s'inclinant... Nous prêterons tous ce serment dans l'église du Saint Sépulcre, demain, avant de vous faire reine.

— A demain donc ! fit Sybille qui congédia la députation des barons de Jérusalem.

Le lendemain, tout se préparait dans l'église du Saint Sépulcre pour les deux cérémonies qui devaient y avoir lieu le même jour : celle de l'inhumation du jeune roi et celle du couronnement de sa mère. L'inhumation devait précéder le couronnement ; et la princesse avait bien recommandé que la première cérémonie fût entièrement achevée avant que ne commençât la seconde. Elle aurait donné un libre cours à son chagrin avant qu'on ne lui enlevât son fils, et pendant tout le temps qu'elle serait restée cachée à tous les yeux dans son palais ; mais elle sentait que, devant tous et en entrant dans cette église où elle allait recevoir une couronne, il lui faudrait garder sa dignité. Et elle craignait d'y manquer si quelque vestige de la cérémonie funèbre, en frappant ses regards, venait raviver sa douleur.

Mais nous voici revenus au jour où nous avons vu le frère Urbain et Othon quitter le couvent de Bethléem et se mettre en route pour Jérusalem, bien décidés tous deux à se faire reconnaître de Sybille. Ils sont déjà presque parvenus à la moitié du chemin et nous les retrouvons assis auprès du tombeau de Rachel. Othon avait trop compté sur ses forces qu'il n'avait essayées encore que par quelques promenades dans le jardin du monastère. Il y avait deux heures de marche de Bethléem à Jérusalem ; et c'était là une carrière trop longue à fournir pour un convalescent qui ne pouvait encore supporter le mouvement du cheval, et qui ne devait compter que sur ses jambes affaiblies. Othon, dans son enthousiasme, et ébloui par l'espérance que son vieil ami avait jetée dans son cœur, n'avait même pas songé qu'il pût être incapable de franchir à pied une telle distance ; et le frère Urbain, dans son ardent désir d'arriver au but qu'il se proposait, avait fermé les yeux sur les difficultés que la faiblesse d'Othon pouvait faire naître pendant la route. Il avait espéré du reste, que, si la marche de son compagnon était hésitante, au début, elle se raffermirait peu à peu ; et que, ranimées par l'exercice, ses forces reviendraient au fur et à mesure que l'on avancerait. C'était le contraire qui était arrivé. Othon, au départ, attiré par la perspective qu'il avait devant les yeux, s'était mis en route d'un pas ferme et vigoureux ; mais, insensiblement, la vigueur factice que lui prêtaient ses nerfs excités avait disparu, sa marche s'était ralentie, la fatigue était venue,

puis l'épuisement. Si bien que le frère Urbain avait jugé prudent de s'arrêter et de faire prendre un peu de repos à Othon.

Ils étaient assis, non loin du tombeau de Rachel, sur l'un des côtés de la route toute bordée de palmiers et de balsamiers. Heureusement, le prudent secrétaire du patriarche avait eu la précaution de se munir d'un cordial destiné à soutenir les forces de son compagnon ; et il lui en avait fait prendre quelques gouttes. Déjà Othon commençait à se ranimer, et les couleurs revenaient à ses joues que la fatigue avait pâlies, déjà il demandait à se remettre en chemin ; et le frère Urbain qui, depuis quelque temps contenait l'impatience de son ami, impatience qu'il partageait, allait enfin céder à son désir, lorsqu'on entendit au loin le bruit du galop d'un cheval qui se rapprochait d'instant en instant. Bientôt, en effet, les deux voyageurs virent passer rapidement devant eux un jeune cavalier qui se tenait cramponné à la crinière de son cheval, et qui paraissait si préoccupé de la crainte de choir qu'il ne les aperçut pas. A la vue de ce cavalier inexpérimenté, le frère Urbain fit un mouvement de surprise et appela aussitôt :

— Éloi !... Éloi !... mon enfant, ... où vas-tu donc ?... Me voici, ... je suis là...

En entendant cette voix qui lui était bien connue, le cavalier, qui déjà avait passé outre, fit de grands efforts pour arrêter son cheval. Il y parvint enfin ; et, ayant réussi à faire retourner l'animal, il revint sur ses pas. Cet écuyer novice était, un garçon de vingt ans à peine dont le costume semi-ecclésiastique et semi-laïque annonçait la position sociale. C'était un jeune scribe employé chez le patriarche et qui tenait le milieu entre le clerc et le serviteur. Avant de quitter Jérusalem, la veille, le secrétaire lui avait recommandé expressément, au cas où il se produirait quelque événement nouveau dans la ville sainte, de venir en diligence l'en prévenir au couvent de Bethléem. Le jeune scribe se conformait en ce moment à ces instructions ; et, vu l'urgence, il s'était décidé à prendre un cheval, bien que ce fût la première fois de sa vie qu'il voyageât en pareil équipage.

— Que se passe-t-il, Éloi ?... Parle, parle vite, dit le frère Urbain avec empressement.

Le jeune scribe, alors, conta rapidement au secrétaire du patriarche tout ce qui s'était passé depuis la veille. Il lui apprit la démarche d'Omphroi de Thoron, celle des barons qui en avait été la conséquence ; et il lui annonça enfin que, sous deux heures à peine, la princesse Sybille, libre de sa main,

allait être couronnée dans l'église du Saint Sépulcre, où elle devait, séance tenante, se choisir un nouvel époux. Cette nouvelle comblait d'aise le frère Urbain ; cette séparation de Gui et de Sybille était ce qu'il désirait, et ses projets étaient en cela servis à point. Mais il s'effrayait du peu de temps qui les séparait encore de l'heure fixée pour la cérémonie du couronnement. N'était-il pas à craindre qu'ils n'arrivassent trop tard ?... Si Othon pouvait monter à cheval, on prendrait la monture du scribe ; mais les secousses causées par une pareille façon de voyager agiraient trop dangereusement sur son cerveau faible encore, et on s'exposait par là à le rejeter dans ces aberrations auxquelles il vient à peine d'échapper. En continuant la route à pied, la marche du convalescent serait-elle assez rapide pour qu'on pût espérer arriver à temps ? Cela n'était pas présumable... A quoi s'arrêter ?... Que faire pour empêcher Sybille de prendre aucune décision avant qu'elle ne soit instruite de l'existence d'Othon d'Ibelin, qu'elle choisira inévitablement pour son époux ?... Le frère Urbain n'en doute pas.

Tout à coup il lui vient une idée... Il demande au jeune scribe un morceau de parchemin, — ses fonctions exigent qu'il en soit toujours muni, — il prend sa plume et saisit l'écritoire que, en sa qualité de scribe, il porte appendue à sa ceinture. Le voilà en possession de tout ce qu'il faut pour écrire ;... la princesse sera prévenue à temps. Le frère Urbain, appuyé sur la croupe du cheval, trace à la hâte quelques mots. Voici ce qu'il écrit ;... il le lit à Othon :

Princesse, ... suspendez toute décision, ... reculez autant que vous le pourrez l'heure de votre couronnement... Othon d'Ibelin et le frère Urbain ne sont pas morts comme vous l'avez cru ;... bientôt ils seront près de vous, et Othon se rangera parmi les seigneurs qui s'offrent à votre choix...

La position inconmode qu'il a tenue en écrivant a rendu son écriture méconnaissable ; mais qu'importe ?... Les mots sont lisibles, et la princesse sera prévenue à temps. Le secrétaire du patriarche roule vivement le parchemin et le remet à Éloi. Il lui ordonne de retourner à toutes brides à Jérusalem et de remettre cet écrit à la princesse avant qu'elle ne se rende à l'église. Éloi repart aussitôt, après avoir de nouveau saisi la crinière de son cheval qui l'emporte au galop, tandis que le frère Urbain et Othon, lequel a puisé dans ce qu'il vient d'entendre une nouvelle énergie, reprennent, aussi activement que possible, leur marche vers la sainte cité.

Le cortège de la princesse vient de quitter le palais pour se rendre à l'église, au moment où le jeune scribe arrive à Jérusalem. Sybille s'avance

suivie par la foule des seigneurs ; et chacun de ceux-ci espère tout bas être l'objet du choix de la princesse. Ceux même qui sont mariés déjà caressent cet espoir ; car pas un d'eux n'hésitera devant le divorce pour posséder la couronne. L'empressement est donc général ; mais la princesse, par sa démarche, réprime l'impatience des ambitieux. Son pas est lent et majestueux. Elle craint que les tristes détails qui ont dû suivre la cérémonie de l'inhumation ne soient pas entièrement terminés. Le sacrifice qu'elle fait au bien et à la tranquillité du royaume, en consentant à être couronnée le jour même des funérailles de son fils, est déjà assez grand. Elle veut au moins qu'aucune circonstance ne vienne le lui rendre plus pénible. Et, dans cette pensée, elle recule autant que possible, par la lenteur de sa marche, le moment d'entrer dans l'église. Cependant le jeune scribe a sauté à bas de son cheval, et il s'est avancé en courant au devant de Sybille. Déjà, depuis un instant, il cherche à percer la haie de soldats échelonnée sur le passage du cortège.

— Un message pour la princesse ! s'écrie-t-il enfin, en élevant en l'air le parchemin qu'il tient à la main.

Sybille l'a entendu : sur un signe d'elle, les rangs des soldats s'ouvrent et Éloi accourt. Il met un genou à terre devant la princesse et lui présente l'écrit du frère Urbain. Celle-ci le prend ; elle déroule le parchemin et en lit le contenu... Un moment, elle reste interdite ; une vive rougeur a coloré son front... Mais, presque aussitôt, un sourire de dédain paraît sur ses lèvres... Une pensée subite a traversé son esprit... Ce message est l'œuvre de quelqu'un qui a intérêt à retarder la cérémonie de son couronnement... Le comte de Tripoli peut-être, ... qui a besoin de ce retard pour exécuter un coup de main qu'il médite ? oui, c'est cela ; elle en est sûre.

— Je ne sais comment il a appris le nom de mes anciens amis, pense-t-elle ; mais, hélas ! ils sont morts depuis longtemps, et la ruse est trop grossière !

S'adressant alors au jeune scribe qui est resté à genoux devant elle :

— Allez répondre à ceux qui vous envoient, dit-elle d'un ton sec, que, si j'ai connu les personnes dont ils me parlent, je ne les connais plus aujourd'hui, ... et je n'ai pas à m'occuper d'elles !

Le jeune scribe, tout déconcerté, se relève vivement et s'éloigne d'un air piteux, tandis que Sybille reprend sa marche qu'elle accélère maintenant ; car elle a hâte d'arriver à l'église. Elle veut presser son couronnement, afin de déjouer les projets qu'elle prête au comte Raymond. Mais, dans sa

précipitation, elle a oublié la pensée qui la retenait tout à l'heure et qui la poussait à ralentir sa marche. Au moment où, suivie de son cortège, elle pénètre dans le saint lieu à la porte duquel le patriarche est venu la recevoir, elle aperçoit le cercueil de son fils que l'on est en train de descendre dans le caveau des rois. A cette vue, elle pâlit tout à coup, son cœur se serre, ses jambes faiblissent, ses yeux se troublent et ses larmes sont près de déborder... Mais elle sait que tous les regards sont portés sur elle, elle pense qu'un éclat de sa douleur peut faire retarder son couronnement et profiter ainsi à son ennemi... La mère est aussitôt vaincue par la princesse... L'amour de la patrie l'emporte !... Elle domine son émotion, refoule ses larmes dans son cœur et s'avance d'un pas ferme vers l'autel. Gui de Lusignan est à ses côtés. Le patriarche, au nom du pape dont il a tous les pouvoirs, prononce à haute voix l'annulation du mariage de la princesse et du comte d'Ascalon ; et l'époux répudié s'éloigne de quelques pas, il se tient à l'écart, triste et le front penché.

Sybille était libre ! Elle se tourna aussitôt vers les seigneurs qui se pressaient derrière elle dans la nef, et leur adressa ces paroles :

— Messeigneurs, ... voici accomplie la première des conditions que vous m'avez imposées... Je vais maintenant choisir parmi vous celui que je croirai le plus digne de partager avec moi le trône... C'est bien là ce que vous demandez, n'est-ce pas ?

— Oui !... oui ! firent les seigneurs.

— Je dois le choisir parmi vous tous, sans excepter aucun de ceux qui sont ici présents, n'est-ce pas ?

— Sans en excepter aucun, princesse, répondit, au nom de tous, le vieux baron qui était le chef de la députation de la veille... Sans en excepter aucun, qu'il soit comte, baron ou simple chevalier ; sans en excepter aucun, fût-il même marié !

— Oui, répliqua la princesse avec amertume ;... le divorce n'est-il pas là pour le rendre libre ?... Puis elle ajouta aussitôt en changeant de ton : — Soit donc, Messeigneurs, ... mais, à votre tour, conformez-vous à la condition que j'ai exigée... Jurez-moi tous, dans cette sainte église et sur le tombeau du Fils de Dieu, de reconnaître pour votre roi celui que mon choix va désigner.

Tous les seigneurs, à ces mots, se tournèrent vers le saint sépulcre que, de la nef, on apercevait dans une chapelle voisine, et ils étendirent la main. Le vieux baron alors prononça à haute voix les paroles suivantes :

« Devant Dieu et sur le tombeau du Christ saveur, nous tous, ici présent, chevaliers, barons et comte, jurons de reconnaître pour notre roi, celui, quel qu'il soit, sur la tête duquel la princesse Sybille aura placé la couronne, en lui donnant sa main ! »

Et les seigneurs s'écrièrent d'un seule voix :

— Nous le jurons !

Après quoi le vieux baron reprit :

— Que celui-la qui manquerait à ce serment soit déchu de noblesse et déclaré parjure et foimentie !

— Qui'il soit déchu de noblesse et déclaré parjure et foi-mentie ! répétèrent les seigneurs.

— C'est bien ! fit Sybille... Dieu a reçu votre serment, ne l'oubliez pas, messeigneurs !

Puis elle revint à l'autel où le patriarche attendait, tenant deux couronnes. Quand elle se fut agenouillée, le prélat lui plaça une d'elles sur la tête et lui remit l'autre entre les mains, en lui disant :

— Reine, vous êtes femme ; il convient que vous ayez avec vous un homme qui vous aide à gouverner. Prenez cette couronne, et donnez-la à tel que vous croirez le plus capable de vous assister dans le gouvernement du royaume.

Sybille prit la couronne ; et, se levant, elle porta les yeux autour d'elle, semblant chercher parmi les seigneurs celui sur lequel elle allait fixer son choix ;... mais, tout à coup, arrêtant ses regards sur Gui de Lusignan qui se tenait isolé des autres, elle s'écria d'une voix ferme :

— Sire, avancez, ... et recevez avec ma main cette couronne ; car je ne saurais la mieux placer !

Gui, surpris, heureux et hors de lui, vint s'agenouiller devant la princesse qui le couronna en présence de tous les barons aussi indignés que déçus.

— Et maintenant, reprit Sybille avec dignité, ... qu'aucun de vous ne refuse à mon seigneur l'obéissance ; car celui-là serait à l'instant déchu de noblesse et déclaré parjure et foimentie.

Puis elle ajouta :

— Apprenez, Messeigneurs, qu'il n'appartient pas aux hommes de séparer ceux que Dieu a unis !

Aussitôt, sur son ordre, tous reconnurent pour leur roi Gui de Lusignan et lui firent hommage de leurs fiefs. Pouvaient ils s'y soustraire ?... Ils

l'avaient juré sur le tombeau du Christ ! Ceci fait, Sybille, majestueuse et fière, prit la main de celui qu'elle venait d'épouser pour la seconde fois ; et elle sortit du saint lieu, laissant tous les seigneurs confondus. Elle croyait par là avoir assuré le salut du royaume !

Au moment même où Sybille, heureuse et triomphante, sortait de l'église du Saint-Sépulcre, le frère Urbain et Othon parvenaient enfin aux portes de Jérusalem. Ce dernier était épuisé ; mais l'espérance le soutenait et lui faisait oublier la fatigue... Il allait reparaître devant Sybille, il allait voir cette haine de famille, qui avait fait le malheur de sa vie, s'éteindre peut-être dans une union avec sa cousine... Ah ! ce n'était pas le rang suprême qu'il ambitionnait, c'était une preuve de l'affection de cette parente qui lui était si chère et pour laquelle il s'était constamment dévoué !... Pâle d'émotion, le cœur bondissant, il marchait à grands pas à côté du frère Urbain qui l'entraînait vers l'église ; mais bientôt la rumeur publique apporte jusqu'à eux la nouvelle... La princesse Sybille vient de choisir de nouveau Gui de Lusignan pour son époux !... Les deux amis sont consternés et restent muets de saisissement. Ils ont suspendu leur marche.

— Oh ! non !... non ! c'est impossible ! dit enfin le frère Urbain... Éloi n'est donc pas arrivé à temps ?

Mais le jeune scribe, qui guettait leur retour, les aperçoit et accourt à eux. Il leur rapporte la réponse de Sybille.

Othon, en entendant les dures paroles de la princesse, a poussé un cri...

— Ah ! vous vous êtes trompé, mon père !... Vous voyez bien qu'elle me hait toujours !

Et, les forces l'abandonnant tout à coup avec l'espérance, il tombe sur un banc de pierre qui se trouve près de lui, et il y reste inanimé. Le jeune scribe s'empresse de lui porter secours. Mais le frère Urbain n'a rien vu ; immobile et les yeux attachés au sol, il paraît absorbé par de sombres pensées. Enfin, après quelque temps, on l'entend prononcer ces mots qui tombent lentement de ses lèvres :

— Cette femme vient de tuer le royaume... Ce Lusignan sera le dernier roi des Latins... Jérusalem se meurt ! Jérusalem est morte !

Paroles prophétiques, qui ne devaient que trop tôt se réaliser !

QUATRIÈME PARTIE. — JÉRUSALEM PERDUE.

CHAPITRE I. — Le marchand d'Armures.

Dix-huit mois environ après les événements dont nous venons de faire le récit, la ville de Jérusalem offrait un attristant spectacle. Les habitants, rassemblés dans les rues et sur les places, causaient entre eux d'un air effaré ; des moines traversaient les groupes en levant les bras au ciel et en donnant les signes du plus violent chagrin ; des dames éplorées couraient au palais, les vêtements en désordre et les cheveux épars, sans souci de leur rang et de leur dignité. La désolation était dans la ville sainte. Ceux-ci restaient muets et consternés, ceux-là s'abandonnaient à toute la vivacité de leur douleur. Ici, c'étaient des plaintes et des murmures, plus loin, des exclamations de dépit et de révolte contre le sort ; partout enfin le trouble et le désespoir, partout l'abattement et la terreur. Et, au milieu des gémissements, du tumulte, des murmures et des cris, on entendait ces mots s'élever de toutes parts :

— Le bois sacré de la croix est aux mains des infidèles !... Le roi est prisonnier de Saladin !... Malheur !... malheur !

Le matin, un cavalier couvert de sang et de poussière était entré à Jérusalem apportant la triste nouvelle. Saladin venait de gagner la bataille de Tibériade, et jamais désastre plus grand n'avait frappé les chrétiens ! Toutes les forces de la Palestine s'étaient réunies sous la bannière royale ; et Gui de Lusignan, par son indécision, par le mauvais choix du terrain qu'il avait occupé, les avait fait écraser d'un seul coup, malgré les prodiges de valeur des guerriers francs. Le bois de la croix, qui jadis avait toujours conduit les chrétiens à la victoire et qu'on avait voulu, cette fois, faire porter encore devant l'armée, pour exciter son enthousiasme, le bois de la croix n'avait pu empêcher le désastre. Il l'avait même augmenté ; caries plus vaillants, groupés autour de la sainte relique pour la défendre, avaient péri sans pouvoir la soustraire aux mains des infidèles. Toute la noblesse du royaume, les chevaliers de Saint-Jean et du Temple accompagnaient le roi

dans cette funeste journée ; et, de tous ces nobles, de tous ces preux, quelques-uns seulement avaient échappé et s'étaient réfugiés dans les villes voisines, le plus grand nombre était mort et les autres, y compris le roi lui-même, étaient prisonniers des Sarrasins. L'armée était décimée et ses débris disséminés çà et là... Le royaume chrétien se trouvait tout à coup sans défenseurs !

Telles étaient les tristes nouvelles qui avaient répandu la douleur et jeté la consternation dans la ville sainte.

La crainte emplissait tous les cœurs ; de sombres pressentiments agitaient tous les esprits. Les desservants des autels, atterrés par la perte de la croix du Sauveur, parcouraient les rues en prononçant ces paroles lamentables :

— Filles de Sion, prenez vos habits de deuil !... Filles de Sion, pleurez sur les malheurs qui menacent la cité du Christ !

A ces lamentations se mêlaient les gémissements des dames et des damoiselles qui toutes, mères, sœurs ou épouses des guerriers chrétiens, couraient porter leur inquiétude aux pieds de la reine, espérant que, mieux renseignée qu'elles, elle pourrait leur donner des nouvelles certaines de leurs fils, de leurs frères, de leurs époux. Mais celle-ci ne pouvait faire cesser leur doute cruel ; elle ne savait rien, sinon que son époux était captif et que Jérusalem était menacée.

Depuis le lendemain du jour où elle était sortie triomphante de l'église du Saint-Sépulcre, après avoir donné une seconde fois sa main à Lusignan, Sybille était en proie à de secrètes inquiétudes et des craintes vagues occupaient son esprit. Ce lendemain même, elle avait trouvé dans son appartement un écrit ainsi conçu :

« Vous avez repoussé d'anciens amis qui venaient se représenter à vous, et qui, depuis longtemps vivaient dans l'ombre à vos côtés, vous assistant et vous soutenant dans l'œuvre du salut de Jérusalem que vous aviez entreprise... Vous avez méprisé l'avis qu'ils vous donnaient ;... vous les avez méconnus... Ils s'éloignent de vous et vous ne les reverrez plus... Puissiez-vous ne pas vous repentir de ce que vous avez fait !... Puisse Lusignan ne pas perdre cette Jérusalem que vous vouliez sauver !

Cet écrit était signé frère Urbain. Le parchemin qu'on lui avait remis au moment où elle allait recevoir la couronne disait donc la vérité ? Ce n'était donc pas, comme elle l'avait cru, une ruse du comte de Tripoli ?... Non, non, ... Othon et le frère Urbain existent... Elle n'en peut plus douter ; son trouble et sa joie sont extrêmes... Ces amis de son enfance, qu'elle croyait

perdus pour toujours, elle les a retrouvés !... Cette pensée est la première qui se présente à son esprit ;... mais, hélas ! une autre pensée lui succède aussitôt... Ces amis, elle les a repoussés, ... elle les a méconnus ;... elle a laissé échapper l'occasion de tenir la promesse qu'elle avait faite à sa mère... Othon la lui offrait, cette occasion, en venant se présenter à son choix parmi les seigneurs, ... et elle n'a pas tenu compte de l'avis qu'on lui donnait ! Les regrets et l'amertume ont bientôt chassé la joie de son cœur, et elle s'écrie :

— Ils vivaient près de moi depuis longtemps !... Oui, ... j'en ai eu le pressentiment... Ce chevalier Yves qui semblait veiller sur moi sans cesse, ... c'était lui, ... c'était Othon !... Mais le frère Urbain ?... Ah ! ce secrétaire du patriarche qui cachait ses traits et dont j'avais cru un jour reconnaître la voix ?... Oui, oui... Plus de doute !... L'écriture de ces mots qu'il m'adresse est semblable à celle des avis secrets que j'ai reçus autrefois, ... et, comme eux, ils me sont parvenus mystérieusement, sans que je sache de quelle manière... C'était lui qui semblait me pousser à épouser Gui ;... et maintenant il paraît douter de lui... Mon Dieu !... mon Dieu !... qu'est-ce que cela signifie ?... Et ils me quittent tous deux croyant que mon cœur les a oubliés, ... ils m'abandonnent au moment où j'aurais tant besoin de leur aide et de leur dévouement !... Oh ! je veux les retenir près de moi, ... je veux les revoir !

Sybille avait tout fait pour retrouver les traces d'Othon et du frère Urbain ; hélas ! elle n'avait pu y réussir. Elle avait envoyé chez le patriarche : le secrétaire s'était démis de ses fonctions la veille et s'était retiré sans qu'on sût où il allait... Elle avait fait partout chercher des nouvelles d'Othon d'Ibelin et du chevalier Yves ; personne ne connaissait le premier, et, quant au second, on n'en avait plus entendu parler depuis son haut fait du pont-levis de Montréal, Enfin, après un mois de recherches inutiles, elle avait acquis la certitude que ces deux amis de sa jeunesse, qu'elle avait cru un moment avoir retrouvés, s'étaient éloignés pour jamais et qu'elle ne les reverrait plus. Elle en avait ressenti un vif chagrin ; et, à ce chagrin, était venu se mêler une sourde inquiétude. Les derniers mots de l'écrit du frère Urbain lui étaient restés toujours présents à l'esprit : Puisse Lusignan ne pas perdre cette Jérusalem que vous vouliez sauver ! La crainte qu'exprimait cette phrase avait pénétré dans son âme ; elle commençait à douter de son époux, elle commençait à s'effrayer sur le sort de cette ville sainte au salut de laquelle elle avait consacré toute son existence et sacrifié ses plus chers

sentiments. Et, en effet, ce qui s'était passé jusque-là n'était pas fait pour la rassurer, et devait lui faire redouter plus que jamais celui qu'elle regardait comme le plus dangereux ennemi du royaume, le comte de Tripoli.

Celui-ci, aussitôt après le couronnement de Lusignan, s'était retiré dans son comté, refusant obéissance au nouveau roi. Bien mieux, dans son dépit, disait-on, il avait fait alliance avec Saladin qui lui avait promis, s'il voulait, comme garantie de sa bonne foi, embrasser la religion mahométane, de lui donner l'investiture du royaume de Jérusalem, dès qu'il l'aurait conquis sur les chrétiens. Toujours est-il que, presque aussitôt, le soudan était venu mettre le siège devant Ptolémaïs, sous les murs de laquelle on affirmait avoir vu le comte de Tripoli, coiffé du turban, combattre parmi les infidèles. Effrayé des conséquences que pouvait avoir pour le royaume l'alliance de Raymond et de Saladin, Gui s'était rapproché du comte, et une réconciliation avait eu lieu entre eux. Mais cette réconciliation était-elle bien sincère de la part de ce dernier et la colère que parut en ressentir le soudan était-elle bien réelle ? N'était-ce pas pour mieux faire croire à cette colère que Saladin, levant tout à coup le siège de Ptolémaïs, était venu attaquer Tibériade appartenant au comte de Tripoli ? Était-ce avec la ferme intention d'assister le roi et de contribuer à repousser les infidèles, que Raymond s'était joint à l'armée des chrétiens et avait marché sous la bannière royale ? Tout cela n'était-il pas une feinte convenue entre lui et le soudan pour attirer le roi dans un mauvais pas ? Voilà ce que s'était demandé Sybille à la nouvelle du désastre de Tibériade, et surtout en apprenant que le comte de Tripoli s'était retiré avec ses troupes dès le commencement du combat.

La malheureuse reine ! combien elle regrettait en ce moment de ne pas avoir auprès d'elle, pour l'assister, ces amis de son enfance que, sans le vouloir, elle avait éloignés pour jamais !... Elle exprimait ses regrets et sa douleur à Aïxa, sa fidèle suivante, qui était toujours à ses côtés et qui partageait ses peines.

— De tous ceux qui m'ont aimée jadis et dont le dévouement me serait si utile maintenant, il ne me reste plus que toi, bonne et chère fille, ... que toi qui ne peux rien, rien que me prouver ton amitié et prendre ta part de mes soucis !

Et la pauvre muette, la dévouée suivante, confondait ses larmes avec celles de sa maîtresse. Cependant, après le premier moment donné à la

douleur que lui causaient les tristes nouvelles, Sybille reprit tout à coup son énergie :

— Et mon serment ! s'écria-t-elle... Je suis seule pour lutter à présent ?... Eh bien, seule je lutterai.

A partir de cet instant, elle n'avait cessé de parcourir la ville, cherchant à relever le courage des habitants. Mais, ni par sa présence, ni par ses exhortations, elle n'avait pu parvenir à ranimer les esprits abattus, tant le découragement de tous était profond, tant la crainte était entrée dans tous les cœurs !

Cependant quelques-uns des soldats échappés au massacre de Tibériade étaient revenus dans la ville sainte ; et, dès qu'un de ces débris de la puissante armée paraissait, on se précipitait vers lui, tant on était avide de connaître les détails de ce grand désastre. Et ce qu'on apprenait ainsi n'était pas de nature à calmer les craintes et les tristes pressentiments. Parmi ceux qui revenaient du lieu du combat et qui pouvaient en donner des nouvelles, était un marchand arménien qui avait été sur le champ de bataille dépouiller les morts de leurs armures et ramasser çà et là les armes abandonnées. Cet homme était venu à Jérusalem avec un dromadaire chargé de ces dépouilles, et il les avait exposées dans une maison de la ville, pour en tirer profit sans doute. Personne ne connaissait ce marchand, on ne savait ni qui il était, ni d'où il venait ; mais la foule encombra sa demeure et accourait auprès de lui, espérant apprendre de nouveaux détails sur ce qui s'était passé. Les dames surtout, celles qui n'avaient pu obtenir de nouvelles certaines du fils, du frère, de l'époux qui leur était cher, allaient avidement chercher des renseignements parmi tous ces débris de l'équipement des chevaliers et des barons. Et si l'une d'elles, au milieu de ces dépouilles des combattants, apercevait quelque pièce d'une armure qui lui était bien connue, elle acquérait ainsi une certitude plus pénible que le doute cruel auquel elle avait voulu échapper.

On n'avait pas tardé à remarquer les étranges allures de ce marchand ; sa barbe était d'une blancheur mate qui ne paraissait pas naturelle. La pièce dans laquelle il recevait ses visiteurs était fort sombre, il se tenait toujours à distance des gens qui lui parlaient ; et cependant, malgré cela, on pouvait voir briller dans ses yeux un feu qui contrastait avec les rides profondes de son front. On eût dit, en l'observant bien, que cet homme n'avait pas réellement l'âge qu'annonçait son visage. Au reste, ce n'était pas seulement par son aspect qu'il surprenait ; ses manières étaient aussi extraordinaires

que sa personne. Depuis qu'il était venu à Jérusalem, il n'avait parlé à âme qui vive en dehors de la pièce où il se tenait de coutume. Il ne fréquentait personne ; il ne sortait jamais qu'à la nuit close, et il dirigeait toujours ses pas du même côté. Il se promenait chaque soir aux environs du palais et restait là des heures entières les yeux fixés sur la demeure royale, mais assez loin pour ne pas être aperçu par ceux qui la gardaient. Deux fois seulement on l'avait vu manquer à ses habitudes et quitter un moment pendant le jour sa sombre retraite. Il faut dire aussi que, ces deux fois-là, la reine, qui continuait à se montrer au peuple, passait auprès de sa maison. Il s'était précipité hors de chez lui, avait cherché à percer la foule qui entourait Sybille et l'on avait remarqué que son œil s'était éclairé d'un feu soudain, en la voyant s'éloigner sans qu'il ait pu l'approcher. Dans l'exercice de son commerce de passage, il paraissait non moins étrange. Si quelqu'un voulait acheter un des objets qu'il exposait, comme nous l'avons dit, il acceptait, sans discuter, le prix qu'on lui offrait et semblait assez dédaigneux de l'argent qu'il recevait. Ces diverses remarques qu'on avait faites avaient fini par jeter l'inquiétude dans le quartier qu'il habitait. Était-ce bien réellement un marchand ? N'était-ce pas plutôt un espion de Saladin qui s'était introduit dans la ville pour en connaître les forces ? Telles étaient les questions que s'adressaient à son sujet tous ses voisins qui commençaient à concevoir des soupçons et qui ne cessaient d'avoir les yeux sur lui.



Cet homme s'était probablement aperçu de la surveillance dont il était l'objet ; car, un matin, sa maison ne s'ouvrit pas comme d'habitude devant les curieux et les acheteurs. Déjà l'on commençait à croire qu'il avait plié bagage pendant la nuit et qu'il était parti comme il était venu, lorsqu'on l'avait vu sortir de chez lui. Il avait un des pans de sa grande robe rejeté sur l'épaule, de façon à cacher en partie son visage. Si quelqu'un l'eût suivi alors, il eût pu le voir se diriger vers le palais ; et, parvenu là, se présenter résolument à la porte de la demeure royale.

— Je désire parler à madame la reine, dit-il à l'homme d'armes qui lui barrait le passage... J'ai trouvé sur le champ de bataille de Tibériade l'anneau royal qui aura glissé de la main du roi Gui, ... et je viens le rapporter à la reine Sybille à laquelle je veux le remettre moi-même

On fit prévenir Sybille aussitôt. Celle-ci allait se rendre aux remparts qu'elle voulait visiter elle-même ; car ses craintes augmentaient chaque jour et de sinistres bruits arrivaient du dehors. Un grand nombre de villes chrétiennes de Palestine, n'osant ou ne pouvant résister au vainqueur, s'étaient rendues à Saladin qui venait de se présenter devant Ascalon.

Sybille se demandait avec inquiétude où s'arrêterait la marche triomphante du Soudan. Elle se demandait si, maître de presque toutes les places de Palestine, il ne viendrait pas bientôt attaquer la capitale du royaume, cette ville qu'elle eût voulu sauver au prix de sa vie, et qui n'avait plus pour défenseurs que quelques soldats fugitifs et des habitants inexpérimentés dans le métier des armes. La pauvre reine ! Elle n'avait pour l'assister dans ce moment si plein de danger qu'un vieux guerrier échappé au massacre de Tibériade, Baléan d'Ibelin, un grand-oncle d'Othon, qui ne connaissait pas son neveu et ne l'avait jamais vu. Aussi redoublait-elle d'activité et voulait elle tout voir par ses yeux. Et voilà pourquoi elle se disposait à aller visiter les remparts qui tombaient en ruines et qu'elle voulait faire réparer.

Elle se préparait à prendre, avant de sortir, une boisson fortifiante contenue dans une coupe que la suivante venait d'apporter et de déposer sur un meuble. C'est à ce moment que l'on était venu l'avertir que le marchand d'armures demandait à remettre en ses mains l'anneau royal qu'il prétendait avoir trouvé sur le champ de bataille de Tibériade. Sybille, toute troublée à cette annonce, avait donné ordre qu'on lui amenât immédiatement cet homme. L'anneau royal tombé des mains de Gui, n'était-ce pas là un triste présage, un pronostic de ruine pour le royaume ?... Dans son émotion, elle avait replacé sur le meuble la coupe qu'elle n'avait pas vidée. Le marchand d'armures put remarquer ce mouvement, car il entra à l'instant même. Soit hasard, soit avec intention, il vint, en s'inclinant devant Sybille, se placer tout près du meuble sur lequel était la coupe.

— Reine, commença-t-il, j'ai trouvé... Mais Sybille l'interrompit brusquement.

— Je sais, ... je sais, dit-elle... voyons cet anneau ?... L'homme alors parut chercher avec empressement sous sa robe, dans son justaucorps.

— C'est extraordinaire, fit-il, ... je l'avais là tout à l'heure... Et il continuait sa recherche avec une vivacité qui allait toujours croissant. Sybille commençait à s'impatienter ; quant à Aïxa qui était restée auprès de sa maîtresse, elle tenait les yeux fixés sur le marchand. Dès l'entrée de celui-ci, elle avait été frappée de son air étrange et elle avait surpris le regard qu'il jetait sur la coupe au moment où Sybille la replaçait sur le meuble. Il n'en avait pas fallu davantage pour éveiller l'attention de la fille dévouée. En l'observant mieux, elle avait cru s'apercevoir que sa barbe n'était pas naturelle ; bien plus, malgré l'apparente vieillesse de cet homme, elle avait trouvé en lui une certaine ressemblance avec l'âme damnée du

comte de Tripoli. Elle avait vu ce Robert dans de trop graves circonstances pour avoir oublié ses traits... Depuis lors, elle n'avait cessé d'avoir les yeux attachés sur le marchand et elle avait surveillé tous ses mouvements. Pendant qu'il cherchait l'anneau avec tant d'empressement, ce à quoi il employait ses deux mains, Aïxa avait cru voir qu'il en portait une derrière lui, dans la direction de la coupe. Elle n'en était pas bien certaine ; ce n'était qu'un doute, et, devant cet homme, elle n'osait l'exprimer par ses signes, dans la crainte de l'accuser à tort. Celui-ci, du reste, venait de retrouver l'anneau.

— Ah ! le voici enfin ! dit-il en le présentant à Sybille

Le visage de la reine s'éclaira aussitôt. Ce n'était pas l'anneau royal ! C'était sans doute la bague de quelqu'un des chevaliers tués dans le combat. Le marchand, tout en s'excusant, se hâta de sortir. Sybille, rassurée, voulut alors prendre le breuvage qu'elle avait laissé sur le meuble ; mais Aïxa se précipita tout à coup entre la coupe et sa maîtresse. Par ses signes, elle chercha à faire comprendre à celle-ci ce qu'elle croyait avoir vu, et elle voulut la détourner de boire.

— Pauvre fille, dit Sybille en souriant et en repoussant doucement Aïxa, ... dans ton dévouement à ma personne, tu vois des dangers partout, ... Allons, laisse-moi...

Tout en parlant elle avançait la main vers la coupe. Mais la muette revint vivement se placer devant elle et renouvela ses gestes avec insistance. Alors Sybille impatientée se fâcha. Elle repoussa Aïxa un peu plus vivement cette fois et voulut prendre le breuvage. La suivante dévouée ne lui en laissa pas le temps ; elle saisit brusquement la coupe et la vida d'un trait, ... elle était sûre maintenant que sa maîtresse ne boirait pas !... La reine irritée fut sur le point de céder à la colère ; mais, s'apaisant aussitôt, elle se borna à hausser les épaules en disant :

— La folle !... avec ses craintes ridicules, elle me ferait perdre patience !

Puis elle sortit. Quand elle revint, Aïxa se tordait dans d'horribles convulsions. L'excellente fille ne s'était pas trompée. C'était bien Robert qui, n'ayant pas oublié que sa châteltenie était attachée à la vie de Sybille, avait voulu profiter de l'isolement où la mettait le désastre de Tibériade, pour tenter de devenir châtelain par un hardi coup de main. Voyant qu'il ne pouvait atteindre la reine dans les rues de la ville, comme il l'avait espéré d'abord, et s'apercevant que sa présence à Jérusalem commençait à devenir suspecte, il s'était résolu à en finir. C'est dans ce but qu'il s'était présenté

au palais et qu'il avait inventé la fable de l'anneau royal. En s'introduisant auprès de Sybille, il ne savait pas encore de quelle arme il la frapperait ; mais, le hasard lui ayant montré ce breuvage et lui ayant donné, par suite de ce qu'il avait vu, la certitude qu'il lui était destiné, comme il était préparé à tout, il avait choisi l'empoisonnement qui lui laissait le temps de fuir. Et la pauvre Aïxa avait avalé le breuvage, pour le dérober à sa maîtresse, sans songer qu'elle pouvait se contenter de le jeter au loin. L'ardeur de son dévouement l'avait emportée et lui avait fait perdre la présence d'esprit. Elle allait bientôt en être victime. Le soir même, elle rendait à Dieu sa belle âme, en jetant un dernier regard sur cette chère princesse qu'elle avait tant aimée et pour laquelle elle donnait sa vie. C'est en vain qu'on fit chercher le marchand d'armures pour lui faire expier ce meurtre ; il avait disparu.

Il serait impossible d'exprimer le chagrin que ressentit Sybille de la perte de sa fidèle et dévouée suivante. C'était le dernier souvenir de son enfance qui la quittait, c'était le dernier des amis de sa jeunesse qu'elle perdait pour toujours. Désormais elle était seule, non-seulement pour défendre un trône plus que jamais chancelant, mais seule aussi pour souffrir, car Aïxa partageait ses peines. Et le lendemain de ce jour, du sein de la ville, s'élevait un cri qui parvenait jusqu'à elle

— Les Sarrasins sont aux portes de la sainte cité !

Saladin, en effet, après avoir reçu la soumission des Ascalonites, venait porter le dernier coup au royaume chrétien en assiégeant Jérusalem !

CHAPITRE II. — La Grotte de Jérémie

Mais, demandera le lecteur, pendant que se passait ce que l'on vient de nous rapporter dans le précédent chapitre, que sont devenus nos deux amis, Othon et le frère Urbain, que nous avons laissés au milieu d'une des rues de Jérusalem, l'un évanoui sur un banc de pierre et l'autre plongé dans ses réflexions ? Nous avons le regret de ne pouvoir donner sur le premier d'autres renseignements que les suivants. Après avoir repris connaissance, grâce aux soins du jeune scribe, Othon s'est relevé tout à coup, et, s'adressant à l'ancien ermite du Pic :

— Ah ! pourquoi m'a-t-on arraché à la mort dans le couvent de Bethléem ? s'est-il écrié... Sybille me hait toujours !... Après l'espérance que vous

m'aviez donnée, mon père, je ne puis plus supporter cette pensée ;... et je vais demander l'oubli à cette mort à laquelle on m'a soustrait... Adieu, mon père, adieu !

A ces mots, il s'est éloigné vivement. C'est en vain que le frère Urbain, qui l'avait rejoint, s'est efforcé de le retenir près de lui ; Othon a persisté dans son dessein et lui a répondu :

— Non, non, laissez-moi... Mais rassurez-vous, je resterai fidèle à mon serment, et je saurai mourir en servant encore cette Jérusalem à laquelle j'ai voué ma vie !

Puis, comme si le désespoir lui eût rendu toutes ses forces, il s'est mis à courir et a disparu bientôt au milieu de la foule qui revenait de voir passer le cortège de la princesse, à sa sortie de l'église du Saint-Sépulcre. Voilà tout ce que nous pouvons apprendre au lecteur au sujet d'Othon ; car, depuis lors, on n'en a plus entendu parler. Quant au frère Urbain, nous serons plus heureux à son égard et nous pourrons donner sur son compte de plus amples renseignements. Nous ne l'avons pas perdu de vue depuis le moment où son jeune ami l'a quitté si brusquement. Après avoir été, comme nous le savons, se démettre de ses fonctions auprès du patriarche, après avoir fait parvenir à Sybille l'écrit que nous connaissons, grâce à cette porte de communication qu'il avait su rouvrir sans qu'on s'en aperçût et dont il avait déjà fait usage jadis, il était sorti de la ville, le cœur contrit et la tête pleine de sombres pensées. Il entrevoyait dans un temps prochain la ruine de cette sainte cité pour le salut de laquelle il n'avait cessé de travailler ; il pressentait, en frémissant de douleur, le moment où le tombeau du Christ retomberait aux mains des infidèles ; il déplorait aussi l'absence de cet Othon d'Ibelin qu'il avait vu naître, dont il avait constamment suivi les pas jusqu'ici et qui le quittait tout à coup pour aller mourir loin de lui. Plein de découragement, il reconnaissait son impuissance à sauver Jérusalem ; il la voyait condamnée par le ciel lui-même, et il n'avait plus d'espoir qu'en la clémence de Dieu. Aussi allait-il reprendre sa vie de solitaire, afin de tâcher, par ses jeûnes, ses macérations et ses prières, de fléchir la colère divine.

En sortant de la ville, il s'était dirigé vers une grotte située à plusieurs portées d'arbalète des murs de la sainte cité. Cette grotte n'était plus visitée depuis nombre d'années, et l'entrée en était dérobée aux yeux par des plantes sauvages. C'était la grotte de Jérémie ; c'était, l'on s'en souvient, l'endroit que le frère Urbain avait indiqué au supérieur du couvent de Bethléem pour le nouveau lieu de réunion des défenseurs de la Foi.

L'ancien secrétaire du patriarche avait choisi cette grotte pour son habitation. C'est là que, depuis que Gui de Lusignan occupait le trône, le saint homme vivait retiré du monde et caché à tous, recevant sa maigre nourriture d'un des moines du couvent de Bethléem qui la lui apportait chaque semaine. C'est là que, depuis lors, il avait passé ses jours, espérant, par sa réclusion volontaire, par ses flagellations, par ses prières et par les austérités de sa vie, obtenir la miséricorde de Dieu pour la Jérusalem menacée. Depuis qu'il était entré dans sa demeure solitaire, nul n'y avait pénétré que les défenseurs de la Foi qui, pendant les dix-huit mois environ qui venaient de s'écouler, ne s'étaient réunis que deux fois autour de leur grand maître. Ces réunions n'avaient lieu que la nuit, afin que l'arrivée des pieux personnages, qui eût été remarquée, ne vînt pas trahir le secret de la retraite du frère Urbain ; et, les deux fois dont nous parlons, le nombre des défenseurs présents n'avait été que de neuf... Othon n'avait pas paru ! Qu'était-il devenu ? Était-il trépassé ? voilà ce que chacun des frères demandait à l'ancien ermite du Pic qui ne pouvait répondre à ces questions que par ses soupirs.

C'était seulement en présence de circonstances graves que le supérieur du couvent de Bethléem, chargé de convoquer les défenseurs de la Foi, les avait rassemblés. La première de ces circonstances avait été la défaite des Templiers sous les murs de Ptolémaïs, la seconde, le désastre de Tibériade : mais que pouvaient faire tous ces vieillards devant de pareils malheurs, sinon prier et gémir ?

Et pourtant, le soir même du jour où nous avons vu mourir la pauvre Aïxa, un, promeneur attardé qui eût traversé la campagne au milieu de laquelle était située la grotte de Jérémie, eût pu voir, de divers côtés, s'avancer des ombres mystérieuses qui, parvenues à la grotte, se penchaient pour écarter les broussailles et disparaissaient aussitôt. C'étaient les défenseurs de la Foi qui se réunissaient encore une fois autour du frère Urbain ; et, cette fois encore, ils n'étaient que neuf... Othon n'était pas parmi eux.

— La montagne de Sion est ébranlée jusque dans ses fondements ! disaient-ils tous d'une voix attristée, en pénétrant dans la grotte.

Et ils donnaient les signes d'un violent désespoir.

— Que se passe-t-il, mes frères ? demandait à chacun le frère Urbain, que le bruit des derniers succès de Saladin n'était pas venu atteindre dans sa retraite austère... De quel nouveau malheur Dieu nous a-t-il frappés ?

— Hélas ! dit l'un, les mosquées vont bientôt prendre partout en Palestine la place de nos églises, et le culte impie des infidèles va remplacer notre saint culte ! Toutes les villes chrétiennes ouvrent leurs portes au vainqueur !...

Et les neuf vieillards répétèrent d'une seule voix :

— Hélas ! hélas ! hélas !

— Malheur ! reprit un autre... La croix du Sauveur est déjà entre les mains des infidèles ;... et voici que bientôt leurs pieds fouleront son saint sépulcre !... En me rendant en ce lieu, j'ai vu au loin, sur la route qui vient d'Ascalon, paraître des nuées de Sarrasins armés de leurs javelots... Saladin s'avance vers Jérusalem !

A cette nouvelle, comme s'il leur eût été communiqué par une secousse électrique, un frisson parcourut le corps des neuf vieillards qui se précipitèrent à genoux, en s'écriant :

— Seigneur, miséricorde !... Seigneur, ayez pitié !... Jérusalem !... Jérusalem !

— Oui prions ! s'écria le frère Urbain, d'une voix qui exprimait à la fois son découragement et son désespoir. Prions ! car les murs de la sainte cité tombent en ruines... Prions !... car Jérusalem est sans défenseurs et ne peut manquer de devenir la proie des mécréants... Prions ! car nous sommes sans pouvoir pour empêcher de tels malheurs... Hélas ! hélas !... Pour ne pas voir nos saints lieux profanés, pour ne pas voir la ville de Jésus-Christ saccagée par les barbares, que pouvons-nous faire ?

— Nous pouvons mourir ! répliqua avec énergie le supérieur de Bethléem... Mourir avec cette Jérusalem que nous sommes impuissants à sauver !... Depuis le malheur de Tibériade, j'avais prévu ce qui arrive ;... je me suis procuré des épées et des armures, que j'ai fait cacher près de ce lieu... Quoique débile et vieux, que chacun de nous se transforme en guerrier !... Que les défenseurs de la Foi la défendent jusque dans ses derniers retranchements et jusqu'à leur dernier soupir !... Mourons, mes frères, mourons avec Jérusalem !...

— C'est le ciel qui t'inspire ! s'exclama le frère Urbain avec enthousiasme... Oui... oui... Si la montagne de Sion doit périr, ... périssons avec elle !...

— Périssons avec elle !... Mourons avec Jérusalem !

Tel fut le cri sublime qui s'échappa du cœur de tous ces vieillards. Le salut de la ville sainte avait été la pensée de toute leur vie ; sa perte devait

être le signal de leur mort !... Aussitôt, entraînés par le supérieur de Bethléem, ils allèrent chercher les armures cachées au fond d'une des cavités du rocher dans lequel s'ouvrait la grotte ; et ils s'armèrent tous avec une ardeur et une vivacité que leur âge n'eût pu faire supposer en eux. La grotte de Jérémie offrit alors un spectacle étrange. Dans ce sombre séjour, où l'on n'avait entendu jusque-là que des gémissements et des prières, retentit pour la première fois le bruit des armes et le cliquetis du fer ; et l'on vit le dos de ces vieillards, courbés par l'âge pour la plupart et habitués seulement à porter la bure, se redresser en se froissant au dur contact des cuirasses. Lorsque chacun eut revêtu le vêtement guerrier :

— Et maintenant, défenseurs de la Foi, mes frères, dit le grand maître Urbain, récitons sur nous-mêmes la prière des trépassés, ... afin que Dieu tout à l'heure nous trouve préparés à aller vers lui...

Les neuf vieillards, gênés par leurs armures, ne s'agenouillèrent pas, mais ils inclinèrent la tête et prièrent à voix basse ; et, leur oraison achevée, ils entonnèrent en chœur le psaume :

— *De profundis clamavi ad te, Domine...*

Puis, lorsque leurs voix eurent fait entendre le dernier verset, ils se préparèrent à partir pour aller s'enfermer dans les murs de Jérusalem.

— Ah ! il nous manque un des nôtres et le meilleur ! s'écria avec regret le frère Urbain, au moment de quitter la grotte... Mais il nous a déjà devancés sans doute et il nous attend auprès de Dieu... Celui-là au moins, dont le bras était plus exercé que le nôtre à tenir une épée, eût pu faire payer chèrement sa vie aux infidèles !... Ah ! Othon !... Othon ! pourquoi n'es-tu pas avec nous ?

A peine le frère Urbain venait-il de prononcer ces mots, que l'on entendit agiter les broussailles à l'entrée de la grotte, et qu'un homme parut... C'était lui !... c'était Othon d'Ibelin ! Sa vue arracha une exclamation de surprise et de joie aux neuf vieillards... Il revenait à temps pour mourir avec eux !... Mais qu'était-il devenu ?... Qu'avait-il fait pendant ces dix-huit mois ? Hélas ! il avait vainement cherché le trépas. Sous les murs de Ptolémaïs, il avait combattu contre le comte de Tripoli qu'il avait reconnu, malgré son costume musulman... Les visions de sa maladie ne l'avaient pas trompé ; il retrouvait le renégat qu'il avait vu si souvent dans ses hallucinations ! Il voulait lui donner la mort ou la recevoir de lui ; mais un mouvement des troupes l'avait brusquement séparé de son adversaire. A Tibériade, il s'était jeté au milieu de la plus forte mêlée, c'est-à-dire au côté du roi ; mais, au

lieu de le tuer, les Sarrasins s'étaient contentés de le faire prisonnier avec le monarque. Il avait été conduit, à la suite de Lusignan, dans la tente du soudan. Là, il avait vu Saladin, satisfaisant enfin sa vengeance si longtemps inassouvie, faire sauter d'un coup de son propre cimeterre la tête de Renaud de Châtillon ; et il avait espéré, en bravant le sultan, -obtenir le même sort. Mais le vainqueur l'avait épargné, et il l'avait laissé au nombre des captifs que les principaux musulmans se partageaient entre eux. Le hasard l'avait fait tomber au pouvoir de El-Hamet, ce médecin syrien devenu un des conseillers de Saladin. Il ne doutait pas que le médecin auquel il avait échappé autrefois ne se vengeât du passé en le frappant... Mais El-Hamet, qui était parvenu aux limites de l'âge et se sentait près de sa fin, n'avait pas voulu charger son âme d'un meurtre ; et, malgré les prières de son captif, il l'avait épargné et renvoyé sans rançon. Voilà ce qu'Othon apprit à ses frères réunis autour de lui ; et il venait maintenant chercher sous les murs de Jérusalem cette mort qu'il désirait et qui semblait le fuir, en dépit de tous ses efforts. Aussi fut-ce avec joie qu'il se joignit à ses frères et qu'il adopta leur sublime dessein. Les dix défenseurs de la Foi étaient donc au complet, lorsque, au jour naissant, ils sortirent de la grotte de Jérémie et se dirigèrent vers les portes de Jérusalem.

A ce moment même Saladin envoyait sommer les habitants de la ville sainte de lui en ouvrir les portes, déclarant qu'il savait que Jérusalem était la maison de Dieu, promettant d'en respecter la sainteté et s'engageant, si les chrétiens en abandonnaient les murailles, à leur livrer une partie de ses trésors et à leur donner autant de terres qu'ils en pourraient cultiver.

— Nous, ne pouvons, répondirent les habitants, encouragés par Sybille, ... nous ne pouvons abandonner une ville où notre Dieu est mort et nous ne voulons pas vous la rendre !

Saladin, en entendant cette réponse, ressentit un vif courroux. Il se fit apporter le Coran, et, sur le livre sacré ; des musulmans, il jura qu'il renverserait les tours et les remparts de Jérusalem et qu'il y entrerait le fer à la main. Bientôt on vit flotter les étendards des Sarrasins sur les hauteurs d'Émaüs. Saladin avait mis le siège devant la sainte cité ; et il avait assis son camp aux lieux mêmes où les premiers croisés avaient dressé leurs tentes quatre-vingt-huit ans auparavant. Cependant l'agitation n'avait cessé de régner dans la ville ; les habitants s'étaient préparés à la défendre. Le vieux Baléan d'Ibelin s'était mis à leur tête. Tout ce qu'il y avait de valide avait pris les armes. Comme on manquait de chefs, on avait fait chevaliers

cinquante des principaux bourgeois ; comme on manquait d'argent, on avait dépouillé les églises et converti en monnaie l'or qui couvrait le Saint Sépulcre. Et Sybille, pendant les préparatifs de la défense, s'était montrée partout, encourageant les uns, excitant les autres et animant le courage de tous par son activité et son ardeur. C'est ainsi que, lorsque Saladin parut sur les hauteurs d'Émaus, les habitants de Jérusalem étaient prêts à soutenir le siège. Leur résistance fut opiniâtre pendant les premiers jours ; ils firent de nombreuses sorties, les uns armés de la lance ou de l'épée, les autres munis seulement de pelles avec lesquelles ils lançaient de la poussière aux Sarrasins.

On n'avait pas tardé à remarquer, parmi les défenseurs de la place, une petite troupe de dix guerriers qui se tenaient toujours réunis, et dont le grand âge se laissait deviner sous leur vêtement de fer. Un seul d'entre eux paraissait plus jeune que ses compagnons et portait aussi des coups plus vigoureux et plus sûrs que les leurs. On les avait vus partout où la lutte était le plus acharnée. Sur les remparts, ils se montraient à l'endroit où tombaient plus drus et plus serrés les traits des infidèles ; dans les sorties, c'était toujours à la place où la mêlée offrait le plus de chances de mort que l'on était sûr de les apercevoir. Leurs bras paraissaient inhabiles à manier une épée, leurs armes atteignaient à peine leurs ennemis ; et pourtant ils restaient fermes et inébranlables au milieu du carnage, exposés aux coups des Sarrasins. On se demandait avec surprise quels étaient ces vieillards qui, n'ayant plus que quelques jours à vivre, semblaient vouloir hâter leur fin, en se jetant ainsi au devant du danger, sans profit pour la défense de la place. Ils le voulaient, en effet. C'étaient nos défenseurs de la Foi qui appelaient le trépas de tous leurs vœux, et qui ne se voyaient que trop bien exaucés. Leur nombre diminuait à chacune des sorties faites par les assiégés. Au retour de la première, ils n'étaient déjà plus que huit ; après la dernière, on n'en comptait plus que quatre. Seul, le plus jeune d'entre eux prêtait un secours utile aux assiégés et se montrait formidable aux ennemis.

Cependant l'ardeur qui avait animé d'abord les assiégés diminuait chaque jour ; toutes leurs sorties avaient été sans effet et leur avaient causé de grandes pertes. La dernière surtout, faite du côté du nord, — car Saladin avait changé de position et était venu attaquer la ville de ce côté, où les murs dégradés résisteraient moins à ses machines, — la dernière surtout, par son insuccès, avait jeté le découragement et l'effroi au cœur des assiégés. Ceux-ci n'avaient plus recours qu'aux prières, et les bourgeois

soldats abandonnaient les remparts pour courir aux églises. Les chrétiens nés sur le sol d'Orient, les chrétiens grecs, syriens et arméniens, qui détestaient les Latins et les accusaient de tous leurs maux, formaient déjà secrètement le complot de livrer la ville aux infidèles. L'alarme s'augmenta encore de la découverte de ce complot ; et le mot de capitulation fut prononcé !... C'est en vain que Sybille cherchait à relever le courage des habitants, c'est en vain qu'elle les exhortait, qu'elle ordonnait, qu'elle suppliait ; l'ardeur des premiers jours était tombée pour ne plus renaître. Jérusalem était déjà plus qu'à moitié vaincue. La pauvre reine était abîmée dans la douleur.

— Mon Dieu !... mon Dieu, s'écriait-elle avec désespoir, faut-il que cette Jérusalem, que j'eusse voulu sauver au prix de mon sang, pisser entre mes mains !

Mais bientôt, par un retour subit de son énergie, elle se résolut à tenter un dernier effort. Elle envoya secrètement un de ses serviteurs demander une entrevue au soudan. Et, sans communiquer son projet à personne, sans instruire qui que ce soit de sa démarche, elle alla trouver Saladin dans sa tente, espèce de palais improvisé et dont l'ornementation figurait une riche colonnade. Elle voulait au moins tâcher d'obtenir de lui la conservation des lieux saints pour les chrétiens. Quand elle se présenta devant le prince des musulmans, celui-ci, assis sur de moelleux coussins, était entouré des principaux chefs de son armée et prenait avec eux quelques rafraîchissements. A l'entrée de la reine, tous les yeux se fixèrent sur elle. Sybille, sans se troubler, s'avança vers le Soudan d'un air digne et plein de noblesse.



— Sultan Saladin, lui dit-elle, je viens vers vous comme on vient à un ennemi généreux... Je ne pense donc pas avoir rien à redouter de la démarche que je fais en ce moment.

Tout en parlant, elle avait regardé Saladin ; et, à l'aspect de son visage, elle avait cru tout à coup retrouver un ancien souvenir. Les traits du Soudan ne lui étaient pas inconnus, elle en avait conservé dans son esprit l'image confuse ; et pourtant c'était la première fois qu'elle se trouvait en sa présence. Il lui semblait avoir déjà vu ses yeux se fixer sur elle ; mais tout cela était vague dans sa pensée. C'était comme la mémoire que l'on garde d'un rêve. D'où provenait cela ?... Saladin lui-même se chargea de le lui expliquer.

— Reine, rassurez-vous, répondit-il, celle à qui Dieu m'a permis de sauver la vie au lac d'Édesse n'a rien à craindre en ce lieu...

Sybille venait de retrouver son sauveur inconnu qu'elle n'avait fait qu'entrevoir, il y avait de cela seize ans... Et ce sauveur c'était Saladin lui-même !... C'était donc lui qui avait couvert Agnès de Courtenay de sa

généreuse protection ? La reine en conçut bon espoir pour la réussite de sa tentative. Elle remercia d'abord le soudan de l'assistance qu'il lui avait donnée ainsi qu'à sa mère, à cette époque de sa vie ; puis elle ajouta :

— Mais je ne sais si je dois vous rendre grâce pour m'avoir tirée des eaux ;... si j'y étais restée, je ne serais pas en ce moment témoin des malheurs qui frappent ma patrie !

Et aussitôt elle exposa au sultan ce qu'elle venait réclamer de lui, si la place capitulait ... Mais, hélas ! elle ne put rien obtenir. Saladin n'avait-il pas juré sur l'Alcoran de prendre Jérusalem d'assaut et d'en passer les habitants au fil de l'épée ? La pauvre reine revint tristement à Jérusalem où elle rentra sans être vue. Elle garda le secret sur sa démarche qui fut ignorée de tous, excepté du serviteur qu'elle avait envoyé à Saladin.

Le lendemain même du jour où Sybille avait fait cette tentative, Baléan d'Ibelin, qui n'en avait pas connaissance plus que les autres, se rendit à son tour auprès du Soudan, suivi des principaux habitants de Jérusalem. Ces députés venaient lui offrir de lui rendre la place aux conditions qu'il avait d'abord posées lui-même ; mais le sultan les renvoya sans réponse. Pendant plusieurs jours, ils revinrent à la charge sans plus de succès. Enfin, un jour, Saladin, leur montrant ses étendards que quelques-uns des siens avaient été planter pendant la nuit sur les murailles démantelées, leur répondit avec dédain :

— Puis-je accorder des conditions à une ville prise ? Cette réponse, rapportée dans la ville, augmenta d'abord la consternation générale. Les habitants, attroupés dans les rues comme des agneaux timides, se contentaient de pleurer et de gémir, et semblaient déjà tendre la gorge à leurs bourreaux. Sybille, éperdue en voyant Jérusalem sur le point d'être ravie aux chrétiens, Sybille était au milieu de la foule. Elle haranguait ses sujets, elle les conjurait de tenter un suprême effort pour sauver la ville sainte. Mais ses paroles étaient sans force sur les habitants atterrés, ses prières étaient sans effet, lorsque tout à coup parurent, à l'endroit même où elle se tenait, les quatre survivants des dix guerriers qu'on avait si souvent remarqués depuis le commencement du siège. Leurs visages étaient dérobés aux yeux ; car, tous les quatre, ils avaient abattu la visière de leur casque. En entendant les supplications de la reine et en voyant le peu d'effet qu'elles produisaient, un des quatre guerriers s'avança vivement, et, d'une voix indignée, s'écria :

— Chrétiens !... quand le Christ est mort pour vous de la mort des suppliciés, ne pouvez-vous mourir pour lui de la mort des braves ?

Sybille se retourna vivement ; elle avait cru reconnaître la voix du frère Urbain ! Mais les simples paroles du guerrier avaient eu sur tous une puissance électrique : l'enthousiasme avait brusquement succédé à la consternation ; et l'agitation de la foule, qui courait aux armes, détourna aussitôt Sybille de cette pensée. Le mouvement qui venait de s'opérer si subitement l'avait laissée presque isolée à l'endroit où elle se trouvait, lequel était peu éloigné des remparts. A ce moment un musulman, qui s'était hissé sur la muraille à demi abattue, tendait son arc, prêt à décocher un trait sur la reine. Un des quatre guerriers qui se retiraient aperçut l'infidèle que Sybille ne pouvait voir, car elle tournait le dos au barbare qui menaçait sa vie. Le guerrier revint précipitamment devant elle, afin de lui faire un rempart de son corps ; et il arriva assez à temps pour recevoir le coup qui lui était destiné. La flèche avait pénétré dans les chairs, au défaut de son armure ;... il arracha de la plaie l'arme teinte de son sang, il la jeta aux pieds de la reine et s'éloigna rapidement pour se rallier à ses compagnons. Tout ceci s'était passé en un instant ; et ce fut seulement en voyant la flèche et en apercevant le musulman qui fuyait, que Sybille comprit le danger qu'elle avait couru et dont le guerrier venait de la préserver si généreusement. Alors, son cœur battit violemment, le sang afflua à ses joues et un cri s'échappa de sa poitrine :

— Othon !... c'est lui !... c'est lui, j'en suis certaine !

Et, oubliant son rang, oubliant qu'elle était dans les rues de la ville, exposée aux regards de tous, elle se prit à courir pour rejoindre son parent ; car elle ne doutait pas que ce ne fût lui. Mais bientôt elle le perdit de vue au milieu de la foule armée qui se précipitait vers une des portes, de la ville, pour se ruer sur les infidèles. Une sortie eut lieu ; et l'ardeur des assiégés en assura le succès. Les Sarrasins furent repoussés ; et les chrétiens rentrèrent dans la ville après avoir tué un grand nombre d'ennemis. A la fin de ce combat, des quatre guerriers inconnus qui y avaient pris part, il n'en restait plus que deux : celui dont la parole avait ranimé le peuple, et celui qui s'était jeté au-devant du péril dont la reine était menacée. Cependant, à quoi pouvait servir cette victoire tardive, si ce n'était à obtenir enfin cette capitulation si longtemps refusée ? Baléan d'Ibelin se présenta de nouveau devant le sultan :

— Vous le voyez, lui dit-il, les défenseurs ne manquent pas à Jérusalem, et le courage ne fait pas défaut à ces défenseurs... Songez-y... Si vous n'acceptez pas nos propositions ; ce sera dans une ville en ruine que vous entrerez en vainqueur... Nous détruirons nous-mêmes nos temples, nos palais et nos richesses ; nous donnerons de nos mains la mort à nos femmes et à nos enfants pour empêcher qu'ils ne tombent en votre pouvoir ;... puis, désormais sans famille et sans biens, nous viendrons nous ruer sur vos cohortes où nous sèmerons le carnage en cherchant le trépas... Et nous mourrons tous, en appelant sur vous les malédictions de notre Dieu !

Saladin parut effrayé d'une pareille résolution. Il prit l'avis des docteurs de la loi qui déclarèrent qu'il pouvait accepter la reddition de la place sans manquer à son serment ; et, le lendemain, la capitulation était signée. Le sultan accordait un délai de quatre jours aux chrétiens pour se préparer à quitter la ville sainte !

CHAPITRE III. — Le Calvaire.

Les quatre-vingt-seize heures de répit accordées par Saladin étaient écoulées ; et le jour fatal était venu où les chrétiens devaient quitter Jérusalem ! La première nouvelle de la capitulation avait été accueillie avec joie par les habitants qui échappaient par là à une mort certaine et auxquels le vainqueur avait permis de racheter leur liberté. Il leur était laissé aussi la faculté d'emporter leurs meubles et effets précieux. Ces conditions n'avaient pas paru trop dures aux chrétiens qui, comme nous venons de le dire, s'en étaient d'abord trouvés heureux. Mais, bientôt, une pensée unique s'était emparée de leur esprit : quatre jours seulement les séparaient du moment où il leur faudrait abandonner pour toujours les lieux saints ! Et la désolation avait aussitôt reparu dans la ville qui, pendant ces quatre jours, avait offert un spectacle navrant. On n'entendait de toutes parts que cris et gémissements ; tous ces chrétiens éplorés parcouraient les rues en se tordant de désespoir, ils s'embrassaient les uns les autres en pleurant, ils couraient en foule s'agenouiller devant le tombeau du Christ qu'ils allaient laisser aux mains des infidèles et ils se précipitaient vers leurs églises que, sous peu d'heures, ils ne reverraient plus. C'était un tumulte et une rumeur indéfinissables que dominaient les plaintes et les cris de douleur de ceux

qui, ne pouvant se racheter, ne devaient quitter Jérusalem que pour devenir les esclaves des Sarrasins. Ce fut surtout durant la nuit qui précéda le jour fatal que la désolation fut portée à son comble. Toute la population resta sur pied, toutes les églises furent pleines ; le pavé des temples fut inondé de larmes et leurs voûtes retentirent des sanglots de la foule.

Or, cette nuit-là, un peu avant que le crépuscule ne vint annoncer le jour, deux hommes, tristes et abattus, étaient assis sous le porche de l'église du Saint-Sépulcre. Tous deux étaient revêtus de leur armure ; mais leur casque gisait à terre à leur côté, et la faible clarté de la lune, qui commençait à disparaître, permettait d'apercevoir leur visage pâle et consterné. Si la reine Sybille, qui en ce moment pleurait dans son palais sur sa Jérusalem perdue, fût passée en ce lieu, elle eût pu reconnaître dans ces deux hommes les deux amis de son enfance, Othon et le frère Urbain. Seuls, des dix défenseurs de la Foi, ils étaient restés debout ; et tous deux ils déploraient cette triste faveur du sort.

— Tous nos frères sont morts, disait le frère Urbain d'une voix lamentable, ... et Dieu nous a laissés sur terre !... Malheur !... Faut-il donc que nous voyions les lieux saints envahis par les mécréants, ... que nous voyions nos reliques sacrées profanées par eux ?...

— Ah ! pourquoi, murmurait Othon, ... pourquoi cette flèche que j'ai reçue en préservant Sybille ne m'a-t-elle pas tué, au lieu de me faire une blessure légère !

Après avoir ainsi exprimé le regret qu'ils éprouvaient de vivre encore, ils étaient retombés dans leurs sombres pensées. Ils restaient ainsi mornes et silencieux depuis quelque temps déjà, lorsque le frère Urbain se redressa tout à coup en s'écriant :

— Écoute !... Il ne faut pas que nous soyons témoins de l'abominable spectacle qu'offrira ce jour qui bientôt va naître... Il ne le faut pas !... Nos frères nous attendent là-haut, ... et nous devons les aller rejoindre... Le vainqueur ne nous a pas laissé d'armes pour aller combattre... Qu'importe ?... Allons nous jeter dans le camp des infidèles, ... allons les braver jusque sous leurs tentes, et ils nous donneront la mort...

— Ils nous épargneront, mon père, en nous Voyant désarmés, interrompit Othon avec découragement. Nous deviendrons leurs prisonniers, et, loin d'éviter l'odieux spectacle que nous voulons fuir, ... nous serons forcés d'y assister, car nos maîtres nous ramèneront à leur suite dans la ville sainte !

— Cela est vrai, mon fils, cela est vrai ! fit le frère Urbain en baissant la tête. Mais, presque aussitôt, il la releva. — Attends, dit-il, ... il y a là, dans l'église, une épée qu'on y gardait comme une relique et que les Sarrasins ont oubliée en désarmant la ville... C'est l'épée de Godefroi de Bouillon.. Prends-la, toi dont la main est plus forte et plus habile que la mienne, et que, au moins avant de mourir, nous envoyions encore en enfer quelques infidèles !

Othon n'avait pas attendu que le frère Urbain eût fini de parler pour se précipiter vers la chapelle aux murs de laquelle était appendue l'épée de Godefroi. Il saisit l'arme et vint retrouver son compagnon. Tous deux alors, sans même reprendre leur casque, s'élancèrent vers celle des portes de la ville qui était la plus voisine du camp des Sarrasins. Mais ils ne la franchirent pas seuls ; car quelques hommes avaient entendu leur entretien et marchaient à leur suite. C'étaient des malheureux qui, ne pouvant se racheter et préférant la mort à l'esclavage, avaient adopté avec empressement le projet du frère Urbain et venaient chercher la liberté dans le trépas. C'est donc à la tête d'une douzaine de chrétiens sans armes qu'Othon se rua, l'épée à la main, au milieu des tentes des infidèles, au moment où les premières lueurs du jour commençaient à peine à paraître. Une sentinelle, qui n'avait eu que le temps d'appeler aux armes, avait été abattue par Othon, d'un coup de la glorieuse épée depuis si longtemps inactive et qui sembla étinceler de joie en se revoyant à l'œuvre. Les Sarrasins, troublés dans leur sommeil par l'appel de la sentinelle et croyant que les chrétiens faisaient une sortie et les attaquaient en dépit de la capitulation, furent sur pied en un instant, sautèrent sur leurs armes et accoururent en tumulte. Le trouble du premier moment et les vapeurs du sommeil qui n'étaient encore qu'à demi dissipées ne leur permirent pas de se rappeler immédiatement que la ville était, désarmée. L'obscurité, d'un autre côté, les empêcha de remarquer le petit nombre de ceux qui les assaillaient et de s'apercevoir qu'ils étaient sans défense ; et ils se précipitèrent sur eux en frappant de droite et de gauche avec leurs cimenterres. Un moment suffit pour terrasser ces malheureux ; et Othon lui-même, après avoir tué quelques infidèles, venait de tomber mortellement blessé aux pieds du frère Urbain. Ce dernier seul était encore debout. Tous les cimenterres avaient volé autour de lui sans le toucher ; on eût dit que le ciel se plaisait à lui refuser la mort.

— Tuez-moi, ... mais tuez-moi donc ! criait-il avec désespoir.

Un des chefs musulmans l'entend et accourt à lui. Mais le jour avait paru, alors ; et, en voyant la barbe blanche de celui qu'il va frapper, en voyant ; son bras sans arme, le Sarrasin recule et rétient le coup qu'il va porter.

— Allah me pardonne ! dit-il... J'allais, donner la mort à un vieillard sans défense !... Puis, revenant aussitôt vers le frère Urbain et avançant la main pour le saisir : — Chrétien, ajoute-t-il, tu es mon prisonnier !

Mais Urbain le repousse avec force.

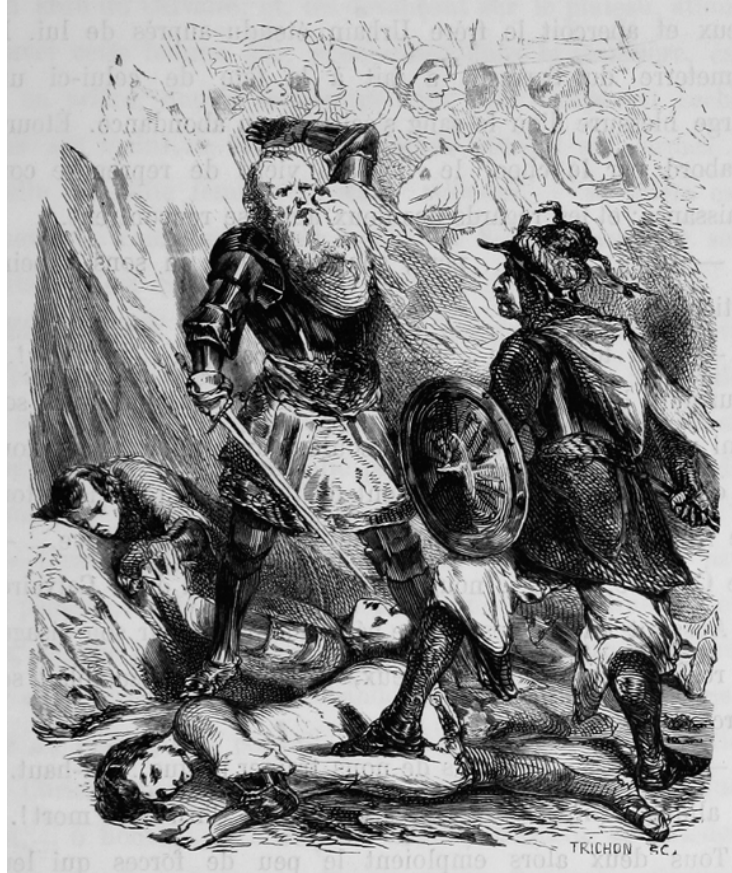
— Ah ! c'est parce que je suis sans armes que tu m'épargnes ! s'écrie-t-il en se baissant vers Othon et en lui arrachant l'épée de Godefroi, ... eh bien, frappe-moi maintenant, car je suis armé !...

Et, comme le musulman semble encore hésiter, il reprend avec un geste désespéré :

— Mais frappe-moi donc, lâche, ... ou je te perce moi-même de cette épée !

Aussitôt, joignant le geste à la menace, il dirige la pointe de son arme sur la gorge du Sarrasin qui, poussé à bout, se décide à porter ce coup qu'il a suspendu si longtemps.

— Enfin ! s'écrie le vieillard que le cimeterre du musulman vient d'atteindre, ... enfin !



Et il tombe à son tour à côté d'Othon. Cependant le jour, en paraissant, a bientôt calmé l'alarme. On s'aperçoit que ces quelques chrétiens étaient sans armes et l'on comprend que, dans leur désespoir, ils sont venus chercher la mort. Tout s'apaise, et l'on ne juge même pas utile d'informer Saladin de ce qui vient de se passer ; on se contente d'enlever les corps de ces malheureux et de les porter au pied d'une petite montagne voisine. Le mouvement a ranimé Othon qui respirait encore ; il entr'ouvre les yeux et aperçoit le frère Urbain étendu auprès de lui. Le cimeterre du Sarrasin a fait à la tête de celui-ci une large blessure d'où le sang s'échappe en abondance. Étourdi d'abord par le choc, le vieillard vient de reprendre connaissance ; et les regards des deux amis se rencontrent.

— Adieu... mon... père, soupire Othon en sons à peine articulés.

— Dieu te reçoive... en son saint paradis, ... mon fils !... murmure le frère Urbain qui veut étendre la main vers son ami pour le bénir, et qui se soulève avec effort. Mais, tout à coup, ses yeux se détournent d'Othon et il regarde

autour de lui ; il semble reconnaître le lieu où il se trouve... — Le Calvaire, dit-il... nous sommes... au pied du... Calvaire !

Aussitôt une expression de béatitude paraît sur son visage il reste un moment silencieux, comme s'il rassemblait ses forces, puis il reprend :

— Mon fils, ... tâchons de nous traîner jusque... là-haut... et allons expirer à la place... où le Christ est mort !...

Tous deux alors emploient le peu de forces qui leur reste à se mettre sur leurs genoux.. La tâche est rude et difficile :... à plusieurs reprises, ils retombent épuisés sur le sol... Mais ils s'obstinent dans cette dernière pensée si conforme à celles de toute leur vie ; et Dieu permet qu'ils puissent satisfaire ce désir suprême... Les voilà à demi-relevés enfin !... S'aidant des mains et des genoux, ils rampent, ils se traînent sur cette côte qui doit les mener au but qu'ils veulent atteindre... Laissons-les gravir péniblement ce chemin ardu du Calvaire, et, les devançant sur le plateau, allons trouver cette femme qui, agenouillée dans la poussière, est là, en prière, depuis longtemps déjà. Son visage est caché dans ses mains, à travers lesquelles filtrent ses larmes... Quelle est cette femme ?... Mais, attendez, ... sa prière est achevée... Voici qu'elle se relève et laisse apercevoir ses traits... C'est Sybille !... c'est la reine de Jérusalem !

Elle a voulu venir une dernière fois prier sur ce Calvaire qu'elle ne reverra plus, sur ce Calvaire si plein pour elle de souvenirs !... Et, maintenant qu'elle a adressé au ciel salongue et fervente prière, elle porte autour d'elle ses regards humides :

— C'est ici, dit-elle à voix haute et comme entraînée par ses pensées, ... c'est ici que ma pauvre mère est venue autrefois, comme je le fais en ce moment, jeter un dernier regard sur cette Jérusalem qu'elle abandonnait pour toujours... Mais, elle au moins, elle pouvait se dire avec orgueil : La ville du Christ appartient encore aux chrétiens !... Tandis que moi, ... ô honte !... ô misère !... Comme moi, elle versait des larmes ; mais les siennes étaient moins amères !... Comme moi, elle laissait un fils à Jérusalem ;... mais elle ne le laissait pas dans la tombe !...

Le souvenir de sa mère ramena insensiblement celui d'Othon à son esprit.

— C'est là, reprit-elle, c'est à cette place même que ce noble parent est venu s'offrir à nous comme défenseur, en compagnie du bon frère Urbain... C'est là qu'il s'est agenouillé devant ma mère ;... là qu'a commencé cette vie de dévouement qui ne s'est jamais démentie un instant... Où est-il à

présent ?... Il y a peu de jours, c'est lui encore qui m'a préservée de la mort au risque de sa vie... Mon Dieu !... ne le verrai-je donc jamais ?... Ne pourrai-je donc pas enfin lui dire un mot d'amitié, et tenir cette promesse que j'ai faite à ma mère ?... Ne pourrai-je...

Un soupir exhalé avec force et le bruit d'un corps s'affaissant sur le sol viennent interrompre Sybille... Elle se retourne vivement et aperçoit le frère Urbain étendu à ses pieds. On eût dit que le saint homme n'attendait que d'être parvenu en ce lieu pour expirer. Derrière lui est Othon qui, épuisé par l'effort qu'il vient de faire, paraît, comme le moine, n'être déjà plus qu'un cadavre.

— Le frère Urbain !... Othon !... s'écrie Sybille qui recule épouvantée en les reconnaissant.

Ceux auxquels elle pensait à l'instant lui apparaissent tout à coup, comme si, par ses paroles, elle les avait évoqués... Et ils lui apparaissent dans cet horrible état !

— Morts !... morts tous deux !

Et Sybille, après avoir poussé ce cri, se précipite vers Othon ; elle s'agenouille auprès de lui et soulève la tête de son parent pour rechercher en lui un reste d'existence... Mais la tête inerte glisse entre ses mains et retombe sur le sol...

— Mort !... Il est bien mort !... dit-elle ; et les larmes s'échappent en abondance de ses yeux.

Après avoir pleuré pendant quelque temps en silence sur le corps de son ami, de ce parent si dévoué, elle reprend d'une voix entrecoupée par ses sanglots :

— Mon Dieu !... mon Dieu !... avez-vous donc voulu que ce fût seulement sur sa dépouille inanimée que je puisse accomplir la promesse que j'ai faite à ma mère ?... S'il en est ainsi, Seigneur, que votre volonté soit faite !

Aussitôt, prenant entre les siennes la main déjà froide de son cousin :

— Othon d'Ibelin, ajoute-t-elle, fils d'Yolande, puisse-tu m'entendre, du haut du ciel où ton âme vient de s'envoler !... C'est une main amie que la petite-fille de Josselyn met dans ta main glacée... Depuis longtemps la haine est morte entre nous ; et, ... quant à moi, noble et généreux ami, du premier jour où je t'ai vu à cette place même où tu viens mourir, ... je t'ai toujours aimé comme un bon et bien cher parent !

Mais, tout à coup, Sybille laisse échapper un cri... Elle ne se trompe pas !... cette main qu'elle tient vient de presser la sienne ! Il semble en effet que les dernières paroles qu'elle vient de prononcer aient pour un moment ranimé Othon et retenu en lui la vie prête à s'échapper... Ses lèvres s'agitent.

— Sybille, ... Sybille, murmure-t-il, ... moi aussi... je vous ai... toujours...

Il ne peut achever.... Sa voix s'éteint dans sa gorge et ses yeux, qu'il a entr'ouverts un instant, se referment... pour ne plus se rouvrir. Nous ne pouvons dire combien de temps Sybille demeura agenouillée auprès d'Othon ; mais une rumeur qui s'éleva du sein de la ville vint l'arracher à sa douleur. L'heure était arrivée où les chrétiens devaient sortir des murs de la sainte cité.

— Adieu !... adieu, généreux amis ! s'écria-t-elle... Plus heureux que moi, tous deux, vous ne quitterez pas Jérusalem ; car j'obtiendrai du sultan que vous soyez inhumés l'un et l'autre à cette place où vous êtes morts !

Elle se hâta alors de rentrer dans la ville. Il était temps ; car Saladin, un moment après, en fit fermer toutes les portes, excepté celle de David. C'était par là que tout ce peuple de chrétiens, qui abandonnait pour toujours sa chère et sainte patrie, devait évacuer la ville. Le vainqueur en avait ordonné ainsi : il s'était fait élever, près de, cette porte, un trône du haut duquel il allait voir passer tous ces malheureux dont son triomphe faisait des exilés. Hélas ! ce fut une touchante et pénible scène que celle à laquelle il assista ; et il fut ému lui-même des cris de désespoir qui s'élevaient dans l'air et des larmes qu'il faisait couler. Ce fut un cortège de deuil et de désolation qui passa devant lui ; ceux-ci levaient les bras au ciel, ceux-là s'arrachaient les cheveux dans l'excès de leur douleur. Plusieurs, délaissant leurs effets précieux, emportaient entre leurs bras leurs parents infirmes ou leurs amis malades. Des femmes, s'agenouillant au pied de son trône, imploraient la pitié du vainqueur pour leur époux, leur fils ou leurs pères restés captifs ; et ces prières et ces cris parvinrent jusqu'à son cœur. Il adoucit autant qu'il le put le sort de ces infortunés et rendit à la liberté un grand nombre de ceux qui n'avaient pu se racheter. Tout ce peuple dans les larmes mit plus de trois heures à s'écouler tristement devant son vainqueur, précédé du patriarche et de son clergé qui portaient les vases sacrés et les ornements du Saint Sépulcre, précédé de sa reine éplorée. Au moment où cette dernière passa devant Saladin, celui-ci, touché de sa douleur, lui adressa des paroles pleines de bonté ; il lui accorda ce qu'elle lui demandait

pour ses deux amis, et il lui permit d'aller rejoindre son époux qu'il retenait captif à Naplouse. Et Sybille s'éloigna, pleurant à la fois sur cette Jérusalem que, malgré tous ses efforts, elle n'avait pu préserver de la ruine, et sur cet ami de son enfance qu'elle n'avait retrouvé que pour le voir mourir.

Puis, quand la porte de David eut donné passage au dernier de ces malheureux chrétiens, Saladin entra triomphant dans la ville, en faisant porter devant lui ses étendards victorieux. Le royaume de Jérusalem avait cessé d'exister ! Il avait duré quatre-vingt-huit ans. La valeur des premiers croisés l'avait fondé ; l'ambition, l'orgueil et les divisions de leurs successeurs l'anéantirent !

A quelque temps de là, le comte Raymond voulut engager les Tripolitains à ouvrir leurs portes au vainqueur de Jérusalem. Peut-être espérait-il par là obtenir l'investiture du royaume que Saladin lui avait promise. Toujours est-il que ses sujets indignés refusèrent de lui obéir ; et que, craignant sans doute que, en dépit de leur refus, il ne les mît au pouvoir des infidèles, ils résolurent de se défaire de leur comte, et, dans ce but, gagnèrent, assure-t-on, ses propres serviteurs. On le trouva un matin percé de coups dans son lit. Robert, son acolyte, était étendu sur les dalles à côté de lui. Il est à présumer que ce dernier était auprès de son maître, — peut-être en train de solliciter de nouveau cette châtellesie qu'il croyait avoir si bien gagnée, — lorsque la chambre princière avait été envahie par les serviteurs qui avaient fait partager à leur confrère parvenu le sort de celui qu'il avait si dignement servi. Dieu sans doute l'avait amené là pour lui faire trouver enfin le châtement de tous ses forfaits !

Deux ans après, Sybille, toujours inconsolable de la perte de Jérusalem, mourait de la peste au siège de Ptolémaïs où elle avait suivi Gui de Lusignan qui, mis en liberté par Saladin après un an de captivité, cherchait alors à reprendre cette place importante sur les infidèles.

FIN

1 Gui de Lusignan était comte de Jaffa et d'Ascalon, comme l'avait été le marquis de Mont ferrat, le premier époux de Sybille.

2 Récompense (terme de chevalerie).

ON TROUVE A LA MÊME LIBRAIRIE

LES CŒURS D'OR

Par Eugène NYON

Auteur des Nobles Filles.

1 volume grand in-8°, imprimé avec luxe sur papier jésus, orné de 16 Dessins à deux teintes,
par H. TELORY.

Prix, broché. 12 fr.

LES NOBLES FILLES

Par Eugène NYON

Auteur du Français en Écosse

1 volume grand in-8°, imprimé avec luxe sur papier jésus, orné de 13 Dessins à deux teintes,
par H. TELORY.

SCÈNES DE L'HISTOIRE CONTEMPORAINE

ÉVÉNEMENTS — ANECDOTES — SOUVENIRS — PERSONNAGES DE LA RÉVOLUTION
JUSQU'À NOS JOURS

Par M^{lle} A. CELLIEZ

1 volume grand in-8°, imprimé avec luxe sur papier jésus, orné de 16 Dessins à deux teintes,
par MM. YVES et H. GRENIER.

LES DÉLASSEMENTS DU FOYER OU UNE PAGE POUR TOUS

NOUVELLES

Par MM. Édouard LABOULAYE, membre de l'Institut, Clovis MICHAUX, Émile DESCHAMPS,
Eugène NYON, Louis POILLON, M^{me} D'ALTENHEYM (Gabriellé Soumet)

1 magnifique vol. illustré de 16 Dessins, par H. TELORY.

LES IMPÉRATRICES

FRANCE, RUSSIE, AUTRICHE, BRÉSIL

Par M^{lle} A. CELLIEZ

1 magnifique volume illustré de 16 Dessins, par Y. et H. GRENIER.

LES REINES DE FRANCE

Par M^{lle} A. CELLIEZ

Magnifique volume, jésus vélin glacé, illustré de 10 eaux-fortes tirées sur chine.

LES REINES D'ESPAGNE

Par M^{lle} A. CELLIEZ, auteur des Reines de France et d'Angleterre



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

*La Reine de Jérusalem [XIIe siècle] / par Eugène Nyon ;
illustré de dix eaux-fortes par H. Telory et de vingt dessins
par Celestin Nanteuil, gravés sur bois*

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k58495150>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages

déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr